











HISTOIRE
DE
FRANÇOIS PREMIER
TOME QUATRIÈME

1010 1/2 1/2

I

1010 1/2 1/2

1010 1/2 1/2

1010 1/2 1/2

1010 1/2 1/2

HISTOIRE
DE
FRANÇOIS PREMIER,
ROI DE FRANCE,
DIT LE GRAND ROI ET LE PERE
DES LETTRES.

*Par M. G A I L L A R D , de l'Académie des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S ;

**Chez SAILLANT & NYON , Libraires , rue Saint Jean
de Beauvais , vis-à-vis le Collège.**

M. D C C. L X I X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE NEW YORK 17, N. Y.

Acquired from the

Library of the

City of New York

by purchase of

the original

MANUSCRIPTS

DEPARTMENT

OF CULTURE

NEW YORK

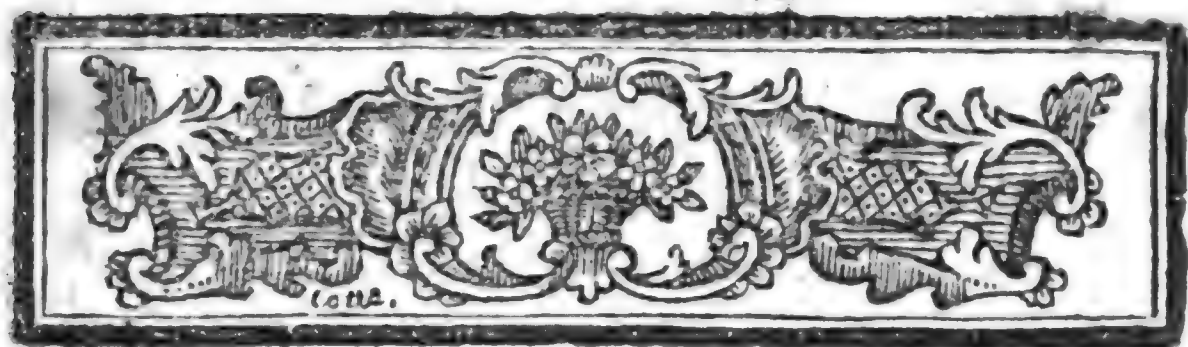
Gift of the City of New York

to the City of New York

for the use of the

City of New York

for the use of the



HISTOIRE
DE
FRANÇOIS PREMIER,
ROI DE FRANCE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XIV.

*Nouvelle Campagne de Lautrec dans
le Milanès. Opérations de la Ligue
jusqu'à la délivrance du Pape.*

PENDANT que deux Souverains
illustres se couvroient ainsi de ridi-
cule , l'armée Impériale répandue
dans Rome & dans les environs ,
s'affoiblissoit insensiblement par les

1527.

Tome IV,



HISTOIRE

1527.

Guicciard.
liv. 18.

ravages de la peste ; les restes de la vieille armée de la Ligue , commandée par le Duc d'Urbain , & par le Marquis de Saluces , faisoient des courses & des fautes dans l'Ombrie ; le Maréchal de Lautrec , avec une nouvelle armée , faisoit des conquêtes dans le Milanès , où il avoit en tête Antoine de Leve , avec fort peu de troupes.

Lautrec avoit passé les Monts vers la fin de Juillet 1527 ; il s'étoit trouvé dans l'Astesan à la tête d'environ mille hommes d'armes , & vingt-six mille Fantassins Lansquenets , Gascons , François & Suisses. Les Lansquenets , au nombre de six mille , avoient à leur tête le Comte de Vaudemont , frere du Comte de Guise ; Pierre de Navarre commandoit les Gascons qui étoient aussi au nombre de six mille ; quatre mille François étoient commandés par le Seigneur de Burie ; Mondragon , Gentilhomme Gascon , gouvernoit l'artillerie ; André Doria commandoit les Galeres Françaises.

Il sembloit qu'on dût d'abord courir à Rome pour délivrer le Pape , puisque c'étoit , en apparence , le principal objet de la guerre. Le Duc d'Urbain même étoit de ce sentiment , soit que sa fureur contre le Pape fût assouvie , soit que par hypocrisie , il ne conseillât cette démarche que parce qu'il voyoit qu'on ne la feroit point. En effet Sforce , pour qui on devoit conquérir le Milanès , & les Vénitiens qui désiroient de voir , avant tout , ce Duché enlevé à l'Empereur , obtinrent que Lautrec s'arrêteroit en Lombardie.

Ce Général pénétra dans l'Alexandrin , prit Bosco , puis Alexandrie. La prise de cette dernière Place jetta quelques semences de division parmi les Alliés , parce que Lautrec vouloit en faire un lieu de retraite pour son armée , & un rendez-vous pour les troupes qui arrivoient de France. Les Alliés crurent voir dans ce projet une disposition à conquérir tout le Milanès.

A ij

1527.

Belcar. liv.
19. n. 37, 38.
Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.
Sleidan.
Commentar.
liv. 6.

1527. pour la France, & non pour Sforce, à qui le Traité promettoit la restitution de ce Duché. Ils exigèrent tous, sur-tout les Vénitiens & le Roi d'Angleterre, que la Place fût remise au Duc Sforce; elle le fut, non sans beaucoup de mécontentement de la part du Maréchal de Lautrec,

Guicciard.
liv. 18.
Belcar. liv.
19. n. 37.

Mém. de
Du Bellai,
liv. 3.

Pendant qu'il avoit pris Alexandrie, André Doria, parti de Marseille avec quatorze galeres, avoit tellement bloqué le Port de Gênes, que rien ne pouvant entrer dans la ville, elle avoit été bientôt réduite à une extrême disette. Les Frégoses, toujours ennemis (1) des Adornes, étoient toujours dans le parti de la France, & les Adornes dans le parti de l'Empereur. Lautrec voulant secourir Doria, envoya Cesar Frégose avec un détachement considérable pour serrer la Place du côté du continent. Les Gênois ayant armé quelques galeres pour tenter

(1) Voir le liv. 1. chap. 1. & le liv. 2. chap. 4.

de se procurer des vivres du côté de la mer, le combat alloit s'engager entre ces galeres & celles de Doria, lorsqu'une tempête obligea Doria de se retirer à Savonne, avec perte d'une de ses galeres que montoit Philippin Doria son neveu, & qui tomba entre les mains des Gênois. Ceux-ci, encouragés par ce petit succès, espérèrent le même bonheur du côté de la terre ; ils firent une sortie contre Frégose, & elle parut encore leur réussir d'abord ; mais l'ivresse du succès ayant engagé les Gênois trop avant, ils furent coupés & mis en déroute ; leur Général Martinengue fut fait prisonnier. Cette défaite ayant abattu le courage des assiégés, ils se rendirent, & Lautrec donna le Gouvernement de Gênes au Maréchal Théodore Trivulce. (1) Le Doge Adorne,

1527.

(1) Il avoit eu le bâton du Maréchal de Chabannes. Voir le chap. 12. de ce second livre. Il étoit cousin-germain du fameux Maréchal Jean-Jacques Trivulce, dont Lautrec lui-même avoit causé la mort. Voir le chap. 4. du liv. 1.

1527.

avec ses partisans & les Impériaux, s'étoit retiré dans le château, qu'il rendit assez lâchement sans attendre qu'on l'attaquât.

La nécessité avoit contraint Sforce d'oublier les outrages qu'il avoit reçus de ce célèbre Aventurier Medequin, tyran de Musso, & maître du lac de Côme. Ce Medequin avoit alternativement servi & l'Empereur & les Alliés. La situation des Places qu'il avoit su enlever & au Duc de Milan & aux Grisons, l'avoit rendu redoutable à ses voisins, & important dans toute l'Italie. Sforce s'étant réconcilié avec lui, l'avoit chargé de faire quelques levées avec lesquelles Medequin alloit joindre l'armée de Lautrec. Antoine de Leve

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Guicciard.
liv. 18.
Galeazzo
Capella,
Brantome,
Capitaines
étrang. art.
Marq. de Ma-
tignan.

quoit un poste peu avantageux à Carata, à quatorze milles de Milan, il vint l'attaquer, & ses vieux soldats taillèrent en pieces les nouvelles levées de Medequin, qui s'enfuit avec une précipitation dont sa gloire souffrit un peu.

Mais cette victoire étoit plus honorable à de Leve qu'utile aux affaires de l'Empereur ; de Leve avoit trop peu de troupes pour défendre le Milanès. Deux Places importantes demandoient tous ses soins : c'étoient Milan & Pavie. Milan étoit trop vaste pour pouvoir être défendu par le peu de monde que de Leve étoit en état d'y jeter ; Pavie étoit trop dépourvu de vivres pour que même ce peu de monde pût y subsister : de Leve se détermina pour Milan , & résolut d'y attendre les ennemis.

Lautrec poursuivoit ses conquêtes ; il prit Vigevano , & s'empara de toute la Lomelline ; il jeta un pont sur le Tesin , prit Biagrasso , & marchant droit à Milan , confirma de Leve dans l'opinion qu'il avoit eu raison de préférer Milan à Pavie ; mais tout-à-coup Lautrec tournant au Levant , se présenta aux portes de cette dernière Place , que les François attaquèrent du côté du château , & les Vénitiens du côté

1527.

Belcar. liv.
19 n. 38.

A iv.

HISTOIRE

1527. de la ville. Il s'agissoit de venger l'affront & les malheurs que le Roi avoit essuyés sous ses murs. Les soldats impatiens n'attendirent pas que la breche fût assez grande pour souffrir l'assaut , ils se débanderent & pénétrèrent sans Chef jusqu'aux remparts. Leur témérité ne fut point heureuse , ils furent repoussés avec perte , & obligés de regagner leurs retranchemens ; mais le lendemain le canon ayant agrandi la brèche , la Place fut emportée d'assaut ; la garnison favoit trop le fort qu'elle devoit attendre , pour ne s'y pas dérober : elle eut le tems de se sauver sur le pont , qu'elle rompit après l'avoir passé. Sa perte fut légère , mais la ville fut livrée au pillage. Les Soldats y mirent même le feu , & le Maréchal de Lautrec eut beaucoup de peine à empêcher qu'elle ne fût entièrement réduite en cendres.

Sleidan.
Commentar.
liv. 6.

Guicciard.
liv. 18.
Bellar. liv.
9.

Guicciard.
liv. 18.

Toutes ces Places furent remises fidèlement au Duc Sforce ; tout réussissoit alors à la Ligue , & cepen-

dant son Chef, qu'on différoit de se-
courir , étoit toujours accablé de
douleur , environné de périls , &
prisonnier dans le château Saint-
Ange. Lorsque Lautrec étoit encore
au camp devant Pavie , le Cardinal
Cibo , Légat du Pape , vint le con-
jurer de hâter sa marche vers Rome,
lui représenter que le principal &
le plus pressant objet de la Ligue ,
devoit être la délivrance du Pape.
D'un autre côté le Duc Sforce qui
arriva vers le même tems au camp ,
faisoit les plus fortes instances pour
que le Maréchal, avant de s'engager
dans l'Etat de l'Eglise , achevât la
conquête , déjà si avancée , du Mila-
nès ; il représentoit ce qui restoit à
faire comme extrêmement facile ;
Milan sans garnison , sans argent ,
sans vivres , alloit ouvrir ses portes
dès qu'on s'y présenteroit , si au
contraire on quittoit le Milanès ,
de Leve s'y fortifieroit , & ne pour-
roit plus en être chassé.

Cibo & Sforce avoient tous deux
raison , & Lautrec prit le parti de

A V

1527.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Belcar. liv.
19. n. 39.

1527.

les satisfaire tous deux. Les troupes Vénitiennes, jointes à celles du Duc, lui parurent suffisantes pour achever la conquête du Milanès ; il résolut d'aller avec le reste de l'armée au secours du Pape ; il attendit quelque tems des Lansquenets qui lui manquoient. Quand ils eurent joint, il partit ; mais il s'arrêta encore, d'abord à Plaifance, ensuite à Bologne : ces délais furent longs. Plusieurs Auteurs jugent que ce tems eût suffi pour chasser entièrement les Impériaux de la Lombardie, ce qui rendant Lautrec plus redoutable à l'Italie, eût facilité toutes ses entreprises. D'autres le justifient, & rejettent ces longueurs sur les ordres de la Cour de France, qui étoit alors amusée par des espérances de paix avec l'Empereur, auquel François I. auroit aisément sacrifié la Ligue, si l'Empereur eût voulu lui rendre ses fils. Quoi qu'il en soit, Lautrec employa ces délais utilement pour la Ligue, puisqu'il fut y attirer deux Alliés nouveaux : l'un fut le Mar-

quis de Mantoue , qui s'étoit piqué 1527.
 long-temps d'une neutralité difficile
 à observer entre tant de grandes
 Puissances , ennemies les unes des
 autres , & qui enfin avoit embrassé
 le parti de l'Empereur comme celui
 du plus fort ; l'autre fut le Duc de
 Ferrare , qui depuis long-temps s'é- Guicciard.
liv. 18.
Belcar. liv. 19. n. 41.
 toit entièrement dévoué à l'Empe-
 reur. Sa défection fut payée du prix
 le plus glorieux ; elle valut dans la
 suite à Hercule d'Est son fils , l'hon-
 neur de devenir beau-frere du Roi :
 il épousa la seconde fille de Louis
 XII , Renée de France , sœur de la
 feuë Reine Claude.

Lorsqu'Antoine de Leve vit que
 Lautrec s'éloignoit du Milanès , il Mém. de
Du Bellay
liv. 3.
 sentit renaître l'espérance de le re-
 couvrer ; il comptoit pour peu de
 chose les troupes de Sforce & des
 Vénitiens , qui restoient pour la
 défense de cet Etat , & qui
 étoient campées entre le Pô & le
 Tefin. Il sort de Milan , résolu de
 forcer les postes qui ferroient cette

1527.

Belcar. liv.
19. n. 40.

Place , & la gênoient pour les vivres , il court à Biagrasso & s'en empare ; déjà il se promettoit la conquête de toute la Lomelline , lorsque le Maréchal de Lautrec , instruit de ses desseins , détacha de l'armée qu'il menoit vers Rome , cinq ou six mille Fantassins choisis , avec quelque Gendarmerie , sous la conduite de Pierre de Navarre. Ce détachement reprit Biagrasso , & resserra de Leve dans Milan.

Lautrec s'avançoit toujours vers l'Etat de l'Eglise. Dès les premiers bruits de son départ pour l'Italie , l'Empereur avoit songé sérieusement à délivrer le Pape , & à se donner tout l'honneur de cette délivrance. Il se trouvoit alors dans le même embarras où il s'étoit trouvé après la prise de François Premier. Le soin de garder le Pape , occupant une grande partie de l'armée Impériale , la mettoit hors d'état de rien entreprendre ; elle bornoit toutes ses opérations à bien veiller sur son prisonnier ; & tous les projets à ne

le relâcher qu'à prix d'argent , quoique l'Empereur en pût ordonner ; car le pillage de Rome n'avoit fait qu'enflammer la cupidité du Soldat en la satisfaisant. L'Empereur avoit envoyé en Italie le Général de l'Ordre de Saint François, & un autre Négociateur nommé Véri de Migliau, avec des instructions & des pouvoirs adressés au Viceroy de Naples. Ce Viceroy n'étoit plus Charles de Lannoy, il venoit de mourir à Gaëte, c'étoit Dom Hugues de Moncade son ami, le seul des Grands d'Espagne, qui aimât Lannoy. Celui-ci, en mourant, l'avoit désigné son successeur sous le bon plaisir de l'Empereur qui agréa ce choix.

Le Général & Migliau ayant conféré avec le Viceroy, partirent pour Rome ; & Moncade, qui dans un commencement de Vice-royauté ne croyoit pas devoir quitter son Gouvernement, se fit représenter à Rome par Serenon son Secrétaire. Le Général des Cordeliers, qui vouloit être Cardinal, se montra très-

1527.

Belcar. liv. 19. n. 42.

Guicciard.
liv. 18.
Brant. Capit.
Etrang. art.
Moncade.Mém. de
Du Bellay 2
liv. 3.

de sa situation pourroit lui arracher.

1527.

Guicciard.
liv. 18.

L'habile Pontife avoit vu aisément ce que toute l'Europe voyoit ou pouvoit voir comme lui ; que sa destinée ne dépendoit pas uniquement de l'Empereur , & qu'il falloit aussi se rendre l'armée favorable ; il mit dans ses intérêts le fameux Moron qui étoit le conseil de tous les principaux Chefs ; il donna l'Evêché de Modene à son fils ; il lui promit à lui-même des sommes considérables.

Il ne se comporta pas moins adroitement à l'égard de son furieux ennemi le Cardinal Pompée Colonne. Ce Prélat étoit venu lui rendre visite au château Saint-Ange , soit par bienfaisance , soit pour jouir de son humiliation. Le Pape fut tirer parti de sa vanité ; il s'avoua vaincu , il reconnut qu'il n'appartenoit qu'aux Colomes , & sur-tout à Pompée , d'abaisser & de relever le Saint Siège à leur gré ; les titres qu'il lui prodigua de Dompteur des Papes ,

d'appui ou de fléau du Saint Siége ,
 d'Arbitre de la Chrétienté , flatte-
 rent ce cœur ambitieux , & diffi-
 perent insensiblement sa haine. Le
 Pape le voyant ébranlé , n'épar-
 gna ni prieres , ni larmes pour le
 fléchir ; Colonne s'enivra de la no-
 blesse du personnage qu'il pouvoit
 jouer , il devint l'ami du Pape &
 son protecteur auprès de l'Empe-
 reur & de l'armée ; il crut que le
 Pape , remis en liberté , se souvien-
 droit du bienfait & oublieroit les
 outrages.

1527.

Belcar. liv.
19 n. 43.

Il étoit temps que l'Empereur re-
 lâchât le Pape , s'il ne vouloit pas
 qu'il lui fût arraché. L'autre avançoit
 toujours sans obstacle. L'Empereur
 envoya de nouveaux ordres pour
 faire mettre le Pape en liberté , aux
 conditions , disoit-il , les plus agréa-
 bles à ce Pontife. Migliau voyant
 que le Traité alloit être conclu , ne
 voulut point y prendre part , &
 crut devoir se retirer à Naples. Le
 Général des Cordeliers s'empressa
 d'exécuter les ordres de l'Empereur ,

Mém. 18
Du Bellay .
liv. 3.

1527. & Moncade se lassant de persécuter le Pape, sans motif & sans intérêt, Serenon son Secrétaire fit tout ce qu'on voulut.

Belcar. liv.
19. n. 44.

On convint donc que le Pape seroit mis en liberté, sans rançon, dans le sens qu'on a expliqué plus haut, mais en payant 67000 ducats aux Allemands, 35000 aux Espagnols, avant que de sortir de Rome; en donnant encore une pareille somme aux Allemands, quinze jours après, & en achevant la somme de de trois cens cinquante mille ducats dans le terme de six mois.

Guicciard.
liv. 18.

A l'égard des Places de sûreté, on convint que l'Empereur resteroit en possession d'Ostie & de Civita Vecchia qu'André Doria lui avoit remises depuis le premier Traité, après avoir été payé des quatorze mille ducats qu'il demandoit; & que de plus on remettroit à l'Empereur Forli & Civita Castellana. On donna d'abord en ôtage Hyppolite & Alexandre de Médicis, en attendant que des ôtages moins pré-

ciens au Pape, les Cardinaux Pisanini, Trivulce & Gaddo qui devoient être les véritables ôtages, fussent arrivés de Parme où ils étoient alors; le Pape fut obligé encore de livrer les Cardinaux Césis & des Ursins, mais il fut obligé à quelque chose bien plus dure pour remplir les funestes engagements qu'il venoit de contracter. Ses besoins les plus pressans n'avoient pu le faire consentir à mettre en vente la dignité de Cardinal, quoique son Conseil l'y eût souvent exhorté, en alléguant l'exemple de ses prédécesseurs, qui n'avoient pas eu le même scrupule. Guichardin attribue même principalement les malheurs de ce Pontife au refus opiniâtre qu'il fit d'employer cette ressource, refus dont on doit encore plus louer sa religion qu'on n'en doit blâmer sa politique. La religion céda enfin à la nécessité : l'infortuné Pontife, pour trouver le prix de sa liberté, vendit, en gémissant, la Pourpre Romaine à des hommes qui s'en mon-

1527.

trerent d'autant plus indignes qu'ils consentirent de l'acheter. Il accorda autant de décimes sur le Clergé que Charles-Quint en demanda, il lui permit même d'aliéner les biens Ecclésiastiques pour payer les Lanſquenets Luthériens. Le gouvernail étoit forcé dans ſes mains, on ne pouvoit plus lui rien imputer.

Mém. de
Du Bellay,
Liv. 3.

Enfin le jour arriva qui devoit lui rendre ſa liberté; c'étoit le neuf de Décembre. Les Eſpagnols devoient le conduire ou à Orviete, ou à Spolete, ou à Pérouſe, mais le Pape les prévint. Le malheur avoit aigri ſes défiances; il connoiſſoit, il s'exagéroit peut-être les mauvaiſes intentions du Viceroi, tout lui étoit ſuſpect, il ne voulut ſe fier qu'à lui-même & aux ſiens. A l'entrée de la nuit du 8 au neuf Décembre il ſortit du château Saint-Ange, déguifé en Marchand; (1) une trou-

Guicciard.
Liv. 18.

(1) En Marchand, dit Guichardin; en Valet, dit Beaucaire. *Servi habitu dispensatoris ſui Miniſtrum mentitus.*

pe d'Arquebusiers qui l'attendoit dans la prairie l'escorta jusqu'à Montefiascone; il gagna ensuite Orviete où il arriva de nuit presque seul & sans être accompagné d'aucun des Cardinaux.

1527.

Tout affoibli, tout épuisé qu'il étoit; & dépouillé de presque tous ses Etats, à peine eut-il recouvré sa liberté qu'il parut avoir recouvré sa puissance & sa gloire; preuve sensible, » dit Guichardin, du » respect des Princes Chrétiens, & » de la vénération des peuples pour » la Majesté Pontificale.



CHAPITRE XV.

*Expédition de Naples. Défection
d'André Doria.*

DE'S qu'on fut le Pape arrivé à
1528. Orviete, les Puissances d'Italie s'em-
presserent de le féliciter sur sa déli-
vrance. Le Pape reconnut qu'il la
devoit aux bons offices des Fran-
çois, & à la marche de Lautrec vers
Rome ; il écrivit à ce Général pour
l'en remercier, & il ne ménagea
aucune des expressions de la plus
vive reconnoissance. Au reste il of-
frit dès lors sa médiation pour la
paix à toutes les Puissances enne-
mies ; il y eut vers ce temps quel-
ques négociations infructueuses ,
qui ne firent que rendre la guerre
plus animée.

Mém. de
Du Béllay ,
liv. 3.

Lautrec résolut de la porter dans
le Royaume de Naples, voulut pro-
fiter de la reconnoissance que le
Pape témoignoit, pour l'engager de

1528.

nouveau dans la Ligue qui lui avoit été si fatale ; il traversa l'Etat de l'Eglise en Vainqueur ami , en Libérateur du Pape ; il lui fit rendre Imola & Rimini ; mais le Pape craignoit de se replonger dans les malheurs dont il étoit à peine délivré ; il demandoit de quel secours il pouvoit être à la Ligue , dans l'état de foiblesse où il étoit réduit , sans argent , sans troupes , & presque sans places. Il vouloit que Lautrec forçât les Vénitiens de lui rendre Ravenne & Cervia , mais ni Lautrec , ni le Roi ne pouvoient employer que leurs bons offices auprès de la République ; ils ne vouloient ni ne devoient se brouiller avec elle. Un autre obstacle empechoit encore l'accession du Pape à la Ligue , c'étoit le Traité fait avec le Duc de Ferrare pendant la prison du Pape. Par ce traité la France assuroit au Duc de Ferrare la possession de ses Etats. Les Papes , toujours ennemis du Duc de Ferrare , ne pouvoient ratifier cette clause. Clément offroit cepen-

Guicciar.
liv. 18.

1528.

dant de traiter avec le Duc, mais il vouloit qu'on remît les choses dans l'état où elles étoient avant sa prison. Lautrec, toujours négociant avec le Pape, toujours se plaignant de ses irrésolutions, toujours espérant les vaincre, s'avançoit vers le Royaume de Naples, qui alloit enfin devenir sérieusement le théâtre de la guerre.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Les Impériaux, débarrassés du soin gênant de garder le Pape, se retirèrent dans ce Royame, & se livrèrent entièrement au soin de le défendre. La marche de Lautrec étoit pénible, elle se faisoit au milieu d'un hyver très-rigoureux; plus de trois cens hommes de son armée moururent de froid sous ses yeux dans l'Abbruzze; il arriva dans la Capitanate, où il partagea son armée en plusieurs corps pour la commodité des vivres. Le Prince d'Orange en ayant été averti, vint pour les couper: Lautrec étoit à Lucera. Le Prince d'Orange à Troïa. Lautrec voyant son dessein, se hâta

ta de réunir toute son armée à Lucera. Le Prince d'Orange parut vouloir traverser la jonction, mais la fiere contenance de Lautrec lui en imposa, & l'arrêta entièrement, sans même qu'il osât risquer la moindre escarmouche.

1528.

Après la jonction ce furent les François qui allerent chercher les Impériaux dans leur camp de Troia; ceux-ci en sortirent comme s'ils eussent voulu attaquer eux-mêmes Lautrec, mais il n'y eut que de foibles escarmouches, & les Impériaux rentrèrent dans leurs retranchemens, d'où il ne fut plus possible de les retirer. Le Maréchal de Lautrec tourna autour du camp, parut sur toutes les montagnes voisines, insulta le camp de tous côtés par son artillerie: rien ne fut capable d'émouvoir les Impériaux. Il ne restoit plus que deux partis à prendre, il falloit ou renoncer à les combattre, ou les forcer dans leurs retranchemens; l'armée inclinoit fort pour ce dernier parti, les Suisses baïsoient la

1528. terre avec ardeur, (1) tous les soldats crioient qu'on les menât à l'ennemi. Lautrec ne fut point de cet avis; il en fut loué, il en fut blâmé. Ses raisons étoient qu'il ne pouvoit livrer cette bataille sans une perte irréparable des plus braves gens de son armée dont il avoit besoin pour la conquête du Royaume de Naples, & que d'ailleurs il vouloit attendre les bandes noires qui devoient incessamment le joindre. C'étoit la fameuse troupe de Jean de Médicis, commandée alors par Horace Baglionè; elle n'arriva qu'au bout de huit jours. Pendant tout ce temps les armées restèrent dans la même position; seulement les braves des deux partis se signalèrent par quelques escarmouches. Lautrec n'en négligea aucune & parut dans plusieurs au milieu du péril, l'armet en tête & l'épée à la main. Plusieurs soldats périrent en-
 Guicciard.
 liv. 18.
 Mém. de
 Du Bellay,
 liv. 3.

(1) Signe d'impatience & de desir de combattre.

core, non par les armes des ennemis, mais par la rigueur d'un froid excessif, amené par un orage si violent, qu'il avoit renversé toutes les tentes. Enfin la nuit qui suivit l'arrivée des Bandes noires, les Impériaux prévoyant qu'ils pourroient être attaqués & forcés dans leur camp, se retirèrent sans tambours, sans trompettes, & allerent droit à Naples. Quand le retour du jour apprit à Lautrec leur évafion, il se contenta d'envoyer à leur poursuite quelques compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Legers, qui purent à peine tomber sur quelques traîneurs, tant la diligence des Impériaux avoit été grande.

Les avis s'étoient partagés dans l'armée Françoise. Les uns soutenoient que toute l'armée devoit suivre celle des Impériaux vers Naples ; que sûrement le Prince d'Orange, dont le Viceroi méconnoissoit l'autorité, envioit la puissance & détestoit la personne, trouveroit beaucoup de difficulté à se faire

B ij

1528.

1528. ouvrir les portes de cette capitale où commandoit le Viceroy ; que peut-être feroit-il obligé d'employer la violence ; on auroit le temps de l'atteindre & de mettre à profit ces divisions, sur-tout l'armée Françoisse étant supérieure en forces. Les autres, à la tête desquels étoit Pierre de Navarre, vouloient qu'on commençât par s'emparer des principales Places du Royaume ; ils prétendoient qu'alors Naples tombant de lui-même, les troupes qui s'y feroient renfermées, feroient obligées de se rendre à discrétion. Peut-être qu'on n'eût pas mal fait de tenter d'abord le premier parti, & que s'il n'eût pas réussi, c'est-à-dire, si le Prince d'Orange fût entré sans obstacle dans Naples, & si on eût pu l'atteindre, il auroit toujours été temps de revenir au second parti. Quoi qu'il en soit, on s'en tint à ce second ; l'armée tira vers la Basilicate ; Pierre de Navarre prit Melphe avec ses Gascons & les Bandes noires ; un autre détachement

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Guicciard.
liv. 18.

prit Venouse, Place devenue célèbre dans l'Histoire des guerres de Naples, par le courage avec lequel le brave Louis d'Ars la défendit si long-temps, au milieu du désastre des affaires Françoises dans ce royaume, sous Ferdinand le Catholique & Louis XII, en 1503 & 1504.

 1528.

Après la prise de Melphe & de Venouse, la plupart des autres villes ouvrirent leurs portes; il n'y eut que Manfredonia sur la mer Adriatique, & Gaëte sur l'autre mer, qui firent quelque résistance; les Vénitiens comme on l'a déjà plusieurs fois observé, n'avoient jamais voulu consentir que le Milanès & le royaume de Naples appartenissent à une même Puissance; ils n'avoient point changé de principes. Si le Milanès presque entièrement conquis par les François, n'avoit pas été remis au Duc de Sforce, ils eussent traversé la conquête que les François faisoient alors du royaume de Naples, ils

Belcar. liv.
19. n. 55.

B iij

1528.

Du 14 Mai
1509.Mém. de
Du Bellay ;
liv. 3.

la faciliterent , à condition de la partager ; ils se firent céder tous les ports de ce royaume dont ils s'étoient vus en possession avant que le Traité de Cambrai , conclu contre-eux , eût amené la bataille de Ghiara d'Adda , si fatale à leur République. Pour remplir cette condition , Monopoli , & Trani , qui étoient deux de ces Ports , leur furent remis.

Lautrec , après s'être assuré des Places les plus importantes dans presque toutes les Provinces du royaume de Naples , s'approcha de Naples même , & parcourut en conquérant toute la terre de Labour. Déjà toutes les Places qui servent comme de boulevards à la capitale , Acerra , Capoue , Nole , Aversa , s'étoient rendues. Quarante hommes d'armes surprirent & pillèrent Vico , où ils firent un butin immense : sans compter les profits inconnus , chaque homme d'armes eut pour sa part douze cens écus , somme étonnante pour le temps. Pouzzols se rendit aussi ; il ne restoit plus enfin qu'à réduire la Capitale.

C'étoit-là le plus difficile , toutes ~~les~~
 les forces des Impériaux y étoient ras- 1528.
 semblées ; il est vrai que de ces foi- Belcar. liv.
 ces même pouvoit naître la foiblesse 20. n. 2.
 de la Place , les vivres pouvoient
 manquer ; il n'y avoit de bled que
 pour un peu plus de deux mois ,
 & très-peu de viande & de foura-
 ges. La division d'ailleurs pouvoit
 se mettre parmi les Chefs ; indé-
 pendamment de la haine mutuelle
 de Moncade & du Prince d'Orange, Guicciard.
 deux combats singuliers dans l'un liv. 18.
 desquels le Marquis du Guaft blessa
 le Comte de Potenza , & dans le
 second desquels il tua le fils de ce
 Seigneur , donnerent les plus gran-
 des espérances aux François : mais
 ces espérances devoient être cruel-
 lement déçues : c'étoit entre les Fran-
 çois & leurs Alliés , que la division al-
 loit naître ; c'étoit à eux qu'elle alloit
 attirer les plus grands malheurs.

Cependant tout sembla d'abord
 leur être favorable. A peine paru-
 rent-ils à la vue de Naples , qu'il
 se livra autour de cette ville diver-

B iv

~~_____~~ 1528. les escarmouches, dans lesquelles ils eurent presque toujours l'avantage : dans une entr'autres fut tué ce Belcar. liv. 19. n. 43. Migliau qui s'étoit tant opposé à la liberté du Pape.

Le dernier jour d'Avril, ou le premier de Mai. Enfin Naples fut investi. On délibéra si l'on feroit un siège régulier, ou un simple blocus. Le siège, contre une armée entière qui défendoit la ville, devoit être dangereux & meurtrier ; le succès du blocus parut plus certain ; il étoit déjà presque tout formé du côté de la terre, par la prise de toutes les Places situées autour de Naples. Pour la fermer encore davantage, & couper tous les convois qui pourroient venir par terre, on construisit divers forts dont l'attaque & la défense donnerent lieu à plusieurs combats, tous assez violens. Les Impériaux voulurent surprendre par une camifade le Fort des Basques, (1) construit dans les marais de la Ma-

(1) Ainsi nommé, parce que c'étoient les Basques & les Gascons de Pierre de Navarre qui l'avoient construit & qui le défendoient.

deleine , confié à la garde des Capitaines Martin & Raimonet. C'étoient deux Officiers d'une valeur éprouvée. (1)

1528.

Belcar. liv.
20. n. 2.

En 1472

Raimonet ne démentit point la gloire de son nom dans le Fort des Basques ; les sentinelles Françoises ayant apperçu de loin les Impériaux qui se traînoient ventre contre terre , & que quelques uns avoient pris d'abord pour des moutons qui païssoient près du Fort , avertirent les Commandans ; ceux-ci firent mettre promptement les soldats sous les armes , mais sans bruit & sans aucun mouvement apparent. Les Impériaux s'approchent , on leur crie : *Qui vive.* Pour toute réponse ils s'élancent sur les remparts , & ne doutent plus du succès de leur entreprise. Alors tous les soldats

(1) Le nom de Raimonet étoit célèbre par la défense des Forts. Un Raimonet , sous Louis XI , avoit arrêté l'armée de Maximilien pendant une campagne presque entière devant un Fort ouvert de tous côtés , & lui avoit fait perdre , par cette résistance héroïque , tout le fruit de la bataille de Théroüenne.

1528.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Basques paroissent & les enveloppent; les Impériaux sont taillés en pièces; il en resta deux cens cinquante sur les remparts ou dans les fossés; mais ce combat coûta aussi aux François; le Capitaine Martin y reçut des blessures dont il mourut peu de jours après. Raimonet fut aussi brave & plus heureux, un grand coup d'arquebuse dont il fut blessé au genou, ne l'empêcha pas de combattre, quoiqu'il ne pût se soutenir que sur une jambe.

Dans un autre combat, près du même Fort, Baglionè, Capitaine des Bandes noires, défit un détachement ennemi, mais il fut enseveli dans son triomphe; il mourut couvert de gloire & percé de coups: digne successeur, par son courage, de l'illustre Jean de Médicis. Sa Charge de Capitaine général des troupes Florentines ou Bandes noires, fut donnée au Comte Hugues de Pepoli, Bolonnois.

Il y eut encore un autre combat particulier, digne de mémoire, au-

tour d'un autre Fort, où le jeune Bonnivet, fils de l'Amiral, qui promettoit d'effacer la gloire, ou, si l'on veut, la honte de son pere, reçut une si violente blessure, que les intestins lui sortoient du corps; il en guérit cependant à Venouse où il fut transporté, mais ce ne fut que pour mourir quelque temps après de maladie.

1528.

Cependant c'étoit en vain que du côté de la terre tant de Places conquises, tant de Forts construits, tant de précautions prises fermoient le passage aux vivres; c'étoit en vain que Lautrec étendoit ses quartiers jusqu'à un demi-mille de la Place pour la priver de la commodité des aqueducs de Poggio-Reale (1) où il étoit posté; si la mer n'étoit pas également fermée, si le port restoit libre, les vivres entroient en abondance, & Naples étoit imprenable. Or l'escadre Française n'étoit pas suffisante pour blo-

Guicciard
liv. 19.Belcar. liv.
20. n. 5.

(1) Palais magnifique, bâti par Alphonse II.

1528.

Guicciard.
liv. 19.

quer entièrement le Port de Naples, & les Vénitiens, qu'on pressoit tous les jours de joindre leurs galeres aux galeres Françoises pour achever le blocus, aimoient mieux s'emparer des ports de Polignano, de Brindes & d'Otrante, que de bloquer celui de Naples. Ces trois premiers ports étoient situés sur leur golphe, & ils espéroient les garder, quel que fût dans la suite le sort du reste du Royaume, au lieu que Naples ne devoit pas être pour eux. Cette conduite intéressée des Vénitiens commença de nuire à la cause commune; mais les affaires Françoises devoient être absolument détruites dans ce pays-là, par une de ces grandes défections trop communes sous le regne de François premier, & qui prouvent que ce grand Prince ne s'attachoit pas assez à connoître les hommes. Seckinghen & les La Marck méconnus lui avoient fait manquer l'Empire, & perdre sa supériorité dans l'Europe; le Conné-

table de Bourbon, poussé à la ré-
 volte par d'indignes traitemens, 1528.
 lui avoit fait perdre le Milanès &
 la liberté; il falloit encore qu'il
 perdît le royaume de Naples, &
 une armée victorieuse, pour n'a-
 voir pas su connoître André Doria.

Sleidanus;
 commentar.
 liv. 6.

André Doria, issu d'une des plus
 anciennes & des plus illustres fa-
 milles de Gênes, étoit le plus grand
 homme de mer de son temps, il ai-
 moit la gloire & sa patrie, & ne
 dédaignoit point la fortune. La fierté
 républicaine qu'augmentoît encore
 en lui la connoissance de ses talens,
 le rendoit odieux aux Courtisans, &
 lui rendoit les Courtisans odieux. Il
 avoit autrefois servi avec éclat
 François Premier; depuis il avoit
 passé au service de Clément VII,
 auquel il fut attaché pendant la Li-
 gue, dont on vient de voir l'his-
 toire; il se remit au service de
 François Premier dans le temps où
 Lautrec fut envoyé en Italie, c'é-
 toit lui qui, en bloquant le port
 de Gênes sa patrie, avoit aidé à la

Mém. de
 Du Bellay,
 liv. 3.

1528.

Belcar. liv.
20, n. II.

~~se soumettre~~ soumettre au Roi ; mais il attendoit de ce dernier service un prix digne de flatter un grand homme. Il désiroit que le Roi , content de n'avoir plus les Gênois pour ennemis , voulût les avoir pour alliés , non pour sujets , & qu'il rétablît à Gênes , sous sa protection , le Gouvernement républicain. Les Gênois , pour obtenir cette grace , avoient offert au Roi deux cens mille ducats. Le Roi non-seulement ne l'accorda point , mais encore jugeant par cette demande , & par tant d'exemples de l'inconstance Gênoise , qu'il falloit humilier & affoiblir cette ville , il parut vouloir relever Savone sa rivale , sa voisine & sa sujette ; il la démembra de l'Etat de Gênes , il en rétablit les fortifications & le port , qu'il parut destiner à la construction & à la retraite de ses vaisseaux ; il la mit en état de partager avec Gênes l'empire de la mer de Ligurie ; déjà le commerce de Savone s'aggrandissoit au point d'allarmer celui de

Gênes. Le trafic du sel y avoit été transporté ; les Gênois prièrent Doria d'employer le crédit que lui donnoit ses services pour obtenir que Savone fût réduite à son premier état, il parla & n'obtint rien. Les Courtisans qui regnoient alors, les Duprats, les Montmorencis, traitèrent même de crime d'Etat les pressantes sollicitations de Doria en faveur de sa patrie. Le défaut ordinaire des Courtisans, dans un Etat Monarchique absolu, est de ne voir par-tout qu'une seule espece de sujets, & de ne pas assez distinguer des sujets naturels ceux qui ne le sont qu'à titre de conquête ou que par un choix libre ; on prétend d'ailleurs que des vues d'intérêt contribuoient à rendre Montmorenci inflexible ; on assure qu'il jouissoit des impôts qui se levoient au port de Savone.

On crut appercevoir les premiers signes du mécontentement de Doria dans une expédition qui fut tentée sur la Sicile, vers le temps

1528.

Car. Sigonius de vitâ & rebus gestis Andr. Auriaë. lib. 1.

Mém. de Du Bellay, liv. 3.

Mézeraï ; abrég. chronolog.

Belcar. liv. 19. n. 51. & liv. 20. n. 8.

1528.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

où le Maréchal de Lautrec arriva devant Naples. Un Sicilien , nommé Cesar Imperador , avoit proposé aux François de leur faciliter la conquête de cette isle par le moyen de quelques-uns de ses amis las du joug Espagnol. Ses offres parurent mériter de l'attention , & François Premier résolu d'envoyer un corps d'armée en Sicile , André Doria eut le commandement de la flotte , & Renzo de Céré celui des troupes de débarquement. Une tempête violente obligea la flotte de cingler vers l'isle de Corse , d'où la proximité engagea les François à passer en Sardaigne. Doria voulut qu'on s'arrêtât dans cette dernière isle , & il l'emporta sur Renzo de Céré , qui vouloit , selon sa destination , continuer sa route vers la Sicile.

Le Viceroy de Sardaigne vint à la rencontre des François avec des forces très-supérieures ; il fut pourtant battu & mis en déroute : la prise de Saffary fut le fruit de cette victoire qui ne coûta aux François

qu'un Officier distingué ; c'étoit Jacques du Bellay, frere de ce fameux du Bellay dont nous verrons les exploits dans la suite. Mais ces succès qui sembloient présager la conquête de l'isle entiere, n'aboutirent à rien. Une extrême disette que suivit trop rapidement une abondance meurtriere, amena une peste qui consuma les trois quarts de cette petite armée. La mésintelligence de Doria & de Renzo s'envenimant d'ailleurs de plus en plus, fit abandonner l'entreprise de Sardaigne, & manquer celle de Sicile ; les restes de cette armée victorieuse & détruite revinrent à Gênes, où André Doria resta dans une inaction très-suspecte. Il laissa cependant Philippin Doria, son neveu, prendre le commandement des galeres qui devoient bloquer le port de Naples pour seconder Lautrec qui bloquoit cette place du côté de la terre. Cette flotte, comme on l'a déjà dit, ne suffisoit pas pour fermer absolument le passage aux vi-

1528.

Guicciard.
liv. 19.Car. Sigon.
de vit. & reb.
gest. Andr.
Auriæ, lib. I.

~~_____~~ vres ; mais elle incommodoit la
 1528. ville par des interceptions fréquentes. Le Viceroy Moncade entreprit
 ou de surprendre cette flotte , ou de
 l'attaquer à force ouverte. Il fit ar-
 mer le plus secretement qu'il put
 six galeres ; & , pour en imposer à
 ses ennemis par l'appareil d'une
 flotte nombreuse , il joignit à ses
 galeres toutes les barques de Pê-
 cheurs qu'il put rassembler. Mon-
 cade , instruit par ses espions que
 le service étoit fort négligé sur la
 flotte de Doria , & que souvent
 les soldats en descendoient pour al-
 ler se promener au camp de Lau-
 trec , espéroit les surprendre , &
 croyoit marcher à un succès cer-
 tain. Les principaux Chefs des Im-
 périaux , les Marquis du Guast , le
 Seigneur de Ris , le Vaudrei & plu-
 sieurs autres s'empresserent de par-
 tager la gloire de cette entre-
 prise. Mais Lautrec mieux servi en-
 core en espions que le Viceroy ,
 fut tout ce qui se préparoit ; il en
 avertit Philippin Doria , & lui en-

Belcar. liv.
20. n. 3.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

voya quatre cens Arquebusiers sous
les ordres du Capitaine du Croc.

1528.

L'étalage des innombrables voiles de la flotte Impériale , ébranla d'abord un peu Philippin ; mais de loin c'étoit quelque chose , & de près ce n'étoit rien. Cette flotte , à mesure qu'elle approchoit , dissipoit elle-même l'illusion qu'elle avoit fait naître : les premiers coups de canon écartèrent toutes ces voiles impuissantes. Philippin vit qu'il n'avoit réellement à faire qu'à six galeres : il en coula d'abord deux à fond , il enveloppa les autres & les força de venir à l'abordage. Ces quatre galeres montées par l'élite des troupes Impériales , se défendirent avec le plus grand courage ; on combattit depuis deux heures après midi jusqu'à une heure après minuit. On vit des compagnies Espagnoles changer jusqu'à sept fois d'Alfier ou de Porte-Enseigne, tous briguant avec audace l'honneur de porter cette Enseigne qui sembloit promettre une mort certaine à qui-

Guicciard.
liv. 19.

1528.

Belcar. liv.
20. n. 9.Mém. de
Du Bellây,
liv. 3.

conque oſoit ſ'en charger ; mais Philippin , redoublant par des manœuvres adroites la ſupériorité de ſes forces , triompha enfin de toute cette réſiſtance. De huit cens ſoldats embarqués ſur les galeres Eſpagnoles , ſept cens périrent dans le combat , & la plûpart de ceux qui reſterent , furent bleſſés. Tous les Chefs de la flotte Impériale , Aſcagne Colonne , fils de Fabrice , & Camille Colonne , neveu du Cardinal Pompée Colonne , le Seigneur de Riſ , un des Vaudrey , le Prince de Salerne , le Marquis du Guaſt lui-même furent faits priſonniers ; Céſar Ferramuſca ou Fieramuſca , qui avoit été pris autrefois (1) avec Proſper Colonne dans Villefranche , fut ſubmergé. Moncade qui n'avoit jamais montré tant de valeur que dans cette journée , après avoir long-temps combattu malgré une bleſſure conſidérable qu'il avoit reçue au bras , mourut accablé

(1) Voir le premier Chapitre du premier Livre.

sous une grêle d'arquebusades. La superstition remarqua que des trois Négociateurs qui avoient traité avec le Pape, les deux qui s'étoient opposés à sa délivrance, Migliau & Moncade périrent à ce siège de Naples. L'Empereur perdit dans Moncade, sinon un grand Général, du moins un brave soldat, un bon sujet, d'ailleurs un méchant homme : le Prince d'Orange lui succéda dans la Vice-royauté de Naples.

1528.

Ce terrible combat, connu sous le nom de Combat de Salerne, parce qu'il se livra dans le golphe de ce nom, coûta beaucoup aux François. Des quatre cens Arquebusiers envoyés par Lautrec à Philippin Doria, il n'en revint que soixante; mais la victoire fut entière; on prit deux galeres aux Impériaux, deux avoient été submergées, les deux autres regagnerent à force de rames le port de Naples; le Prince d'Orange qui, étant resté dans la ville, pouvoit ignorer combien il avoit été nécessaire de fuir, fit pen-

Belcar. liv.

20. n. 3.

1528. dre le Patron d'une de ces galeres pour avoir fui. Cette sévérité déplacée fit révolter l'autre galere qui vint se rendre à Philippin Doria.

Guicciard.
liv. 19.

Cette victoire qui sembloit devoir entraîner la réduction de Naples, ne fit qu'accélérer la ruine des François. Lautrec voulut envoyer en France les importans prisonniers qu'on avoit faits ; Philippin Doria eut ordre de les y conduire : mais lorsqu'il fut arrivé avec eux à Gênes, André Doria qui ne pouvoit trouver une meilleure occasion, les retint, & protesta qu'il ne les rendroit que quand on l'auroit dédommagé de la rançon du Prince d'Orange ; & de celle de Moncade, qu'il avoit faits prisonniers autrefois ; le premier dans un combat naval ; (1) vers la côte de Gênes ; le second (2) à Varaggio sur la même côte. Le Roi avoit renvoyé Moncade libre, (3) sans ran-

(1) Voir le Chapitre 9, de ce Livre 2.

(2) Voir le Chapitre 9, de ce Livre 2.

(3) Voir le Chapitre 11, de ce Livre 2.

çon, mais peut-être avoit-il été gène-
néreux aux dépens de Doria, du 1528.
moins Doria le prétendoit ainsi,
& soutenoit, que suivant son Trai-
té avec le Roi, tous les prisonniers
qu'il faisoit devoient lui appartenir.
Pour le Prince d'Orange, c'étoit
le traité de Madrid qui lui avoit
procuré la liberté, toujours aux dé-
pens de Doria, auquel on n'avoit
point payé de rançon. Doria dé-
pêcha un Gentilhomme à la Cour
de France pour rendre compte de
sa conduite, & pour solliciter le
payement de quelques sommes qui
lui étoient dûes. Quand le Conseil
de François Premier apprit par ce
moyen de quelle maniere hardie
Doria s'étoit procuré des ôtages de
son paiement, il fut saisi d'indigna-
tion. Montmorenci qui s'élevoit in-
sensiblement au comble de la fa-
veur, & les autres Courtisans qui
vuloient s'y élever comme lui,
ne virent dans le procédé de Doria
qu'un excès d'insolence, qu'un at-
tentat criminel; ils n'examinèrent

point si ses demandes étoient justes, 1528. ils n'en vinrent qu'à la forme, qui en effet paroissoit violente; on alloit prendre contre lui des résolutions plus violentes encore : car l'autorité déposée entre les mains de jeunes Favoris, connoît peu cet art des tempéramens, si nécessaire à la politique; l'étourderie, l'orgueil sont ses guides & l'égarent.

Car. Sigon. art des tempéramens, si nécessaire
de vit. & reb. à la politique; l'étourderie, l'or-
gestis Andr. geuil sont ses guides & l'égarent.
Auriæ, lib. 1.

Belcar. liv. Un homme qui n'étoit ni Favori,
20. n. 9. ni Courtisan, mais citoyen plein de zele & de fidélité, quoiqu'ami de Doria, du Bellay Langei, fut des premiers (par les espions qu'il entretenoit par-tout avec beaucoup de soin & d'intelligence) que son ami Doria tendoit à la défection; que le Marquis du Guast, aussi utile à son Maître dans la prison qu'à la tête des armées, négocioit fortement auprès de ce Général pour l'attirer au parti de l'Empereur, qu'il aigrissoit le ressentiment de Doria, qui lui exagéroit ses injures, qu'il levoit tous ses scrupules & que Doria n'attendoit peut-être pour lever l'étendart

Mém. de Du Bellay, liv. 3.
Brantome. Capit. étrang. art. André Doria.

l'étendard de la rébellion, qu'une réponse peu favorable de France. Il avertit Lautrec de ce qui se passoit, & se fit envoyer à la Cour pour concilier, s'il se pouvoit, cette affaire plus importante qu'on ne paroïssoit le croire. Avant de passer en France, il alla voir Doria dans Gênes pour arracher à son amitié la confidence de ses chagrins & de ses projets. Doria lui ouvrit son cœur, lui fit ses plaintes, le chargea de ses propositions : Langei partit pour aller plaider à la Cour la cause de Doria & des Gênois, avec tout le zele d'un ami, & tout le respect d'un sujet. Il tâcha de faire prendre à cette Cour trop fiere & trop prompte, des idées plus exactes de l'importance de Doria; il montra le besoin qu'on avoit de ses services, surtout dans la conjoncture du siège de Naples, où Doria pouvoit décider du succès par l'usage qu'il feroit de ses galeres, il représenta que la défection de ce Général entraîneroit celle de l'Etat

1528,

1528.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Car. Sigon.
de vit. & reb.
gest. Andr.
Aur. lib. 1.

de Gênes ; il voulut faire juger de la nécessité de conserver Doria , par les mouvemens que se donnoit du Guast pour le séduire ; mais c'étoit parler une langue étrangere dans un pays où un sujet , quel qu'il fût , n'étoit toujours qu'un sujet , & où les talens paroissoient bien moins nécessaires que l'obéissance. Ce n'étoient pas seulement les jeunes Courtisans qui pensoient ainsi , le Chancelier Duprat , que son expérience & ses lumieres rendoient l'oracle du Conseil , ne vouloit jamais que l'autorité reculât ni fléchît , système dangereux , & qui deviendrait inutile , si l'autorité favoit mieux l'art de fléchir avec grandeur.

Il fut décidé que Doria feroit déposé du commandement , que sa Charge d'Amiral du Levant , ou de Général des galeres , feroit donnée à Barbésieux , qui iroit prendre possession non-seulement des galeres Françoises , mais encore des galeres Gênoises , & qui après s'être assuré d'André Doria , l'envoyeroit

en France recevoir le châtement de son insolence & de sa félonie. (1) 1528.

Ce dernier ordre étoit plus aisé à donner dans le Conseil du Roi, qu'à exécuter à Gênes. Il devoit être secret, mais il ne put l'être assez pour échapper à Doria, qui avoit tant d'intérêt de le scavoir; il en fut instruit par les amis qu'il avoit à la Cour, sans que l'Histoire répande à cet égard le moindre soupçon sur Langei. Lorsque Barbésieux fut arrivé à Gênes, son premier soin fut d'aller rendre visite à Doria qui l'attendoit sur ses galeres. Tandis que Barbésieux préparoit en bégayant les discours dont il vouloit l'éblouir, Doria lui dit; *je sais ce qui vous amene; & lui montrant d'un côté les galeres de France, de*

(1) Sur un bruit qui courut dans la suite que Doria venoit insulter les côtes de Provence, Montmorenci écrivoit: « *Je voudrois qu'il y fût déjà pour le pouvoir faire pendre & étrangler.* »

Dans une autre lettre il parle de *le faire châtier comme tels paillards le méritent.*

Dans une autre, il l'appelle *le bon Gênois, qui est en danger de faire comme S. Denys.*

1528.

l'autre celles de Gênes : Voici , ajouta-t'il , les galeres de votre Maître que je vous remets , voici celles de ma République que je conserve , accomplissez le reste de votre ordre , si vous l'osez. On juge bien que ce reste de l'ordre ne fut pas accompli ; mais les prédictions de Langei ne le furent que trop. Le Marquis du Guast profitant des fautes de la Cour de France , & redoublant ses efforts auprès de Doria , l'amena enfin à traiter avec l'Empereur.

Guicciard.
liv. 19.

Si cette défection peut avilir Doria aux yeux de l'austere honneur , la gloire qu'il eut de faire servir cette défection même à la liberté de sa patrie , semble devoir l'illustrer , à jamais. Gênes fut déclarée libre sous la protection de l'Empereur , Savone fut rendue aux Gênois ; Doria s'engagea à commander douze galeres pour le service de l'Empereur , qui lui assigna soixante mille ducats d'appointemens.

Belcar. liv.
20, n. 10.

On peut induire du récit de Martin du Bellay , que Doria ne restitua

(1) point les galeres du Roi, comme il l'avoit promis, mais qu'il les fit passer avec les siennes au service de l'Empereur, procédé qui paroît ne recevoir point d'excuse.

1528.

Au reste il se présente ici une singularité assez remarquable; les Auteurs François accusent de la défection d'André Doria, la hauteur & la précipitation du Conseil de France; au contraire, l'Italien Guichardin justifie la Cour de France, & rend la conduite du Général Gênois très-blâmable. Selon cet Historien, Doria, moins par amour de la patrie que pour les intérêts de sa propre grandeur, préparoit depuis long-temps la révolution de Gênes, & traitoit secrètement avec l'Empereur. Lorsque les premières traces de son mécontentement furent aperçues, François Premier, touché de ses plaintes, lui offrit le payement de tous ses appointemens, la rançon

Du Bellay;
Mém. liv. 3.
Mézerai,
abrég. chronolog.

Guicciard.
liv. 19.

(1) Beaucaire le dit formellement. Belcar. liv. 20.
n. 10.

1528.

Guicciard.
liv. 19.

de tous ses prisonniers , même celle du Prince d'Orange ; il fit plus , il lui laissa le choix ou de garder les prisonniers du combat de Salerne , ou d'en recevoir la rançon ; enfin il voulut le satisfaire sur l'article de Savone : mais plus il faisoit d'avances à Doria, plus celui-ci reculoit, & redoubloit d'insolence & de dureté. Il traita enfin publiquement avec l'Empereur , & du moins il cessa d'être perfide ; car Guichardin soutient que depuis long-temps il trahissoit Francois Premier ; que sa flotte eût suffi pour bloquer entièrement le port & affamer Naples , mais que lui-même avoit plusieurs fois ouvert le passage aux vivres, & que Philip-pin Doria en avoit souvent fait porter par ses brigantins.

Il reste à décider si le suffrage d'un Italien , lorsqu'il est favorable à la France, doit l'emporter sur le témoignage des François , lorsqu'il lui est contraire.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Dans notre premier récit nous avons suivies Historiens François ,

nommément du Bellay , frere de Langei , & parmi les étrangers , 1528.
celui de Sigonius qui paroît avoir approfondi cette affaire.

Doria , devenu l'ennemi déclaré des François , commença par ravitailler Naples , qui n'avoit besoin que de vivres pour résister. Ces secours firent trainer le siege en longueur , les François se virent attaqués par le plus redoutable de tous les ennemis , la peste. On prétend qu'elle y fut portée par des ballots de hardes infectées , que les assiégés , au mépris du droit des gens , firent passer dans le camp des François. Ce fléau emporta une grande partie de l'armée , & s'étendit jusqu'aux plus précieuses têtes. Vaudemont en mourut. Lautrec lui-même en fut atteint. Les assiégés reprenant courage , tiennent à leur tour les François comme assiégés dans leur camp ; ils leur enlèvent tous leurs convois ; bientôt la famine se joignit à la peste ; les désertions , suites de ces calamités , devin-

Belcar. liv.
20. n. 8.

Belcar. liv.
20. n. 12, 13.

1528.

rent tous les jours plus fréquentes ; les restes languissans de cette armée long-temps triomphante , resserrés alors dans leurs retranchemens, bor-noient tous leurs efforts & toute leur espérance à s'y défendre.

Lautrec , au milieu du mal qui le consumoit , déployoit cette grande ame que la prospérité pouvoit quelquefois enfler de trop d'orgueil, mais que l'adversité ne pouvoit abattre , & qui se relevoit toujours plus forte & plus hardie au sein du malheur.

On le voyoit sans cesse courir dans le camp, visiter les malades, les consoler, les secourir, les rassurer, promettre à l'armée découragée des renforts qu'il sollicitoit avec ardeur à la Cour, montrer aux soldats fatigués la fin prochaine de leurs maux. Sa vigilance embrassoit tout, il faisoit garder les passages avec le plus grand soin, pour empêcher les désertions ; les convois, appuyés de puissantes escortes, parvenoient quelquefois jusqu'au camp, ou du moins n'étoient pas enlevés sans combat ; la garde se

Guicciard.
liv. 19.

faisoit avec une exactitude qui pré-
 venoit toute surprise. Mais la Cour,
 toujours pour le moins négligente,
 (1) le servit mal , elle lui envoya
 des secours trop foibles & trop tar-
 difs ; lui-même il avoit trop différé
 à les demander , soit que par une
 présomption , qui étoit de son ca-
 ractere , il crût pouvoir s'en passer,
 soit que par une foiblesse , qui est
 d'un Courtisan , il craignît de se ren-
 dre importun. Il réparoit alors , au-
 tant qu'il étoit en lui , & ses fautes
 de Courtisan , & ses fautes de Géné-
 ral ; mais c'étoit bien de la constance
 perdue , & peut-être eût-il mieux va-
 lu lever le siege , comme la plupart
 des Chefs l'en pressoient. Son corps ,
 moins robuste que son ame , succom-
 ba enfin sous le poids de la fatigue
 & de la maladie ; il se vit obligé de

1528.

Belcar. liv.
19. n. 52.Mém. de
Du Bellay .
liv. 3.

(1) Beaucaire peint bien plus fortement cette né-
 gligence , qu'il impute au Roi , *Lautrecius* , dit il ,
*in desperationem versus , Francisci socordiam ex-
 eratus est , qui neque ullâ ratione , neque datâ fide ,
 neque suâ utilitate motus , tot inutiles impensas
 faceret , necessarias omitteret*, Belcar. rer. Gallicar.
 liv. 19. n. 52.

1528. garder le lit ; il n'y consentit qu'à l'extrémité , une inquiétude continue l'y consumoit encore plus que son mal ; il ne songeoit qu'au salut de l'armée , il demandoit à tous momens des nouvelles de l'état des troupes ; on le trompoit , & on avoit raison ; on l'assuroit que tout alloit bien , que la peste avoit cessé ses ravages. Il se défioit de ces récits , & , pour son malheur , il voulut être défabusé ; il fit venir deux Pages qui n'étoient préparés à rien , il leur ordonna , d'un air terrible , d'avouer la vérité , les menaçant de les faire fouetter jusqu'au sang s'ils lui déguisoient la moindre chose : les Pages avouent en tremblant que le mal augmentoit chaque jour , & que la désolation étoit au comble. La peinture qu'ils firent des malheurs de l'armée faisit Lautrec & lui creva le cœur : il se tourna de l'autre côté de son lit en gémissant , & expira.

Belcar. liv.
20. n. 12.

Mort digne d'un cœur sensible & d'un vrai citoyen. » Mort bien différente , dit Brantome , de celle de

» Gaston de Foix son cousin. « Mais quoi qu'en dise Brantome , l'avantage est tout entier du côté de Lautrec. Une témérité folle avoit précipité Gaston au-devant de la mort , une juste sensibilité avança la fin de Lautrec. Malheur à qui ne sent pas tout ce qu'a de noble & de respectable le désespoir d'un Général qui ne peut survivre à la perte de son armée ! Faut-il toujours avertir les hommes d'être sensibles , ou de respecter ceux qui le sont ! Que le petit-fils du grand Consalve serve ici d'exemple. Les honneurs que ce Seigneur Espagnol fit rendre au Général François , à l'ennemi de sa Nation , ont ajouté , à la gloire du nom de Consalve. Les restes du malheureux Lautrec , enterrés d'abord dans un champ par ses derniers soldats , transportés depuis dans une cave à Naples , par un soldat Espagnol qui espéroit les vendre bien cher à sa famille , y reposoient sans éclat & sans honneur ; le petit-fils de Consalve leur érigea un tombeau de marbre parmi ceux de

1528.

Mém. de
Du Bellay
liv. 3.

1528.

Paul. Jov.
in élog.

ses peres dans l'Eglise de Sainte Marie la Neuve , uniquement guidé par ce mouvement tendre & respectueux qu'inspire aux cœurs sensibles le spectacle ou le souvenir des malheurs de l'humanité. (1)

Brant. Hom-
mes illustres.
art. Lautrec.

Le Pape , qui avoit dû sa délivrance à Lautrec , lui fit faire de magnifiques obseques à Rome , & François Premier à Paris dans l'Eglise de Notre-Dame. Lautrec méritoit en effet qu'on honorât sa mémoire ; ses talens étoient dignes d'estime , son courage d'admiration , ses services de reconnoissance , ses malheurs de pitié. Le peuple quelquefois injuste , haïssoit en lui la source de sa faveur sous François Premier. Dès le regne de Louis XII, on avoit répandu

(1) Tel est le sens général de l'Epitaphe que ce petit fils du grand Consalve fit faire à Lautrec , & que voici : « *Odeto Fexio Lautrecco , Consalvus*
» Ferdinandus , Ludovici filius corduba , magni
» Consalvi nepos , cum ejus ossa , quamvis hostis ,
» ut illi fortuna tulerat , sine honore jacere com-
» perisset , humanarum miseriæ memor , ita
» in avito sacello , Duci Gallo Hispanus Prin-
» ceps posuit.

un ridicule ineffaçable sur la carrière Militaire de Lautrec. Il avoit eu le malheur d'être choisi pour escorter à Pise les Prélats du Concile, que Louis XII. y convoquoit contre Jules II. Cette commission d'escorter des Prêtres, quoiqu'ennoblie par son objet, donna lieu à ces plaisanteries si redoutables qui souvent étouffent une réputation naissante, ébranlent une réputation établie, & dont l'influence ne peut être détruite qu'à force d'exploits. Ceux de Lautrec furent mêlés de trop de fautes pour produire tout leur effet. Sa valeur, à la vérité, fut non-seulement irréprochable, mais éclatante : en condamnant la témérité de Gaston à Ravenne, en s'efforçant de la réprimer, il la partageoit, & il pensa en être la victime ; il combattoit seul contre une armée entière, pour arracher Gaston à la mort : cette époque est la plus brillante de sa vie. Mais les négligences qu'il parut affecter pendant la campagne de 1521 dans le Milanès, l'inflexibilité barbare avec

1528.

Belcar. liv.
20. n. 12.

laquelle il gouverna ce Duché , l'opiniâtreté aveugle avec laquelle il suivit ses projets sans les communiquer , sans consulter l'expérience des vieux Chefs , la présomption qui préféda souvent à ses démarches , qui sembla prendre plaisir à appeller le danger , à le laisser parvenir au comble pour le dissiper tout-à-coup par un trait de génie ; qui rejetta la victoire quand elle s'offroit , pour la rappeler ensuite malgré elle ; les pertes , les défaites qu'entraîna cette conduite équivoque , ont obscurci sa gloire , l'ont fait confondre dans la foule des Capitaines du second ordre , ont empêché qu'on ne lui tint compte de tout ce qu'il avoit fait à la journée de la Bicoque , & de ce qu'il souffrit devant Naples. (1)

(1) Beaucaire dit qu'il eut , comme Deme-
trius I , Roi de Macédoine , le surnom de *Polior-*
cetes ou *Preneur de villes*. Beaucaire ne se trompe-
t'il pas ? Ce surnom paroît convenir bien mieux
au fameux Pierre de Navarre , qui mourut peu de
tems après.

On perdit tout en le perdant ; le Marquis de Saluces , qui prit le commandement de l'armée , n'avoit pas les mêmes ressources dans l'esprit , d'ailleurs il étoit malade , le peu qui restoit de troupes étoit découragé ; André Doria étoit à Gaëte avec douze galères. Les ennemis, enhardis par la mort de Lautrec , sembloient vouloir attaquer le camp qu'ils avoient toujours respecté pendant sa vie ; ils venoient de surprendre Nole , Sarno , Capoue ; il étoit à craindre que les François ne se trouvassent pressés entre ces Places , celle de Naples & la mer. Dans ces malheureuses conjonctures , le Marquis de Saluces ne put se refuser aux instances de cette armée détruite qui demandoit la retraite : on la fit pendant la nuit , & d'abord en assez bon ordre ; mais ensuite les ennemis en ayant été avertis , vinrent la troubler , ils défirent l'arrière-garde , & pénétrant jusqu'au corps de bataille que commandoit Pierre de Navarre , ils firent celui-ci prisonnier ; on le

1528.

Guicciar.

liv. 19.

Belcar. liv.

20. n. 13.

Id. Ibid.

Mém. de

Du Bellay ,

liv. 3.

1528. conduisit à Naples , il étoit malade ,
il mourut peu de temps après. On
a écrit qu'il fut étouffé entre deux
matelas par ordre de l'Empereur ,
en punition de ce qu'il s'étoit atta-
ché au service de la France. Cepen-
dant lorsque le même Pierre de Na-
varre avoit été pris à Gênes par les
mêmes Impériaux , quelque temps
auparavant , il avoit été traité com-
me un prisonnier ordinaire , il avoit
été délivré moyennant une rançon ,
& l'on n'avoit point exigé qu'il quit-
tât le service de France. Quelle rage
soudaine auroit donc pû engager
l'Empereur à faire assassiner lâche-
ment un vieillard qui n'étoit plus
à craindre , & qui ne l'avoit point
offensé ? Car c'étoit sous Ferdinand
le Catholique que Pierre de Navar-
re avoit quitté le service d'Espagne
pour celui de France , parce qu'a-
près la bataille de Ravenne , où il
avoit été pris par les François , la
Cour d'Espagne avoit refusé de
payer sa rançon. D'ailleurs ces dé-
fections étoient trop communes alors

pour être punies , & si l'on eût voulu les réprimer par la terreur , Pierre de Navarre eût été livré publiquement au supplice , & non pas étouffé avec un secret qui laisse au moins la liberté de douter de ce fait étrange.

 1528.

Ce fut encore un excellent Capitaine que la France perdit. Sa longue expérience , l'art des Mines qu'il inventa , ou du moins qu'il exerça le premier en Europe avec un succès marqué , tant de sieges qu'il conduisit , tant de malheurs qu'il éprouva , sur-tout celui d'être pris jusqu'à trois fois , l'ont distingué parmi les Capitaines de son temps. Consalve Ferdinand de Cordoue , ce généreux ami des Héros malheureux , rendit à sa mémoire les mêmes honneurs qu'à celle de Lautrec : ce qui ajoute encore aux raisons de douter que Pierre de Navarre soit mort victime de l'injuste vengeance de l'Empereur. (1)

Paul. Jov.
in élog.
Brantome.
Vies des Capit. étrang.

(1) Consalve Ferdinand de Cordoue , fit enter-

1528.

Quel qu'ait été son fort , il n'effraya point le Prince de Melphe , Jean-Baptiste Caraccioli , qui venoit de se livrer à la France pour le même sujet que Pierre de Navarre , c'est-à-dire , parce qu'ayant été pris par les François , l'Empereur l'avoit oublié dans les fers.

L'armée François se s'étoit retirée à Averse , les Impériaux en firent aussi-tôt le siege ; le Marquis de Saluces y ayant eu un genouil cassé d'un éclat de pierre , se détermina un peu trop promptement à une capitulation , par laquelle il remit au Prince d'Orange la ville & le château

Belcar. liv.

2^e c. n. 13.

Mém. de

Du Bellay ,
liv. 3.

Guicciard.

liv. 12.

rer Pierre de Navarre avec honneur , ainsi que Lautrec , dans l'Eglise de Sainte Marie la Neuve , & il fit mettre sur son tombeau une inscription où il dit que la prérogative de la vertu est de se faire admirer même dans un ennemi. Voici cette inscription : » *Ossibus & memoria Petri Navarri*
» *Cantabri , solerti in expugnandis urbibus arte*
» *clarissimi , Consalvus Ferdinandus , Ludovicus*
» *filius , magni Consalvi Sueffiæ Principis nepos ,*
» *ducem Gallorum partes secutum , pro sepulchri*
» *munere honestavit. Hoc in se habet virtus , ut*
» *vel in hoste sit admirabilis.*

(1) Il fut fait Maréchal de France le 4 Décembre , 1544 , à la place du Maréchal de Montpesat.

d'Averse , l'artillerie , les vivres , les
munitions , les armes , les bagages ,
les chevaux , sa personne même ,
& celle des principaux Officiers.

1528.

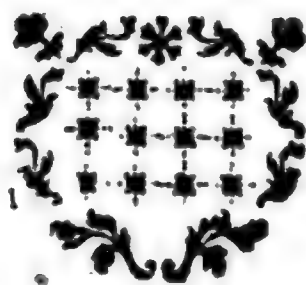
Belcar. liv.

20. n. 13.

Les Italiens de l'armée de Saluces
s'engagerent à ne servir de six mois
contrel'Empereur ; les François de-
voient être renvoyés avec une es-
corte jusqu'aux frontieres de Fran-
ce ; le Marquis de Saluces promit
même de se rendre Médiateur au-
près des François , des Vénitiens
& de leurs alliés , pour les engager
à remettre les Places dont ils s'é-
toient emparés dans le royaume de
Naples. Un Traité si humiliant ne
pouvoit être exécuté dans tous ses
points , & le Marquis de Saluces
n'avoit pas une assez grande auto-
rité dans l'armée pour la faire souf-
crire à son infamie ; ceux des Fran-
çois que la maladie n'avoit pas en-
tièrement abattus , allèrent se join-
dre dans l'Abbruzze aux troupes que
Renzo de Céré & le Prince de Mel-
phey avoient nouvellement levées ;
elles se retirèrent toutes ensemble à

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

1528. Barlette & dans quelques autres Places maritimes, d'où l'on ne put les chasser. D'autres François qui, pour favoriser la retraite de l'armée à Averse, étoient restés dans le fort des Basques devant Naples, firent du moins une capitulation plus honorable, & sortirent du Fort avec armes & bagages. Saluces n'eut pas long-temps à rougir de son deshonneur, il mourut de ses blessures à Naples, n'ayant eu le commandement pendant un instant que pour voir perdre tout le royaume de Naples, & dissiper toute l'armée de la Ligue.



CHAPITRE XVI.

Derniere Expédition du Milanès, jusqu'à la Paix de Cambray, ou des Dames, & à la dissolution entiere de la Ligue.

PENDANT que toutes ces révolutions agitoient le royaume de Naples, il en étoit arrivé d'autres dans le Milanès. Les troupes Vénitien-
nes jointes à celles de Sforce, s'é-
toient chargées de resserrer Antoi-
ne de Leve dans Milan, & de le
reduire par famine ; mais le Duc
d'Urbain, qui commandoit les trou-
pes Vénitiennes, se bornoit à cou-
vrir les frontieres de la Républi-
que, & montroit beaucoup d'indif-
férence sur le reste des affaires de la
Ligue. De Leve, à force d'extor-
sions & de nouvelles violences exer-
cées sur les malheureux Milanois,
trouvoit le moyen de faire subsis-
ter ses troupes. Il s'étoit emparé de

1528.

Guicciard.
liv. 19.

Belcar. liv.
20. n. 16.

~~1528.~~ tous les vivres , il en avoit fait des
- 1528. magasins ; les Milanois n'avoient
que le rebut des soldats , & ne l'a-
voient qu'au prix qu'il plaisoit à de
Leve d'y mettre.

Cependant ni les troupes de de
Leve , ni celles de la Ligue , n'é-
toient en état d'agir. On attendoit
de part & d'autre des renforts né-
cessaires.

Le Duc de Brunswick assembloit
des troupes dans le Tirol & dans le
Trentin , pour l'Empereur. Le suc-
cès des Lansquenets de Fronsberg ,
attirant en foule les Allemands en
Italie , Brunswick eut bientôt dix
mille hommes de bonne Infanterie ,
appuyés de six cens chevaux.

D'un autre côté la Ligue atten-
doit le Comte (1) de Saint Pol qui
devoit partir incessamment de Fran-
ce avec une armée à-peu-près aussi
forte.

(1) Prince de la Maison de France , de la bran-
che de Bourbon-Vendôme. Voir l'Introduction ,
chap. 4.

Tout dépendoit de la diligence, vertu inconnue alors à la Cour de France, où l'on ne songeoit aux affaires que quand on étoit las des plaisirs. Brunswick étoit déjà en Italie avant que le Comte de S. Pol fût seulement en état de partir.

1528.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Une autre négligence venoit de faire perdre Pavie à la Ligue. Cette Place, avec une très-forte garnison, étoit très-mal gardée, parce que personne ne faisoit son devoir. Antoine de Leve, qui ne s'occupoit que du sien, vint escaler la nuit, par trois endroits, cette importante Place, & l'emporta. Il réduisit aussi Mortare, & tout cela sans le secours du Duc de Brunswick, qui ne lui servit de rien, même dans la suite; car de Leve & Brunswick ayant formé, après leur réunion, le siege de Lodi, la peste, le défaut de paiement, l'inconstance, dissipèrent peu-à-peu les Lansquenets, & le siege de Lodi fut levé. En vain le Marquis du Guast, ayant obtenu d'André Doria un congé de dix jours sur sa parole, vint

Guicciard,
liv. 19.

Belcar. liv.
20. n. 14.

1528. à Milan travailler avec le Duc de Brunswick à retenir les Lansquenets ; ils vouloient de l'argent , Brunswick n'en avoit point , de Leve n'en vouloit point donner , les Lansquenets partirent au grand contentement d'Antoine de Leve , qui ne vouloit partager avec eux ni l'autorité , ni le pillage , & qui se flattoit que la négligence des François lui laisseroit reconquérir le Milanès avec ses seules troupes : il ne resta de toute l'armée de Brunswick , que deux mille Allemands qui s'attachèrent à de Leve , & qu'il voulut bien recevoir.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Le Comte de S. Pol arriva enfin avec une armée beaucoup moindre qu'elle ne devoit l'être , moindre même qu'on ne le croyoit en France ; car , grâce à la négligence des Généraux & à l'avarice des Commissaires de l'armée , les troupes étoient toujours payées comme complètes , & ne l'étoient jamais ; ces funestes effets de l'inapplication des Princes ne peuvent être trop remarqués ,

marqués , ils expliquent pourquoi la France qui abondoit , sous ce regne , en braves soldats , en grands Capitaines , en citoyens pleins d'amour pour leur Maître , de zele pour l'Etat , de passion pour la gloire , ne réussissoit dans aucune de ses entreprises. Tout se faisoit à contre-temps , & d'une maniere insuffisante ; la dissipation du Roi étoit trop bien imitée par ses Courtisans , par ses Ministres , par ses Généraux ; trop bien apperçue par ces hommes mercenaires & avides , par-tout détestés & par-tout employés , qui ont intérêt que l'Etat soit mal gouverné , que le Prince ait des foibleesses , & que les peuples soient malheureux. Les (1) secours n'arrivoient jamais dans le temps où ils auroient pu être utiles. On ne les envoyoit qu'à l'extrémité , on en en-

1528.

Belcar. liv.
12. n. 52.

(1) *Ordinairement en France , dit l'Historien du Chevalier Bayard , ne se font pas volontiers les provisions de saison ne de raison. Est-ce un défaut de la Nation , ou seulement de quelques-uns de ses Chefs ?*

1528. voyoit trop peu. L'argent moins bien fourni encore que les soldats , ne suffisoit jamais aux besoins , & il falloit que le peu qu'on fournisoit , essuyât toutes les déprédations qu'entraîne une administration négligée.

Guicciard.
Ev. 19.

Le Comte de S. Pol paroissoit arriver sous d'heureux auspices. Sa faible troupe , qui n'eût pu résister à l'armée du Duc de Brunswick , n'avoit plus cette armée à craindre , elle étoit dissipée. La jonction du Comte de S. Pol avec les Confédérés ne fut point traversée , & ne pouvoit pas l'être ; elle se fit vers les bords de l'Adda dans le Lodesan , après que S. Pol eut passé le Pô près de Crémone : alors les troupes des Confédérés se trouverent monter presque au double de celles d'Antoine de Leve , mais c'étoient des forces de Confédérés , que la division affoiblit toujours. Les Vénitiens tout au plus ne trahissoient pas la cause commune , mais ils la servoient bien mal. Uniquement occupés du soin de garder leurs fron-

tières , pour lesquelles ils feignoient toujours de craindre , tandis qu'ils ne craignoient réellement que la trop grande puissance des François en Italie ; (1) secrètement flattés de voir l'Etat de Gênes échapper à François Premier , par la défection de Doria , leur conduite équivoque se ressentoit de ces principes qu'ils cachotent pourtant avec soin ; elle ne faisoit qu'embarraffer les opérations , & le Duc d'Urbain , leur Général , ne secondoit que trop bien leurs vues.

1528.

Ces dépositions ne se manifestèrent point d'abord ; on commença par presser de toutes parts les Impériaux avec assez de bonne foi , on pénétra dans le centre du Milanès , on prit S. Angelo , on chassa les ennemis de Marignan , on menaça Milan , un détachement passa le Tesin , & alla prendre Vigevano ; on vint ensuite faire le siege de Pavie.

Guicciard.
liv. 19.
Belcar. liv.
20. n. 16.
Mém. de
Du Bellay
liv. 3.

(1) Les François faisoient alors la conquête du royaume de Naples.

1528.

La ville fut forcée & pillée , le château se rendit ; mais ce fut-là le terme des succès des Alliés , & du zèle des Vénitiens.

La défection d'André Doria , qui avoit fait perdre le royaume de Naples aux François , n'influoit pas moins puissamment sur les affaires de la Lombardie ; la peste qui avoit si bien servi les projets de Doria devant Naples , les servit aussi-bien à Gênes. Les ravages qu'elle faisoit dans cette Place , l'avoient fait abandonner presque entièrement par les troupes Françaises ; Théodore Trivulce qui y commandoit pour le Roi , s'étoit retiré dans le château. La flotte Française que commandoit Barbésienx , voyant les galeres de Doria qui s'avancoient pour profiter du trouble & de l'abandon où étoit la ville , se sauva promptement à Savonne , dans la crainte que le port de Gênes ne fût bloqué , & les chemins de la France fermés. Doria n'avoit que cinq cens hommes de débarquement ; il n'avoit osé se

Belcar. liv.
20 n. 15.

Car. Sigon.
de vit. & reb.
gest. Andr.
Aur. liv. 1.

promettre un succès si rapide , il en profita , il entra dans Gênes , où il fut reçu comme le Pere & le Libérateur de sa patrie : le joug François fut brisé. Trivulce , enfermé dans le château , écrivit au Comte de S. Pol de lui envoyer en diligence trois mille hommes d'infanterie , l'assurant qu'avec ce secours il reprendrait la Place ; le Comte de S. Pol les envoya aussi-tôt sous la conduite de René de Montejan : (1) mais ils n'allèrent point jusqu'à Gênes , & se dissipèrent (2) faute de paiement. A cette nouvelle , le Comte de S. Pol partit lui-même avec deux mille hommes d'infanterie , & cent lances ; mais une partie de sa troupe s'étant encore dispersée , & toujours faute de paiement , il désespéra de sauver le château de Gênes ; il voulut du moins secourir Savone dont les Gênois formerent alors le siège : mais Mon-

1528.

Car. Sigon.
de vit. & reb.
gest. Andr.
Aur. liv. 1-

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Guicciard.
liv. 19.

(1) Qui fut depuis Maréchal de France en 1538.

(2) C'étoient des Lansquenets & des Suisses.

1528.

Belcar. liv.
20. n. 15.

tejan auquel il ordonna de se jeter dans cette Place avec trois cens hommes d'infanterie , trouva tous les passages fermés. La flotte Françoisé qui vouloit toujours conserver la liberté du retour , avoit quitté le port de Savone comme celui de Gênes. Il étoit trop dur pour le Comte de S. Pol de n'être accouru de la Lombardie dans la Ligurie , que pour laisser prendre sous ses yeux le château de Gênes & Savone , il envoya demander trois mille hommes aux Ducs de Milan & d'Urbain , qui

1529.

Pâques le
28 Mars.Belcar. liv.
20. n. 17.

lui en envoyèrent douze cens ; S. Pol jugea ce secours insuffisant pour défendre Savone : elle fut prise. Trivulce rendit aussi le château de Gênes que les Gênois rasèrent aussitôt ; ils comblèrent le port de Savone ; & désormais libres de toute autorité étrangère , délivrés de toute concurrence sur la mer de Ligurie , ils établirent , par le conseil d'André Doria , une forme de gouvernement qui parut enfin fixer leur inconstance. On comprit que les fu-

reurs de parti , si invétérées à Gê-
 nes , avoient été la source des trou-
 bles & de la servitude ; on s'ap-
 pliqua sérieusement à les éteindre ,
 à extirper les profondes racines des
 factions des Guelphes & des Gibe-
 lins , de la Noblesse & du Peuple ,
 des Adornes & des Fregoses ; on
 unit , on confondit les familles no-
 bles avec les Plébeïennes , les par-
 tisans des Adornes avec ceux des
 Fregoses ; on forma un conseil de
 quatre cens personnes en qui ré-
 sida le pouvoir de nommer à tou-
 tes les Magistratures , & sur-tout de
 créer le Doge qui devoit changer
 tous les deux ans. Doria comman-
 dant les galeres de l'Empereur , maî-
 tre par leur secours d'affervir Gê-
 nes , n'y voulut conserver d'autre
 autorité que celle que donnent la
 sagesse , la réputation , les talens ,
 les bienfaits ; il fut le Dieu de sa
 Patrie pour n'avoir pas voulu en
 être le Roi , il fut maître absolu en
 paroissant , en croyant n'être qu'un
 simple citoyen ; on le consultoit sur-

1529.

Guicciard.
liv. 19.

Div -

1529.

tout , on déféroit en tout à ses avis ; il refusa d'être chargé de l'administration des deniers publics , de concourir à l'élection du Doge & des autres Magistrats : cette modération politique affermit son pouvoir en désarmant la défiance & la jalousie. Gênes fatiguée de ses longues agitations , se reposa , pour ainsi dire , à l'ombre de ce grand homme ; la fureur de parti fit place aux vues de commerce , il ne fut plus question parmi les Gênois , d'être grands ni puissans , ils ne songerent qu'à être riches , libres & à-peu-près égaux.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Ainsi furent remplis , à la gloire éternelle du généreux Doria , les deux grands objets de son Traité désintéressé avec l'Empereur ; la liberté de Gênes , l'asservissement de Savone.

Barbésieux sembla rougir de ses fuites perpétuelles devant les galeres de Doria ; il osa enfin les envisager , les attaquer même , à la hauteur de Nice & de Monaco : Doria eut une galere coulée à fond ,

mais ce combat ne produisit rien: 1529.

Le Comte de Saint Pol se voyoit presque abandonné des Vénitiens , qui lui avoient fait manquer son expédition de Gênes & de Savone , qui ne songeoient qu'à passer l'Adda pour se renfermer dans la défense de leurs frontieres qu'on n'eût point attaquées , qui s'applaudissoient de la liberté que Gênes avoit recouvrée , par l'intérêt qu'avoient toutes les Puissances d'Italie à l'affoiblissement des puissances étrangères. Ils avoient promis à Saint Pol de lui fournir des troupes pour réduire diverses Places du territoire de Gênes , & pour la resserrer du moins du côté de la terre ; ils lui manquerent de parole. Saint Pol erra longtemps dans le Tortonese , l'Alexandrin , la Lomelline , sans forces suffisantes pour rien entreprendre , toujours se plaignant des Vénitiens , toujours implorant leur secours , & ne l'obtenant jamais.

Il imagina pourtant un projet dont le succès eût pu renverser l'édifice

D v

1529. naissant de la liberté Génoise. Le palais d'André Doria, situé sur le bord de la mer, & presque contigu aux murs de Gênes, n'y touchoit pourtant pas entièrement : c'étoit un bâtiment isolé, sans défense. Saint Pol résolut de l'y surprendre & de l'enlever ; il fit faire, pendant la nuit, une marche forcée à deux mille hommes d'infanterie, soutenus de cinquante chevaux commandés par Villacerf, & par Montejan qui vouloit prendre sa revanche du mauvais succès de son expédition de Savonne. Mais de Vitade, d'où ils étoient partis à quatre heures du soir, la distance étoit si grande qu'ils ne purent arriver que quelques heures après le lever du soleil ; on les vit. Doria eut le temps de se jeter dans une barque, les François n'eurent que celui de piller son palais & de retourner promptement sur leurs pas.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

F. Guicciard.
liv. 19.

Belcar. liv.
20, n. 18.

Après bien des entrevues du Duc Sforce, du Duc d'Urbain & du Comte de Saint Pol, après bien des plaintes réciproques, bien de froides

excuses & de profondes dissimulations, on fit semblant d'agir de concert & avec ardeur ; on envoya des troupes & de l'argent de France & de Venise , mais toujours moins qu'on n'en avoit promis , & bien moins qu'il n'en falloit. Antoine de Leve reçut aussi du secours. Les forces , soit séparées , soit réunies des François , des Vénitiens & des autres Italiens , ne purent empêcher deux mille cinq cens Espagnols arrivés à Gênes de joindre ce Général à Landriano : on courut à leur rencontre dans l'Alexandrin , dans le Tortonese , dans tout le Milanès ; ils se détournèrent par le Plaifantin , passèrent le Pô la nuit à Arona , & de détours en détours arriverent à Landriano , sans avoir rencontré les Alliés. Ceux-ci s'en vengerent par la prise de Mortare & de Novare , entre le Tesin & la Sessia , de S. Angelo & de S. Colombano dans le Lodesan ; ce fut le Comte de S. Pol , presque seul , qui fit toutes ces conquêtes , & qui réduisit par

1529.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

D vj

1529. degrés Antoine de Leve aux deux Places de Milan & de Côme.

Il restoit toujours à forcer de Leve dans Milan par un siege régulier, ou à l'affamer par un blocus ; le Comte de S. Pol propofoit le premier de ces deux partis, les Vénitiens le second : Sforce n'avoit pas assez d'autorité pour décider entr'eux. & comme on ne pouvoit rien entreprendre contre Milan fans les Vénitiens, ce furent eux qui l'emportèrent. D'ailleurs les esprits n'étoient pas disposés aux grandes entreprises, ils se tournoient tous vers la paix ; François Premier qui s'étoit déjà lassé de la guerre pour lui-même, commençoit à s'en lasser même pour ses sujets ; il n'espéroit plus recouvrer ses enfans que par un Traité avec l'Empereur. Les Vénitiens, instruits de ces dispositions conformes aux leurs, songeoient aussi à traiter, & se refusoient aux expéditions ou coûteuses, ou périlleuses. Il fut donc décidé qu'on se borneroit au blocus ;

mais le Comte de S. Pol , peu fait ~~pour l'inaction~~ pour l'inaction , indigné des subterfuges perpétuels du Duc d'Urbain , & jaloux de son ascendant , déclara qu'on n'obtiendrait jamais de lui qu'il restât les bras croisés ; & que , puisqu'on renonçoit à faire le siege de Milan , il iroit ailleurs chercher la gloire & servir son Maître. En effet , une autre expédition plus importante pour les François que le siege même de Milan , tentoit toujours son courage : c'étoit la réduction de Gênes. Cette Place devoit appartenir au Roi , s'il en faisoit la conquête , au-lieu que Milan devoit être remis au Duc Sforce. D'ailleurs Saint Pol ne se consoloit point d'avoir vu prendre Gênes , & de songer que son commandement dans l'Italie serviroit d'époque à la perte de cet Etat. Pendant qu'il erroit entre le Tesin & Milan , mécontent de ses Alliés , & méditant les moyens de venger seul cet affront , de Leve lui en fit effuyer un autre. Ce fameux Philippe Torniello , qui

1529.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

1529. avoit été pris en l'année 1522 dans Novare , vivoit encore. Sa haine pour les François étoit devenue moins féroce , mais non moins vive , depuis sa captivité. De Leve l'envoya faire le siege de cette même ville de Novare ; le château tenoit encore pour l'Empereur , & Torniel y fut aisément introduit ; il lui fut aisé aussi , avec le renfort qu'il amenoit , de réduire la ville. Mais on vit alors un singulier exemple du danger de la sécurité. Torniel étoit allé faire des courses pour se procurer des vivres , & le Commandant du château étoit allé se promener dans la ville , l'un & l'autre ayant laissé tout paisible & sans aucune apparence de mouvement. Deux soldats de Sforce qui avoient été faits prisonniers , & trois habitans de Novare , qu'on savoit être mal intentionnés pour l'Empereur , étoient gardés dans le château , mais ils l'étoient assez négligemment depuis la réduction de la ville ; ils échappèrent aisément à leurs gardes , ils mi-

rent quelques ouvriers dans leurs intérêts, on leur fournit des armes. 1529. ils égorgerent une partie de la garnison, s'assurèrent de l'autre, se rendirent maîtres du château; ils savoient que quand Torniel étoit parti pour faire le siège de Novare, les Alliés avoient de leur côté fait partir un corps de troupes pour la défense de cette place; ils s'attendoient donc à être secourus: mais lorsqu'au lieu des troupes des Alliés, ils virent arriver Torniel écumant de colere, qui investissoit le château, qui préparoit l'assaut, qui juroit de ne faire aucune grace aux rebelles, s'ils ne se rendoient à l'instant, la frayeur les faisoit, ils remirent le château moyennant la vie sauve seulement.

Cependant le zele inhabile de Saint Pol l'entraînoit à sa ruine; il vouloit toujours marcher seul contre Gênes, & il étoit déjà en route. Il se proposoit de passer par Pavie pour gagner le Tortonese, il en- voyoit devant lui son avant-garde

Guicciard.

liv. 19.

1529. avec l'artillerie & les bagages , qui devoient l'attendre à Lardarigo , près de Pavie , où il comptoit se rendre le lendemain , & il s'avança jusqu'à Landriano. De Leve instruit de sa marche , sachant qu'il étoit seul , séparé non-seulement des autres corps de la Ligue , mais encore de son avant-garde & de son artillerie , jugea qu'il ne trouveroit jamais une plus belle occasion de le battre ; il va , malgré la goutte qui le tourmentoit , livrer une camifade aux François à Landriano ; il les surprend & les met aisément en désordre. Saint Pol ne trouva que du courage à lui opposer ; il fit avancer tour à tour , & toujours au hasard , les Lansquenets , la Cavalerie , & quelques troupes Italiennes qu'il avoit avec lui : tous ces différens corps repoussés , renversés les uns sur les autres , ne firent qu'augmenter la déroute.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

On rencontroit par-tout de Leve , qui ne pouvant monter à cheval , à cause de sa goutte , se faisoit

porter tout armé , dans une chaise , par quatre hommes. Saint Pol , entraîné dans la fuite des siens , se trouve arrêté par un large fossé , il pousse son cheval pour le franchir , le cheval se cabre , résiste , s'élance & tombe enfoncé dans la fange ; Saint Pol est fait prisonnier , ainsi que Jérôme de Castiglione , & Claude Ragonè , qui commandoient les Italiens de l'armée Françoisse. Plusieurs autres Officiers distingués furent pris avec lui. Annebaut seul , monté sur un cheval ou plus hardi , ou plus vigoureux , passa heureusement le fossé. La perte fut aussi grande qu'elle pouvoit l'être ; la cavalerie qui fuyoit toute effrayée vers Pavie , rencontra l'avant-garde , & lui communiqua son effroi ; celle-ci se mit à fuir aussi , en abandonnant l'artillerie & les bagages , qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. L'armée du Comte de Saint Pol fut entièrement dissipée ; les soldats qui restèrent , reprirent la route de France.

1529.

Belcar. liv.
20. n. 22.Guicciard.
liv. 19.Mém. de
Du Belia ,
liv. 3.

1529.

Cet échec des François fut le dernier acte d'hostilité de cette guerre. L'épuisement de toutes les Puissances rendoit la paix nécessaire, François Premier vouloit revoir ses enfans, & soulager ses sujets. L'Empereur, malgré tous ses succès, n'étoit sûr de rien. Son principal ennemi étoit écrasé dans le royaume de Naples & dans le Milanès, mais la Ligue subsistoit toujours, & pouvoit, par des efforts plus heureux, lui enlever ces deux Etats. Une grande partie du Milanès étoit encore entre les mains du Duc Sforce; au royaume de Naples, les restes des François, joints aux nombreux partisans qu'avoit la France parmi la haute Noblesse du pays, entretenoient toujours la guerre dans l'Abbruzze, dans la Pouille, dans la Basilicate, guerre de sieges, épineuse, difficile, sans éclat, sans succès décisif, procurant peu de profit à l'Empereur, peu d'honneur à ses Généraux. D'un autre côté les Turcs commençoient à presser les Etats Autrichiens en

Allemagne; la malheureuse Italie ravagée tour à tour par tant d'ennemis redoutables & de dangereux amis, fatiguée du flux & du reflux perpétuel de tant d'armées refoulées sans cesse par le sort de la guerre du Milanès au royaume de Naples, & du royaume de Naples au Milanès, l'Italie ne demandoit qu'à respirer. Le Pape qui avoit éprouvé les plus grandes horreurs que la guerre puisse entraîner, qui avoit languï dans les fers, qui avoit vu saccager sa capitale, qui ne voyoit, depuis long-temps, que le péril & la mort autour de lui; qui ne pouvoit plus ni prendre parti, ni rester neutre, n'imaginoit de sûreté que dans la pacification universelle. Les Vénitiens ne prenoient à tous ces troubles qu'un intérêt foible, éloigné; ils vouloient que le Milanès restât au Duc Sforce, & que Gênes fût libre; ils s'embarassoient peu à qui appartiendrait le royaume de Naples, pourvu qu'ils conservassent les Places qu'ils y avoient

1529.

conquises ; ils pouvoient aussi-bien obtenir tous ces objets par un Traité que par les armes. L'Angleterre qui n'avoit d'autre intérêt que celui de tenir la balance , pouvoit s'imaginer la tenir en paix comme en guerre. D'ailleurs l'Angleterre pouvoit arrêter lorsqu'il étoit question d'entrer en guerre , non lorsqu'il s'agissoit de faire la paix. De plus , par des circonstances particulières dont on aura lieu de parler dans la suite , le Roi d'Angleterre avoit trop besoin alors du Roi de France , pour ne pas approuver tout ce qu'il feroit.

Guicciard.
liv. 19.

Belcar. liv.
20. n. 23.

Le Pape fit d'abord sa paix particulière avec l'Empereur. L'Empereur lui devoit bien des sacrifices pour le dédommager de tout ce qu'il lui avoit fait souffrir. Outre sa prison & ses longs malheurs , les suites de l'expédition du Connétable de Bourbon avoient fait descendre du Trône de Florence la Maison de Médicis. On a vu que cet Etat d'abord républicain , s'étoit accoutumé insensiblement

ment au joug de cette Maison. Il reprenoît cependant quelquefois avec violence la liberté qu'on lui ôtoit ; l'esprit démocratique étoit presque toujours en fermentation contre le despotisme chancelant & incertain des Médicis. Léon X, qui avoit gouverné la Toscane depuis la mort de Laurent de Médicis son neveu, avoit éprouvé peu de contradictions. Clément VII fut moins heureux. Lorsque le terrible Bourbon menaçoit à la fois Rome & Florence, & tenoit toute l'Italie dans une attention pleine d'effroi, les Florentins qui n'étoient entrés dans la Ligue contre l'Empereur que comme sujets du Pape, ne voulurent plus l'être. Le plus grand bien de la servitude est de procurer la paix, & la leur ne faisoit qu'attirer chez eux les fléaux de la guerre. Ils se soulevèrent contre le Gouvernement, prirent les armes, forcèrent le Palais, firent rendre un décret de proscription contre Hippolite, & Alexandre de Médicis, cousins du Pape. La détention de ce

1529.

Pontife augmenta encore l'insolence des mutins; il s'élevoit de toutes parts un cri de haine contre les Médicis, on s'indignoit de la foiblesse qu'on avoit eu de servir l'ambition de Léon X. & de Clément VII. dans tous les projets qu'il leur avoit plu d'enfanter, & d'en avoir fait tous les frais. On se rappelloit avec fureur que la guerre d'Urbain sous Léon X. avoit coûté à Florence cinq cens mille ducats, celle du même Pape contre la France, autant; qu'on en avoit fourni en différentes occasions trois cens mille autres aux Généraux de l'Empereur; que la guerre présente en coûtoit déjà fix cens mille. Ces calculs & ces raisonnemens ranimant l'amour de la liberté & la haine pour les Médicis on s'emporta contr'eux jusqu'aux plus violens excès; on abattit, on effaça leurs armoiries dans toute la ville; on brisa les statues de Léon & de Clément dans l'Eglise de l'Annonciade; on saisit les biens du Pape, on rétablit la démocratie. Le Pape

remis en liberté, tenta par mille ~~voies~~ 1529.
 voies obliques de rendre à sa Mai- Guicciard.
 son l'autorité qu'elle avoit eue à liv. 19.
 Florence; les Florentins recherche-
 rent contre lui l'appui des François,
 & le Pape flottant entre Charles-
 Quint & François Premier, n'osant
 depuis sa captivité ni rentrer dans la
 Ligue, ni en sortir, redoutant plus
 l'Empereur dont il avoit trop senti
 la puissance, espérant plus de lui,
 par la même raison, pour la réduc-
 tion de Florence, mécontent d'ail-
 leurs des intelligences que François
 Premier avoit entretenues avec les
 Florentins, prit le parti de traiter
 avec l'Empereur.

La base de ce Traité devoit être
 & fut le rétablissement des Médicis
 à Florence; l'héritière légitime de
 cette Maison étoit Catherine de Mé-
 dicis, fille de Laurent. Mais l'intérêt
 du nom faisoit préférer les mâles bâ-
 tards aux filles légitimes; la bâtardise,
 dans cette Maison, n'étoit un
 obstacle ni à la grandeur, ni à la

1529.

fortune ; Clément VII. lui-même (1) étoit bâtard, & le nom de Médicis n'étoit porté alors avec éclat que par trois bâtards, Clément VII, fils naturel de Julien ; Alexandre, (2) fils naturel de Laurent II ; & Hyppolite, fils naturel de Julien II. C'étoit à Alexandre que Clément VII. destinoit le Gouvernement de Florence ; il avoit fait Hyppolite Cardinal, partage dont celui-ci fut toujours mécontent. L'Empereur profita pour sa bâtarde, des vues qu'avoit le Pape pour les bâtards de sa Maison ; il donna en mariage à Alexandre de Médicis, Marguerite d'Autriche, qu'il avoit eue d'une Flamande nommée Marguerite Van-Gest ; il promit de le remettre en

(1) Lorsqu'il avoit été fait Cardinal, de faux témoins avoient déposé pour la forme, contre la notoriété publique, qu'il étoit né en légitime mariage, parce que c'étoit une opinion reçue qu'un bâtard ne pouvoit être Cardinal, quoique cela ne fût établi par aucune loi.

(2) Scipion Ammirato dit qu'Alexandre étoit fils naturel du Pape Clément VII. lui même, & non de Laurent.

possession

possession de l'autorité que les Médicis avoient eue à Florence ; promesse dont le mariage de sa fille garantissoit l'exécution. Il s'engagea de plus à faire rendre au Pape Modene, Reggio, & Rubiera, dont le Duc de Ferrare s'étoit emparé ; il promit même, mais d'une manière moins solennelle & moins authentique, d'aider le Pape à reconquérir Ferrare, s'il en étoit requis en qualité d'Avoué, de Protecteur & de Fils aîné du Saint Siège : ce galimathias signifioit qu'il ne falloit pas compter sur lui pour la réduction de Ferrare ; mais il s'engagea de la manière la plus formelle à faire rendre au Pape Ravenne & Cervia, dont les Vénitiens s'étoient emparés en lâches ou en politiques pendant la captivité du pape. Comme le plus grand avantage de Cervia consistoit dans ses salines, il fut décidé que les Milanois s'y fourniroient de sel pendant la vie du Pape, & deux ans encore après. L'Empereur se chargea d'y faire consentir Fer-

1529.

Tome IV.

E

1529.

Guicciard.
liv. 19.

dinand son frere , Roi de Hongrie , qui avoit aussi des salines dans le voisinage du Milanès. Le Pape de son côté donnoit à l'Empereur l'investiture du Royaume de Naples , moyennant un cheval blanc pour toute reconnoissance de souveraineté , & en annullant le cens qu'il s'étoit réservé par ses Traités précédens avec l'Empereur. Ils partagèrent entr'eux la nomination aux bénéfices de ce royaume ; on permit aux Vénitiens d'accéder au Traité , mais à condition de rendre toutes les places qu'ils avoient prises , soit à l'Empereur dans le Royaume de Naples , soit au Pape dans la Romagne.

A l'égard du Milanès , l'Empereur reprenant l'ancienne accusation de félonie contre Sforce , stipula qu'on jugeroit ce Prince ; que si , par l'événement du procès , il étoit justifié , le Duché lui seroit rendu ; que s'il étoit jugé coupable , l'Empereur ne disposeroit de ce Duché qu'en faveur d'une personne agréable au Saint Siege.

On inféra aussi dans le Traité deux clauses qui étoient devenues de style lorsqu'on traitoit avec un Pape ; l'une concernant les Turcs , l'autre concernant les hérétiques. Clément accorda à l'Empereur & à Ferdinand son frere , le quart des revenus Ecclésiastiques de leurs Etats , pour se défendre contre les Turcs , on convint d'employer les armes spirituelles & temporelles pour la conversion ou la punition des hérétiques.

Les clauses de ce Traité n'étoient encore qu'arrêtées lorsque Charles-Quint reçut la nouvelle de la déroute des François à Landriano ; on craignoit que ce succès ne l'empêchât de signer , il signa cependant , & ce fut encore un trait de modération que ses partisans eurent à publier. La ratification de ce Traité , faite avec la plus grande solennité dans la cathédrale de Barcelone , est du 29 Juin.

Par ce Traité , l'Empereur ne cédoit que ce qu'il vouloit , le Pape

E ij

1529.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

1529. obtenoit tout ce qu'il vouloit, le Duc de Ferrare, les Vénitiens & les Florentins étoient sacrifiés.

C'étoit à la France à les défendre dans le Traité qu'elle alloit faire ; mais elle avoit assez de ses intérêts à discuter, le sort des armes ne l'avoit pas mise en état de ménager ceux des ses Alliés. C'étoit gagner beaucoup, si elle obtenoit quelque adoucissement au Traité de Madrid.

On se rappelle que le Roi eût exécuté ce Traité si dur, sans l'article de la cession de la Bourgogne, auquel ses sujets n'avoient pas même voulu consentir. Pourvu que cet article fût changé, pourvu qu'il pût revoir ses enfans, il étoit déterminé à recevoir toutes les conditions que l'Empereur voudroit lui prescrire ; en effet, la paix de Cambrai, ainsi que la convention de Madrid, fut moins un Traité de Puissance à Puissance, qu'une suite de conditions imposées au vaincu par le vainqueur.

Le Roi renonça au Duché de Milan , au Comté d'Ast , au royaume de Naples ; & bien loin d'assurer aux Vénitiens les Places dont ils s'étoient emparés dans ce royaume , François s'engagea lui-même à leur en demander la restitution les armes à la main , s'il le falloit. 1528.

Guicciard.
liv. 19.

Un autre article très-important , fut la renonciation du Roi à toute souveraineté sur la Flandre & sur l'Artois , & la cession qu'il fit à l'Empereur de tous ses droits sur Tournay , ainsi que sur Arras. Mém. de Du Bellay , liv. 3.

L'Empereur eut la générosité de ne point abandonner le Duc de Bourbon , même après sa mort. Il exigea que son procès fût annullé , sa mémoire réhabilitée , ses biens rendus à ses héritiers. Nous avons dit (1) jusqu'à quel point cette clause fut exécutée. L'Empereur , pour faire voir qu'on ne perdoit rien à le servir , voulut que toutes les confiscations auxquelles la dernière

(1) Voir le chap. 6. de ce liv. 2.

1529. guerre avoit donné lieu, fussent rendues. Cette clause resta sans exécution à l'égard du Prince d'Orange, en faveur de qui elle avoit principalement été faite. L'Empereur s'en plaignit, mais il ne fit que s'en plaindre.

Le Roi promit encore de ne se mêler jamais des affaires ni de l'Allemagne, ni de l'Italie : promesse trop vague pour pouvoir être fidèlement remplie.

Il ne fut plus question de la Bourgogne.

On mit au Traité de Cambrai le même sceau qu'on avoit voulu mettre au Traité de Madrid ; c'est-à-dire, le mariage de François Premier avec Eléonore, Reine Douairiere de Portugal, & sœur aînée de l'Empereur ; on ajouta seulement, par rapport à la Bourgogne, cette clause dont il étoit aisé de prévoir l'inexécution :
» que s'il naissoit un fils de ce mariage, il hériteroit du Duché de
» Bourgogne au préjudice des fils du
» premier lit. «

On convint d'envoyer des Députés à Bayonne & à Fontarabie , 1529.
 pour la délivrance des Enfans de France ; le Roi s'obligea de payer deux millions d'écus d'or pour leur rançon , dont douze cens mille écus en recevant ses fils ; sur les huit cens mille autres , le Roi s'engageoit à faire remettre à l'Empereur pour environ cinq cens mille écus de terres situées dans la Flandre , l'Artois , le Hainaut , le Braban , & qui avoient passé , par des alliances , dans les branches de Bourbon-Montpensier & de Bourbon-Vendôme ; il se chargeoit aussi d'accquitter l'Empereur envers le Roi d'Angleterre , d'environ cent mille écus qui restoient , il se chargeoit encore de quelques autres sommes.

Les Vénitiens , les Florentins , le Duc de Milan , le Duc de Ferrare , les Bannis du royaume de Naples , & tous les Seigneurs Napolitains qui avoient pris le parti de la France , furent sacrifiés.

De toutes ces victimes qu'on aban- Guicciard.
liv. 19.

1529.

donnoit à la vengeance , soit de l'Empereur , soit du Pape , les Vénitiens étoient la plus considérable. Ce Traité conclu à Cambrai , & conclu par Marguerite d'Autriche , tante de l'Empereur , rappelloit aux Vénitiens la fatale Ligue faite contr'eux en 1508 , au même lieu par la même femme. « La ville de Cambrai , dit » le Doge André Gritti , est le Purgatoire des Vénitiens ; c'est là que » les Empereurs & les Rois de France font expier à la République la faute qu'elle fait toujours de s'allier avec eux. «

Belcar. liv.
20. n. 24, 25.
Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.
Sleidanus.
commentar.
liv. 6.

La paix de Cambrai fut publiée le 5 Août , on l'appelle aussi *la paix des Dames* , parce qu'elle fut l'ouvrage de deux femmes qui négocièrent ensemble à Cambrai en qualité de Plénipotentiaires , assistées seulement par quelques Ministres pour la discussion des divers articles. Ces deux femmes étoient Marguerite d'Autriche pour l'Empereur , & la Duchesse d'Angoulême pour le Roi de France. Cette paix si nécessaire , que

La Duchesse fut terminer avec tant de promptitude, est un bienfait que les François ne doivent pas oublier, eux qui se souviennent si bien de toutes les fautes de cette Princesse ; mais le pere Daniel fait à ce sujet une réflexion sévère, qui est sans réplique ; c'est que la Duchesse d'Angoulême ne répara point par ce Traité la double perte du Milanès, qu'elle avoit causée par sa haine pour le Maréchal de Lautrec & pour le Connétable de Bourbon.

Cette paix de Cambrai fut négociée avec le même secret que l'avoit été la Ligue de Cambrai en 1508. Les deux Plénipotentiaires furent impénétrables ; tous deux accoutumés aux affaires & au secret qu'elles exigent, savoient se taire & dissimuler. (1) La dissimulation de la Duchesse d'Angoulême avec le Ministre des Confédérés, alla jusqu'à

(1) Afin de pouvoir conférer ensemble plus librement, elles s'étoient logées dans deux maisons contigues, & qui communiquoient l'une à l'autre.

1529.

l'artifice, elle les assuroit tous les jours qu'elle ne concluroit rien contre eux, ni sans eux, mais la nécessité excusoit tout. S'ils furent trompés, ils voulurent bien l'être; ils n'avoient qu'à considérer l'état des affaires & la captivité des Princes, pour sentir que la France ne pouvoit songer qu'à elle-même.

Guicciard.
liv. 19.

Guichardin dit que quand le Roi, après la conclusion du Traité, alla voir Marguerite d'Autriche à Cambrai, il évita, pendant plusieurs jours, de voir les Ministres de ses Alliés, redoutant leurs reproches, & ayant trop à rougir devant eux; que, forcé enfin de leur donner audience, il s'excusa sur la nécessité de racheter ses enfans, sur la juste impatience qu'il avoit de les revoir, joignant à ces excuses de vaines promesses pour l'avenir: on sentoît que tout ce qui avoit l'air d'un manque de foi, coûtoit infiniment à sa franchise.

Paul Jove,
liv. 26. hist.

Guicciard.
liv. 19.

Parmi les Ministres qui assisterent au Congrès de Cambrai pour les

Puissances intéressées, Guichardin
 nommé l'Evêque de Londres, & le
 Duc de Suffolk (Charles Brandon)
 pour le Roi d'Angleterre. Il assure
 que rien ne se decidoit sans l'agré-
 ment de ce Prince. Martin du Bel-
 lay assure au contraire que le Traité
 de Cambrai fut conclu sans que le Roi
 d'Angleterre y eût eu aucune part,
 & qu'Henri VIII en témoigna son
 ressentiment à Langei, envoyé par
 François Premier pour traiter avec
 lui du remboursement des sommes
 déléguées par le Traité de Cambrai.
 Langei, par sa dextérité & par les
 services qu'il eut occasion de rendre
 au Roi d'Angleterre en profitant de
 ses foiblesses, fut calmer l'esprit de
 ce Monarque; & comme Henri VIII.
 ne se piquoit pas moins de grandeur
 d'ame que de politique, il remit à
 François Premier des sommes que
 celui-ci s'étoit chargé de payer à l'ac-
 quit de l'Empereur, & il fit présent
 au Prince Henri, Duc d'Orléans;
 son filleul, d'une fleur de lys d'or
 de cinquante mille écus donnée au-

1529.

Mém. de
 Du Bellay,
 liv. 3.

trefois en gage au Roi d'Angleterre
 1529. par Philippe d'Autriche , pere de
 Charles-Quint , & que François
 Premier , par le Traité de Cambrai,
 s'étoit chargé de retirer. C'étoient
 là les vertus de Henri VIII. Prince
 d'ailleurs si vicieux ; on le reconnois-
 soit à ce procédé noble qui adoucif-
 soit à François Premier les con-
 ditions de la délivrance de ses

Mém. de
 Du Bellay ,
 liv. 3.

Le premier
 Juin 1529.

Mém. de
 Du Bellay ,
 liv. 3.

Ce fut le Maréchal de Montmo-
 renci , dont la faveur étoit alors au
 plus haut degré , qui fut choisi avec
 l'Archevêque d'Embrun (1) pour
 les aller recevoir. La cérémonie de
 leur délivrance se fit au même lieu,
 avec les mêmes précautions & les
 mêmes marques de défiance que
 celle de François Premier. Comme
 c'étoit un échange d'hommes con-
 tre de l'argent , il fallut s'assurer de
 la somme , de l'aloi , du poids. On
 fit venir sur la frontiere des Di-
 recteurs des Monnoies de France

(1) Qui fut depuis le Cardinal de Tournon.

& d'Espagne, qui employèrent quatre mois à cet examen. Dupleix prétend que le Chancelier Duprat avoit justifié ces défiances, en faisant affoiblir l'aloi des écus, petite fraude dont il espéroit tirer pour son Maître un léger profit, & qui ne fit que tourner à sa confusion; car il fallut, pour compléter la somme ajouter quarante mille écus. (1) On déposa ensuite la somme entière dans quarante-huit caisses de vingt-cinq mille écus chacune, qui toutes furent scellées du sceau des Députés & de France & d'Espagne. Au jour pris pour l'échange, on vit paroître sur la rive Espagnole de la Bidassoa, la Reine douairière de Portugal avec les fils de France, conduits par Dom Pedro Fernandès de Velasco, Connétable de Castille; & sur la rive Françoisise, Monmoren-

1529.

Belcar. liv.
20. n. 31.

(1) Dupleix rappelle à cette occasion que quand Saint Louis paya la rançon aux Sarrasins, ceux-ci se tromperent à leur préjudice de dix mille écus, & que S. Louis l'ayant su, leur envoya cette somme à l'instant, en les avertissant de l'erreur.

1529. ci avec ses quarante-huit caïsses. Deux seuls Gentilhommes, l'un François, l'autre Espagnol, entre-
rent dans un bac qui se trouva placé au même endroit, où en 1526, s'étoit fait l'échange du Roi & des Princes. Lorsque ce bac fut bien au milieu de la riviere, lorsqu'il fut bien visité, lorsqu'on se fut bien assuré qu'il ne contenoit rien de suspect, le Gentilhomme Espagnol appella le Connétable de Castille, qui s'avança dans une barque avec la Reine & les Princes, tandis que Montmorenci appelé pareillement par le Gentilhomme François, s'avançoit de son côté dans une barque avec l'argent : les sceaux reconnus l'échange fut consommée. Montmorenci envoya Montpesat en porter la nouvelle au Roi qui s'étoit avancé jusqu'à Bordeaux ; il partit aussi-tôt pour aller recevoir ses fils & sa nouvelle femme. La rencontre & le mariage se firent dans l'Abbaye de Veien, située sur les confins des Landes & du Condomois, entre Rocque-

Sleidan.
Commentar.
liv. 7.

fort de Marfan & Capitieux ou Caps-joux. La Reine fit son entrée solennelle à Bordeaux ; Cognac, Amboise, Blois, jouirent tour à tour du spectacle de cette Cour renouvelée. Le couronnement de la Reine à S. Denis, & son entrée à Paris, furent célébrés par un magnifique Tournois qui se donna dans la rue S. Antoine.

1529.

*Au mois de Mars 1530.**Mém. de Du Bellay, liv. 3.*

Ces fêtes, ces Tournois, cette femme qu'il n'aimoit gueres, ce titre de beau-frere d'un homme qu'il haïssoit, voilà tout ce qui restoit à François Premier de tant de justes prétentions sur la Ligurie, sur la Lombardie, sur le royaume de Naples, de tant d'armemens, de tant d'argent, de tant de sang, de cette gloire acquise à Marignan par la victoire, conservée à Pavie au sein du malheur, mais presque perdue depuis dans sa Cour par la mollesse & l'inapplication.

Cependant son rival exerçoit sans obstacle sa puissance en Italie ; il y exécutoit avec hauteur le Traité

*Guicciard. liv. 19.**Belcar. liv. 20. n. 17.*

1529. de Cambrai. Les Italiens, abandonnés à leur foiblesse, attendoient en tremblant quelle feroit leur destinée.

L'Empereur s'étoit transporté chez eux, tant pour recevoir la Couronne Impériale des mains du Pape, que pour régler en personne ses affaires dans ce pays-là. Le Pape & l'Empereur étant d'accord, & ce dernier paroissant en armes dans l'Italie, son couronnement ne souffroit ni difficultés, ni délais, il se fit à Bologne dans l'Eglise de S. Petronio. L'Empereur, à genoux, baisa ses mains, qui portoient encore les marques de ses fers; le Pape embrassa & couronna cette tête qu'il eût voulu écraser: il parut avoir oublié toutes ses injures, l'amitié la plus tendre sembla présider à cette entrevue.

Le 24 Février 1530.

Guicciard. liv. 20.

Sleidan. Commentar. liv. 7.

Belcar. liv. 20. n. 29.

Il restoit pour la pacification universelle, à reconcilier le Duc de Ferrare avec le Pape, le Duc de Milan & les Vénitiens avec l'Empereur; enfin à réduire la Républi-

que de Florence ; cette dernière expédition intéressoit à la fois le Pape & l'Empereur , à cause du mariage d'Alexandre de Médicis avec la Bâtarde de Charles-Quint.

1529.

Le Duc de Ferrare vit bien qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui de soumettre ses droits au jugement de l'Empereur ; le Pape prit aussi ce Prince pour arbitre ; comptant sur un peu de partialité que l'Empereur lui avoit promis , & sur quoi il ne lui tint point parole. Clément VII affectoit d'étendre les prétentions du Saint Siege jusques sur Ferrare , afin que le Duc s'estimât trop heureux d'en être quitte pour la restitution de Modene & de Regge. L'Empereur décida que Modene & Regge appartenissent au Duc de Ferrare , & il lui remit Modene qu'il avoit entre les mains ; à l'égard de Ferrare il prononça que le Pape en donneroit une nouvelle investiture au Duc , moyennant cent mille ducats. Le Pape fut très-mé-

Paul. Jov. de
vitâ A'phon.
si Ducis Fer-
rariæ.

1529.

Belcar. liv.
20. n. 38.
Guicciard.
liv. 20.

lut pas s'y soumettre; il refusa les cent mille ducats, & le cens que le Duc lui fit offrir publiquement, il ne fit ni la paix, ni la guerre, mais le Duc de Ferrare obtint de l'équité de l'Empereur tout ce qu'il avoit espéré de l'alliance des François.

Guicciard.
liv. 19.

Charles-Quint avoit voulu paroître juste envers le Duc de Ferrare, il voulut paroître clément envers le Duc de Sforce; celui-ci à qui Antoine de Leve enlevoit toujours quelques portions du Milanès, prit le parti d'aller se jeter aux pieds de l'Empereur, & se justifier de la prétendue félonie dont il étoit toujours accusé. Antoine de Leve pressoit l'Empereur de disposer du Milanès en faveur d'Alexandre de Médicis ou de quelque autre sujet sans prétentions & sans titres, qui devroit tout à sa bonté & que la reconnoissance attacheroit à ses intérêts; mais il falloit faire un choix agréable à toute l'Italie, & ce choix étoit tout fait dans la personne de Sforce. L'Empereur qui n'auroit pu pren-

dre le Milanès pour lui-même , sans renouveler les troubles qu'il vouloit alors étouffer , crut qu'il n'étoit pas même prudent d'y établir sa Bâtarde & son Gendre , en dépouillant celui que le vœu de l'Italie entière y avoit appelé. Il donna un sauf-conduit à Sforce qui vint le trouver à Bologne. Sforce parut devant son Juge avec une contenance modeste & assurée : » je ne veux » point d'autre sûreté que mon innocence , lui dit-il , » il jetta le sauf-conduit aux pieds de l'Empereur. Cette maniere franche & noble plut à Charles-Quint. Le Duc rejetta tout ce qu'il avoit fait sur les violences du Marquis de Pescaire , qui l'avoient forcé à prendre les armes pour sa défense lorsqu'il s'étoit vu pressé par ce furieux ennemi dans le château de Milan. Pescaire étoit mort , il valoit mieux qu'il eût tort que Sforce ; d'ailleurs la conduite de Pescaire n'avoit jamais été bien éclaircie. Ces considérations jointes aux motifs politiques qui déter-

1529.

Belcar. liv.
20. n. 28.

1529.

minoient alors l'Empereur, donnerent beaucoup de poids à la justification du Duc. Le Pape qui vouloit voir l'Empereur débarrassé de toute autre affaire, afin qu'il s'occupât uniquement de la réduction de Florence, employa ses bons offices en faveur de Sforce. L'empereur confirma donc l'investiture qu'il avoit autrefois donnée du Milanès à Sforce : il la confirma moyennant quatre cent mille ducats payables dans un an, & cinquante mille autres ducats payables d'année en année pendant dix ans. Le Duc conservant ses Etats à ce prix, perdit l'amour de ses sujets, qu'il fut obligé d'accabler d'impôts pour remplir des engagements si onéreux, & pour être en état de récompenser les Seigneurs qui l'avoient le plus utilement servi. Le sort du Duché de Milan étoit toujours d'être opprimé par ses ennemis ou par ses Maîtres.

Guicciard.
liv. 19.

L'Empereur pour s'assurer de plus en plus de la fidélité de Sforce, lui fit épouser dans la suite la Prin-

cesse de Dannemarck sa nièce. (1)

Les Vénitiens, par l'entremise du Pape, traitèrent aussi avec l'Empereur en même-temps que Sforce. Ils furent obligés de rendre Ravenne & Cervia au S. Siège, d'évacuer toutes les Places qu'ils occupoient dans le royaume de Naples, & de fournir beaucoup d'argent à l'Empereur. Ce Traité fut non-seulement une paix perpétuelle, mais encore une alliance défensive entre l'Empereur, le Duc de Milan & les Venitiens; on régla le nombre de troupes que chacune de ces Puissances entretenoit toujours pour la défense de leurs Etats respectifs. Le Duc d'Urbain fut compris dans le Traité comme Allié & protégé des Vénitiens; ainsi son Duché d'Urbain lui fut assuré.

1529.

Le 23 Décembre 1529.
Belcar. liv.
20. n. 29.

Il ne resta enfin que les Florentins à soumettre. Eux seuls ne goûterent point les douceurs de la paix. Ce

1530.

Belcar liv.
20. n. 30.

(1) Fille de Christiern II. Roi de Dannemarck, & d'Elisabeth sœur de Charles-Quint : elle se nommoit Christine.

1530.**Guicciard.**
liv. 20.**Mém. de**
Du Bellay ,
liv. 3.**Pâques le**
17 Avril.

vif enthousiasme qu'excite la liberté qu'on recouvre , plus encore que la liberté qu'on défend , enflammoit chez eux tous les esprits ; ils osèrent résister aux forces de l'Empereur , qui n'ayant plus d'autres ennemis à combattre se rassemblèrent toutes contre Florence. L'armée du Prince d'Orange avoit reflué du royaume de Naples dans la Toscane ; les Troupes occupées autrefois contre Sforce & les Vénitiens, venoient aussi sous la conduite du Marquis du Guaft , presser Florence du côté du nord , & donner la main à celles du Prince d'Orange ; Malatesta Baglione , qui , avec Etienne Colonne , commandoit dans la ville, fit assembler tous les Officiers de la garnison dans l'Eglise S. Nicolas , & après leur avoir fait entendre la Messe , il les fit jurer par le saint sacrifice de défendre la liberté jusqu'à la mort ; mais lui-même il fut le premier à violer ce serment , à entretenir des intelligences avec le Prince d'Orange , à traiter sourdement avec le Pape , pour être rétabli dans Pe-

rouse qui avoit appartenu à sa Maison. Ses vues & ses intrigues ayant été découvertes, exciterent contre lui des soulevemens qu'il eut beaucoup de peine à calmer. Baglionè, Etienne Colonne étoient à la solde de François Premier qui leur ordonnoit hautement de sortir de Florence, & qui, dit-on, les engageoit en secret à rester : il faisoit aussi tenir quelque argent aux Florentins, n'osant pas leur envoyer d'autres secours qu'il leur promettoit pourtant. Ces petites infidélités méritent à peine ce nom en matière de politique, tant l'usage les autorise.

Les malheureux Florentins abandonnés à eux-mêmes, enveloppés de tous côtés par des forces supérieures, réduits aux dernières horreurs de la famine, déchirés par les divisions, suite de la défiance & de l'infortune, ne se soutenoient plus que par le fanatisme républicain & par un désespoir aveugle, ressources toujours redoutables, mais impuissantes contre les talens du Prince

1530.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 3.

Guicciardi
liv. 20.

1530.

Belcâr. liv.
20. n. 32.

d'Orange & du Marquis du Guaft. Cependant quelque méfintelligence furvenue entre ces deux Généraux, délivra les Florentins du Marquis du Guaft, qui quitta l'armée, & un petit combat fort peu décisif, où les Impériaux furent vainqueurs, emporta dès le premier choc le Prince d'Orange (1) auquel les Historiens font le reproche, toujours flateur, d'avoir mérité son sort par une témérité plus digne d'un foldat que d'un Général. Sa mort eut cela de commun avec celle du Duc de Bourbon, son maître & son ami, qu'elle n'empêcha pas ses troupes de vaincre.

Le Prince d'Orange n'avoit que trente ans lorsqu'il mourut, après avoir fait de si grandes choses, après avoir exécuté l'entreprise du Connétable sur Rome, après avoir détruit les affaires de France dans le royaume de Naples, après avoir tant avan-

(1) Il fut tué, non comme le dit Brantôme, devant un des forts de Florence; mais en attaquant un convoi sur le chemin de Pise à Pistoja.

cé la réduction de la Toscane, qui fut presque entièrement son ouvrage. Le Capitaine Florentin, Ferruccio, qui commandoit le convoi à l'attaque duquel avoit péri le Prince d'Orange ayant été pris par les Impériaux, fut immolé aux mânes de ce Général, & au ressentiment des soldats, dont le Prince d'Orange s'étoit fait aimer, comme Bourbon, par sa libéralité affable & généreuse. Brantôme semble attribuer le redoublement de valeur que le Prince d'Orange fit paroître dans cette guerre de Toscane, au desir qu'il avoit d'épouser Cathérine de Médicis, que Brantôme appelle la maîtresse, & qu'il prétend que Clément VII. avoit promise au Prince d'Orange. J'ignore si on pouvoit l'appeller la Maîtresse du Prince d'Orange, mais elle avoit à peine onze ans quand il fut tué.

La retraite de ce Marquis du Guast, si digne de remplacer & Pescaire & Bourbon & d'Orange, procura le commandement de l'armée & la vi-

Tome IV.

F

1530.

Guicciard.

l. 29.

1530. ceroyauté de Naples à Ferdinand de Gonzague , qui avoit été Colonel général de la Cavalerie-légere , sous Bourbon au siège de Rome , & sous d'Orange à l'expédition de Naples , & à celle de Florence.

Les Florentins se défendoient toujours en furieux contre les armes de l'Empereur & du Pape , contre les intrigues de Malatesta Baglioni leur Chef , contre les remontrances de leurs Magistrats , amis de la paix , qui vouloient sauver , avec les restes de la République , les monumens dont les Arts avoient embelli cette ville opulente sous la protection des Médicis. Le siège traînoit en longueur ; le Pape commençoit à craindre pour le succès : tant de révolutions qu'il avoit éprouvées , l'avoient accoutumé à l'inquiétude : toute la fortune , toute la puissance de l'Empereur son nouvel Allié , ne le rassuroient pas. Il avoit prié François Premier d'agir auprès des Florentins pour les engager à se rendre. Le Roi avoit offert sa médiation, &

fait négocier ses Ministres ; (1) ce qui valut le chapeau à deux d'entre-eux , à l'Evêque de Tarbes , Grammont , alors Ambassadeur du Roi à Rome , & au Chancelier Duprat , qui eut la Légation de France.

1530.

Enfin à travers mille orages qu'excitoient à Florence les divisions au-dedans , les pertes au-dehors , l'intérêt des Chefs , la fureur du peuple , la famine , le fanatisme , l'horreur des Médicis , le désir effrené de se défendre , la nécessité absolue de se rendre , l'idée répandue par quelque zélateurs , que le Ciel attendoit qu'on fût réduit à la dernière extrémité pour sauver la République par un miracle , des Députés Florentins furent envoyés à Ferdinand de Gonzague pour capituler , au bout d'onze mois de siege. On fit , pour la forme , une espece de Traité

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 3.

Le 9 Août
1530.

(1) Ces négociations duroient depuis long tems. Le Chancelier Duprat avoit reçu le Chapeau dès le 19 Janvier 1528 ; deux ans après il eut la Légation ; il fit son entrée solennelle à Paris en qualité de Légat à latere le 20 Décembre 1530. L'Evêque de Tarbes fut fait Cardinal le 8 Juin 1530.

1530.

Belcar. 1.
20. n. 32.

~~par lequel on prétendit sauver quel-~~
ques restes de la liberté ; mais en effet les Florentins se livroient la corde au col à leurs vainqueurs & à leurs maîtres. Ce qu'il y eut de mieux exécuté de toute la capitulation , ce fut le payement de quatre-vingt-mille ducats qu'on exigea des Florentins pour l'armée qui les avoit opprimés. D'ailleurs malgré l'amnistie solennellement promise, l'exil, la prison, le supplice même vengerent & délivrèrent les Médicis de leurs ennemis les plus acharnés. L'autorité souveraine fut entièrement rétablie en Toscane , & déclarée héréditaire dans la Maison de Médicis , par la décision de l'Empereur.

La réduction des autres Places de cet Etat , ou avoit précédé ou suivi celle de Florence.

La foible influence que la France avoit eue dans l'affaire de Toscane, ne méritoit en effet que ce qu'elle obtint , c'est-à-dire , deux chapeaux de Cardinal.

L'Italie connut enfin la paix, elle

se retrouva au même point à-peu-
 près, où elle s'étoit vue à l'avéne-
 ment de François Premier au Trô-
 ne; Sforce régnoit à Milan; les Vé-
 nitiens étoient réduits à leurs ancien-
 nes possessions; les Médicis rég-
 noient à Rome & à Florence; le
 Royaume de Naples étoit assuré à
 l'Empereur, comme héritier de la
 Maison d'Aragon. A quoi donc
 avoit servi la guerre?

1530.

Guicciard.
liv. 20.

Le Duc de Savoye qui ne l'avoit
 point faite, quoiqu'il s'en fût mêlé,
 fut presque le seul à qui elle valut
 un aggrandissement réel par l'acqui-
 sition du Comté d'Ast, que l'Empe-
 reur lui vendit, pour que le Duc
 eût encore plus d'intérêt de l'aider
 à éloigner toujours les François de
 la Lombardie.

(Belcar. 1.
20. n. 35.

Fin du second Livre.



LIVRE III.

Qui comprend tout l'intervalle
de la Paix depuis le Traité de
Cambrai jusqu'à la Guerre de
1535.

CHAPITRE PREMIER.

*Administration intérieure. Réunion de
la Bretagne à la Couronne.*

1530.

1531.

LE génie de la France abaissé, sa
considération diminuée dans l'Euro-
pe, ses Alliés abandonnés, & op-
primés, tant de sacrifices extorqués
à sa foiblesse, les Enfants de France
dépouillés de leur patrimoine par
la cession d'Ast & du Milanès, la
Couronne privée du droit éminent
de souveraineté sur la Flandre &
sur l'Artois, tant de pertes, tant de

malheurs, tant d'humiliations occupoient tristement l'esprit du Roi, il vouloit & n'osoit abjurer ce Traité honteux de Cambrai; il fit & fit faire par son Procureur Général, contre les divers articles de cession contenus dans ce Traité, de vaines & secrètes protestations, tristes témoignages de foiblesse & de douleur. Au milieu de ce grand désastre des affaires politiques, le Roi se tourna du côté des Lettres; elles le consolèrent, elles l'illustrèrent même, & lui procurèrent une gloire plus solide que celle qui lui avoit tant coûté pour lui échapper ensuite. Cette gloire nouvelle n'avoit rien à craindre ni des revers de la fortune, ni des fautes d'un Général, ni des malversations des Gens d'affaires, ni des révolutions du temps. Ce nom de pere & de restaurateur des Lettres, est encore aujourd'hui le plus bel ornement de la mémoire de François Premier; toute la fortune de Charles-Quint n'a rien à opposer à ce titre. On vit au milieu des douceurs de la

1530. paix, la face de la Cour changer
1531. & s'embellir, les mœurs s'adoucir,
une politesse aimable tempérer l'orgueil sauvage de la Chevalerie, les Arts fleurir, les vues s'étendre, & la France regagner par les succès de l'esprit cette considération qu'elle gémissoit d'avoir perdue par les armes & par les Traités. Tout ce que François Premier fit pour les Arts, tout ce que les Arts firent pour l'embellissement & l'amélioration du royaume, sera exposé dans une partie de cet Ouvrage, uniquement consacré à l'histoire littéraire du regne de François Premier.

Je remarquerai seulement ici que ce goût de Littérature qui tient de si près à l'esprit philosophique, adoucit beaucoup à ce Monarque l'amertume du Traité de Cambrai, en lui montrant le dédommagement de tous ses sacrifices dans le bonheur de ses sujets. Les Lettres firent plus encore, elles détachèrent insensiblement François Premier des idées de conquête; elles l'accouta-

merent à ne plus tant chercher la Grandeur dans l'éclat des victoires 1530.
 ni dans l'abaissement de ses enne- 1531.
 mis , mais dans la réforme des abus
 de son royaume , & dans le per-
 fectionnement des différentes parties
 de l'administration intérieure.

Il ne renonça pourtant à aucun
 de ses projets de vengeance & d'am-
 bition , mais il les suivit avec moins
 d'ardeur , & il les prépara mieux ; ce
 qui fut encore une suite de l'esprit
 de réflexion que les Lettres nourri-
 rent en lui.

Il se partageoit entre les soins
 de l'administration intérieure & les
 intrigues de la politique au-dehors.

Le premier objet, devenu le plus
 important à ses yeux , fut rempli par
 des réformes & des établissemens
 utiles ; tels furent par rapport à l'ad-
 ministration & à la réformation de
 la Justice , les grands jours tenus à
 Poitiers & ailleurs , divers Régle-
 mens , diverses Ordonnances que
 la sagesse du Roi lui dicta pour le
 bonheur de ses peuples ; telle fut,

1530. pour la perfection de l'Art Militaire,
l'institution de Légions nationales.

1531. Nous nous étendrons sur ces objets dans la partie où nous examinerons les progrès de l'esprit humain , sous le regne de François Premier , dans les Lettres , dans les Arts & dans les Sciences.

Un des principaux soins dont s'occupa François Premier pendant la paix , fut de consommer la réunion de la Bretagne à la Couronne , comme un de ses premiers soins , à son avènement , avoit été de confirmer celle de la Provence , que les Ducs de Lorraine avoient disputée à tous ses prédécesseurs depuis Louis XI. (1)

Quant à la Bretagne , on a vu dans l'Introduction , que la Reine Anne avoit toujours voulu assurer à cette province un Duc particulier. Cette maniere d'envisager les

(1) Les Lettres de confirmation de la réunion à la Provence , sont du mois d'Avril 1515. Les droits Contendans seront exposés dans une dissertation particuliere.

intérêts de sa Patrie , lui étoit com-
 mune avec presque toute la provin- 1530.
 ce. (1) D'ailleurs les intérêts par- 1531.
 ticuliers , dont l'intérêt public n'est
 jamais que le masque , s'opposoient
 à la réunion. Les Seigneurs qui des-
 cendoient de la Maison Ducale par
 femmes , (2) pouvoient-ils ne pas
 combattre un projet , qui établis-
 sant pour le Duché le même ordre
 de succession que pour le royaume ,
 détruiroit toutes leurs espérances ?
 Ils alléguoient & les loix générales
 du pays & les conventions parti-
 culieres.

Les loix du pays n'admettoient

(1) Ceux qui voudront entrer dans la grande
 question de l'indépendance de la Bretagne , ques-
 tion qui devient étrangere ici , peuvent consulter
 ce qu'ont écrit sur ce sujet , d'un côté D. Lobineau ,
 dans son *Hist. de Bretagne* ; de l'autre , l'Abbé de
 Vertot dans son *Traité historique de la mouvance*
de la Bretagne ; ils peuvent voir aussi M. des Thuil-
 leries , *Dissertation sur la mouvance de Bretagne*.

(2) Les droits de la Maison de Rohan suivoient
 immédiatement les droits de la Maison de France.
 François II. pere d'Anne de Bretagne , avoit épousé
 la fille aînée de François Premier , Duc de Bre-
 tagne , un de ses prédécesseurs ; & Jean II. Vicomte
 de Rohan , avoit épousé la cadette.

F vj

point les dispositions de la Loi Salique, & le contrat de mariage entre

1530. Louis XII & Anne de Bretagne, portoit expressément que si la Reine mourroit sans enfans, ou si la postérité venoit à s'éteindre, le Duché passeroit à ses plus proches héritiers issus de la Maison de Bretagne.

Mais il restoit un moyen efficace & légitime d'annuller ces conventions, & de changer les loix du pays relativement à la loi Salique. (1)

D'Argentre, Hist. de Bret. liv. 12, chap. 470.

Le Chancelier Duprat cherchoit ce moyen. Son esprit s'épuisoit en expédiens, il avoit imaginé divers projets, & dressé divers Mémoires. Cette affaire étoit depuis long-temps le grand objet des délibérations du Conseil, lorsque le Roi, pour en faciliter le succès, prit le parti de faire un voyage en Bretagne. (2)

(1) Voyez l'Eclaircissement à la fin de ce Volume.

(2) Il y avoit déjà fait un voyage en 1518, & il y avoit gagné tous les cœurs par son affabilité; à Saint Malo il avoit été le parrain du fils du Syndic ou Maire de la ville, nommé Groult, de la famille des Grotius de Hollande.

Le Chancelier voulut fonder les esprits & prendre des instructions sur les lieux ; il s'entretenoit de cette affaire avec un Président au Parlement (1) de Bretagne, nommé Louis des Deserts ; celui-ci rejetta tous les projets du Chancelier, & lui dit qu'il n'y en avoit qu'un de raisonnable, qui étoit de faire demander la réunion par les Etats eux-mêmes ; le Chancelier croyoit la chose impossible ; le Président lui enseigna les moyens de réussir, lui nomma ceux qu'il falloit gagner. Les Etats furent convoqués à Vannes ; Montéjan y assista au nom du Roi ; la réunion fut proposée, l'assemblée se partagea : ceux que la Cour n'avoit point gagnés, soit qu'elle les eût négligés, soit qu'elle n'eût pu les séduire, insisterent beaucoup sur le danger dont la province étoit menacée de perdre ses privileges, mal-

(1) Il s'agit des grands jours ou ancien Parlement de la Province ; car le Parlement de Rennes n'a été créé que par Henri II, en 1553.

gré tous les engagements que le Roi pourroit prendre à cet égard.

1532.

» Ce soupçon , répondoient les
 » Partisans de la Cour , est trop in-
 » jurieux au Roi ; mais supposons-le
 » fondé , quel remede appliquez-
 » vous à ce mal ? Résisterons-nous
 » seuls à toutes les forces de la
 » France , qui , ayant sur nous des
 » droits légitimes , voudra certaine-
 » ment les faire valoir ? Nous ap-
 » pellerons les Anglois , c'est no-
 » tre ressource ordinaire. Qu'a-
 » t-elle produit ? Vous le savez :
 » nos champs ravagés , nos villes
 » pillées , notre commerce détruit ,
 » nos Ducs esclaves dans leur Cour ,
 » la dureté d'un joug étranger , au
 » lieu de la douceur d'un joug do-
 » mestique , voilà les fruits que
 » nous avons constamment recueil-
 » lis de cette fatale alliance. «

D'Argen-
 tré , Hist. de
 Bret. liv. 12.
 chap. 470.

Ces raisons puissantes , fortifiées encore & développées par la contradiction , produisirent leur effet ; les Maisons qui pouvoient avoir intérêt à la succession de Bretagne ,

voyant leurs droits s'éloigner , voyant que le Roi avoit trois fils & plusieurs filles , tous issus de la Reine Anne , & qui par conséquent les excluient , mirent peu de chaleur dans leur opposition , l'avis de la réunion l'emporta.

1532.

Mais on ne vouloit pas seulement que les Eras y consentissent , on vouloit qu'ils la demandassent ; c'étoit lui donner un caractère & plus authentique & plus favorable , mais c'étoit ce qui revoltoit sur-tout les opposans à la réunion. Quoi ! s'écrioient-ils , nous demanderons la servitude comme une grace ! Le Député de Nantes s'opposa fortement à cette proposition , il déclara que ses pouvoirs ne s'étendoient pas jusques-là ; qu'il croiroit trahir la confiance dont on l'avoit honoré , & sacrifier par une lâche prévarication , les intérêts de sa Patrie , s'il prêtoit les mains à une pareille démarche sans avoir consulté de nouveau sa Communauté. Montejan , soldat téméraire , négociateur mal-

1532.

adroit , courtisan , peu accoutumé à trouver de la résistance , quand il parloit au nom du Roi , s'emporte , éclate , se leve de son siege pour maltraiter le Député. Cette indécence révolte la fierté Bretonne , les Etats indignés se soulevent & veulent se séparer ; enfin les esprits sages calment les esprits échauffés ; ils leur font comprendre que si la réunion est un bien pour la Bretagne , comme on vient de le reconnoître , la démarche que le Roi demandoit aux Etats devenoit pour eux un honneur & un devoir : on se rendit à ces raisons , la réunion fut demandée & accordée , la Charte en fut donnée au mois d'Août 1532.

D. Lobineau , Hist. de Bret. liv. 22. n. 107.

Cette Charte déclaroit , conformément à la Requête des Etats , le Duché de Bretagne irrévocablement & inséparablement uni à la Couronne , ses privileges réservés en leur entier ; le Dauphin y étoit nommé Propriétaire de ce Duché , l'usufruit réservé au Roi ; le Roi défendoit à tous ceux qui descendoient de la Mai-

son de Bretagne par femmes , de
prendre le nom de Bretagne , d'en
porter les armes pleines & sans dif- 1532.
férence ; il ordonnoit aux bâtards
de cette Maison de briser leurs ar-
mes par une barre.

Le Parlement de Paris fit des re-
montrances sur quelques articles de
cette Charte ; principalement sur
celle qui déclaroit le Dauphin Pro-
priétaire de ce Duché. Il le regar-
doit apparemment comme réuni de
droit ainsi que de fait à la Couron-
ne , soit par la mort du dernier Duc
sans enfans mâles , soit par les ma-
riages d'Anne de Bretagne avec
Charles VIII & avec Louis XII ; il
représentoit cette qualité de Proprié-
taire donnée au Dauphin , comme
une espece d'aliénation du Domaine
ou d'avancement d'hoirie , qui ne
pouvoit avoir lieu , tant que le Roi
occupoit le Trône , le Domaine ne
pouvant être donné aux Enfans de
France qu'en appanage. Le Parle-
ment se déterminoit par des maxi-
mes domaniales d'un ordre plus uni-

1532.

D. Lobineau, Hist. de Bret. liv. 22. n. 107.

versel & d'une influence plus étendue que les loix particulieres de la Bretagne ; mais le Roi , content d'avoir terminé cette affaire délicate d'une maniere plus douce & plus heureuse qu'il ne l'avoit espéré , ne changea rien à la Charte de réunion. Le Dauphin fut couronné Duc à Rennes le 14 Août ; il eut toujours , comme Duc de Bretagne , son sceau & ses Chanceliers particuliers.

Belcar. liv. 20. n. 38.
Sleidan.
Commentar. liv. 8.
Mém. de Du Bellay , liv. 4.

La Duchesse d'Angoulême ne vit point faire cette réunion dont elle s'étoit souvent occupée avec le Roi son fils ; elle avoit été malade à Fontainebleau pendant presque toute l'année 1531 ; elle se crut enfin guérie , & voulut prendre la route de Romorentin ; elle ne put aller que jusqu'à Grès en Gâtinois , où elle mourut le 22 Septembre de la même année 1531.

Guichenon, Hist. général. de la Maison de Savoye , tom. 1. pag. 602 & suiv.

L'Historien de la Maison de Savoie , Guichenon , l'a comblée d'éloges , (1) parce qu'elle étoit de la

(1) Voir dans Guichenon (loc. citat.) la liste des

Maison de Savoie ; mais la France hait sa mémoire, quoiqu'elle fût mere 1532.
de François Premier. Le badinage
peu décent & peu ingénieux, par le-
quel Marot (1) prétend représen-
ter la douleur des diverses provin-
ces de son appanage à sa mort , per-
suade peu la sincérité de cette dou-
leur.

Le supplice de Semblançai , l'a-
charnement avec lequel les De Foix
furent traversés & le Connétable de
Bourbon persécuté , ont plus diffamé
cette princesse que les talens
qu'elle employa pendant ses deux
Régences , sur-tout dans les temps
orageux de la seconde , ne l'ont il-
lustrée.

Poetes qui l'ont célébrée , & quelques-uns de leurs
vers. Il y en a entr'autres du Chancelier Olivier,
qui ont été traduits par Colletet.

(1) Coignac s'en coingne en sa poitrine blême ;
Romorentin la perte rememore :
Anjou fait joug : Angoulême est de même.
Amboise en boit une amertume extrême :
Le Maine en meine un lamentable bruit.

*Eglogue sur la mort de Madame Louise
de Savoye , Mere du Roi.*

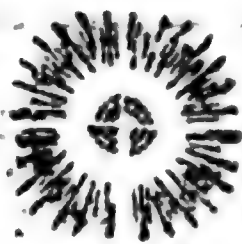
1532.

Je ferai seulement en sa faveur une observation peut-être peu importante, c'est que tout le mal qu'on lui reproche a été fait hors du temps où elle a été revêtue de l'autorité. (2)

(2) François I. en faisant part à l'Empereur, de la mort de la Duchesse d'Angoulême, lui dit *» que
» le plus grand soulagement que sache avoir un
» homme tombé en affliction, est de découvrir son
» deuil A SES PRINCIPAUX AMIS.*

Lettre du 29 Septembre 1531.

*» Je vous advertis, dit le Connétable de Montmorenci à l'Evêque d'Auxerre (Lettre du 7 Octobre 1531.) » que la vie de Madame a été si bonne
» en toutes choses que après son décès, l'on lui
» a bien trouvé quatorze ou quinze cent mille écus.
Somme alors exorbitante, qui montre & le crédit
de la Duchesse & l'usage qu'elle en faisoit.*



CHAPITRE II.

Divorce de Henri VIII. Services qu'il rend François Premier. Alliance intime entre ces deux Princes.

TANDIS que les Arts changeoient la face de la France , l'Amour changeoit celle de l'Angleterre. Henri VIII marié depuis dix-huit ans avec Catherine d'Arragon , fille de Ferdinand le Catholique & d'Isabelle , & tante de Charles-Quint , se dégoûta d'elle & devint amoureux d'une des Filles attachées à cette Reine , nommée Anne de Boulen(1), fille du Chevalier Thomas de Boulen , Vicomte de Rochefort. Si l'ambition d'Anne de Boulen (2) n'eût aspiré qu'à l'autorité , il ne tenoit qu'à elle d'en

(1) Elle avoit suivi en France Marie d'Angleterre , seconde femme de Louis XII. Elle avoit été attachée depuis à la Reine Claude , & après sa mort à la Duchesse d'Alençon.

(2) Ou Bolleyn ou Bollen.

jouir , en bornant Catherine d'Ar-
 ragon au titre de Reine , mais elle
 étoit jalouse du titre , dût-elle per-
 dre l'autorité. Elle voulut être Rei-
 ne , son adresse servit si bien son
 ambition , elle enchaîna si fortement
 Henri VIII par des refus attirans ,
 qu'il désespéra de la vaincre , & ne
 songea plus qu'à l'épouser. Il se sou-
 vint alors que Catherine d'Arragon
 avoit épousé d'abord Artur son fre-
 re aîné , qui étoit mort si peu de
 temps après ce mariage , qu'on ne
 croyoit pas qu'il eût été consommé ;
 c'étoit même sur ce fondement que
 le Pape Jules II. avoit accordé une
 dispense pour le mariage de Cathe-
 rine d'Arragon avec Henri VIII. Il
 ne s'étoit point élevé jusqu'alors de
 doutes sur la validité de cette dis-
 pense , la résistance inflexible d'Anne
 de Boulen en fit naître ; ce fut le
 Cardinal Volfey qui en montra le
 premier : mais ses vues étoient bien
 différentes de celles du Roi d'An-
 gleterre. Le fier Volfey n'étoit point
 assez bas pour servir en courtesan

*Sanderus de
Schismate.*

*Burnet, hist.
de la Réfor-
mc.*

*Duchefne,
hist. d'Angle-
terre, &c.*

*Larray, hist.
d'Angleter-
re.*

*Rapin de
Thoiras.*

*Guicciard.
liv. 19.*

les amours de son Maître , il n'étoit
 qu'assez petit pour ne pouvoir par- 1527.
 donner à l'Empereur le retranche- 1528.
 ment de quelques égards , dont ce Mém. de
 Prince avoit flatté sa vanité , quand Du Bellay ,
 il avoit cru avoir besoin de lui. Vol- liv. 4.
 sey vouloit se venger de Charles- Sleidan.
 Quint, & c'étoit déjà lui faire un af- Commentar.
 fez grand affront que de faire répu- liv. 9. *passim.*
 dier sa tante ; mais Volsey ne bornoit
 point là sa vengeance , il vouloit
 faire épouser à Henri VIII. la Du-
 chesse d'Alençon , sœur de François
 Premier , (1) afin d'unir par cet
 étroit lien Henri VIII. & François
 Premier dans une haine commune
 contre l'Empereur. Il fit part sans
 doute de son projet à Henri ; mais
 Henri , conduit par la puissante &
 habile Boulén , prit son Ministre

(1) Quelques Auteurs nomment au lieu de la
 Duchesse d'Alençon , la Princesse Renée , belle-
 sœur de François Premier , qui n'avoit point en-
 core épousé le Duc de Ferrare ; ils disent que la
 Duchesse d'Alençon avoit déjà épousé Henri d'Al-
 bret , Roi titulaire de Navarre. Elle l'épousa le 3
 Janvier 1527 , & Renée épousa le Duc de Ferrare
 le 30 Juillet de la même année.

- pour dupe. L'Ambassadeur de France, Grammont, Evêque de Tarbes, étant arrivé en Angleterre sur ces entrefaites, Volsey l'engagea à proposer, comme de lui-même, au Roi d'Angleterre le mariage de la Duchesse d'Alençon, & à lui faire voir l'illégitimité du premier. L'Evêque de Tarbes fit la proposition. Henri parut étonné, scandalisé; puis il examina, il eut des scrupules, il consulta, il demanda avec un effroi religieux aux Docteurs en Droit Canon, s'il étoit vrai qu'il eût le malheur de vivre depuis dix-huit ans dans l'inceste; & il les fit prier de répondre qu'*oui*; ce fut alors que
1529. Langei, député extraordinairement pour traiter avec le Roi d'Angleterre des sommes déléguées par la paix de Cambrai, fut pénétrer dans le secret des foiblesses de ce Prince, & en tirer parti pour son Maître. Langei étoit savant, & ami des Savans, il jouissoit d'une grande considération dans les Universités de l'Europe; les intrigues, les présens de
Henri VIII,

Henri VIII , ceux de François Premier qui le seconda bien , procure-
rent au Roi d'Angleterre des consul-
tations favorables des Universités
les plus célèbres de France & d'Ita-
lie. On décida que la dispense de Ju-
les II. étoit nulle & contraire à la
Loi de Dieu ; mais ce n'étoit encore
qu'une décision de Jurisconsultes ,
il falloit un Jugement , la Reine se
défendit , & il étoit aisé de juger qu'a-
vec de l'argent elle auroit eu pour
le moins autant de consultations en
sa faveur que Henri VIII.

1529.

Le Pape , qui avoit effuyé tant
d'outrages de la part de l'Empe-
reur , & qui avoit eu obligation de
sa délivrance aux efforts de la Li-
gue , (1) s'étoit trouvé d'abord as-
sez bien disposé en faveur du Divor-
ce ; mais dans la suite les intérêts
ayant changé , toutes les conséquen-
ces de cette affaire ayant été mûre-

Guicciard.
l. 18. 19.

(1) Tout ceci se passoit pendant la guerre. On se
souvient que les Rois de France & d'Angleterre
étoient les principaux Chefs de la Ligue.

1529. ment pesées dans le Consistoire, il ne songea plus qu'à gagner du temps dans l'espérance que la passion de Henri VIII. se dissiperoit ; il délégua cependant des Juges pour instruire l'affaire sur les lieux : c'étoient le Cardinal Volfey & le Cardinal Campege. Il prévoyoit aisément que le choix même de ces Juges feroit naître des incidens & des longueurs ; que la Reine ne manqueroit pas de récuser Volfey comme un Juge prévenu (1) & trop attaché à Henri VIII. Guichardin dit que pour satisfaire Henri VIII. le Pape remit au Cardinal Campege, en l'envoyant en Angleterre, la Bulle de Divorce toute dressée ; qu'il lui ordonna de la montrer au Roi d'Angleterre & à Volfey, de les assurer qu'il la publieroit si la procédure ne prenoit pas un tour favorable, mais de leur insinuer qu'il valoit mieux tenter le

(1) Des Mémoires portent que le Pape voulut déléguer des Juges pour décider cette affaire à Cambray, comme pays neutre.

fort d'une procédure régulière pour mettre de leur côté les apparences de la justice ; qu'en même-temps le Pape avoit expressement défendu au Cardinal Campege de publier cette Bulle & de terminer l'affaire sans de nouveaux ordres. Cependant Volsey , dont la Reine se défioit le plus, fut celui qui la servit le mieux. Lorsqu'il eut découvert le vrai motif qui faisoit agir le Roi , lorsqu'il fut qu'en favorisant le divorce il travailloit pour sa plus redoutable rivale d'autorité , il changea de conduite ; on prétend qu'il avertit le Pape qu'Anne de Boulen suivoit les opinions de Luther , & qu'il étoit à craindre qu'elle ne les inspirât au Roi , à qui elle avoit su inspirer un desir si effrené de l'épouser. Ce combat du Ministre contre la Maîtresse dut fournir un spectacle intéressant à l'oisiveté inquiète du Courtisan. Le Pape , soit sur les avis de Volsey , soit par d'autres raisons , évoqua l'affaire au Tribunal de la Rote , après avoir donné ordre au Cardinal Campége

1529.

Gij

1529. de brûler la Bulle de Divorce , ce qui fut exécuté. Henri , furieux de voir cette affaire sortir de l'Angleterre ; où il lui étoit aisé de la faire juger en sa faveur , s'en prit à Volsey , & ce Cardinal si puissant , ce Ministre si absolu , ce tyran de son Maître , ce Juge des Empereurs & des Rois , ce Séjan de l'Angleterre , dont il sembloit que rien ne pût renverser la fortune , fut détruit d'un coup d'œil. Le Roi , passant tout-à-coup d'une déférence aveugle

1530. à une haine implacable , le dépouil-

1531. la de sa dignité de Chancelier , d'une

1532. grande partie de ses biens , & le re-

Guicciard. légua dans son Archevêché. Alors
l. 18. 19. mille cris que la crainte avoit étouf-

fés , s'éleverent de toutes parts contre le Ministre opprimé. Le Roi avoit l'oreille ouverte à toutes les plaintes qu'on vouloit hasarder ; il ordonna qu'on lui fit son procès , il le fit arrêter ; mais tandis qu'on le traînoit en criminel d'York à Londres , exemple éclatant de l'inconstance de la fortune & des révolu-

tions des Cours , la douleur & la dysfenterie , plus promptes que la rage de ses envieux , terminerent sa vie.

Belcar. I.
20. n. 21.

Le 30 Nov.
1530.

La réputation de Volfey fut trop grande pour n'avoir pas été fondée sur quelques talens , mais l'orgueil & l'avarice les ont flétris. Il faut avouer au reste que le temps où il a régné a été le plus beau temps de la vie de Henri VIII , & celui où l'Angleterre a tenu la balance avec le plus de grandeur. Tant qu'il vécut , le fougueux Henri n'osa s'abandonner à toute l'impétuosité de ses passions ; le principal éloge de ce Ministre se tire de tout ce que Henri VIII. ne fit point pendant sa vie , & de tout ce qu'il fit après sa mort.

Le Roi d'Angleterre, sous prétexte de malversations , confisqua la meilleure partie de ses biens, sur-tout sa belle maison d'Hamptoncourt. Gregorio Leti (1) rapporte qu'un jour , qu'Anne de Boulen y étoit avec le Roi, peu de temps après leur

(1) Vie d'Elizabeth , Reine d'Angleterre.

mariage , elle lui dit ; » Qu'il m'est
» doux , Sire , de me voir avec vous
» dans ce palais , dans ces jardins que
» mon ennemi semble n'avoir em-
» bellis que pour moi , quoiqu'il y
» ait si souvent médité ma perte ! «
Sentiment naturel , mais indigne ,
qui étale le vil triomphe de la ven-
geance & de l'usurpation.

Henri attendoit toujours la déci-
sion de Rome avec toute l'impatien-
ce de l'amour ; plus il la pressoit ,
moins il l'obtenoit. Anne de Bou-
len , sur l'assurance d'un prochain
mariage , s'étoit enfin rendue aux de-
sirs du Roi qu'elle regardoit déjà
comme son mari , & le Roi n'en étoit
que plus ardent à solliciter le divor-
ce. L'honneur de sa Maîtresse com-
mençoit à exiger qu'il l'épousât
promptement & publiquement ; il
ne garda plus de mesures , & se passa
d'un jugement qu'on lui faisoit trop
attendre ; il fit casser son mariage par
l'Archevêque de Cantorbery , Tho-
mas Crammer , Primat du royaume :

il épousa (1) Anne de Boulén , la fit couronner , & publia son mariage dans les Cours. Il faut rendre à François Premier une justice que plusieurs Auteurs Protestans ne lui ont pas rendue ; quelque desir qu'il eût de voir rompre tous les nœuds d'alliance & d'amitié entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre , il fut effrayé du parti violent que ce dernier avoit pris , il en prévint les suites , il les représenta. Langein'oublia rien pour porter Henri VIII. à terminer cette affaire avec Rome par la voie de la négociation. Rome ne put pardonner le mépris que l'impatient Monarque avoit fait de son autorité. Clément sortit de la prudente lenteur avec laquelle il avoit traité cette af-

Guicciard.

l. 20.

1532.

1533.

Guicciard.

l. 18. 19.

(1) Il l'épousa au mois de Janvier 1533 , & elle accoucha le 3 Septembre de la fameuse Elisabeth. Mais on prétend qu'il avoit épousé secrètement Anne de Boulén le 14 Novembre 1532.

Dinteville , Ambassadeur de France à Londres , écrivoit à François I. le 7 Novembre 1533. » Les » principaux d'ici seroient bien marryz que le Pape » eust baillé Sentence contre celle qui souloit être » Roïne , car c'este-cy ni toute sa race n'est guères » aymée.

1533.

faire , il affembla le Consistoire , il y prononça une Sentence d'excommunication contre Henri VIII ; mais il ne la publia pas encore. François Premier en fut pourtant informé , il fit tout ce qu'il put pour appaîser & le Pape & le Roi d'Angleterre ; mais les limites de la modération étoient franchies , il étoit difficile d'y rentrer. François envoya en Angleterre l'homme le plus éloquent & le plus habile de son royaume , Jean du Bellay-Langey , Evêque de Paris , frere de ces du Bellay-Langey , tous si utiles à leur patrie. Ce Prélat , à force d'éloquence , suspendit un moment l'éclat de la rupiure. Il fit consentir le Roi d'Angleterre à négocier , il courut lui-même à Rome , où son crédit obtint du Pape & des Cardinaux que la Sentence d'excommunication ne feroit point publiée , & qu'on attendroit l'événement de cette négociation ; mais le Pape fixa un terme , après lequel il jura de publier la Sentence , s'il n'avoit pas une réponse du Roi d'Angleterre , telle

qu'il la demandoit. Ce fut la cause de tous les maux, le terme expira, le Courier d'Angleterre n'arriva point; l'Evêque de Paris épuisa toutes les ressources de son zele & de son éloquence pour obtenir un nouveau délai; il représenta toutes les raisons, tous les accidens qui pouvoient avoir retardé l'arrivée du Courier; la rigueur de la faison, les vents contraires, l'inconstance de la mer, les mauvais chemins, la maladie, &c. le Pape fut inflexible, il ne voyoit dans toute la conduite de Henri VIII. qu'un mépris choquant pour le S. Siege, il craignoit de redoubler ce mépris par une indulgence qui seroit prise pour de la foiblesse. (1) Un seul Consistoire termina tout, & la

1533.

Guicciard.
l. 16. 19.Belcar. l.
20. n. 47.

(1) Il paroît par les Lettres des Cardinaux de Grammont & de Tournon, Ambassadeurs à Rome, que le Pape, à la sollicitation de François I. étoit disposé à ménager Henri VIII; mais que le consistoire le força d'éclater. » *Tous les Cardinaux se désespéroient contre le Pape, s'il n'eût fait ce qu'il a fait*, dit le Cardinal de Tournon dans la Lettre du 17 Août 1533. Il dit à peu près la même chose dans la Lettre du 27 Septembre de la même année.

fatale Sentence fut publiée. Deux

1533. jours après le Courier arriva apportant des propositions dignes d'être écoutées, & qui eussent pu l'être si les choses eussent été moins avancées. Le Consistoire s'assembla, examina, délibéra; mais comme enfin le Roi d'Angleterre ne faisoit pas une réponse précise, comme l'autorité n'aime point à reculer, comme le mal étoit fait, on ne changea rien, & la Sentence eut lieu.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

1534.

Belcar. l.
20. n. 54.

La fureur de Henri, à cette nouvelle, ne connut plus de bornes; il rompit tous les liens de l'unité, il se constitua le Chef de l'Eglise Anglicane, il établit ce schisme trop fameux & trop durable dont l'Eglise Romaine gémit toujours, & qu'on vit bientôt amener sur ses pas l'hérésie qui le fortifia encore (1)

(1) François I. l'avoit prédit au Pape quelques années auparavant, en lui recommandant les intérêts de Henri VIII. » Je crains, lui disoit-il, » quelque grand scandale.... lequel redonderoit à » la diminution de l'autorité du S. Siège.... Il » pourroit être que du côté de l'Angleterre. Votre » Sainteté n'auroit, par cy après, l'obéissance telle

Cette rupture fut un spectacle d'autant plus éclatant pour l'Europe, que de tous les Etats Catholiques, c'étoit peut-être l'Angleterre qui avoit poussé le plus loin l'obéissance aveugle au Saint Siege ; mais l'excès même de cette longue obéissance en annonçoit le terme, & devoit naturellement produire l'indépendance dans un temps où tout étoit en fermentation contre Rome, & où tout avertissoit de briser son joug.

L'événement prouva combien il eût été utile de temporiser encore dans cette affaire. Un délai de deux jours eût donné le temps au Courier d'arriver, & Catherine d'Arragon mourut au bout d'un an. Objet infortuné de tant de contradiction & de violence, elle étoit née pour la douceur & pour la paix. Ses vertus, ses malheurs l'ont rendue respectable. Son mérite personnel, sa patience dans ses disgraces, dix-huit ans

Le 6 Janv.

1536.

Sleidan.

Commentar.

l. 10.

qu'elle a eue par le passé. Lettre de François I. datée d'Arques, le 10 de Janv. 1531, c'est-à-dire 1532.

G vj

passés dans la sécurité d'un mariage contracté en vertu d'une Dispense universellement jugée valable , les enfans nés (1) de ce mariage , le motif qui engagea Henri à le rompre , la passion , l'empportement qu'il signala toujours dans cette affaire , sont autant de circonstances qui le condamnent. Si la conduite de Clément VII. a paru précipitée à bien des personnes , celle de Henri VIII. a paru odieuse à tout le monde , celle de Catherine d'Arragon ferme , égale & modeste. Peut-être pardonne-

(1) Il y en avoit eu trois , deux fils qui étoient morts , Marie qui vivoit & qui régna. On prétend que la mort des deux fils fut regardée par une partie de la Nation , comme une marque du courroux du Ciel contre le mariage illégitime d'un beau-frere avec sa belle-sœur. Il paroît au reste, que Henri VIII. n'oublia rien pour persuader que ses scrupules sur son mariage avec Catherine d'Arragon avoient commencé avant son amour pour Anne de Boulen. On a de lui une Lettre dans laquelle il dit qu'il n'a point eu de commerce avec la Reine depuis l'année 1524 ; ce qui , en supposant le fait vrai , pourroit prouver seulement qu'il s'étoit dégoûté de la Reine , avant de devenir amoureux d'Anne de Boulen ; ou qu'il en étoit amoureux avant cette époque , comme bien des Auteurs le prétendent.

roit-on à Henri d'avoir épousé sa Maitresse en répudiant la femme de son frere , si de six femmes qu'il épousa , il n'avoit pas fait trancher la tête aux deux qu'il avoit le plus aimées ; s'il n'en avoit pas répudié deux , s'il n'en avoit pas fait périr une autre dans les tortures de l'enfantement (1) en pouvant la sauver , s'il n'avoit pas mille fois menacé la vie de la fixieme , s'il n'avoit pas joint les fureurs de la jalousie aux caprices de l'inconstance , si la disgrâce de ses femmes n'avoit pas entraîné la proscription des enfans qu'il en avoit eus , si enfin il n'avoit pas été un Roi tyran , un mari barbare , un pere dénaturé , un ami infidèle , un politique bizarre , presque uniquement célèbre par le mal qu'il a fait , & plus redevable aux conjonctures qu'à ses talens , du pouvoir illimité qu'il exerça en Angleterre.

(1) Les Chirurgiens lui donnerent , dit-on , le choix de sauver la mere ou l'enfant , ne pouvant les sauver tous deux ; il répondit qu'il trouveroit aisément une autre femme.

CHAPITRE III.

*Etat général des affaires de l'Europe.
Nouveaux points de vue dans le sys-
tème politique. Alliance des Turcs.*

*Depuis
1528.
jusqu'en
1554.*

PENDANT le cours de cette malheureuse aventure dont les incidens remplissent l'espace de plusieurs années, la politique extérieure avoit produit divers événemens sur lesquels cette affaire avoit influé; & qui avoient influé sur cette affaire.

Tout le temps de la guerre se passe ordinairement à préparer la paix, & tout le temps de la paix à préparer la guerre. Un petit nombre de Conquérans ont paru se proposer la guerre comme un état permanent, mais en général la plûpart des Nations croient tendre à la paix comme à un état fixe; cependant qu'on suive leur Histoire, on ne les trouvera pas plus faites pour la paix que pour la guerre; elles ne se servent de la paix

que comme on se livre au sommeil pour réparer ses forces & reprendre ses fonctions avec une nouvelle vigueur. (1) Il étoit aisé de voir que les haines entre Charles-Quint & François Premier n'étoient qu'assoupies par l'impuissance de les faire éclater ; il n'y avoit de changé, pour ainsi dire, que la maniere de faire la guerre ; on ne se nuisoit plus par les armes, mais par les négociations ; tous les cabinets de l'Europe étoient aussi agités que l'Italie avoit été déchirée.

Le système politique n'étoit plus tout-à-fait le même quant à la forme, c'étoit toujours du Milanès & du royaume de Naples qu'il s'agissoit au fonds ; mais les moyens ou de les conquérir ou de les conserver devenoient différens. François Premier avoit perdu ses anciens Al-

1528.

1534.

(1) Leibnitz, dans la belle Préface de son *Codex Juris Gentium Diplomaticus*, est obligé d'approuver l'Enseigne d'un Marchand Hollandois, dont l'Inscription étoit : *A la Paix perpétuelle, & le tableau un cimetiere.*

- 1528.** liés, ses Alliés d'Italie, en les sacrifiant. Les Vénitiens s'étoient corrigés pour long-temps de l'abus d'intervenir dans les querelles des Puissances étrangères; les petits Etats d'Italie venoient de sentir l'insuffisance & la foiblesse de la protection des François. De nouvelles conjonctures offrirent à la France de nouveaux Alliés.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

C'étoit directement vers l'Italie que les efforts de la politique, comme ceux de la guerre, s'étoient portés jusques-là; il falloit désormais faire prendre aux premiers une voie indirecte, ce fut principalement en troublant l'Allemagne qu'il fallut s'ouvrir la route de l'Italie.

Litteræ
Francisci I.
apud Freher.
t. 3. rer. Germanicæ.

Il y avoit encore, à ne consulter que les intérêts immédiats de la politique, un Allié naturel de la France, Allié puissant, qui pouvoit mettre des poids décisifs dans la balance, Allié utile qui ne pouvoit que servir, & qui ne pouvoit point nuire, bien différent de toutes ces petites Puissances Italiennes, toujours ten-

dantes à une neutralité impossible, toujours indifférentes sur les succès du parti qu'elles avoient embrassé par force, toujours prêtes sur la moindre crainte, sur la moindre alarme, à grossir le parti contraire; celui-ci étoit aussi essentiellement ennemi de l'Autriche que François Premier lui-même, il pouvoit la poursuivre à la fois dans l'Allemagne & dans l'Italie: c'étoit le Turc, c'étoit Soliman II, l'un des plus grands Princes, l'un des plus redoutables Conquérans dont l'orgueil Ottoman se glorifie; mais l'intérêt de la Religion, tel qu'il étoit conçu alors, l'horreur de l'Europe entière, le zèle que la France avoit toujours fait éclater contre cet ennemi du nom Chrétien, le souvenir de la bataille de Nicopoli, ce titre de *Très-Chrétien*, cette épée envoyée par Pie II. à Louis XI. avec cette inscription:

*Exerat in Turcas tua me, Lodoice, furentes
Dextera.*

1528.

1534.

Epist. &
Apolog.
Francisci I.
apud Freher.
t. 3.

Enfin mille préjugés légitimes & respectables sembloient interdire à jamais une pareille alliance. Aussi fut-on très-long-temps sans oser l'avouer, & c'est ce qui fait la difficulté de fixer l'époque précise où la France commença d'agir de concert avec Soliman, les Historiens étrangers avançant cette époque, & les Historiens François s'attachant à la retarder pour dérober au moins quelques années à la honte de François Premier : car c'est ainsi qu'ils envisagent cette alliance; & les efforts qu'ils font pour l'excuser par les conjonctures, leurs plaintes contre les prétendues calomnies de l'Empereur qui accusa peut-être François Premier de cette alliance avant le temps, font autant de condamnations qu'ils prononcent contre cette même alliance. Elle paroïssoit alors exécration & monstrueuse. Il y a beaucoup sans doute à rabattre de cette idée; mais il est sûr que pour renverser ainsi toutes les barrières qui sembloient séparer les Chrétiens & les Turcs, il falloit dans

le cœur de François Premier toute la haine qui l'animoit contre l'Empereur, & dans son esprit toute la hardiesse que les Lettres d'un côté & les opinions des Sectaires de l'autre commençoient à inspirer : car c'est en partie à la témérité de ces Sectaires qu'on a eu l'obligation, si c'en est une, de distinguer beaucoup d'idées qu'une respectueuse & timide ignorance confondoit autrefois ; ils ont enhardi l'esprit à examiner, à rapporter chaque idée à son vrai principe. L'ancien esprit des Croisades, estimable à bien des égards, tenoit pourtant à un principe erronné ; ce principe étoit qu'il falloit exterminer les ennemis du nom Chrétien, & sur-tout arracher à leurs profanations les lieux sanctifiés par le mystère de notre Rédemption ; idée sublime d'une Chevalerie Chrétienne à la fois & romanesque, mais principe faux & dans l'ordre de la religion, & dans l'ordre de la politique. La Religion ne met à personne les armes à la main, & la politique

1528.

1534.

- ne permet d'attaquer que ses voisins.**
1528. L'expérience dégoûta de ces pieuses
1534. & imprudentes expéditions, les Croi-
sades cessèrent, mais leur esprit sub-
sista; c'est par un reste de cet esprit
que depuis le temps de Saint Louis
jusqu'au temps de François Premier,
toute l'Europe regarda comme un
devoir de suspendre ses querelles
pour se réunir contre le Turc, à cha-
que irruption que faisoit celui-ci
dans quelque Etat Européen. C'é-
toient des Croisades défensives au
lieu des anciennes Croisades offensi-
ves. A la vérité on ne remplissoit
pas toujours parfaitement ce devoir,
parce qu'on étoit entraîné par le
mouvement des intérêts politiques,
mouvement plus puissant & plus ra-
pide que l'impression du devoir; mais
enfin le principe étoit admis, c'étoit
un devoir. Or ce principe étoit com-
posé d'idées bien confuses. On le
croyoit à la fois religieux & politi-
que, il n'étoit réellement ni l'un ni
l'autre; il n'étoit point religieux,
car encore un coup les intérêts de

la Religion, uniquement relatifs à une autre vie & à une autre patrie, ne doivent armer personne sur la terre. Il n'étoit point politique, car il importoit peu aux Etats septentrionaux & occidentaux de l'Europe, que le Turc envahît quelques provinces au sud-est. La crainte qu'un peuple conquérant n'engloutisse par degrés tous les Etats de la Chrétienté, ne peut jamais être un ressort puissant que pour des Etats voisins; les autres comptent les barrières, & se rassurent par leur force & par leur nombre. L'intérêt présent & certain est seul sensible pour eux, les intérêts éventuels & purement possibles se perdent dans les ténèbres incertaines d'un avenir éloigné qui n'existera peut-être jamais.

1528.

1534.

On commença donc sous François Premier à démêler toutes ces idées jusqu'alors confondues; on comprit que la différence de Religion laissant une égalité parfaite entre tous les peuples, quant aux motifs de vivre en paix ou en guerre,

1528.

1534.

& la Religion Chrétienne en particulier, n'offrant à toutes les Nations du monde que des principes de paix, c'étoit la politique seule qui pouvoit décider de la paix & de la guerre, & donner des ennemis ou des alliés, selon les intérêts présens, certains, & propres à chaque Nation.

D'après ces idées, rien ne devoit empêcher François Premier & Soliman II. de s'unir pour abaisser la Maison d'Autriche, comme firent dans la suite Gustave Adolphe & Louis XIII, malgré la diversité de sentimens en matiere de Religion; la chose étoit entièrement égale: car la différence des simples Sectes aux Religions disparoît ici; le même principe s'applique aux unes & aux autres, & si une puissance Chrétienne ne peut s'unir avec une Puissance Mahométane contre une autre puissance Chrétienne que la politique rend leur commune ennemie, une Puissance Catholique ne peut pas plus s'unir avec une puissance Luthé-

rienne contre une autre Puissance Catholique.

1529.

1534.

Litteræ
Francisci I.
apud Freher,
t. 3. rer. Ger-
manicar.

Mais ces idées ne se développera-
rent pas tout d'un coup, il fallut
long-temps sacrifier ses intérêts à
la décence publique, rougir d'un
Allié nécessaire, quelquefois même
s'armer contre lui. Comment sou-
tenir les clameurs de toute la Chré-
tienté? Ce fut dans ces agitations,
dans cette alternative perpétuelle
de vouloir & de n'oser s'allier avec
les Turcs, que se passa tout l'in-
tervalle de la paix depuis le Traité
de Cambrai jusqu'à la guerre de
1535.

Pendant tout ce temps, l'affaire
du Divorce avoit fixé l'inconstant
Henri VIII. dans l'alliance de Fran-
çois Premier, qui n'avoit cessé de
solliciter pour lui le Pape, le sacré
Collège & tous les Docteurs de
France & d'Italie. Henri VIII. alors
paroissoit plus ennemi de Charles-
Quint que François Premier lui-
même, parce que Charles - Quint
défendoit à Rome les droits de Ca-

1529.

1534.

therine d'Arragon sa tante. Henri n'oublioit rien pour engager François Premier à renouveler la guerre, il lui offroit de l'argent pour cela, il s'allarmoit des moindres négociations qui s'entamoient entre ces deux Princes. Lorsque par l'évocation de l'affaire du Divorce à Rome, & plus encore par la Sentence d'excommunication, le Pape fut devenu l'ennemi de Henri VIII, celui-ci exigea hautement que le Roi de France, son Allié, rompît comme lui les liens de l'unité, il s'indignoit de la modération du Roi, qui, loin de partager son emportement, ne cherchoit qu'à le calmer, Tous deux prêtoient l'oreille aux plaintes & aux propositions des Protestans d'Allemagne, qui ne demandoient qu'à se soulever contre l'Empereur.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

Le Pape voyoit tous les jours quelques Etats échapper à l'obéissance du Saint Siege. Déjà la Réforme lui avoit enlevé une partie de l'Allemagne, une partie de la Suisse,

Suisse, & pénétrant jusques dans le Nord, lui faisoit perdre insensiblement le Dannemarck & la Suede. 1529. 1534.

L'Empereur allarmé pour son autorité dans l'Allemagne, vouloit y étouffer le Luthéranisme dont l'esprit général lui paroissoit trop républicain, il proposoit la voie du Concile, mais le Pape trouvoit ce remede plus dangereux que le mal. Guicciard. l. 20.

Indépendamment des inconvéniens ordinaires de ces assemblées par rapport à l'autorité pontificale, Clément craignoit qu'on n'allât rechercher le vice de la naissance, & celui de son élection, qui n'avoit pas été entièrement exempte de simonie; Sleidan. Commentar. l. 7.

il craignoit qu'on ne lui fît un crime de l'asservissement de la Toscane, il craignoit tout, car la crainte étoit sa passion dominante. » C'étoit, disoit-on, le plus habile politique de l'Europe, pourvu qu'il ne fût pas troublé par la crainte, mais il l'étoit souvent.

Son personnage naturel depuis les Traités de Barcelone & de Cam;

1529. brai , étoit de tenir la balance aussi égale qu'il pourroit entre François Premier & Charles-Quint , de déferer un peu plus à ce dernier , puisqu'il étoit le plus puissant , d'échapper pourtant à sa tyrannie , & surtout d'éviter le Concile , dont la seule proposition le faisoit trembler.

L'Empereur s'attachoit à semer la défiance parmi ses ennemis , pour empêcher leur réunion ; il négocioit avec chacun d'eux , en répandant un faux mystère sur toutes ces négociations , tandis qu'il affectoit d'en publier avec éclat le succès prétendu. Il cherchoit à embarrasser , à diviser , à brouiller les vues & les intérêts. Son activité n'avoit que trop d'exercice , il falloit qu'il dissipât les troubles de l'Allemagne , qu'il arrêtât les progrès du Turc , qu'il maintînt son autorité en Italie , qu'il intimidât le Pape , qu'il contînt le Roi d'Angleterre , qu'il humiliât le Roi de France.

C H A P I T R E I V.

*Affaires d'Allemagne & de Hongrie.
Ligue d'Ausbourg. Ligue de
Smalcalde.*

T E L L E étoit dans le point de vue le plus général, la disposition des esprits & des affaires, il faut maintenant suivre cette même disposition dans le détail des événemens, 1530.

Le trop célèbre Martin Luther, dont nous parlerons plus amplement dans l'Histoire ecclésiastique de ce regne, remplissoit l'Allemagne & le Nord de ses dogmes & de ses intrigues. Le Roi d'Angleterre, avant que l'amour l'eût rendu schismatique, avoit écrit ou fait écrire contre lui; en France, on brûloit ses sectateurs; Rome l'avoit pros crit; l'Empereur l'avoit mis au Ban de l'Empire. Toute cette persécution n'avoit fait que le rendre plus important, &

Guicciar.
l. 13. & 14.
passim.

Mém. de
Du Bellay
passim.

Sleidan.
Commentar.
passim.

Hij

1530.

qu'inspirer plus de zèle à ses profélytes. Son orgueil étoit flatté d'avoir à combattre tant de Souverains. Il avoit su depuis long-temps mettre dans ses intérêts Philippe , Landgrave de Hesse , & Jean (1) Electeur de Saxe. Ces deux Princes n'ayant pas voulu souscrire au Décret qui avoit rejeté la Confession d'Ausbourg , étoient devenus les chefs du parti Protestant en Allemagne. Ces divisions sur la foi ne devroient jamais entraîner de troubles civils , & elles en entraînent toujours. Les Princes Catholiques d'Allemagne s'allarmèrent du schisme qu'ils prévoyoyent , ils crurent devoir prendre des mesures pour leur sûreté & pour le maintien de la Foi ; ils s'unirent entr'eux & avec l'Empereur par la Ligue d'Ausbourg.

Belcar. I.
p. n. 53.

Cette Ligue , formée contre les Protestans , menaçoit ceux-ci d'une persécution à laquelle ils voulurent

(1) Jean étoit le frère & le successeur de Frédéric le Sage , qui avoit refusé l'Empire.

se dérober. Ils devoient naturellement s'adresser aux ennemis de l'Empereur, c'est-à-dire, aux Rois de France & d'Angleterre; mais Henri VIII. faisoit des Livres contre Luther, & François Premier dressoit des bûchers contre ses disciples. Il ne paroissoit pas que l'on pût compter sur ces deux Princes, si l'on ne leur fournissoit quelque prétexte plausible, puisé dans le sein de la politique; autrement eussent-ils osé protéger au-dehors l'hérésie qu'ils combattoient chez eux? C'étoit encore une de ces alliances délicates contre lesquelles s'élevoit le cri de la religion mal entendue. Heureusement la Ligue d'Ausbourg fournit elle-même le prétexte qu'on desiroit. L'Empereur qui n'avoit point encore de fils (1) en état de le seconder, & qui vouloit non-seulement assurer l'Empire à sa Maison, mais encore avoir dans l'Allemagne, où

1530.

Sleidan.
Commentari
l. 7.

(1) Philippe II. son fils, n'avoit que trois ou quatre ans alors.

1531.
Belcar. l.
20. r. 35.
*Pâques, le 9
Avril.*

il ne pouvoit pas toujours résider, un Coadjuteur sûr qui résidât pour lui, fit élire l'Archiduc Ferdinand son frere Roi des Romains, à la Diete de Cologne le 5 Janvier 1531. Ce fut par le secours de la Ligue Catholique qu'il exécuta ce projet. Jean Frédéric, fils de l'Electeur de Saxe, représentant son pere à la Diete de Cologne, traversa de tout son pouvoir l'élection de Ferdinand, & n'ayant pu l'empêcher, il fit des protestations; le Landgrave de Hesse, les Ducs de Baviere, Louis & Guillaume, protesterent aussi; ils prétendoient tous que la Bulle d'Or étoit violée. Ils s'assemblerent à Smalcalde, ville du Comté de Henneberg, & de la dépendance du Landgrave de Hesse, devenu célèbre par la Ligue qui y fut conclue le 27 Février 1531 entre tous les Princes Protestans & mécontents.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

Belcar. l.
20. n. 34.

Sleidan.
Commentar.
l. 7.

L'objet de cette Ligue étoit, disoit-on, la conservation des libertés du Corps Germanique, qu'on trouvoit blessées par l'élection du Roi.

des Romains. On trouva aussi que ,
 suivant les anciens Traités de la France avec l'Empire , les Rois de France étoient les Défenseurs nés des Libertés Germaniques. Si le Roi d'Angleterre n'avoit pas le même titre , il ne tenoit qu'à lui de le mériter en protégeant la Ligue de Smalcalde. Les raisons politiques tirent toute leur force des intérêts & des circonstances , les points de vue différens changent les objets ; ce n'étoient plus des Hérétiques que François Premier défendoit contre un Prince Catholique , c'étoient les loix sacrées de l'Empire qu'il maintenoit dans leur pureté. Il ne faisoit qu'obéir aux Traités qui lui imposoient cette obligation ; il est vrai que le Traité de Cambrai lui imposoit bien précisément l'obligation contraire , mais outre qu'il avoit protesté contre la trop grande rigueur de ce Traité , & contre l'abus cruel que le vainqueur y avoit fait de sa fortune , l'Empereur lui paroissoit avoir violé ce même Traité en cent manieres ;

153.1.

Sleidan
 Commentar.
 l. 8.

1531.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

du moins s'il ne pouvoit alléguer de ces contraventions formelles qui rompent tout Traité, l'Empereur lui avoit donné de ces mécontentemens qui tiennent lieu de contraventions; il ne cessoit de soulever tous les peuples de l'Italie contre François Premier, & de prendre toutes les mesures capables de fermer à jamais aux François l'entrée de ce pays; il le pouvoit à la rigueur, car par le Traité de Cambrai, François Premier avoit renoncé à rien posséder en Italie, & même à se mêler des affaires de cette contrée; mais François Premier soutenoit qu'il falloit s'en tenir aux termes du Traité de Cambrai, & n'en point aggraver les dispositions déjà trop dures par ces démarches plus dures encore. Charles-Quint avoit vendu le Comté d'Ast au Duc de Savoye pour se l'attacher & le rendre éternellement ennemi de François, dont il étoit le proche parent, & dont il avoit été l'Allié le plus zélé; il le pouvoit encore sans contrev

au Traité, mais c'étoit encore un
grief.

1531.

Charles-Quint, non content d'enlever pour toujours le Duc de Savoie à la France, se servoit du crédit que ce Prince avoit auprès des Suisses & des Grisons, pour essayer de les arracher à l'alliance des François. On ne peut pas dire que le Traité de Cambrai auctorisât ce procédé; François Premier se plaignoit encore qu'on ne lui eût pas rendu des domestiques de ses fils, qui avoient été condamnés aux galeres dans le temps que les Princes étoient en Espagne, & que l'Empereur avoit promis de rendre. Ce petit grief domestique, s'il eût été seul, eût fait peu d'impression; mais tous ces sujets de plainte joints ensemble, & joints aux dispositions où François Premier fut toute sa vie à l'égard de Charles-Quint, rendoient le premier moins scrupuleux sur les engagements relatifs à l'Empereur. Il prêta donc l'oreille aux proposi-

1532.

Pâques, le
31 Mars.

1532.

tions de la Ligue de Smalcalde., & il envoya Langei en Allemagne pour traiter avec les Princes Protestans.

L'Empereur essaya de traverser ces négociations, en négociant lui-même avec François Premier, par l'entremise de la nouvelle Reine de France sa sœur, qui brûloit d'être Médiatrice entre un frere & un mari, & de donner son nom à quelque Traité comme la Duchesse d'Angoulême & Marguerite d'Autriche. Elle savoit que François Premier étoit jaloux à l'excès des droits de sa Couronne, & que la cession de la souveraineté de la Flandre & de l'Artois lui étoit plus amere (1) que celle de ses droits patrimoniaux; elle esperoit que son frere consentiroit au rachat de cette cession moyennant une somme con-

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

(1) Le Roi s'étoit fait donner l'absolution par le Pape, des aliénations du Domaine qu'il avoit faites par le Traité de Cambrai, au mépris du serment qu'il avoit prêté à son Sacre. La Bulle d'absolution est du 19 Novembre 1529.

fidérable; elle obtint de François Premier qu'il envoyât Rabodange à l'Empereur & au Roi des Romains, pour traiter de cette affaire. L'Empereur donna toutes les espérances nécessaires pour amuser François Premier, il parla d'une entrevue, il envoya en France Courbaron, Gentil-homme de sa Chambre, pour la proposer. François Premier de son côté envoya successivement de Tombes & Sillery en Allemagne, pour convenir du temps & du lieu; le Roi d'Angleterre s'alarmoit déjà de tous ces pourparlers; le Pape demandoit avec chagrin à l'Empereur si c'étoit aux dépens de Gênes & du Milanès qu'il s'accordoit avec son rival; en même-temps il se plaignoit à François Premier du secret qu'il lui faisoit de ses négociations avec l'Empereur. Toutes ces inquiétudes furent bientôt dissipées, l'entrevue manqua, comme avoit manqué l'affaire du duel, sans qu'on ait su bien précisément par la faute de qui. On s'ac-

1532.

cusa de part & d'autre de peu de sincérité, ce fut François Premier qui fit dire à l'Empereur, par la Pommeraye son Envoyé, qu'il trouvoit les conjonctures actuelles peu propres à une entrevue; l'Empereur en convint; le Traité de Cambrai subsista dans toute sa rigueur, & les négociations avec la Ligue de Smalcalde continuerent.

Vers le même-temps Soliman se préparoit à faire une irruption en Hongrie. L'influence que les affaires de ce royaume avoient alors sur le système politique de l'Europe, demande qu'on les reprenne de plus haut. Louis, Roi de Hongrie & de Bohême, de la Maison de Jagellon, avoit contracté une double alliance avec Ferdinand, frere de Charles-Quint; il avoit épousé Marie, sœur de ces deux Princes, & Ferdinand avoit épousé Anne Jagellon sa sœur.

En 1526 Soliman étant entré en Hongrie à la tête de cent cinquante mille hommes, Louis lui livra bataille dans les plaines de Mohacs,

Belcar. l.
no. n. 37.

près des bords du Danube, la per- 1532.
dit & fut submergé dans des marais.

Le Trône de Hongrie étoit électif, mais dans tous les États électifs, on avoit égard au titre le plus apparent. Ferdinand étoit doublement beau-frere du dernier Roi, il se fit élire par une partie des Hongrois, mais une autre brigue nomma au Trône de Hongrie Jean de Zapols, Vaivode de Transylvanie, & Comte de Scepus. Celui-ci trop foible pour soutenir ses droits contre la puissance de la Maison d'Autriche, trop courageux pour les abandonner, osa implorer l'appui des Turcs contre des Chrétiens; il se rendit tributaire du Sultan, qui, en 1529 & 1530, conquit toute la basse Hongrie, en garda pour lui les principales Places, comme Cinq-Eglises, Bude, Albe-Royale, Strigonie, Altenbourg, & poursuivant ses conquêtes le long du Danube, alla mettre le siège devant Vienne; mais il fut obligé de le lever avec perte de soixante mille hommes. Il jura

Mém. de
Du Bellay
liv. 4.

1532. en partant de revenir bientôt avec un appareil plus terrible, & c'étoit cette menace qu'il effectuoit en 1532.

L'Empereur n'avoit rien négligé pour persuader que c'étoit François Premier qui provoquoit ces irruptions du Turc dans la Hongrie & dans l'Autriche. Il est difficile de décider jusqu'à quel point cette imputation étoit calomnieuse ; & puisque François Premier a certainement fini par être l'Allié des Turcs , qu'importe qu'il l'ait été dix ans plutôt ou plus tard ? Guichardin ne balance pas à lui imputer au moins cette dernière expédition de 1532. Les Historiens François relevent Guichardin sur ce fait. François Premier défavouoit alors ces prétendues intelligences, (1) & sa franchise peut faire penser qu'il n'avoit eu au-

Guicciard.
l. 20.

(1) Dans des Instructions données à son Ambassadeur à Rome, il dit avoir appris que le Cardinal Dosme y semoit ce bruit-là, & il soutient, selon la formule ordinaire, que ce Cardinal *en a menti par la gorge*.

un commerce secret avec les Turcs, avant le temps où il prit le parti de traiter ouvertement avec eux. Un événement imprévu qui arriva cette même année 1532, semble prouver ce fait indifférent. François Premier reçut une ambassade (2) du Vaivode de Transylvanie, qui lui demandoit une épouse & de l'argent. Le Vaivode vouloit s'allier à François Premier & demandoit une Princesse du sang de France. Le Roi lui destina Isabelle d'Albret, sœur du Roi de Navarre ; ce n'étoit pas proprement une Princesse du Sang, mais son frere étoit beau-frere du Roi. Quant à l'argent, le Roi consentit de lui en fournir, mais sous deux conditions qui prouvent, l'une son respect pour les Traités, l'autre l'éloignement qu'il avoit alors pour l'alliance des Turcs. La premiere fut que cet argent ne seroit point employé à faire la guerre au Roi des Romains, parce qu'il étoit compris

(2) L'Ambassadeur se nommoit Jérôme de Lasco.

1532. dans le Traité de Cambrai, mais seulement à réparer les ravages qu'avoit causés le passage des Turcs. La seconde fut que le Vaivode renonceroit à employer le secours des Turcs.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

Macaut, Valet-de-chambre du Roi, fut chargé de porter l'argent au Vaivode; mais, chose singulière! le Vaivode n'ayant pas voulu se soumettre aux conditions que le Roi lui imposoit, eut la bonne foi de ne point accepter l'argent, & Macaut le rapporta en France. Quelle leçon ce petit Protégé des Turcs osoit donner à de grands Princes Chrétiens, à qui, en pareil cas, les plus fausses promesses n'auroient rien coûté!

Belcar. 1.
20. n. 37.

L'accueil que François Premier fit dans ces conjonctures à Balançon, Ambassadeur de l'Empereur, réveilla les soupçons que sa conduite envers la Vaivode auroit pu dissiper. L'Empereur croyant ou feignant de croire que François Premier provoquoit l'armement du Turc, affecta de lui envoyer demander solennellement du secours comme à son ami & à son

allié. » Le Roi, disoit l'Ambassadeur,
 » ne pouvoit faire moins pour une
 » si sainte & si importante expédi-
 » tion , où il s'agissoit de l'intérêt
 » de toute la Chrétienté , que de
 » fournir beaucoup d'argent , de
 » prêter sa Gendarmerie & sa flot-
 » te. «

1532.

François sentit l'ironie , & la re-
 poussa fortement. » Je n'ai point
 » d'argent à fournir , dit-il , ce n'est
 » point en Banquier que je (1) se-
 » conde mes Alliés. Je ne prête point
 » ma Gendarmerie, je la mene moi-
 » même aux combats. Ma flotte ,
 » inutile pour l'expédition de Hon-
 » grie , est nécessaire pour garantir
 » mes provinces de Languedoc &
 » de Provence des Pirates dont la
 » Méditerranée est infestée. Mais si
 » l'Empereur craint à la fois pour
 » la Hongrie & pour l'Italie , parta-
 » geons les efforts de la défense com-
 » mune , qu'il se charge de défendre

(1) Il avoit pourtant consenti à seconder le Vainqueur en Banquier.

1532. » la Hongrie , j'irai à la tête de cin-
» quante mille hommes défendre
» l'Italie. «

Ce n'étoit ni l'argent , ni la Gendarmerie , ni la flotte de François Premier que Charles-Quint demandoit, c'étoit une pareille réponse. Il ne manqua pas de la publier à la Diète de Ratisbonne & dans toute l'Europe, avec des circonstances aggravantes , pour appuyer l'imputation qu'il faisoit à son rival d'avoir appelé Soliman dans la Hongrie.
» Vous voyez, disoit-il , qu'il tarde
» à cet ambitieux de mettre à profit
» l'embarras qu'il m'a fuscité. Il brû-
» le d'envahir de nouveau l'Italie , à
» laquelle mes armes l'ont forcé de
» renoncer. Digne allié, digne com-
» plice des infideles , il trame avec
» eux la ruine de la Chrétienté , fou-
» lant aux pieds la religion , l'hon-
» neur , les engagements les plus fa-
» crés. «

✓ La vraisemblance donnoit du poids à ces discours ; François avoit peine à en détruire l'impression , quoiqu'il

montrât le plus grand zele contre les Turcs , quoiqu'il fût proposer au Pape par Dinteville , Evêque d'Auxerre , son Ambassadeur à Rome , une Ligue générale contr'eux ; quoique dans une nouvelle entrevue (1) avec le Roi d'Angleterre à Calais , les deux Rois se fussent engagés par un Traité (1) à rassembler une armée de quatre-vingt mille hommes pour *obvier aux dampnées conspirations & machinations , & résister aux dampnés efforts & violences du Turc , ancien ennemi & adversaire de nôtre sainte Foi.* Tout ce zele parut moins sincere qu'un certain article inséré dans ce Traité ne parut suspect ; & *prendrons le chemin ,* disoient les deux Rois, *que nous verrons être*

Traité du
28. Octobre
1532.

(1) On avoit expressément stipulé que cette entrevue se feroit *sans drap d'or ni d'argent* ; on se fouvenoit encore de la dépense qu'avoit entraînée le fameux *camp du drap d'or*. Lettre écrite de Windsor , le 10 Septembre 1532.

(2) Il y avoit eu la même année entre les deux Rois un autre Traité , signé le 30 Avril à Westminster par Henri VIII. & le 21 Mai à Château-Briant , par François I.

plus à propos & nécessaire pour nous
 1532. *trouver au-devant dudit Turc.* L'Empereur rapprochant cet article de la réponse faite à son Ambassadeur , insinuoit que ce seroit en Italie que les deux Rois iroient chercher Soliman , pendant qu'il seroit en Hongrie.

Mém. de
 Du Bellay ,
 liv. 4.

Sleidan.
 Commentar.
 L. 8.

Les plaintes de l'Empereur , répandues depuis long-temps dans l'Allemagne , y révoltoient tous les esprits contre François Premier. Langei , témoin des mauvais effets qu'elles produisoient , en avoit d'autant mieux senti la nécessité de s'assurer du parti Protestant. Le Roi balançoit depuis long-temps à s'engager dans la Ligue de Smalcade par respect pour cette Religion qu'on l'accusoit de braver , & pour ce Traité de Cambrai qu'on l'accusoit de violer. Entraîné enfin par les fougueuses sollicitations de Henri VIII , & par les sages remontrances de Langei , il consentit à faire un Traité avec les Princes Protestans d'Allemagne , mais ce ne fut qu'une Ligue

défensive. Elle fut conclue à Eslinguen. Il consigna cent mille écus entre les mains des Princes de Baviere, pour être employés à leur défense seulement ; il insista sur la condition qu'on n'en feroit aucun usage à moins qu'on ne fût attaqué ; il croyoit, à la faveur de cette restriction, ne donner aucune atteinte réelle à la paix de Cambrai ; cependant il avoit renoncé un peu indistinctement à se mêler des affaires de l'Allemagne.

C'eût été trop pour l'Empereur d'être attaqué à la fois à l'ouest de l'Allemagne par les Princes Protestans, & au sud-est par le Turc ; il fut habilement assoupir la Ligue de Smalcade, en accordant aux Réformés le libre exercice de leur Religion jusqu'au Concile général qu'il promettoit de faire convoquer dans six mois, & que les Protestans croyoient desirer ou feignoient de desirer. Par cette indulgence non-seulement il désarma les mécontents prêts à éclater, mais encore il réunit les Protec-

1532.

Mém. de
Du Bellay
liv. 3.

1532. — tans avec les Catholiques dans une utile émulation contre les Turcs ; ils s'empresserent tous à l'envi de fournir des troupes , & en peu de temps l'Empereur , qui faisoit alors sa premiere expédition importante , se vit sur les frontieres de la Hongrie à la tête de deux cens mille hommes , dont il y en avoit trente mille de cavalerie. (1)

On ne connoissoit plus depuis plusieurs siècles l'usage de ces innombrables armées ; mais celle-ci étoit nécessaire pour résister à Soliman , qui , pour réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Vienne , s'avançoit avec une armée de trois cens mille chevaux , sans compter l'infanterie. Ces armemens épouvantables qui sembloient devoir inonder de sang cette partie de l'Europe , ne servirent qu'à lui donner un spectacle singulier. L'immensité des préparatifs , la lon-

(1) Baucaire dit qu'il y avoit trente mille hommes de cavalerie , & quatre vingt dix mille d'infanterie , ce qui paroît plus vraisemblable. Belcar. *Iv.* 26. n. 39.

gueur du chemin , la difficulté de faire mouvoir cette multitude énorme , furent cause que Soliman arriva très-tard en Hongrie. Il avoit publié qu'il alloit marcher directement à l'Empereur , se mesurer avec lui dans une bataille , & décider de la destinée des deux Empires ; il ne fit rien de tout cela , il ravagea quelques terres , se montra & se retira. Il sembla craindre l'Empereur qui le craignoit encore plus , en faisant pourtant bonne contenance ; (1) & comme enfin les Turcs se retirèrent , cela s'appella les avoir vaincus & forcés à la retraite. Mais on respecta cette retraite , on ne la troubla point , on s'assura bien qu'ils étoient partis , de peur qu'ils ne revinssent ; on ne voulut pas même , comme il étoit si naturel & si aisé de le faire , s'arrêter.

1532.

(1) » Il parcouroit les rangs , chevauchant tout armé , disant qu'il tueroit ce chien de Turc , & n'y a personne qui me sçeut garder que je ne me trouve en personne à la Bataille.

Le fameux Astrologue Luc Gauric , lui indiqua les 15. premiers jours d'Octobre , sur-tout le 5. comme des jours heureux pour combattre le Turc.

1532.

Guicciard.
l. 20.

en Hongrie pour soumettre ce royaume à la domination de Ferdinand ; on se contenta d'y envoyer quelque infanterie Italienne , *qui se révolta* , dit Guichardin , *sans pouvoir dire pourquoi* , & qui reprit brusquement la route de l'Italie , en brulant sur son passage les villages & les bourgs , pour se venger , disoit-elle , sur l'Allemagne de tant d'incendies & de ravages dont les Allemans avoient rempli l'Italie.

Sleidan.
Commentar,
l. 8.

L'Empereur accusa de cette sédition des troupes Italiennes, le Cardinal Hyppolite de Médicis , que le Pape avoit envoyé à l'armée de Hongrie en qualite de Légat Apostolique , & il le fit arrêter. C'étoit la destinée de Charles-Quint de faire prisonniers les Rois , les Papes & les Cardinaux , & c'étoit la destinée des Papes & des Cardinaux du nom de Médicis , d'être faits prisonniers au moins une fois dans leur vie. Léon X. l'avoit été à la bataille de Ravenne , avant son exaltation ; Clément VII. l'avoit été dans Rome ; le
Cardinal

Cardinal Hyppolite de Médicis (1) le fut à l'armée de Hongrie ; mais la détention de ce dernier fut courte. L'Empereur sentit de lui-même les conséquences du nouvel affront qu'il faisoit au Pape , il fit de grandes excuses & au Pape & au Cardinal ; & cette affaire , qui eût pu devenir très-considérable , fut étouffée dans sa naissance.

Soliman , au retour de cette ridicule expédition , la seule de cette espece qu'il eût jamais à se reprocher , fit une entrée triomphante dans Constantinople , pour avoir , disoit-il , empêché l'Empereur de conquérir la Hongrie.

(1) Ce Cardinal étoit furieux de l'être. » Il ne pouvoit , disoit-il , endurer que le Duc Alexandre son Cousin , plus jeune que lui , plus mal né que lui , plus bas en race que lui , moindre de savoir & de toutes choses , fust choisi pour avoir tous les biens & les honneurs de ce monde , & lui demourer un Prêtre pour tout potage ; il ne parloit que de faire révolter Florence & Sienne , il entretenoit pour cela des liaisons avec la France , & peut être fut-ce la véritable cause de sa détention. (Lettre de l'Evêque d'Auxerre au Grand-Maître de Montmorency , du 7 Mars 1532).

CHAPITRE V.

Affaires d'Italie, Ligue de Bologne.

1533. **C**E qui avoit pu contribuer à la
Pâques le négligence avec laquelle l'Empereur
13 Avril. venoit de traiter les affaires de Hon-
 grie, c'étoit l'impatience qu'il pres-
Guicciard. soit de retourner en Italie, où il lui
l. 20. restoit encore bien des choses à ré-
 gler. Il ne croyoit pas avoir assez
 fermé à François Premier l'entrée de
 ce pays, quoique par son Traité
 avec les Puissances Italiques, il les
 eût toutes engagées à la défense res-
 pective de leurs Etats. Ce Traité
 n'avoit paru exclure les François que
 du royaume de Naples & du Duché
 de Milan, Gênes n'étoit pas nom-
 mément comprise dans les rénoncia-
 tions du Roi, c'étoit donc toujours
 une porte qui restoit à François Pre-
 mier pour rentrer en Italie, & pour
 y renouveler les troubles. A la vé-
 rité le Roi, par le Traité de Cam-

brai , avoit renoncé indistinctement à toute prétention sur l'Italie ; cette renonciation indéfinie sembloit embrasser Gênes comme tous les autres Etats de l'Italie : mais l'Empereur , pour ne laisser aucune équivoque , vouloit former une confédération nouvelle de toutes les Puissances Italiques, & y comprendre nommément les Génois , non comme Républicains , mais comme sujets de l'Empire. Il eut pour cet objet une nouvelle entrevue avec le Pape , & encore à Bologne. Le Pape y prit plus que jamais le caractère de Pere commun des Fideles , & d'Arbitre de la Chrétienté. Pour prouver à François Premier qu'il ne prétendoit point prendre d'engagement considérable contre la France , il lui fit dire qu'il voudroit bien avoir aussi une entrevue avec lui , lorsque l'Empereur auroit quitté l'Italie. Tout ce regne est plein d'entrevues & de conférences entre les Souverains , qui n'en vivoient pas plus en paix pour cela.

C H A P

Affaires d'Italie.

1533. C E qui avoit

Pâques le négligence avec
13 Avril. venoit de traite

grie , c'étoit l'im

Guicciard. soit de retourne
l. 20. restoit encore l

gler. Il ne croi

fermé à Francoi

ce pays , que

avec les Puiss

eût toutes en

pective de l

n'avoit paru

du royaume

de Milan

mément

tions du

une po

mier

v. r.

10

l'opération habile triom-
pholu que François en-
Ambassadeurs à Bolo-
gner aux opérations
, & pour y défendre
les deux Rois, de con-
Ambassadeurs d'Angle-
ois chargea donc les
Grammont & de Tour-
nons fieres & menaçan-
tes qu'ils auroient la li-
bre selon les conjonc-
toit à craindre que le
gettât absolument entre

1553-

Guicciard.

L. II.

Donnoient de grandes plaintes sur les
qu'ils faisoient dans la perception de l'An-
née tant propines grosses sans cause ny
raison. Il convient payer Haylliers, Bouteurs,
Chambriers, Prochocataires, leurs
Femmes & Varletz, & pour la restauration
des villes, qu'ils appellent (*Sack*) combier
de ce provenu ayt esté ordonné
employé à faire la guerre au Roi, & sur-
venant la grande multiplication de Bulles, on il
est besoin d'en avoir que une, & si se
font plusieurs autres choses inutiles, on
ne a aucune raison ne apparence, de faire
semble que ce soit un vray esloy & non a
un argent..... mesmement on est bien fero-
ce des grosses sommes de deniers qui se payent
pour le faict des *Palyons* (*Pallium*) mesmement
ce soit chose morte (*puerore*)

1533.

La retraite précipitée de Soliman avoit enlevé à François Premier & à Henri VIII. ou l'occasion de faire éclater leur zele , ou le prétexte d'envahir l'Italie. Mais les affaires de Soliman n'étoient pas les seules qui les occupassent à Calais ; ils en traitoient d'autres qui intéressoient le Pape , & qui lui inspiroient ce desir d'avoir une entrevue avec François Premier. L'affaire du Divorce étoit alors dans sa crise , le Pape l'avoit évoquée à Rome , Henri VIII. indigné vouloit humilier le Pape , & sollicitoit François Premier de concourir avec lui à la convocation d'un Concile , sachant qu'on ne pouvoit rien proposer de plus embarrassant pour le Pape. Henri confioit avec amertume & avec violence à François toutes ses plaintes contre Clément. François , qui s'attachoit sans cesse à le calmer , étoit obligé de flatter son ressentiment par d'autres plaintes qu'il faisoit aussi contre le Pontife , pour ne pas rendre sa modération suspecte à son fougueux al-

lié. Cette modération habile triompha , il fut résolu que François en-
voyeroit des Ambassadeurs à Bolo-
gne , pour veiller aux opérations
de l'entrevue , & pour y défendre
les intérêts des deux Rois , de con-
cert avec les Ambassadeurs d'Angle-
terre. François chargea donc les
Cardinaux de Grammont & de Tour-
non d'instructions fieres & menaçan-
tes , (1) mais qu'ils auroient la li-
berté d'adoucir selon les conjonc-
tures ; car il étoit à craindre que le
Pape ne se jettât absolument entre

1533.

Guicciardi

l. 20.

(1) Elles contenoient de grandes plaintes sur les
abus qui se glissoient dans la perception de l'An-
nate. » Se payent propines grosses sans cause ny
» raison , & si convient payer Huyssiers, Buveurs,
» Ortolans, Chambriers , Prothonotaires , leurs
» Serviteurs & Varletz , & pour la restauration
» des Apôtres , qu'ils appellent (*Sacka*) combien
» que l'argent de ce provenu ayt esté ordinaire-
» ment employé à faire la guerre au Roi , & outre
» cela y a grande multiplication de Bulles , ou il
» ne seroit besoin d'en avoir que une , & si se
» payent plusieurs autres choses frustratoires , où
» il n'y a aucune raison ne apparence , de sorte
» qu'il semble que ce soit un vray engin & retz à
» prendre argent..... mesmement on est fort scan-
» dalisé des grosses sommes de deniers qui se payent
» pour le faict des *Palyons* (*Pallium*) combien
» que ce soit chose mere (*purement*) spirituelle.

1533.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

les bras de l'Empereur , il ne lui falloit même que de la foiblesse pour cela , & il lui falloit du courage pour soutenir la neutralité entre l'Empereur present & ses ennemis absens. Les Ambassadeurs François devoient donc parler beaucoup de Concile , mais ils devoient d'un autre côté faire la proposition la plus flatteuse pour le Pape , & la plus propre à le détacher du parti de l'Empereur , celle du mariage de Catherine de Médicis avec le Duc d'Orléans , second fils de France. Le Pape à qui l'on avoit déjà insinué quelque chose de cette proposition , & qui regardoit avec raison l'alliance du Sang de France comme le comble des Grandeurs pour la Maison de Médicis , trouva bon & fit trouver bon à l'Empereur que les deux Cardinaux entraissent aux conférences de Bologne , revêtus de tous les pouvoirs nécessaires pour traiter au nom du Roi. Au moyen de cette admission , ce n'étoit plus une simple entrevue de deux Monarques qui con-

férent à l'amiable de leurs affaires ,
c'étoit un Tribunal érigé au Pape
dans Bologne , pour y juger la cause
politique de l'Italie , contradictoire-
ment plaidée en sa présence par
l'Empereur en personne , & par les
Représentans du Roi de France.

1533.

Sur la proposition que faisoit l'Em-
pereur d'une Ligue défensive de l'I-
talie , dans laquelle les Génois fe-
roient compris , les Ambassadeurs de
France disoient que rien ne pou-
voit enlever au Roi le droit de sou-
mettre & de châtier des sujets re-
belles , puisqu'il ne s'étoit point dé-
pouillé de ce droit par le Traité de
Cambrai ; que s'il avoit voulu sa-
crifier ses droits sur Gênes , il les au-
roit sacrifiés expressément , comme
il avoit fait à l'égard du royaume
de Naples & du Milanès ; que ce
ne feroit point troubler la paix de
l'Italie que de punir les révoltes des
Génois ; que le Traité de Cambrai
étoit la loi commune de l'Empereur
& du Roi de France , loi à laquelle
on ne pouvoit après coup ni ajou-

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

Guicciard;
l. 20.

1533. ter, ni déroger ; loi dont l'exécution stricte & pleine avoit été jurée sous la soumission respective aux censures du Saint Siege, en cas de contravention ; que par cette soumission le Pape ayant été constitué Juge de l'exécution du Traité de Cambrai, il ne devoit point se rendre Partie contre le Roi de France, en entrant & en faisant entrer les Génois dans la Ligue proposée. Ils ajoutoient en particulier que le Roi, dans l'entrevue qu'il devoit avoir incessamment avec le Pape, le rendroit seul arbitre de ses prétentions sur Gênes, & sur-tout ils lui remettoient sans cesse devant les yeux l'éclat qu'alloit répandre sur toute la Maison de Médicis le mariage de Catherine & du Duc d'Orléans.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

L'Empereur ne se bornoit point à la proposition de faire entrer les Génois dans la Ligue contre la France, il en faisoit une encore d'une toute autre conséquence ; il proposoit d'avoir en Italie une armée toujours subsistante pour la défense de

ce pays , tant contre les François que contre les Turcs ; il vouloit que cette armée fût entretenue par les Puissances confédérées d'Italie , dont chacune fourniroit son contingent , qui seroit conigné chaque mois entre les mains d'un Banquier Génois. L'Empereur devoit disposer seul de cette armée , & lui seul ne devoit rien fournir pour son entretien.

1533.

Les Ambassadeurs François ne manquerent pas de répondre que si l'Empereur avoit toujours en Italie une armée prête à se porter partout où il voudroit , il faudroit que le Roi de France , pour sa sûreté , en eût une aussi dans le Dauphiné , ou dans le Marquisat de Saluces ; alors que n'auroit pas à craindre l'Italie de la proximité perpétuelle de deux armées ennemies ? S'observeroient-elles toujours sans qu'il leur échappât aucune hostilité ? D'ailleurs , sans parler des conditions inégales que l'Empereur imposoit à ses Alliés , en prenant pour lui tous les

Guicciardi

l. 20.

1533. avantages , en faisant tomber sur eux toutes les charges , la liberté de l'Italie n'auroit-elle rien à craindre d'une armée remise ainsi entre les mains puissantes & ambitieuses de l'Empereur ? N'étoit-ce pas proposer à l'Italie de se forger à grands frais des chaînes à elle-même ?

Ces raisons étoient sensibles, elles entraînerent ; mais comme la contestation avoit deux objets , la Ligue & l'Armement , on prit le parti de satisfaire l'Empereur en formant la Ligue , & le Roi de France en rejetant l'Armement perpétuel. Si l'Empereur n'avoit proposé l'Armement que pour faire passer la proposition de la Ligue , il eut satisfaction entière.

24. Février
1533.

Le Pape refusa long-temps d'entrer dans cette Ligue , il y entra de mauvaise grace , & avec des dispositions qui promettoient peu de zèle ; mais enfin il y entra : on fixa de nouveau les contributions , & l'Empereur n'en fut point exempt ; mais ces contributions ne devoient avoir

lieu qu'en cas que la guerre s'allumât
en Italie. (1)

1533.

Antoine de Leve fut fait Général
de l'armée non existante de la Li-
gue. On lui assigna vingt-cinq mille
écus par mois pour son entretien
particulier, & pour celui de quel-
ques Officiers qui devoient rester
avec lui dans le Milanès, afin d'être
prêts à lever des troupes aussi-tôt
que le besoin l'exigeroit ; c'est-à-
dire, encore un coup, aussitôt que
l'Italie seroit menacée, & non selon
le plan d'Armement perpétuel qu'a-
voit proposé l'Empereur.

Mém. de
Du Bellay
liv. 4.

(1) Pour concilier la date & les dispositions du
Traité de Bologne, tel qu'il est rapporté dans le
Corps Diplomatique au 23 Décembre 1529, avec
le récit de tous les Historiens, il faut nécessaire-
ment distinguer deux Traités de Bologne, l'un en
1529, lorsque Charles Quint alla recevoir la cou-
ronne Impériale ; l'autre en 1533. Ce dernier n'est
point rapporté dans le Corps Diplomatique, mais
il est détaillé par tous les Historiens, & on voit
par un acte du 8 Janvier 1533, inséré dans le
Corps Diplomatique, que l'Empereur étoit alors
à Bologne. Sléidan, Guichardin, du Bellay, &c.
disent qu'alors il renouvela & qu'il étendit le
premier Traité de Bologne. Du Bellay rend compte
du second comme on vient de le faire.

1533.

Malgré toutes les sollicitations de ce Prince , ce ne fut pas non plus comme sujets de l'Empire , mais comme Républicains , que les Génois entrèrent dans la Ligue.

Les Vénitiens furent les seuls qui refuserent absolument d'y entrer ; le Duc d'Urbain qui promettoit de les y faire consentir , y perdit tout son crédit. Ils prirent le parti qu'ils auroient peut-être toujours dû prendre , celui de rester entièrement neutres. Ils s'en firent un mérite auprès des Ambassadeurs François , ils les assurèrent que le desir de conserver l'amitié de la France avoit été le principal motif de leur refus ; ils ne tinrent pas tout-à-fait le même langage à l'Empereur ; ils lui dirent que l'intérêt de la liberté de l'Italie n'exigeoit rien d'eux au-delà des engagements pris par le dernier Traité de paix ; qu'ils ne pouvoient s'obliger à prendre la défense de Gênes sans s'exposer au ressentiment des Turcs , avec lesquels ils avoient le bonheur d'être en paix , & qui vouloient ti-

Guicciard.
L. 20.

rer vengeance de quelques ravages que la flotte Génoise , commandée par André Doria , avoit faits depuis peu sur les terres du Grand Seigneur. Il fallut que l'Empereur se contentât de ces raisons.

1533.

Le Traité de Bologne contenoit un article dont la France avoit d'autant plus lieu de se plaindre qu'il n'avoit qu'un rapport indirect à la défense de l'Italie ; c'étoit une assignation de quelques pensions aux Suisses , pour qu'ils cessassent de fournir des soldats à la France. Il paroît qu'ils n'accepterent point ces pensions au prix qu'on y mettoit , du moins il est sûr qu'ils persévérerent dans l'alliance des François. Les Cantons Catholiques (car la Réforme avoit déjà divisé la République) avoient envoyé un Député à Bologne pour s'assurer des secours du Pape & de l'Empereur , en cas qu'ils fussent attaqués par les Cantons qui s'étoient soustraits à l'autorité du S. Siege. On profita de l'occasion pour inviter ce Député à entrer dans la

1533.

Ligue au nom de ses Maîtres ; mais comme il vit qu'elle se formoit contre leur Alliée , il répondit sensément que ses pouvoirs ne l'autorisoient pas à conclure un pareil Traité.

Pendant toutes ces années où la France fut sans ennemis déclarés , les élémens lui firent la guerre , l'extrême dérangement des saisons y perdit tout. Leur inégalité régulière , leur vicissitude utile avoient disparu. Pendant cinq ans entiers , depuis 1528 , jusqu'en 1533 , on ne vit pas deux jours de gelée de suite ; l'été régnoit seul dans la nature , il l'énervoit , il l'épuisait ; la terre produisoit continuellement par faiblesse , & n'amenoit rien à maturité ; les insectes dévorans , les animaux destructeurs se multiplioient horriblement ; les grains étoient rongés avant d'être produits ; bientôt la famine & la peste couvrirent la face de la France , & lui enleverent un quart de ses habitans. On ne pouvoit ni nourrir les pauvres , ni se

courir les malades , ni réprimer les voleurs qui portoient par-tout le brigandage & l'infection. Les châteaux , les grandes villes se fortifioient contr'eux ; les bourgs , les villages , les chemins en étoient infestés. Mézeray , dans sa grande Histoire , étale avec force des détails à la fois dégoutans & effrayans de la désolation universelle. Parmi les traits dont il charge cette douloureuse peinture , on trouve un fait qui ne peint que trop bien les derniers excès de la misere.

» Une pauvre femme , dit-il ;
 » ayant trouvé un petit morceau
 » de pain noir & fort sec , son enfant
 » qu'elle tenoit à la mammelle ayant
 » à peine un an , le lui arracha d'en-
 » tre les mains , & le mangea de si
 » grande avidité , que la mere ayant
 » amassé quelques miettes qui tom-
 » boient dans son giron , il se mit à
 » crier , à se débattre , & à les lui
 » ôter de la bouche avec ses petits
 » doigts. «

On recourut aux premiers ali-

1533.

mens des hommes sauvages , aux glands & aux racines de fougères , dont on imagina de faire une espèce de pain. La mauvaise nourriture n'appaise un instant la faim que pour appeller la peste ; ce pain de gland produisit une maladie inconnue , à qui la rapidité de ses ravages fit donner le nom de *poussé-galand*. Ces fléaux ne se bornerent point à la France , ils affligèrent aussi l'Italie , & du moins ils y suspendirent la rage de la guerre , le plus cruel de tous les fléaux , puisqu'il réunit le mal physique & le mal moral.



CHAPITRE VI.

Entrevue du Pape & du Roi à Marseille. Mariage de Catherine de Médicis avec le Duc d'Orléans. Mort de Clément VII.

LA foible accession du Pape à la Ligue ne rassuroit point l'Empereur sur ses dispositions; il croyoit lui voir depuis long-temps un penchant secret pour la France; bientôt ce penchant devint une liaison publique & avouée; le Pape ne fit point mystère à l'Empereur des espérances qu'on lui donnoit de marier sa parente au Duc d'Orléans. L'Empereur, pour empêcher cette alliance qui alloit unir François & Clément par des nœuds trop intimes, proposa le mariage de Catherine de Médicis avec le Duc de Milan, qui n'avoit point encore épousé la Princesse de Dannemarck; mais le Pape

Guicciardi
l. 20.

1533.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

ne trouvoit point dans cette alliance ce qui le flattoit dans l'autre, l'honneur d'unir sa Maison à la plus illustre Maison de l'Europe; il répondit à l'Empereur qu'il étoit trop tard, que les propositions de François Premier étoient les plus anciennes, & qu'il lui feroit mal de refuser l'honneur qu'un si grand Roi vouloit lui faire. A ces raisons de décence, il ajouta des motifs d'intérêt. Catherine ne pouvoit, disoit-il, se marier que du consentement du Roi, parce que les grands biens (1) qu'elle tenoit de la succession de sa mere, étoient situés en France, & pouvoient être confisqués, si le Roi n'approuvoit pas son mariage. L'Empereur enlevait au Pape cette dernière excuse, en offrant de donner en échange de ces biens qui pourroient être confisqués, des terres beaucoup plus

(1) Les biens de la Maison de Boulogne, & de la Maison de la Tour d'Auvergne, portés dans la Maison de Medicis par le mariage de Madeleine de Boulogne avec Laurent de Médicis.

considérables dans le Milanès, & en se chargeant de les faire céder à perpétuité, par le Duc de Milan, à Catherine de Médicis, sous l'investiture de l'Empereur même; mais si Charles-Quint pouvoit procurer à l'intérêt ce dédommagement, il n'avoit rien à opposer à la vanité si naturelle qui entraînoit Clément vers l'alliance de la France.

1533.

Charles-Quint tomboit quelquefois dans l'erreur de juger de François Premier par lui-même, & de le croire aussi rusé que lui : en considérant l'énorme disproportion des deux Maisons, il ne pouvoit se persuader qu'un Roi de France recherchât sérieusement pour son fils l'alliance d'une Médicis. » N'embrassez-vous pas une belle chimere, » disoit-il au Pape, ne craignez-vous point qu'après avoir présenté cet appât à votre vanité crédule, pour vous engager dans ses intérêts, le Roi de France ne trompe vos espérances? Mais pourquoi

Guicciardi

l. 20.

1533. » en courir les risques? vous pou-
 » vez favoir votre fort : demandez
 » aux deux Cardinaux Ambassa-
 » deurs , s'ils ont un pouvoir pour
 » traiter de ce mariage. «

Mém. de
 Du' Bellay ,
 liv. 4.

Lorsque l'Empereur parloit ainsi, les articles étoient déjà dressés (1); mais le Pape ne vouloit pas lui dire son secret , il feignit de prendre l'inquiétude que l'Empereur vouloit lui inspirer. Il promit de faire la question aux Ambassadeurs , qui de concert avec lui répondirent. » Le
 » Roi nous a donné ce pouvoir ver-
 » balement ; il nous l'a confirmé par
 » toutes ses Lettres ; nous n'avons
 » à la vérité aucun acte signé ni scellé
 » à vous présenter , mais nous ne
 » demandons que le temps de dé-
 » pêcher un courier en France , &
 » nous vous répondons qu'il nous
 » rapportera un pouvoir en bonne
 » forme. «

Le pouvoir arriva en effet. Il ne

(1) Lettre des Cardinaux de Tournon & de Grammont , à François I, du 21 Janvier 1533.

ferma point encore la bouche à l'Em-
pereur. » Ce n'est, dit-il au Pape,
» qu'un nouvel artifice, ce pouvoir
» est démenti par des instructions
» secrettes ; exigez que les Ambaf-
» sadeurs terminent, vous les ver-
» rez chercher des subterfuges, dire
» qu'il faut attendre de nouveaux
» ordres, &c. «

1533.

Le Pape demanda donc à terminer. Les Ambassadeurs offrirent de faire dresser à l'instant le contrat, & de le signer.

L'Empereur confondu par la bonne foi de François Premier, insista pourtant encore ; il n'avoit plus de soupçons à inspirer, mais il lui restoit des périls à montrer dans un avenir incertain. » Catherine, disoit-il, est l'héritiere légitime de la
» Toscane, François le prétendra
» du moins, lorsque son fils l'aura
» épousée. Il ne cherchera qu'à ren-
» verser la fortune d'Alexandre de
» Médicis, pour élever celle du Duc
» d'Orléans. «

Cette raison fit peu d'impression

1533. sur le Pape , qui ne songea plus qu'à l'entrevue qu'il devoit avoir avec François Premier.

Mém. de Du Bellay ,
liv. 4. L'Empereur ne pouvant empêcher cette entrevue , voulut du moins persuader au Pape qu'il lui avoit promis d'y exiger trois choses du Roi. La première , qu'il n'innovât rien en Italie , & qu'il ratifiât les Traités de Madrid & de Cambrai. La seconde , qu'il fît désister le Roi d'Angleterre de la poursuite du Divorce. (1) La troisième , qu'il consentît à la convocation d'un Concile. Pour ce dernier article , le Pape ne l'avoit sûrement pas promis , du moins sincèrement.

Il répondit avec assez de fierté qu'il n'avoit rien promis , qu'il ne promettoit rien , qu'il n'avoit point de loix à prescrire au Roi de France , qu'il seroit plutôt dans le cas d'en recevoir de lui.

L'Empereur n'obtenoit plus rien

(1) Cette affaire n'étoit point encore terminée alors.

du Pape ; avant de quitter Bologne ,
il avoit demandé trois Chapeaux , il
n'en eut qu'un.

1533.

Il quitta l'Italie fort mécontent ,
& pour s'attacher du moins le Duc
de Milan , lorsque le Pape s'éloignoit
de lui , il reprit la proposition du
mariage du Duc avec la Princesse de
Dannemarck sa niece.

Guicciard.
liv. 20.

Le Pape avoit proposé Nice dans
les Etats du Duc de Savoye , pour
le lieu de l'entrevue. François Pre-
mier témoignoît quelque répugnan-
ce à fixer ce lieu chez un prince qui
n'étoit rien moins que son ami , &
qui l'avoit , disoit-il , plusieurs fois
trompé. C'étoit précisément à cause
de cela que le Pape insistoit sur ce
choix du lieu de l'entrevue ; il vou-
loit saisir l'occasion de réconcilier le
Duc de Savoye avec le Roi , ce qui
eût été utile à tous deux , mais le Duc
étoit trop dévoué à l'Empereur. Le
Roi demanda que du moins la ville
& le château de Nice lui fussent re-
mis pour tout le temps de l'entre-
vue , mais le Duc , qui avoit consul-

Belcar. L.
20. n. 43.Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

1533.

Belcar. liv.
20. n. 48.

_____té l'Empereur, fit mille difficultés, comme si cette entrevue n'avoit pu se faire qu'à Nice : quelques prétentions que le Roi avoit sur Nice, & dont on rendra compte dans une dissertation particuliere, ajoutoit à ces difficultés. Le Pape & le Roi convinrent de Marseille, circonstance agréable pour le Roi, à qui le Pape donnoit une marque flatteuse de confiance & d'estime en venant le visiter dans ses Etats. Mais par la raison même qu'il se mettoit au pouvoir du Roi, il crut devoir prendre quelques précautions, soit contre sa propre foiblesse, soit contre l'idée qu'on pourroit s'en former ; il fit ses conditions, il stipula qu'il ne feroit fait aucun Traité entre le Roi & lui sur les affaires politiques pendant l'entrevue, & que le Roi ne lui demanderoit le Chapeau pour personne ; le Pape auroit voulu persuader que cette entrevue n'avoit d'autre objet que l'affermissement de la paix universelle, & la réunion des Princes Chrétiens

Chrétiens contre les Turcs; mais elle n'en avoit point d'autre que la célébration du mariage de Catherine de Médicis avec le Duc d'Orléans.

1533.

L'Empereur essaya encore vainement de rompre l'entrevue par de petites pratiques indignes d'un si grand Prince; quand il fut que le Pape se dispoſoit à paſſer en France ſur les galeres de Malte, il les demanda pour une expédition contre les Turcs, le Pape s'emprefſa de les céder, d'y joindre même les ſiennes, & ſe ſervit des galeres de France pour ſon voyage.

A l'entrée du Pape à Marſeille, il arriva un incident qui fit voir de quel éclat les Lettres & les connoiſſances peuvent quelquefois embellir les talens d'un homme d'Etat; il falloir haranguer le Pape, on avoit prévu cet inconvé-
nient, & on avoit chargé de la com-
miſſion un des hommes les plus éloquens du royaume, le Préſident Poyet, qui fut depuis Chancelier. Mais ce n'étoit qu'en François qu'il étoit éloquent,

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

Tome IV.

K

~~1533.~~ & il falloit haranguer en Latin.
1533. On lui fit un beau discours Latin qu'il entendoit à peine, & dont il chargea sa mémoire. Le jour même de l'entrée au matin, le Maître des cérémonies vint au lever du Roi pour fixer les objets auxquels le Pape desiroit qu'on bornât la harangue. Ce Pontife, jaloux à l'excès des bienfécances, ne vouloit pas permettre que dans un discours public qui lui étoit adressé, l'animosité glissât quelque trait dont l'Empereur ou tout autre Souverain eût à se plaindre. D'après cette instruction, il eût fallu refaire le discours, le temps pressoit, on jetta les yeux sur le seul homme peut-être qui fût capable de soutenir l'honneur de la Nation dans cette occasion devenue importante pour le moment. Jean du Bellay, Evêque de Paris, ne craignit point de commettre sa réputation aux hazards de cette périlleuse journée; il parla sur le champ, presque sans préparation; il parut éloquent en Latin, & ce

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

petit triomphe littéraire fut assez considérable pour que l'Histoire en ait conservé le souvenir. 1533.

Catherine de Médicis avoit été amenée à Marseille par le Duc d'Albanie son oncle, (1) qui avoit été la prendre à Pise sur les galeres destinées au passage du Pape. La Reine & toute la Cour s'étoient rendues à Marseille pour la recevoir. Des fêtes ordonnées par la magnificence & la galanterie embellissoient ce séjour ; le Roi combloit de graces & de pensions les Cardinaux de la suite du Pape ; on admiroit son goût, son esprit, sa générosité ; on jugeoit qu'il ne lui manquoit que du bonheur pour être le plus grand des Rois.

Le Pape & le Roi étoient logés vis-à-vis l'un de l'autre, la rue les séparoit, mais on construisit une galerie de bois qui, joignant les deux Palais, leur donnoit la commodité

(1) Il avoit épousé Anne de la Tour ou de Boulogne, sœur de la mere de Catherine de Médicis.

1533.

Sleidan.
Commentar.
l. 9.
Belcar. l.
20. n. 49.

Le 27 Octobre
1533.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

de passer en secret dans l'appartement l'un de l'autre. Ils s'occupèrent d'abord, pour la forme, des affaires de l'Eglise, des moyens d'assembler un Concile, & d'arrêter, en attendant, les progrès de l'hérésie; car le Pape n'osoit avouer qu'il ne vouloit pas de Concile, mais il cherchoit à l'éloigner en grossissant les difficultés & les inconvéniens.

Le mariage fut célébré avec toute la pompe convenable, le Pape en fit lui-même la cérémonie, jaloux de consommer par ses mains l'ouvrage des Grandeurs de sa Maison. Martin du Bellay dit qu'en faveur de ce mariage le Pape fit à sa nièce une donation des Places de Reggio, Modene, Rubiera, Pise, Livourne, Parme & Plaifance; mais de ces sept Places, les trois premières étoient entre les mains du Duc de Ferrare, & on ne voit pas que la donation (1) des quatre autres ait eu d'effet; seule-

(1) Le contrat de mariage entre le Duc d'Orléans & Catherine de Médicis, ne contient pas un mot de cette donation, au contraire Catherine renonce à la succession de son pere, & en trans-

ment les Ambassadeurs Tournon & Grammont, dans la lettre du 21 Janvier 1533 qu'on a citée plus haut, parlent mystérieusement au Roi des Villes *qu'il fait bien*, & qui étoient l'objet d'un Traité secret entre lui & le Pape.

La constitution dotale fut d'ailleurs de cent mille écus. Les Trésoriers, en la recevant, trouvoient que c'étoit trop peu pour une si noble alliance. *Oui*, dit Strozzi, *mais il faut considérer que Catherine apporte de plus trois bagues d'un prix inestimable, la Seigneurie de Gênes, le Duché de Milan, le Royaume de Naples.* On se persuadoit que la clause secrète étoit que le Pape & la Maison de Médicis aideroient le Roi à conquérir ces trois Etats. On n'imaginoit pas qu'un moindre avantage pût compenser la disproportion d'une pareille alliance.

porte tous les droits au Pape (à l'exception des droits sur le Duché d'Urbin) moyennant une somme de trente mille écus. Le contrat est du 27 Octobre 1533.

1533.

Il y eut beaucoup de projets concertés entre les deux Souverains pour reconquérir le Duché d'Urbin en faveur de Catherine de Médicis, & le Duché de Milan en faveur du Duc d'Orléans. Le Roi & le Dauphin devoient céder au Duc d'Orléans ce second Etat (en dédommagement de la Bretagne, réunie depuis peu à la Couronne, & qui, suivant les idées des Bretons, auroit dû appartenir au Duc d'Orléans.) Le Roi eût été bien flatté de procurer un si bel établissement au second de ses fils, sans aucun démembrement de sa Couronne, & dans un pays séparé de la France. Ses vues se tournerent toujours depuis vers cet établissement : il parut perdre de vue le royaume de Naples, mais jamais le Milanès.

Tous ces projets du Pape & de François, ne produisirent point de Traité, ils furent fidèles à l'engagement qu'ils avoient pris de n'en point prendre, mais le Pape ne tint point rigueur sur les chapeaux.

L'Empereur n'avoit pu en obtenir qu'un, le Roi en obtint quatre, un pour Jean le Veneur, Evêque de Lifieux, Grand Aumônier du Roi; un pour Philippe de la Chambre, frere utérin du Duc d'Albanie, qu'on nomma le Cardinal de Boulogne; un pour Claude de Givry, oncle de l'Amiral de Brion; un pour Odet de Châtillon, neveu du Maréchal de Montmornci, frere du fameux Amiral de Coligny, fameux lui-même par son apostasie, par son mariage, par le rang, pour ainsi dire Ecclésiastique, qu'il donna à sa femme, (1) par la hardiesse avec laquelle, en se séparant de (2) l'Eglise, il en conserva les faveurs.

1533.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

François Premier n'avoit oublié le Roi d'Angleterre son allié ni à Bologne, où les Ambassadeurs Fran-

(1) Il la faisoit nommer *la Comtesse de Beauvais*, parce qu'il possédoit l'Evêché de Beauvais. Elle se nommoit Elisabeth de Hauteville.

(2) Le Cardinal de Châtillon, l'Amiral de Coligny & Dandelot leur frere, étoient fils du Maréchal de Châtillon, mort en allant porter du secours à Fontarabie en 1522. Voir le chap. 3. du l. 2.

1533.

Guicciard.
l. 20.Guicciard.
l. 20.

çois étoient chargés de défendre ses intérêts auprès du Pape , & de solliciter le Divorce , ni à Marseille où François Premier l'avoit invité à se trouver lui-même , & à son défaut avoit fait admettre ses Ambassadeurs , quoique l'excommunication fût lancée contre lui ; mais ces Ambassadeurs qui avoient déjà le ton du schisme , traitèrent avec tant de hauteur , braverent le Pape avec si peu de ménagement que le Roi eut tout lieu de se repentir de les avoir fait admettre à Marseille. Un jour entrant dans l'appartement du Pape , il y trouva ces Ambassadeurs qui , d'un air choquant & ennemi , lui signifioient un appel au futur Concile. De ce moment François sentit que ses sollicitations devenoient de mauvaise grace , & le Pape l'ayant prié de ne lui plus parler de Henri VIII , il le promit & tint parole , content d'avoir rempli , quoique sans succès , envers Henri , tous les devoirs de l'alliance & de l'amitié. Henri le

Sollicita de se soustraire comme lui à l'obéissance du Saint-Siège; cette proposition si déplacée dans un temps où François Premier s'unifioit si intimement avec le Pape, ne prouve que l'emportement de Henri VIII. François n'avoit pas besoin, pour la rejeter, de son attachement à sa Religion, il lui suffisoit de n'être ni insensé ni inconséquent.

1533.

Il rendit un service plus légitime & plus utile à Henri VIII. en désarmant par sa médiation le Roi d'Ecosse que les intrigues de l'Empereur avoient soulevé contre l'Angleterre.

L'entrevue de Marseille finit le 20 Novembre, elle avoit commencé le 4 Octobre. Le Pape reprit la route de Rome; il ne survécut pas long-temps à cette entrevue, ni au schisme d'Angleterre, il prévint sa mort, (1) l'annonça, il fit faire

1533.

Belcar. 1.
20. n. 57.

1534.

(1) Clément VII. mourut le 24 Septembre 1534.
Le Ferron ne manque pas de présenter l'idée du

- 1534.** l'anneau & les habits que les Papes emportent au tombeau, il désigna son successeur par ses éloges & ses conseils, & dès le jour même de l'entrée au Conclave, on élut unanimement celui qu'il avoit désigné. C'étoit Alexandre Farnese, Doyen du sacré Collège. Son âge (il avoit 67 ans) & son origine Romaine, contribuèrent aussi à le faire élire. L'un flattoit les espérances des Cardinaux, l'autre les desirs du peuple Romain, qui gémissoit de ne voir depuis long-temps sur le Saint Siège que des Pontifes étrangers à Rome. Si à chaque élection il ne crioit pas autour du Conclave *Romano lo volemo*, comme à l'élection d'Urbain VI, il n'en désiroit pas moins vivement un Romain pour Pape.
- En 1378.** Guichardin loue dans Clément VII, qu'il avoit beaucoup connu des qualités vraiment pontificales, de

poison, mais, chez beaucoup d'Historiens, c'est une phrase de style à la mort de chaque Prince.

la gravité, de la décence dans les mœurs, de la piété, cet art de traiter avec les hommes, cette souplesse d'esprit si nécessaire à un Souverain qui n'est puissant que par la considération qu'il fait s'attirer. La timidité, par conséquent la foiblesse, fut l'écueil le plus ordinaire de ses talens. Il feroit injuste de lui imputer les pertes que fit le Saint Siège sous son pontificat, il n'eût point introduit les abus qui servirent de prétexte à la Réforme, & qui firent le succès des Réformateurs. S'il soutint ces abus, ce fut moins par zèle que par honneur, car l'autorité place l'honneur à ne point reculer, même sur les abus. L'esprit de révolte contre Rome fermentoit depuis long-temps; le malheur des deux Papes Médicis voulut qu'il éclatât sous leur regne, uniquement parce que le temps étoit arrivé. L'indulgent Léon X, le sage Clément VII étoient punis des crimes d'Alexandre VI & des fureurs de Jules II. Clément, très-supérieur à

1534.

Guicciardi
l. 20.

1534.

~~son~~ prédécesseur Adrien VI, égal pour le moins à Léon X, puisqu'il le gouvernoit, n'avoit ni les vertus d'un Grégoire le Grand, ni les talens d'un Grégoire VII. ou d'un Sixte-Quint; il avoit cependant & des talens & des vertus : la postérité paroît l'avoir mis au second rang parmi les Papes qui ont illustré le Saint Siège. Sa passion dominante fut l'aggrandissement de sa Maison. Pour la soutenir à Florence, il y faisoit construire une citadelle dans le temps même où il faisoit les préparatifs de sa mort. Heureux de n'avoir point assez vécu pour voir la discorde & la haine désoler cette Maison, Hyppolite conspirer contre Alexandre, & mourir empoisonné peut-être par cet Alexandre; Alexandre lui-même égorgé par des assassins que Laurent de Médicis, un de ses parens, introduisit la nuit dans sa chambre, au lieu d'une femme qu'il s'étoit chargé d'y introduire, & que l'incontinence d'Alexandre attendoit; enfin Laurent

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

de Médicis massacré à son tour par les vengeurs d'Alexandre.

CHAPITRE VII.

Suites de la Ligue de Smalcalde en Allemagne. Affaire du Virtemberg.

CEPENDANT les négociations de François Premier avec la Ligue de Smalcalde, continuoient toujours. L'intérêt d'un instant, qui avoit réuni les Protestans avec les Catholiques contre le Turc, ne subsistoit plus. Les Protestans avoient repris leurs craintes, & Charles-Quint son ambition. Les persécutions sembloient prêtes à renaître contre les Protestans d'Allemagne; ils vouloient s'armer pour prevenir leur ruine. L'habile & infatigable Négociateur, Guillaume du Bellay - Langei, ne cessoit depuis plusieurs années de courir en Angleterre, en France, en Allemagne. Il remplissoit alors

1533.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

1533.

l'Allemagne d'intrigues très-importantes, en observant toujours, selon les intentions de son Maître, de ne conclure aucun Traité offensif contre la Maison d'Autriche, pour ne violer le Traité de Cambrai que le moins qu'il feroit possible.

1534.

Le procès des Ducs de Virtemberg contre Ferdinand, Roi des Romains, attiroit alors l'attention de tout le Corps Germanique, & pouvoit dégénérer en une guerre civile. Il faut reprendre cette affaire d'un peu plus haut. Ulric, Duc de Virtemberg, Prince avare, injuste & violent, opprimoit ses sujets, & outrageoit Sabine de Baviere sa femme, parce qu'elle l'invitoit à les soulager. Ses violences furent poussées à un excès si insupportable, que d'un côté les Ducs de Baviere, Guillaume & Louis, freres de Sabine, de l'autre la Noblesse de Virtemberg, en firent des plaintes publiques en pleine Diete. Ulric fut mis au Ban de l'Empire, sa gé-

Guicciard.
l. 20.

Sleidan. l. 9.
passim.

néreuse femme obtint son pardon ; il
promit de la mieux traiter & de ré-
parer les torts dont se plaignoient ses
sujets. Il oublia bientôt une pro-
messe arrachée par la crainte , &
poursuivit le cours de ses violences.
Un de ses Officiers , chargé de quel-
que ordre injuste , fut tué par les
habitans d'une place nommée Ru-
thinghem. Aussi-tôt Ulric fait le
siège de cette Place , & s'en rend
maître. Ce fut le signal d'une révo-
lution qui entraîna la perte d'Ulric.
L'Empire avoit les yeux sur lui. Il
existoit depuis long-tems une Li-
gue , connue sous le nom de Ligue
de Suabe , car en Allemagne l'in-
dépendance de tant d'Etats & de
Souverains , donnoit lieu sans cesse
à des Ligues & à des confédéra-
tions , & peut-être le Corps Germa-
nique ne subsistoit-il que par ces as-
sociations & ces ressources irrégu-
lières qui détruiroient un Etat Mo-
narchique. C'étoit à la Ligue de
Suabe que la Maison d'Autriche
avoit dû la plus grande partie de

~~sa~~ puissance en Allemagne ; ce fut
 1533. cette même Ligue qui renversa Ulric du Trône dont il étoit si indigne. Elle lui déclara la guerre, Guillaume de Baviere s'étant mis à la tête des troupes de Suabe, s'empara de tout le Virtemberg, & força Ulric d'aller chercher un asyle à Montbelliard, dont Georges son frere étoit Souverain. Ce fut au retour de cette expédition que les troupes de Suabe, se voyant sans emploi & voulant s'en procurer, se vendirent à Charles d'Autriche (1) qui disputoit alors l'Empire à François Premier. Les scrupules de François Premier l'avoient empêché d'accepter leurs services pour forcer les suffrages des Electeurs. Charles fit ce que François n'avoit osé faire, & conquit l'Empire presque autant qu'il l'obtint. Il acheta ensuite le Duché de Virtemberg de cette même Ligue de Suabe qui l'avoit conquis, & il le comprit dans la cession qu'il fit de

Mém. de
 Du Bellay,
 liv. 4.

(1) Voir le chap. 1. du liv. 2.

Les Etats d'Allemagne à Ferdinand
son frere,

1533.

Cette proscription d'Ulric paroïsoit juste à tout le monde , Ulric étoit odieux, & Ferdinand jouit en paix de sa dépouille pendant plusieurs années; mais Cristophe, fils d'Ulric, élevé parmi les malheurs de son pere, avoit les vertus de sa mere. Il étoit enfant lorsqu'Ulric fut déthrôné, ses intérêts ne parurent point alors mériter d'attention, mais lorsqu'on vit ce jeune Prince parvenu à l'âge de gouverner, réclamer le Trône paternel, faire parler pour lui les graces de sa jeunesse, ses malheurs, ses vertus, ce spectacle interessa l'Allemagne. Les Ducs de Baviere qui avoient pros crit le pere, s'attendrirent sur le fils; c'étoit leur neveu, c'étoit le fils de cette sœur si chère pour laquelle ils avoient pris les armes contre son barbare époux; il leur offroit d'ailleurs l'occasion d'affoiblir la Maison d'Autriche contre laquelle ils étoient engagés dans la

1533.

Ligue de Smalcalde. Mais Ulric vivoit encore, & le jeune Cristophe eût été bien indigne de l'intérêt qu'il commençoit à inspirer, s'il eût consenti à profiter de la dépouille de son pere, aussi ne sépara-t'il point sa cause de celle d'Ulric, les Princes qui le conduisirent dans cette affaire, étoient trop habiles pour permettre qu'un vernis odieux gâtât un personnage si intéressant. Ce fut donc le fils, qui appuyé d'un grand parti & de toute son innocence, demanda grace pour les crimes de son pere, expiés par l'infortune. Il s'adressa à la Ligue de Smalcalde, qu'il mit bientôt toute entière dans ses intérêts; il s'adressa au Roi de France qui, en alléguant le Traité de Cambrai pour se dispenser d'embrasser sa querelle avec éclat, ne laissa pas de lui promettre & de lui accorder ses bons offices. Christophe fit mieux encore, plein d'une noble confiance dans la justice de sa cause, il osa s'adresser à cette même Ligue de Suabe, qui avoit dé-

pouillé son pere ; il la prit pour Juge , & lui présenta un Mémoire. 1533.
 Il en reçut pour réponse que son affaire étoit trop compliquée pour pouvoir être jugée sur de simples Mémoires , mais que s'il vouloit se rendre à une Diète qui alloit se tenir à Ausbourg au mois de Septembre , on lui rendroit justice. On lui fit expédier , avec cette réponse , un sauf-conduit signé des Chefs de la Ligue de Suabe. L'Empereur & le Roi des Romains , pour ne point paroître se refuser aux voies de la justice , consentirent que leurs droits fussent discutés à la Diète d'Ausbourg , & donnerent aussi un sauf-conduit à Cristophe. Ce Prince parut dans la Diète accompagné de l'Electeur de Saxe , Jean Frédéric ; (1) de Henri & d'Ernest , Ducs de Brunswic & de Limbourg ; d'Albert , Duc de Prusse ; de Jean Duc de Cleves & de Juliers ; d'Albert , Duc de Meckelbourg ; de Philippe , Landgrave de

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

Belcar. 1.
20. n. 51. 52.

(1) Fils & successeur de Jean.

1533. Hesse; de Georges, Comte de Virtemberg, oncle paternel de Cristophe, du Duc François, Evêque de Munster, qui tous, suivant une ancienne coutume, plus forte que toutes les loix, étoient obligés, puisqu'ils accompagnoient Cristophe, puisqu'ils étoient ses *Assistans*, d'épouser sa querelle, & de la défendre par les armes, s'il le falloit. Langei ayant appris à quoi engageoit le personnage d'*Assistent*, ne voulut point l'être quoiqu'il en fût vivement pressé par Cristophe & par ses partisans. En effet, le Roi ne l'en eût point avoué, il ne s'étoit même déterminé à l'envoyer à la Diète d'Ausbourg qu'avec beaucoup de difficulté; qu'après avoir bien examiné si cette démarche n'étoit pas trop contraire au Traité de Cambrai, & sur-tout qu'après avoir vu le sauf-conduit donné à Cristophe par Ferdinand, & la déclaration que Ferdinand y faisoit de trouver bon que l'on rendît justice aux Ducs de Virtemberg. Les Ducs de Baviere

eux-mêmes, qui, par leurs intrigues, avoient amené l'affaire du Duché de Virtemberg au point où elle étoit, & qui par leurs sollicitations, avoient contribué à faire envoyer un Ambassadeur François à la Diète d'Ausbourg, les Ducs de Baviere parurent craindre l'obligation qu'imposoit le personnage d'*Assistans* & crurent qu'il leur convenoit mieux de paroître à la Diète comme membres de la Ligue de Suabe.

1533.

Cristophe n'avoit rien négligé pour trouver des *Assistans*, ou au moins des Médiateurs, parmi les Souverains de l'Europe, sur-tout parmi les Alliés de la France.

Le Roi d'Angleterre envoya aussi à la Diète d'Ausbourg un Ambassadeur, mais qui arriva trop tard, & qui trouva la Diète séparée.

La Vaivode de Transylvanie écrivit aux Confédérés de Smalcalde des Lettres très-pressantes en faveur du Duc de Virtemberg.

1533.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

Il y eut entre Langei & les Ambassadeurs du Roi des Romains, une dispute de préférence qu'on ne décida point, mais qu'on éluda, comme on fait toujours, quand on le peut; on convint que les Ambassadeurs des deux Rois ne se trouveroient point ensemble à la Diète, & qu'ils auroient chacun leur jour marqué pour y assister.

Belcar. 1.
20. n. 53.

Si Langei ne fut point *Assisant* des Ducs de Virtemberg, il ne les en servit que mieux, il fut leur Avocat. Les discours qu'il prononça dans la Diète en leur faveur, & que Martin du Bellay rapporte dans ses Mémoires, soutiennent assez noblement les droits de l'humanité, ceux de la Souveraineté, ceux du malheur, ils firent une telle impression sur la Diète, & mirent si bien dans tout son jour la tyrannie Autrichienne, malgré tous les ménagemens de l'Orateur, qu'on prit d'abord la résolution de dissoudre cette Ligue de Suabe, uniquement à cause des avantages que la Maison d'Autriche

en avoit tirés; & qu'elle en tiroit encore. Au reste il ne paroît pas que la Diète ait prononcé de Sentence définitive, mais les Ducs de Baviere, le Landgrave de Hesse, tous les *Assistans* des Ducs de Virtemberg, tous les Confédérés de Smalcalde, arrêterent entr'eux qu'on auroit recours aux armes pour rétablir les Ducs de Virtemberg dans leurs Etats. Il falloit de l'argent, la Ligue s'adressa à Langei, on lui demanda la permission d'employer aux frais de cette guerre, les cent mille écus consignés par le Roi entre les mains des Ducs de Baviere, comme on l'a dit plus haut; (1) mais il avoit été expressément stipulé que cet argent ne feroit employé qu'à la défense de la Ligue, si elle étoit attaquée par l'Empereur, & il s'agissoit ici d'attaquer, non de se défendre. On cherchoit un pré-

1533.

Mém. de
Du Bellay
liv. 4.

(1) Chapitre 4, de ce troisième livre.

1533.

Il y eut
basseurs d'armes
dispute de
da point, m
me on fait

Mém. de
Du Bellay, liv. 4.

peut ; on c
deurs des d
roient poin
& qu'ils au
marqué pou

Si Langei
Ducs de Vi
servit que n
cat. Les disce
la Diète en l
tin du Bellay
moires, sou
les droits de
la Souverain
ils firent un
la Diète, &
tout son jour
ne, malgré

Belcar. l.

53.

de l'Orateur
résolution c
de Suabe, l
avantages c

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

de la même classe

1533.

Sleidan.
Commentar.
L. 9.

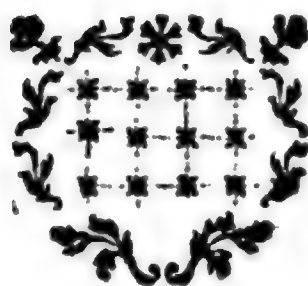
un qui sembloit mettre le Roi à couvert de tout reproche , & qui en même temps lui procuroit un avantage , ce fut que le Duc de Virtemberg engageât au Roi le Comté de Montbelliard moyennant cent vingt mille écus. Si c'étoit une contravention au Traité de Cambrai , elle étoit faite au moins de la maniere la plus adroite , & en apparence la plus légitime. De quoi pouvoit-on se plaindre ? Le Roi s'étoit-il interdit par le Traité de Cambrai la faculté d'acquérir par engagement un pays à sa bienfaisance ? Pouvoit-il empêcher qu'on ne fît l'usage qu'on voudroit du prix de l'engagement ? L'argent fut donc remis entre les mains des Députés du Duc de Virtemberg , & le Roi prit possession du Comté de Montbelliard , tandis que les Confédérés levoient avec son argent une armée dont le Landgrave de Hesse fut nommé Général , & qui étoit en marche avant que l'Empereur & le Roi des Romains eussent eu le temps de se mettre en défense. Les
Impériaux

Impériaux furent aisément chassés du Virtemberg où les légitimes Souverains furent rétablis. Cette expédition fut l'ouvrage de l'éloquence & de l'adresse de Langei. Mais, chose rare dans les engagements de Domaine qu'un petit Prince fait à un Souverain puissant, le Comté de Montbelliard fut retiré dans la suite par le Duc de Virtemberg, qui rendit au Roi l'argent qu'il en avoit reçu, à l'exception d'environ quarante mille écus, du paiement desquels les Ducs de Baviere se rendirent cautions.

1533.

Cette guerre de Virtemberg finit par un Traité entre le Roi des Romains & le Duc de Virtemberg. Ce Traité qui assura au Duc de Virtemberg la possession de son Duché, attira au Roi des Romains, déjà trop mécontent d'y avoir été forcé, de grandes plaintes de la part du Pape de ce qu'il reconnoissoit pour amis des Princes ennemis de la Religion; Ferdinand s'excusa tristement sur la nécessité, sur l'a-

1533. mour de la paix , sur la crainte de
plus grands maux. Ce Traité est du
mois de Juin ou de Juillet 1534.
Sleidan. L'Empereur le ratifia le premier Sep-
Commentar. tembre suivant.
l. 2.



CHAPITRE VIII.

Assassinat de l'Ecuyer Merveille.

ON voyoit ainsi la haine amener par degré la guerre; les sujets de mécontentement s'accumuloient tous les jours entre François Premier & Charles-Quint.

1533.

L'entrevue du Pape & du Roi à Marseille, le mariage du Duc d'Orléans avec Catherine de Médicis, les projets, les vues que cette alliance supposoit, les liaisons du Roi avec la Ligue de Smalcalde, la dissolution de la Ligue de Suabe, le rétablissement des Ducs de Virtemberg, tant d'intrigues en Italie & en Allemagne, malgré la promesse de ne se mêler en aucune manière des affaires de ces deux contrées, tels étoient les griefs de l'Empereur.

Belcar. 14
20. n. 53.

François se plaignoit des efforts continuels de l'Empereur pour lui

Lij

1533. ~~enlever ses Alliés, de l'admission des~~
 Génois dans la Ligue de Bologne,
 des discours injurieux, souvent ca-
 lomnieux, par lesquels l'Empereur
 ne cessoit d'attaquer sa réputation.
 Indépendamment de ces sujets de
 plainte qui tous avoient précédé
 ceux qu'il avoit pu donner à l'Em-
 pereur, il sentoît vivement mille
 marques de haine que l'Empereur
 lui prodiguoit en toute occasion,
 & qu'il couronna sur-tout dans une
 affaire fort étrange, survenue en-
 tre le Roi & le Duc de Milan,
 vers le temps de l'entrevue de Mar-
 seille.

1533.

Jusques-là le Roi de France & le
 Duc de Milan n'avoient eu aucune
 relation particuliere. N'ayant point
 d'affaires à traiter ensemble, ils n'en-
 tretenoient point de Ministres l'un
 chez l'autre. François Premier n'a-
 voit jamais eu d'Ambassadeur à la
 Cour de Milan, il regardoit Sforce
 comme un Souverain preciaire, com-
 me un ennemi subalterne, sous le
 nom duquel l'Empereur lui enlevoit

son patrimoine. Sforce n'étoit rien pour lui. Quand il le chasseroit du Milanès, il croiroit l'avoir reconquis sur l'Empereur. Si à présent il l'en laissoit paisible possesseur, c'étoit son Traité avec l'Empereur qu'il respectoit. Si Louis XI. avoit eu des liaisons avec le premier François Sforce, si Chales VIII. avoit traité avec Ludovic Sforce pour l'expédition de Naples, c'est que Louis XI. & Charles VIII n'avoient point de droits sur le Milanès; si, pendant la prison de François Premier, la Régente avoit compris Sforce dans une Ligue de toutes les Puissances Italiques contre l'Empereur; si François Premier lui-même, après avoir été mis en liberté, avoit souffert qu'il entrât dans la Ligue de Cognac; & la Régente & François Premier n'avoient fait que céder à la rigueur des conjonctures. D'ailleurs, par ces Traités, Sforce étoit confondu dans la foule des Souverains d'Italie, on ne traitoit point avec lui, on lui assignoit seulement la

1533.

1533.

place qui convenoit à l'arrangement général ; enfin Sforce n'étoit point par lui-même une Puissance , du moins à l'égard de la France , il n'existoit par rapport à elle , que comme protégé par l'Empereur , ou comme réuni aux autres Puissances de l'Italie.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

Un Gentilhomme Milanois , nommé Merveille , qui étoit venu en France sous Louis XII. y avoit fait une fortune considérable par les bienfaits de ce Roi & de François Premier. La vanité assez naturelle d'étaler cette fortune aux yeux de ses pères & de ses concitoyens , lui fit faire un voyage à Milan. L'éclat avec lequel il y parut , la dépense qu'il y fit , lui donnèrent des liaisons avec les principaux Officiers de la Maison du Duc , & le firent connoître du Duc lui-même : il lui plut. Le Duc avoit alors pour Chancelier François Taverne , qui avoit succédé au célèbre Moron ; Taverne étoit neveu de Merveille : ce dernier revint en France. Quelque

temps après son retour, Taverne allant en ambassade dans quelque Cour étrangere, se détourna, passa par la France, & vit le Roi à Fontainebleau. Il lui fit entendre que le Duc de Milan seroit flatté d'avoir à sa Cour un Ambassadeur François; que cette ambassade pourroit n'être pas infructueuse au Roi, qu'elle donneroit les moyens de traiter d'affaires également avantageuses & à la France & au Duc de Milan, mais il ajouta qu'il falloit dérober avec soin à l'Empereur la connoissance de ces liaisons; qu'il ne falloit point que celui qui seroit envoyé, prît publiquement le caractère d'Ambassadeur, content d'être connu du Duc sous ce titre; que pour dissiper les soupçons qui pourroient naître dans l'esprit de l'Empereur, le Roi, par des Lettres expresses, recommanderoit au Duc cet Ambassadeur comme un homme que des affaires particulières avoient conduit à Milan. Taverne ajouta qu'il falloit nommer à cette ambassade un homme connu du Duc,

1533.

& qui lui fût agréable ; il indiqua Merveille son oncle. Le Roi approuva ces arrangemens , nomma Merveille , lui donna des Lettres de créance qui ne devoient être montrées qu'au Duc , des Lettres de recommandation qui devoient être montrées à l'Empereur en tout événement , & assigna des appointemens à ce Ministre déguisé.

Merveille fut bien reçu du Duc ; il vivoit à sa Cour , il l'accompagnoit par-tout , il étoit de tous ses amusemens & de toutes ses fêtes : peut-être mit-il un peu de faste dans ses démarches , peut-être la même vanité qui lui faisoit étaler ses richesses dans sa patrie , le rendit-elle indiscret sur son caractère d'Ambassadeur. Quoi qu'il en soit , l'Empereur ou fut ou soupçonna que cet homme avoit un titre pour résider auprès du Duc. Ce Ministre François à la Cour de Milan , cette intelligence entre le Roi de France & le Duc , ce mystère répandu sur un commerce déjà si suspect par lui-même , ne pouvoient que couvrir

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

une trahison. L'Empereur reprit son ancienne colere contre son infidele vassal, il fit des reproches & des menaces, Sforce lui envoya les fausses Lettres de recommandation; ce stratagême n'étoit pas assez fin pour tromper l'Empereur, d'ailleurs la même indiscretion qui lui avoit appris que Merveille étoit Ministre de François Premier, pouvoit lui avoir dévoilé l'artifice des Lettres de recommandation; il comprit que Sforce joignoit la fourberie au mystère, il parut doublement irrité, Sforce trembla, & pour prévenir les effets du ressentiment de l'Empereur, il lui promit que bientôt il recevrait des preuves éclatantes de sa fidélité.

Merveille passoit un jour dans les rues de Milan à la suite du Duc. Un Seigneur de la Maison de Castiglione, Gentilhomme de la Chambre du Duc, les voyant passer, s'adresse à un des domestiques de Merveille, & lui demande d'un ton fier à qui il est, le domestique répond respec-

Lv.

1533.

Belcar. l.
20. n. 50.

1533.

— tueusement qu'il a l'honneur de servir le Seigneur Merveille de France. Castiglione fit une réponse qui annonçoit fort peu d'estime pour le *Seigneur Merveille*. Un autre domestique de Merveille moins respectueux que le premier, attend que le Duc & Merveille soient remontés au Château, il descend précipitamment, court après Castiglione, l'atteint & lui demande raison des discours injurieux qu'il a tenus sur son Maître. Castiglione les nie, le domestique soutient qu'il les a entendus, reçoit un démenti, le rend & met l'épée à la main. Soit prudence, soit honte de se commettre avec un domestique, Castiglione se retire & laisse à ses domestiques le soin de le venger. Deux d'entr'eux fondent sur celui de Merveille, on les sépare. Merveille, instruit de tout par son domestique, prie un de ses amis, parent de Castiglione, de lui demander ce qu'il devoit penser de ce rapport. Castiglione proteste qu'il n'a point tenu les discours qu'on lui impute. L'Ambassadeur, content de

ce désaveu , envoie faire des excuses à Castiglione sur l'étourderie & l'insolence de son domestique. Le bruit de ces débats parvient jusqu'au Duc , qui défend aux deux Gentilshommes toute voie de fait. Merveille le répond qu'il obéira d'autant plus volontiers qu'il n'a point d'ennemi, & qu'il n'a ni fait, ni reçu d'insulte. Cependant on voyoit Castiglione passer & repasser devant l'hôtel de l'Ambassadeur , accompagné de dix ou douze hommes armés ; un soir ayant rencontré cinq ou six domestiques de l'Ambassadeur , il les attaqua & les mit en fuite. Merveille en porta ses plaintes au Magistrat qui promit justice & ne la rendit point. Castiglione attaqua de nouveau les gens de Merveille, qui étant sur leurs gardes & déterminés à tout , repoussèrent vivement l'insulte ; le combat fut sanglant, Castiglione fut la victime de ses violences , il resta mort sur la place , les siens épouvantés prirent la fuite.

Le lendemain matin (vendredi 4
Lvj

1533.

Mém. de
Bellay 2
liv. 4.

1533.

Juillet 1533) le même Magistrat qui
 n'avoit pas voulu prévenir ce mal-
 heur , se transporte chez l'Ambas-
 sadeur , le mene en prison , fait met-
 tre ses gens au cachot , leur fait don-
 ner la question , n'épargne pas mê-
 me un domestique de plus de qua-
 tre-vingt ans que l'âge avoit rendu
 sourd , il ne néglige rien pour leur
 arracher par la violence des tour-
 mens une déposition contre leur
 Maître. Merveille est gardé à vue ,
 aucun de ses amis n'a la liberté de
 le voir. Quelques-uns d'entr'eux pré-
 sentent au Magistrat un Mémoire
 pour sa justification , le Magistrat ne
 le lit point , & le déchire en leur
 présence ; il va faire son rapport au
 Duc , & prendre ses ordres ; le di-
 manche il se transporte pendant la
 nuit à la prison , fait trancher la tête
 à l'Ambassadeur , fait exposer son
 corps dans la place de Milan.

Arnold. Fer-
 ron. rer. Gal-
 licar. lib. 8.
 Francisc. Va-
 les.

Mém. de
 Du Bellay ,
 liv. 4.

Un neveu de ce malheureux Mi-
 nistre , autre que Taverne , prend
 la poste , vient se jeter aux pieds
 du Roi , & lui demander justice &

vengeance. Toutes les circonstances de cette affaire étoient si atroces , que pour peu que les Historiens étrangers aidassent à la révoquer en doute , on ne pourroit croire que les choses se fussent passées ainsi. Il faut avouer que tout est inexplicable dans le procédé du Duc de Milan. Pourquoi d'abord vouloit-il un Ambassadeur François ? Etoit-ce afin d'obtenir un honneur nouveau pour lui ? En ce cas il falloit que l'ambassade fût publique , & il la demandoit secrète. Etoit-ce pour traiter avec la France de quelques affaires secrètes ? En ce cas un agent subalterne suffisoit sans ce caractère auguste d'Ambassadeur. Encore eût-il fallu respecter la personne de cet Agent subalterne. Mais d'ailleurs quelles affaires pouvoit-il y avoir à traiter entre un héritier des Viscontis , & un usurpateur du Milanès ? Quels moyens le Duc de Milan , toujours observé par l'Empereur , toujours placé sous les yeux d'Antoine de Lève , nouvellement en-

1533.

1534.

Lettre de
François I.
du 16 Juillet
1533. à son
Ambassad. en
Anglet.

1534.

gagé dans une Ligue de l'Italie entière contre la France, quels moyens pouvoit-il avoir dans ces conjonctures, d'intervertir l'ordre établi par le Traité de Cambrai & par la Ligue de Bologne ? & quels motifs pouvoit-il avoir de l'entreprendre dans un temps où l'Empereur le combloit de bienfaits, lui assuroit la possession de son Duché, venoit de le proposer pour mari à Catherine de Médicis, & alloit, au défaut de cette Princesse, lui donner sa propre nièce ? Quels avantages plus grands pouvoit-il espérer d'un Prince dont il étoit essentiellement l'ennemi, dont il possédoit le patrimoine ? Sforce n'avoit donc, en apparence, ni raisons de vanité, ni raisons d'intérêt politique pour désirer d'avoir un Ambassadeur François à Milan. Mais comment concevoir ensuite qu'après avoir désiré, mendié même cet Ambassadeur, la seule crainte d'avoir déplu à l'Empereur lui inspire tout-à-coup le projet de faire insulter cet Ambassadeur.

par des gens apostés , afin d'avoir un prétexte de lui faire trancher la tête ? Quelle marche du crime ? La foiblesse est quelquefois bien cruelle, ici elle est bien bizarre. En quoi ce crime hardi prouvoit-il à l'Empereur l'innocence de Sforce à son égard ? Seroit ce parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un homme si légèrement immolé , fût revêtu d'un caractère public ? Voilà peut-être ce qu'on peut imaginer de plus plausible pour expliquer l'étonnante conduite de Sforce. Car enfin que le voyage de Taverne en France , que la demande qu'il fit à François Premier d'un Ambassadeur , que ces vues qu'il proposa , ces mesures qu'il fit prendre , ces précautions qu'il indiqua , ne fissent que couvrir un piège tendu de concert par l'Empereur & le Duc de Milan à François Premier, pour lui préparer l'affront le plus cruel , en vérité il n'y a pas moyen de se prêter à cette idée , ce seroit un trop long enchaînement de crimes & de noirceurs.

1534.

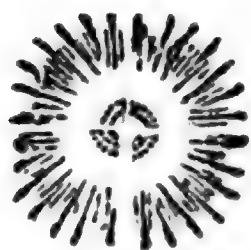
Mém. de
Du Bellay ,
liv. 4.

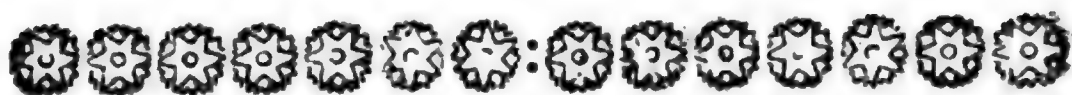
Essais de
Montagne ,
l. 1. ch. 9. tit.
des Menteurs.

Les sujets d'étonnement ne taris-
sent point dans cette affaire. Ce mê-
me Taverne , Chancelier du Mila-
nès, neveu de Merveille , & qui l'a-
voit demandé nommément pour
Ambassadeur auprès du Duc, vint
à la Cour de France justifier son
Maître , & soutenir que Merveille
n'avoit point ce caractère d'Ambas-
sadeur. Accablé à l'instant par les
preuves de son mensonge , troublé
par des questions auxquelles il n'a-
voit rien à répondre , & par des
reproches dont il sentoît la justice ,
pressé sur l'irrégularité de ce sup-
plice qu'on avoit fait subir à Mer-
veille dans la prison , & pendant la
nuit, il répondit en bégayant : Que
le Duc en avoit usé ainsi par res-
pect pour le Roi , & par égard pour
le caractère d'Ambassadeur dont Mer-
veille étoit revêtu. « Fourbe mal-
» adroit, lui dit François Premier;
» digne Ministre d'un Maître assai-
» fin, te voilà convaincu par ta pro-
» pre bouche. Si le caractère d'Am-
» bassadeur avoit été aussi avili dans

» la personne de Merveille qu'il l'est ~~_____~~
 » dans l'atien ne, j'approuverois pres- 1534.
 » que sa destinée ; » & il chassa de sa
 Cour ce Ministre de fraude & d'im-
 pudence.

Fin du Livre troisième.





LIVRE IV.

Qui contient toute la Guerre de
1535 , jusqu'à la Treve de
Nice.

CHAPITRE PREMIER.

*Mort de Sforce. Face nouvelle des af-
faires en Italie. Négociations entre
l'Empereur & le Roi.*

LE Roi sentoît avec horreur cette
indigne violation des droits les plus
saints ; il appella sur le perfide Sforce
la vengeance de Dieu & des hom-
mes , il prépara la sienne , il écrivit
à tous les Princes de l'Europe , &
sur-tout à l'Empereur. Ces Princes
parurent diversement affectés de
cette affaire , selon leurs dispositions
& leurs intérêts : ceux qui en témoi-

1534.

Pâques le
5 Avril.Belcar. l.
20. n. 50.

gnèrent le plus d'indignation , n'en témoignèrent que par Lettres.

1534.

Pour l'Empereur , il ne manqua pas de répondre que le Duc avoit justement condamné un particulier son sujet , qui remplissoit sa Cour de cabales & de troubles. Sur cette réponse , Velly , Ambassadeur de France , montre à l'Empereur une Lettre que le Duc de Milan avoit écrite au Roi , & par laquelle il reconnoissoit dans Merveille le caractère d'Ambassadeur. L'Empereur réplique froidement que cette affaire ne le regardoit pas. Au reste il n'en fut que plus content de Sforce. Il envoya chercher en Flandre la Princesse de Dannemarck sa nièce , il la maria au Duc de Milan comme pour lui payer le prix de son crime.

Sleidan.
Commentar.
l. 9.

D'après cette démarche il fut aisé de juger que la guerre alloit se rallumer entre l'Empereur & le Roi de France , & que le Duc de Milan ne faisoit , pour ainsi dire , que prêter son nom à l'Empereur , comme on avoit soupçonné le Roi de

1534.

Navarre, le Duc de Gueldres & Robert de la Marck, d'avoir prêté leur aide à François Premier pour les commencemens de la guerre de 1521 ; Il semble que ces grands Souverains, quand ils vouloient commencer la guerre, aimoient à faire faire les premières insultes par de petits Princes, qui se chargeoient du rôle d'agresseurs, & ne leur laissoient, en les appelant à leur secours, que le personnage plus noble de Protecteurs & de Défenseurs ; mais du moins si en 1521 François Premier avoit engagé le Roi de Navarre, le Duc de Gueldres à réclamer leurs Etats, & Robert de la Marck à soutenir les droits de sa Principauté de Bouillon, il ne leur avoit point fait commettre de crimes : il n'avoit à défendre en eux que des Princes dépouillés & opprimés, non des assassins & des parjures. C'est peut-être là un des traits qui distinguent le plus sensiblement le caractère de ces deux Princes. Le Règne de François Premier offre en

tout trois grandes guerres entre lui & son rival. François Premier a été soupçonné d'aggression dans la première, Charles-Quint en a été convaincu dans les deux autres. (1) La première n'a commencé que par des voies honnêtes, les deux autres ont commencé par des voies infâmes.

 1534.

François Premier, bien sûr d'avoir la justice de son côté dans cette seconde guerre, voulut encore avoir la prudence ; il ne précipita rien, il fit tous ses préparatifs avec cette lente promptitude qui assure les succès, il n'oublia point que ce n'étoit pas au seul Duc de Milan, mais à toute la puissance de l'Empereur qu'il alloit avoir affaire.

L'Empereur qui lui faisoit souvent l'honneur de compter sur sa probité, (2) s'engagea vers ce temps-là dans l'expédition de Tu-

(1) Celle-ci & celle de 1542.

(2) Quelquefois même il comptoit sur plus que de la probité.

1534.

nis. (1) François respecta cette louable & glorieuse entreprise, il n'en tira aucun avantage pour attaquer ni l'Empereur, ni même son coupable protégé. Cette modération d'un côté l'honorait, de l'autre lui donnoit plus de temps pour rassem-

(1) C'étoit au fameux Chairedin, dit Barberousse, que Charles-Quint alloit faire la guerre à Tunis. Ce Corsaire que la piraterie avoit fait Roi, étoit né dans l'Isle de Metelin d'un pere Chrétien, renégat & pauvre. Chairedin & Horuc son frere exercèrent la piraterie dès l'enfance. D'abord ils n'avoient qu'un brigantin à eux deux; enrichis par leurs brigandages, ils eurent bientôt une flotte, ils passerent en Afrique. Deux freres s'y disputoient le Trône d'Alger; Horuc & Chairedin prirent parti dans cette querelle pour les dépouiller tous deux. Maîtres d'Alger, ils s'étendent & dépouillent encore le Roi de Trémisen; mais Horuc est battu & tué; Barberousse lui succede; il jouit seul des conquêtes communes, il les augmente. Deux freres, Araxide & Muley Assan, se disputoient aussi le Trône de Tunis, Muley Assan s'y étoit établi, Barberousse se sert du nom d'Araxide pour l'en chasser & s'y placer lui-même; il regne à Tunis, à Alger, à Trémisen, sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, sur toutes les mers du Levant. Soliman II. lui donne le commandement de ses armées navales. Barberousse, pour servir Soliman & pour s'enrichir, infeste toutes les côtes des royaumes de Naples & de Sicile. Ce motif suffisoit bien à Charles V. pour s'armer contre lui; Muley Assan qui vint implorer sa protection, lui fournit de plus un prétexte noble,

bler ses forces, & combiner ses projets. Il employa un an entier à lever des troupes en France, en Allemagne, à les exercer; il voulut tout voir par ses yeux, tout conduire lui-même, il parcourut les diverses provinces de son royaume, où il avoit établi des légions, il en fit la revue.

1534.

Il fut arrêté un instant dans cette tournée par un obstacle ridicule, reste de la fiere indépendance des anciens Seigneurs François. Un petit tyran de Champagne, nommé Bufanci, de la Maison d'Aspremont, osa refuser aux Officiers du Roi l'entrée de son château de Lumes sur la Meuse, entre Mézières & Donchery, on ne conçoit pas ce qu'il pouvoit esperer de cette folle insolence, il la poussa jusqu'à obliger de faire venir du canon pour le réduire: il fut pris, & il auroit eu la tête tranchée, s'il n'avoit trouvé dans Robert de la Marck son voisin, un intercesseur qui obtint sa grace.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

1534.

~~Le temps~~ Le temps étoit venu d'aller punir Sforce , cet autre ennemi plus coupable , mais moins facile à réduire. 1534. Belcar. 1. Un autre ennemi encore , suscité par l'Empereur    François Premier , vint couvrir Sforce d'une puissante barrière , c'étoit Charles Duc de Savoie , oncle de François Premier , autrefois son ami , son allié , son introducteur dans l'Italie en 1515 , devenu depuis son ennemi secret , & peut-être le plus dangereux de tous. Mém. de Du Bellay , liv. 5. C'étoit lui qui , par le secours d'argent qu'il avoit fourni au Connétable de Bourbon , lui avoit procuré l'armée d'Allemands avec laquelle ce Héros rebelle avoit fait son Roi prisonnier à Pavie , & avoit exécuté de si grandes choses ; il avoit félicité l'Empereur sur cette victoire de Pavie , il avoit tenté plusieurs-fois de détacher les Suisses de l'alliance de la France , il avoit acheté le Comté d'Ast , patrimoine de François Premier. Universellement dévoué à l'Empereur , il avoit envoyé le Prince de Piémont son fils , en Espagne ,

Espagne, pour y être élevé : il donnoit tous les jours de nouvelles matieres au ressentiment du Roi. 1534.

La France, de son côté avoit fourni aux habitans de Genève des secours contre le Duc de Savoye ; elle avoit obligé celui-ci à lever le siege de Genève. Cet affront récent (1) irritoit le Duc contre le Roi ; & redoubloit son attachement pour l'Empereur.

Tels étoient les motifs de rupture entre la France & la Savoye.

Les prétextes ne manquoient pas davantage. La France avoit sur divers Etats du Duc de Savoye, des prétentions dont les fondemens seront exposés dans une dissertation à la fin de ce volume ; elle en avoit sur le Comté de Nice, sur diverses Places du Marquisat de Saluces ; elle demandoit l'hommage de la Baronnie de Faucigny ; elle demandoit

(1) Genève se prétendoit Ville Libre & Impériale ; les Ducs de Savoye qui avoient acquis les droits des Evêques de Genève & des Comtes du Genevois, prétendoient l'asservir.

1534.

Mém. de
Du Bellay ,
l. 4.

sur-tout qu'on rendît compte au Roi de la succession de Philippe Duc de Savoye , pere commun & de Charles & de Louise de Savoye , mere de François Premier.

Le Roi envoie le Président Poyet

1535.

Pâques le
28 Mars.

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

demander au Duc de Savoye le passage sur ses terres pour porter la guerre dans le Milanès. Sur le refus du Duc , Poyet le somme de satisfaire le Roi sur tous les objets dont on vient de parler. Le Duc envoie demander du secours , à l'Empereur. Il propose d'échanger diverses provinces qui confinoient à ce royaume , telles que le Gênevois , qui aussi bien lui échappoit , le Comté de Nice , qui donne l'entrée en Provence , & quelques autres , contre des terres que l'Empereur lui auroit données dans d'autres pays. Par-là le royaume de France eût été ouvert aux armes de l'Empereur par des côtés qui n'ayant eu jusqu'alors pour voisin qu'un Prince peu redoutable , n'avoient pas été mis en état de défense. Le Roi fut cette proposition ,

elle irrita son ressentiment en y joignant l'inquiétude. Il s'avança jusqu'à Lyon, d'où il envoya déclarer la guerre au Duc de Savoie. Ainsi le théâtre de la guerre se trouva changé comme le système politique; elle s'étoit faite jusqu'alors dans l'intérieur de l'Italie, elle s'arrêta sur la frontière; on ne pouvoit plus pénétrer dans le Milanès que par la conquête des Etats du Duc de Savoie. L'Amiral de Brion (Chabot) auquel le Roi donna le commandement de son armée, soumit la Bresse, le Bugey, pénétra dans la Savoie, y prit Chambery, Montmélian, & n'éprouva quelque résistance que dans les montagnes de la Tarentaise. Déjà il étoit parvenu jusqu'au Mont-Cenis & le Duc de Milan voyoit approcher l'orage: Ce Duc mourut, sur ces entrefaites, sans enfans. Cette mort inopinée changea encore tous les points de vue politiques.

La vengeance de François Premier n'avoit plus d'objet, & ses droits au Milanès paroissoient dé-

1535.

Guichenon
Hist. de la
Maison de
Savoie.

Belcar. l.
21. n. 19.

Sleidan.
Commentar.
l. 9.

Vers la fin
d'Octobre

1535.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 4.

1535.

formais sans concurrence; cette Maison rivale que le sort sembloit avoir tiré exprès de la poussière pour exclusion du Milanès la Maison d'Orléans, (1) étoit éteinte. François Premier prétendoit n'avoir renoncé au Milanès qu'en faveur de Sforce & de sa postérité. Que restoit-il sinon que la Maison d'Orléans rentrât dans tous ses droits, en les confirmant, non par le droit violent de conquête, mais par l'investiture qu'elle prendroit de l'Empereur.

Mais les convenances générales de l'Europe, & les convenances particulières de l'Italie, qui avoient toujours fait préférer l'heureuse usurpation des Sforces aux droits légitimes des Princes de la Maison d'Orléans, subsistoient toujours. L'Italie, à travers toutes les tempêtes qui l'avoient agitée, avoit toujours tendu assez constamment à rejeter de son sein

)1) On se rappelle que François Premier étoit de la branche d'Angoulême, branche cadette de la Maison d'Orléans. Au reste il n'y avoit d'éteinte dans la Maison de Sforce, que la branche Ducale.

les grandes Puissances qui pouvoient détruire sa liberté. Si quelquefois entraînée par la force , elle avoit semblé s'écarter de son objet, elle y étoit bientôt revenue par un penchant naturel. On l'avoit vue dans le temps des plus grands succès de Charles-Quint, & pendant la prison de François Premier, offrir le royaume de Naples au Marquis de Pescaire, pour empêcher la réunion de ce royaume avec le Milanès dans une même main. Après cette réunion, ce qu'elle craignoit le plus, étoit que ces deux Etats fussent partagés entre deux grandes Puissances étrangères, telles que la France & l'Espagne; voilà pourquoi dans le temps même où elle parut s'intéresser le plus vivement en faveur de François Premier contre l'Empereur, elle exigea toujours que le Milanès fût donné à François Sforce, dont la puissance n'étoit pas capable d'alarmer la liberté publique; mais par la mort de Sforce, elle sembloit n'avoir plus à combattre que pour le choix des

M iij

3535.

Tyrans, puisqu'elle regardoit comme tels les Etrangers puissans. Pouvoit-elle espérer que Charles-Quint, au lieu de garder pour lui le Milanès, ou de terminer ses longues querelles avec François Premier, en lui en accordant l'investiture, daignât en investir quelque Duc particulier ? Il y avoit déjà presque regné sous le nom de Sforce, comme il regnoit presque en Toscane sous le nom d'Alexandre de Médicis, mari de sa bâtarde, & à Gênes qui étoit sous sa protection ; mais au moins, pendant la vie de Sforce il restoit encore une image de liberté dans ces Etats. Charles-Quint ne pouvoit partir directement ni de Gênes, ni de Milan, ni de Florence, pour subjuguier le reste de l'Italie. Si au contraire il prenoit le Milanès pour lui, le joug se faisoit sentir à Gênes, s'aggravoit en Toscane, & alloit bientôt s'étendre aux autres Etats, surtout à l'Etat de l'Eglise, qui devoit être écrasé par les efforts que les rameaux épars de ce grand arbre, alloient fai-

re pour se réunir des deux extrémités de l'Italie. Le véritable intérêt du S. Siège , étoit donc d'empêcher que l'Empereur ne prît le Milanès pour lui , & de s'unir avec François Premier pour traverser cette réunion , dût le Milanès rester à François Premier , qui , après tout , étoit bien moins redoutable à la liberté de l'Italie entière que Charles-Quint ; mais plus il étoit nécessaire d'abaisser en Italie la puissance de l'Empereur , plus il étoit dangereux de l'entreprendre , & difficile de l'exécuter. Aussi ne paroît-il pas que Paul III ait suivi cette hasardeuse politique. L'exemple de Clément VII prisonnier, effrayoit Rome, l'Empereur étoit presque à ses portes ; Naples l'avoit reçu en triomphe au retour de son expédition de Tunis , où il avoit vaincu Barberousse , la terreur de la Méditerranée , & rétabli sur le Trône Muley-Affan que Barberousse avoit détrôné. Non moins habile politique que généreux protecteur des Rois , il avoit gardé

1535.

Belcar. l.
21. n. 4. 5. 8.
9. 10. 11. 12.
&c.

Sleidan.
Commentar.
l. 2.

1535.

pour lui la Goulette, il y avoit construit un Fort qui dominant la baye de Tunis, donnoit une entrée facile dans ce pays, il avoit aussi détruit l'ancienne Hippone qui lui faisoit ombrage. Cette gloire nouvelle dont il venoit de se couvrir, le rendoit encore plus redoutable, car la réputation augmente en effet la puissance. Encouragé par le succès, & en sentant tout l'avantage des conjonctures, il résolut dès le moment de la mort de Sforce, de garder pour lui le Milanès, qu'il avoit déjà voulu envahir du vivant même de Sforce. (1)

Mém. de
Guillaume
Du Bellay,
Langey, l. 5.

Mais il falloit cacher ce projet pour en assurer l'exécution; il falloit embrasser son rival pour l'étouffer. Tout l'hiver de 1535 à 1536, se passa donc en négociations entre Charles-Quint & François Premier. Velly, Ambassadeur de France, plus digne par sa franchise d'être Ministre

(1) C'étoit pour le dépouiller qu'il lui avoit intenté autrefois cette grande accusation de félonie.

de François Premier , que par sa fi-
 nesse de l'être auprès de Charles-
 Quint , fut chargé de solliciter au
 nom de son Maître l'investiture du
 Milanès. 1535.

La mort de Claude de France ,
 fille de Louis XII, & femme de
 François Premier , avoit introduit à
 cet égard un léger changement. Com-
 me on vouloit combiner le droit
 héréditaire de la Maison d'Orléans
 avec le droit qui pouvoit résulter
 de l'investiture , & regarder le pre-
 mier comme le droit fondamental
 dont l'autre n'étoit que l'accessoire,
 François Premier ne pouvoit plus
 demander l'investiture pour lui. Le
 Milanès étoit le patrimoine de ses
 enfans. C'étoit donc pour le Duc
 d'Orléans son second fils, qu'il le de-
 mandoit; par-là il entroit dans les
 vues de l'Italie entière qui désiroit
 à Milan un Duc particulier. C'étoit
 par cette même raison qu'il ne de-
 mandoit rien pour le Dauphin que
 sa qualité d'héritier de la Couron-

M v

1535. ne de France , excluoit du Trône de Milan.

Le Duc d'Orléans , mari de Catherine de Médicis , avoit , comme on l'a dit , du chef de sa femme , des prétentions sur la Toscane & sur le Duché d'Urbain. François Premier , dont on ne peut trop louer la modération dans toute cette affaire , offroit de faire renoncer le Duc d'Orléans à ces prétentions ; il offroit aussi de confirmer ses renonciations au royaume de Naples.

Tout ce que la politique peut décevement se permettre de mauvaise foi , d'artifice & de détours , fut épuisé par l'Empereur dans cette négociation. Il fut toujours sur le point de conclure , & ne conclut jamais. Velly , constamment trompé , entretenoit le Roi de fausses espérances qu'il pouvoit sans cesse dans les discours ou de l'Empereur , ou de ses Ministres , de Cannes & Granvelle. Tantôt ceux-ci renvoyoient Velly à l'Empereur , tantôt l'Empereur le leur renvoyoit , & tour à tour ou

l'Empereur , ou les Ministres formoient ou résolvoient quelque difficulté nouvelle. Tantôt l'Empereur rejettoit le Duc d'Orléans comme trop proche de la Couronne , & préféroit le Duc d'Angoulême , troisième fils de François Premier. (Quand on lui représentoit que le Roi ne consentiroit jamais à cette préférence du plus jeune , qui feroit naître une jalousie funeste entre les deux freres , & qui empêcheroit le Duc d'Orléans de renoncer à ses prétentions sur la Toscane & le Duché d'Urbain , l'Empereur , après un long délai , revenoit au Duc d'Orléans , puis il retournoit au Duc d'Angoulême.) Tantôt il mettoit un prix à la grace qu'il prétendoit accorder , & un prix digne en apparence d'être proposé par un Prince religieux ; il vouloit que François Premier s'engageât à convertir les Hérétiques , à ramener le Roi d'Angleterre au sein de l'Eglise , à combattre les infideles ; & jamais il n'étoit content des assurances qu'on lui donnoit à

1535.

Mém. de
Langei , l. 54

1535.

cet égard. Aujourd'hui il exigeoit que le Roi renonçât à l'usufruit du Milanès, qu'il avoit d'abord demandé, sur-tout à ses prétentions sur Gênes; demain il exigeoit que la France reconnût tenir uniquement son droit de l'investiture, qu'elle comptât pour rien le droit héréditaire, pure dispute de mots, puisqu'elle vouloit bien regarder l'investiture comme nécessaire : mais l'Empereur, par ses intrigues, rendoit bientôt cette dispute plus réelle ; car il engageoit sous main le Roi de Portugal à demander le Milanès pour son frere, & assurément le frere du Roi de Portugal n'auroit eu d'autre droit que celui qu'il auroit tenu de l'investiture, il est vrai que c'étoit faire une insulte gratuite au Roi de Portugal & à son frere, puisque l'Empereur avoit résolu de garder le Milanès ; mais l'Empereur craignoit peu l'inconvénient de les commettre, pourvu qu'ils servissent de prétexte à quelque délai. Quelquefois la négociation ne tenoit plus qu'à un fil, mais

ce fil ourdi par la main habile de l'Empereur , ne rompoit jamais. D'autres fois on touchoit à un dénouement heureux , l'Empereur arrêtoit tout par quelque nouvelle plainte , par quelque nouvelle condition ; il vouloit que le Roi se chargeât de remarier sa nièce , la veuve du Duc de Milan , & parce que le Roi d'Ecosse alloit épouser la fille du Duc de Vendôme , (1) c'étoit précisément au Roi d'Ecosse qu'il falloit que François fît épouser la Duchesse de Milan. On lui proposoit encore de se charger d'autres établissemens de Princes & de Princesses , auxquels l'Empereur s'avisait tout exprès de s'intéresser. Combien de petits sacrifices ne fallut-il pas faire à cette faveur qu'on ne devoit pas obtenir , à cette paix qui devoit échapper à mesure qu'on tendroit les bras pour la saisir ! Que de ména-

1535.

(1) Il ne l'épousa point , il épousa d'abord Madeleine de France , fille de François Premier , & ensuite Marie de Lorraine , veuve de Louis , Duc de Longueville.

1535.

Mém. de
Langei. l. 5.

Sleidan.
Commentar.
l. 9.

gemens & pour l'Empereur & pour le Duc de Savoye ! Le Roi faisoit lever six mille Lansquenets en Allemagne , l'Empereur s'en plaignit, il fallut révoquer l'ordre. Beauvais avoit été envoyé à Venise pour proposer un Traité d'alliance, il fallut le rappeler. L'Evêque de Winchester , Ambassadeur d'Angleterre en France , étoit prêt d'y conclure un Traité entre les deux Puissances , il fallut le suspendre. On avoit envoyé Langei en Allemagne pour entretenir l'union entre les Princes , & tenter de réunir les Protestans à l'Eglise , (la Ligue de Smalcalde , satisfait par la révolution du Virtemberg , étoit alors tranquille) il fallut rendre le compte le plus exact de toutes ces négociations à l'Empereur ; il eût bien voulu les rompre , mais il fut obligé de les souffrir , par ce qu'elles étoient agréables au Pape , informé de leur objet par le Cardinal du Bellay qui étoit alors à Rome , & par l'Evêque de Mâcon , Ambassadeur de

France auprès du S. Siege. Encore fallut-il ; au bout de quelque temps rappeler Langei.

1535.

Cependant l'Empereur faisoit fourdement les préparatifs les plus formidables. André Doria rassembloit ses galeres à Gênes , Ferdinand de Gonzague , Viceroi de Naples , rassembloit la Cavalerie-légère ; on transportoit d'Allemagne en Italie une puissante artillerie ; on faisoit aussi des levées dans les Pays-Bas.

Belcar. 1.
20. n. 18.

Un Ministre qui se nommoit Duprat , comme le Chancelier de France , (1) envoyé par l'Empereur en Allemagne , sous prétexte d'examiner les démarches de Langei , qui n'étoit pas encore rappelé , y faisoit ainsi que le Comte de Nassau , des levées considérables , y décrioit , y calomnioit le Roi & tâchoit de faire entrer les Princes de l'Empire dans une Ligue contre lui. En Italie l'Empereur profitoit du départ de Beauvais , qu'il avoit fait rappeler

(1) Qui venoit de mourir.

1535.

de Venise, pour engager les Vénitiens dans une Ligue défensive en faveur de celui auquel il donneroit son investiture, c'est-à-dire, en sa faveur, s'il se la donnoit à lui-même; en tout cas il leur persuadoit qu'il ne le gardoit que comme un dépôt jusqu'à ce qu'il eût trouvé un Sujet agréable à l'Italie entière. Il profitoit aussi de la haine que le Pape avoit conçue contre la Maison de Médicis, (quoiqu'il dût en partie la Thiare aux recommandations de Clément VII. mourant) pour l'engager à s'opposer avec les autres Princes & Etats d'Italie, à l'investiture du Duc d'Orléans.

Quand Velly se plaignoit de ces négociations, dont il ne savoit point parfaitement l'objet, on lui répondoit qu'elles n'avoient aucun rapport à l'affaire du Milanès; quand il se plaignoit des armemens, on lui répondoit que l'armement de mer étoit destiné à une expédition d'Alger dont on parloit depuis longtemps, qui ne devoit pas être moins

Mém. de
Langei, l. 5.

célèbre que celle de Tunis, & à laquelle l'Empereur avoit même demandé que le Duc d'Orléans l'accompagnât, mais le Roi avoit répondu qu'il n'avoit plus de fils à donner en ôtage à l'Empereur. A l'égard de l'armement de terre :

1535.

» Ne voyez-vous pas disoit l'Empereur à François Premier, que
 » c'est un stratagème par lequel j'en
 » impose aux Puissances d'Italie, qui
 » ne veulent point absolument voir
 » la Maison de France sur le Trône
 » de Milan, & qui ne cesseroient
 » de former des brigues contre notre
 » projet, si je ne leur présentois
 » ces apparences d'une guerre prête
 » à naître entre nous ? Gardez-
 » vous bien ajoutoit l'Empereur,
 » de leur rien apprendre de notre
 » secret ; faites-en sur-tout mystère
 » au Pape, vous connoissez sa
 » haine pour la Maison de Médicis.
 » Que votre Ambassadeur à Rome
 » n'en sache rien, je me garderai
 » bien de mon côté d'en rien dire
 » au Comte de Cifuentes mon Am-

»bassadeur à Rome ; sur-tout que
»le Cardinal du Bellay , l'ignore.»

1535.

Ce Cardinal lui étoit particulièrement redoutable par la pureté de ses intentions & par l'étendue de ses lumières.

Pendant que l'Empereur exigeoit ainsi le secret, il ne manquoit pas de révéler tout au Pape , & de l'instruire jour par jour de l'Etat de la négociation , il le rassuroit sur l'armement , en lui déclarant qu'il ne faisoit qu'amuser François , & qu'il garderoit le Milanès ; le Pape vouloit bien regarder cela comme une bonne nouvelle, soit que réellement trompé sur ses intérêts, il aimât mieux voir le Milanès dans les mains de l'Empereur que dans celles du Roi de France , soit qu'il crût plus sage de subir doucement le joug du plus fort , que de s'exposer comme ses prédécesseurs, aux dangereuses agitations du pouvoir balancé , soit que sa haine pour la Maison de Médicis, l'emportât sur toute autre considération, soit enfin que piqué

du mystère que François Premier lui faisoit, il eût pris aux projets de l'Empereur cette sorte d'intérêt qu'une confiance même fausse, est quelquefois capable d'inspirer.

1535.

L'Empereur en même temps, mandoit au Duc de Savoye, qu'il alloit incessamment lui rendre tout ce qu'on lui avoit pris.

Velly cependant négocioit, écrivoit, espéroit & faisoit espérer. Le Roi s'ennuya enfin de ce badinage politique; il avoit bien voulu sacrifier au desir de la paix les occasions de surprise, qui peuvent s'offrir pendant l'hiver même, à une armée victorieuse, voisine de l'ennemi; mais il ne vouloit pas qu'une négociation captieuse le tint enchainé pendant la saison d'agir. Puisqu'il falloit être trompé, il consentoit de l'être, mais jusqu'à un terme préfix, & il chargea expressément Velly de tirer une réponse décisive de l'Empereur avant la fin de Janvier 1536.

Mém. de
Langei, l. 54

CHAPITRE II.

*Campagne de l'Amiral de Brion dans
les Etats du Duc de Savoye.*

1536. **L**ES mois de Janvier & de Février se passerent sans qu'on eût reçu cette réponse décisive. Au mois de Mars l'Amiral de Brion eut ordre de se mettre en campagne. Son armée devoit être composée de huit cens dix lances, de mille hommes de cavalerie légère, & de vingt-trois mille hommes d'infanterie, tant Françoisse que Suisse & Allemande; mais elle se rassembloit lentement & par parties.

*Pâques, le
16 Avril.*

*Belcar. l.
21. n. 19.*

C'étoit dans le Piémont qu'il s'agissoit de pénétrer. Deux Capitaines qui s'étoient illustrés dans les guerres précédentes, Philippe Torniello & ce fameux Marquis de Marignan, accouroient avec quatre mille hommes d'infanterie pour s'emparer du Pas de Suze, comme avoient fait les Suisses en 1515, & pour en dis-

puter le passage aux François. D'Annebaut, qui fut depuis Amiral, & qui commandoit alors la cavalerie-légère, Montejan qui fut depuis Maréchal de France, & qui commandoit alors l'infanterie Françoisse, c'est-à-dire le corps légionnaire, furent avertis de la marche des ennemis vers Suze. Ce Pas de Suze étoit, comme on l'a déjà vu, de la plus grande importance, par la facilité de le défendre avec une poignée de monde contre une armée entière, & par l'impossibilité presque absolue de le forcer. D'Annebaut & Montejan se hâtent de prévenir les ennemis, & gagnent la plaine avant leur arrivée. Les ennemis voyant que ce Pas de Suze étoit franchi, reculent devant Annebaut & Montejan jusqu'au-delà de Turin.

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.

Le Duc de Savoie, quelques mois auparavant, avoit répondu à la Déclaration de guerre du Roi, qu'il se trouveroit à l'entrée de ses Etats pour les défendre ; il ne fit pas mê-

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.Sleidan.
Commentar.
l. 10.Guichenon,
Hist. de la
Maison de
Savoye.

me le moindre effort pour défendre sa capitale ; il avertit tristement les habitans qu'il falloit céder à la force , qu'il se voyoit obligé de les abandonner ; il fit embarquer sur le Pô son artillerie , ses meubles les plus précieux , & sortit par une fausse porte du château avec la Duchesse sa femme , & le Prince de Piémont son fils ; il se retira à Verceil , d'où il envoya sa femme & son fils à Milan. En partant , il conseilla encore aux habitans de se rendre , & ils suivirent son conseil dès la première sommation. Chivas se rendit aussi sans résistance.

L'Amiral de Brion établit son camp entre Turin & Chivas , en attendant que ses troupes , qui arrivoient à la file , fussent rassemblées. On lui a reproché de la lenteur & de la foiblesse dans cette occasion ; l'on prétend qu'il auroit pu accabler les ennemis dans la consternation où ils étoient. Quoi qu'il en soit , lorsqu'il eut rassemblé environ seize mille hommes, ils'avança jusqu'à la Doire,

où il trouva les ennemis au nombre de quatre à cinq mille hommes d'infanterie , & de quatre à cinq cens chevaux , prêts à lui disputer le passage. On diroit qu'une destinée aveugle dispose de la réputation des événemens & des hommes , ou plutôt la réputation est si peu de chose , que l'Etre suprême qui gouverne tout avec un ordre impénétrable , semble quelquefois la dispenser au hazard pour en faire sentir le néant. Le passage du Rhin en 1672 , occupe une place distinguée dans la mémoire des hommes ; les noms imposans de Louis XIV , de Condé , de Turenne , qui présiderent à cette expédition , la conquête presque entière de la Hollande qui en fut la suite , peut-être l'Epître de Boileau qui l'a célébrée , tout a concouru à immortaliser le souvenir de ce passage. Un autre Poète l'a comparé au passage du Granique sous Alexandre , & il a demandé que l'on jugeât de l'une & l'autre expédition par la comparaison des fleuves ; mais

1536.

Mém. de
Langci, l. 5.

si c'étoit par la comparaison des obstacles vaincus qu'il en fallût juger, ce passage du Rhin que la postérité n'oubliera jamais, seroit peut-être un exploit ordinaire. Personne au contraire ne connoît le passage de la grande Doire en 1536, sous l'Amiral de Brion, & ce passage est un chef-d'œuvre militaire. Les François, à la vérité, étoient en plus grand nombre que les ennemis, mais ils n'avoient presque point de cavalerie, les ennemis en avoient beaucoup, & la cavalerie faisoit alors la principale force des armées. Ce défaut de cavalerie étoit d'ailleurs un grand obstacle à un passage qui devoit se faire en nageant. Les ennemis avoient Medequin à leur tête, Medequin dont le nom avoit acquis le droit d'intimider. Les François arrivent sur les bords de la Doire, rivière peu large, mais profonde & rapide. Fatigués de leur marche, ils avoient besoin de repos. L'Amiral ne prétendoit ni qu'ils traversassent le fleuve ce jour-là, ni qu'ils le traversassent

verfaffent à la nage ; il fe préparoit à jetter un pont. A l'afpect de l'ennemi , le courage du foldat s'enflamme ; impatient il demande , il crie , non qu'on le mene , mais qu'on lui permette d'aller. L'Amiral irrite cette impétuofité en la combattant , mais il la combat , il veut qu'on attende au lendemain , il veut que le pont foit jetté. Les cris des foldats redoublent , il sembloit qu'ils fentiffent le moment de la victoire ; le Général regardant enfin leur importunité comme un de ces avis du Ciel qu'il eft dangereux de négliger , leur dit : *Allez donc , & que cette ardeur ne fe démente point.* A ce mot ils s'élancent tous dans la riviere , François , Lanfquenets , les troupes bien féparées , & ce qui eft fur-tout admirable , les rangs auffi bien obfervés , dit Guillaume du Bellay , que s'ils fe fuflent trouvés dans le plus beau chemin. Un Légionnaire François apperçoit du côté des ennemis un hateau qui pouvoit fervir au paffage de l'Amiral , il fe fépare de fa

1536.

1536.

troupe , il nage seul vers ce bateau ; le détache & l'amene à son Général , action plus glorieuse , bien plus utile & infiniment plus périlleuse que celle qui a immortalisé Clélie ; car quoique les Historiens nous représentent Clélie & ses compagnes passant le Tibre à la nage , à travers une grêle de traits , outre que c'étoit pendant la nuit , il est à présumer que les Etrusques ménageoient des femmes qui ne leur faisoient d'autre tort que de s'enfuir , au lieu que tous les coups des ennemis se portoient vers ce soldat téméraire , qui en plein jour se détachoit de sa troupe , & marchoit à eux pour leur nuire. Ce fut par une espece de miracle qu'il revint à l'autre bord sans la moindre blessure , malgré les décharges continuelles d'arquebuserie que les ennemis faisoient sur lui. Le Général , pénétré d'admiration & de joie , donne , en présence de toute l'armée , un anneau d'or à ce brave soldat , dont l'Histoire n'a pas conservé le nom , & a peu

célébré l'action : nouvel exemple du hazard des réputations. Les ennemis étonnés de ce qu'ils avoient vu faire aux François, se retirèrent avec précipitation, & même avec quelque désordre ; le défaut de cavalerie empêcha de les poursuivre assez vivement pour en profiter, & ils gagnèrent Verceil sans grande perte.

Alors s'avança pour les défendre un Général plus redoutable encore que Medequin, Antoine de Leve. Le personnage équivoque qu'Antoine de Leve joua dans cette guerre, répondoit très-bien à l'état équivoque des affaires entre l'Empereur & le Roi. Comme il n'y avoit point entr'eux de rupture formelle, comme le constant Velly suivoit toujours la négociation, quoique François n'en fût plus la dupe, François ménageoit l'Empereur qui faisoit semblant de le ménager. Le Roi, en recommandant à l'Amiral de pousser ses succès avec vigueur, & de livrer bataille, s'il le falloit, lui

1536.

Mém. de Langei, l. 5.

1536. avoit enjoint expressement de respecter les terres Impériales.

L'Empereur n'avoit pas tout-à-fait les mêmes égards, il faisoit assez directement la guerre aux François ; cette armée qui avoit fui devant eux des environs de Suze jusqu'à Verceil, étoit à lui. Il est vrai qu'elle étoit commandée par un Aventurier accoutumé à se louer à tout le monde ; il est vrai encore que comme tous ceux qui avoient de l'argent, & même quelquefois ceux qui n'en avoient pas, étoient en possession de faire des levées en Italie, cette armée pouvoit passer pour être au Duc de Savoye, si on vouloit, & qu'un désaveu n'eût rien coûté à l'Empereur, si on eût daigné le demander. Mais comment désavouer Antoine de Leve, le plus ancien & le plus illustre de ses Généraux ? Voici le prétexte qu'il prit.

On a dit plus haut qu'en 1534 (1)

(1) Voir le chap. 5. du liv. 3.

les intrigues & sur-tout la puissance de Charles-Quint avoient entraîné les Princes & les Etats d'Italie dans une Ligue pour la défense du Milanès, s'il étoit attaqué par les François. Chaque puissance devoit fournir un contingent proportionné à ses forces ; Antoine de Leve avoit été nommé Général de la Ligue, & résidoit en cette qualité dans le Milanès, où il bornoit & gênoit l'autorité de Sforce. Depuis la mort de Sforce, il étoit resté dans le Milanès, supposant que la Ligue subsistoit & avoit toujours le même objet. Si l'armée qu'il commandoit, & qui étoit forte alors de six cens chevaux & de douze mille hommes d'infanterie, étoit toute entière à l'Empereur, c'étoit parce que l'Empereur avoit été le plus prompt & le seul fidele à fournir son contingent : mais Antoine de Leve ne prétendoit point être Général de l'Empereur : il étoit Capitaine général de la Ligue ; il n'avoit, disoit-il, d'autre objet que la défense du Mi-

1536.

Mém. de Langei, l. 5.

1536.

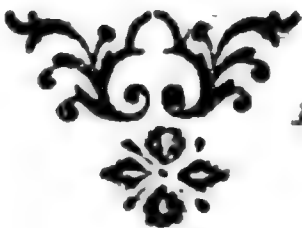
lanès; ce n'étoit point pour le Duc de Savoye qu'il agissoit, & il affectoit de ne se pas joindre à lui, il ne se mettoit en mouvement que parce que les François, en s'approchant de la Sessia, menaçoient le Navarese & la Lomelline. Cependant il inquiétoit extrêmement l'Amiral qui n'osoit poursuivre le Duc de Savoye, de peur que le Capitaine de la Ligue ne redevînt le Général de l'Empereur, & que les François ne fussent accusés d'avoir fait éclater la rupture. Si le Duc de Savoye, qui n'avoit qu'à sortir de Verceil pour être sur les terres du Miñanès, faisoit ce pas, faudroit-il le laisser échapper? faudroit-il le poursuivre? Dans cette incertitude Brion eût bien voulu voir de Leve se déclarer, & il fit ce qu'il put pour l'y engager. Il avoit fait faire quelques levées de troupes en Italie; ces troupes, pour se rendre à son camp, devoient passer devant l'armée Impériale, Brion demanda pour elles un sauf-conduit à de Leve, qui

répondit : *Ah ! très-volontiers, si elles* 1536.
marchent au nom de la Ligue dont je
suis Capitaine. L'Amiral, mécontent
 de cette réponse, demanda nettement
 au Général Espagnol s'il falloit
 le regarder comme ami ou comme
 ennemi. De Leve répondit par des
 politesses équivoques qui ne déci-
 doient rien, & qui redoubloient
 l'embarras de l'Amiral. Cette per-
 plexité le retint dans l'inaction. La
 jalousie, qui trouble tout, avoit
 d'ailleurs divisé son armée, il s'étoit
 élevé une querelle très-vive entre
 les Légionnaires François & les
 Lansquenets, commandés par le
 Comte de Furstemberg. (1) On en
 étoit venu aux mains, & il y avoit
 déjà beaucoup de sang répandu,
 lorsque le Comte de Furstemberg
 arrêtant ces furieux par sa présence,
 fit retirer ses Allemans frémissans
 de courroux, respirans la vengance,
 désarmés par le seul respect. Ils

(1) Ce Comte de Furstemberg, qui avoit d'abord
 servi l'Empereur, étoit alors attaché au service du
 Roi.

1536.

avoient été maltraités dans le combat qu'on les avoit obligés de quitter, & ils se propoisoient bien de prendre leur revanche, mais la vigilance du Comte de Furstemberg, & la rigoureuse discipline qu'il fit observer, leur en déroberent les occasions; ils reprirent l'habitude de l'obéissance, & l'ordre se rétablit insensiblement.



CHAPITRE III.

*Suite des Négociations entre l'Empereur
& François Premier. Scène scanda-
leuse donnée à Rome par l'Empereur.*

LES Négociations pour l'investi-
ture n'avoient point cessé à Naples
pendant toutes ces hostilités, mais
l'Empereur se plaignoit de ce qu'on
accabloit son Allié, tandis qu'il se
disposoit à faire à la Maison de Fran-
ce un présent tel que celui du Mi-
lanès ; s'il avoit pu prévoir une telle
conduite, il ne se seroit pas rendu si
facile. » Je veux bien, ajoutoit-il,
» ne rien changer, quoique j'y sois
» trop autorisé sans doute, j'espère
» qu'une même paix terminera les
» affaires de Savoye & celle du Mi-
» lanès ; mais qu'avant tout le Pié-
» mont soit évacué par les troupes
» Françaises ; & comme il ne reste
» plus de difficultés pour l'investi-

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.

N v

1536. » ture du Milanès, que le Roi m'en-
» voie l'Amiral avec un plein pou-
» voir pour terminer.

Velly, à qui l'Empereur tint ce discours, étoit citoyen & avoit peu d'ambition, il travailloit à la paix sans avoir la vanité d'être pacificateur; il voyoit sans envie qu'un autre eût la gloire de consommer, cet utile ouvrage; il croyoit même que l'importance d'un personnage tel que l'Amiral, donneroit au Traité plus d'éclat & d'authenticité; il regardoit la demande qu'en faisoit l'Empereur comme une preuve du desir sincere qu'il avoit de terminer; il en écrivit au Roi sur ce ton, mais le Roi ne pensa point comme lui; de nouvelles preuves des mauvaises intentions de l'Empereur arrivoient de toutes parts à la Cour de France. Le Roi ne pouvoit plus douter que la guerre ne fût résolue; tous les détails des préparatifs formidables de l'Empereur & de ses négociations souterraines lui étoient dévoilés; il ne voulut ni évacuer

le Piémont, ni laisser l'armée sans 1536.

son Général, sur-tout en présence
d'un Capitaine aussi vigilant & aussi
habile que de Leve. Si l'Empereur
ne vouloit qu'un personnage con- Mém. de
Langei, l. 5.

sidérable pour mettre la dernière
main au Traité, on lui donnoit sa-
tisfaction entière, on lui envoyoit
un des plus grands Seigneurs qu'il
y eût en France & par la naissance
& par la fortune & par le crédit.
C'étoit le Cardinal de Lorraine,
frere de Claude Duc de Guise.
Comme on croyoit encore ou qu'on
seignoit de croire au secret que
l'Empereur vouloit faire au Pape
de l'affaire du Milanès, le Cardi-
nal de Lorraine n'alloit point trou-
ver l'Empereur à Naples, il alloit
à Rome où l'Empereur devoit se
trouver avant lui, & où l'on pré-
paroit à ce vainqueur des infideles
une magnifique réception. Le Car-
dinal pourroit y traiter à loisir avec
l'Empereur, sans que le Pape, ac-
coutumé à voir les Cardinaux se re-
tirer auprès de lui sans autre pré-

1536. ~~Le~~ texte que celui de venir l'aider de leurs conseils, pût rien soupçonner. On écrivit à l'Amiral de suspendre toute hostilité, jusqu'à l'arrivée du Cardinal de Lorraine qui passeroit par l'armée pour aller à Rome.

Cependant l'Empereur n'avoit encore donné que des paroles vagues & indéterminées; Velly restoit toujours chargé d'en tirer une parole positive. L'Empereur, qui étoit encore à Naples, promit de la donner quand il seroit à Gaëte, (pourquoi plutôt à Gaëte qu'à Naples?) Quand il fut à Gaëte il promit de la donner à Rome.

C'étoit dans Rome en effet qu'il préparoit aux Ambassadeurs François la scène la plus défagréable pour eux, la plus outrageante pour leur Maître, scène devenue mémorable par l'éclat qu'elle fit alors, par le venin qu'elle versa sur les playes saignantes de ces deux cœurs mal réconciliés, & par la fureur avec laquelle la guerre se rallumma entr'eux. La superstition crût voir un présage

de cette guerre dans une petite circonstance très-indifférente. Pour donner plus d'agrément & de vue au Palais que l'Empereur devoit habiter à Rome, on avoit démoli parmi quelques vieux bâtimens les restes d'un ancien Temple de la Paix; mais la guerre qui se faisoit dans le Piémont, & les lenteurs affectées de l'Empereur étoient des indices bien plus sûrs d'une guerre sanglante.

L'Empereur arriva à Rome le 6 Avril, Velly l'y avoit suivi dans l'attente de cette réponse qu'on lui promettoit par-tout, & qu'on ne lui rendoit nulle part. Il trouva à Rome l'Evêque de Mâcon, Ambassadeur du Roi auprès du Pape, avec lequel il se concerta. Ils unirent leurs efforts pour tâcher de mettre le Pape dans leurs intérêts. L'Empereur & ses Ministres avoient si souvent & si formellement promis l'investiture en faveur du Duc d'Orléans, que les deux Ambassadeurs n'osoient plus en douter; ils s'ima-

1536.

Belcar. l.
20. n. 21.

Mém. de
Langei, l. 5.

1536.

ginerent que l'Empereur n'avoit tant différé que pour ménager au Pape l'honneur d'une médiation dont il seroit flatté, & le faire consentir, dans cette entrevue, au choix que l'Empereur avoit fait du Duc d'Orléans. Ce choix seul étoit l'objet du secret qu'on avoit recommandé à Velly, & que le scrupuleux Velly s'obstinoit à garder. Quant aux négociations générales pour le Milanès, elles étoient publiques. On favoit que François demandoit le Milanès pour le Duc d'Orléans, mais il ne falloit pas qu'on fût que l'Empereur l'accordoit. Tel étoit encore l'état de la négociation, lorsqu'on arriva à Rome.

Le Pape parla aux Ambassadeurs François avec assez de franchise, il ne leur dissimula pas qu'il croyoit être sûr que l'Empereur les amusoit, & que le Duc d'Orléans ne seroit jamais nommé. Velly n'imputant ce discours qu'à l'erreur où il croyoit que le Pape étoit encore, s'obstinoit par discrétion à ne le point désabu-

fer, il se contentoit de prier le Pape 1536.]
d'entretenir l'Empereur dans des dispositions pacifiques, ou de lui en inspirer.

Mais l'Empereur en étoit plus éloigné que jamais. Depuis son arrivée à Rome, il prenoit un ton plus haut, il se plaignoit plus amèrement de l'invasion dans le Piémont, il se plaignoit de ce qu'on ne lui envoyoit point Brion, il se plaignoit de tout, il nommoit le Duc d'Angoulême au lieu du Duc d'Orléans, & disoit qu'au reste il ne termineroit rien sans l'aveu du Pape & des autres Puissances d'Italie. Velly ne pouvant plus s'aveugler sur les intentions de l'Empereur, osa lui parler avec plus de fermeté qu'il n'avoit fait; il lui rappella ses promesses, & l'empire qu'une parole donnée devoit avoir sur les Souverains. Charles répondit qu'il avoit promis sous des conditions que le Roi ne remplissoit point, & qu'il ne pourroit même jamais remplir dans toute leur étendue. *Pourquoi donc, dit l'Ambassadeur, les*

1536. *avez-vous imposées ?* La dispute s'échauffant, & l'Empereur commençant à trouver que Velly lui manquoit, (petite ressource des Grands qui ont tort) il lui dit avec impatience : » Mais vous qui êtes si pressant, avez-vous des pouvoirs pour conclure ? « Non, répondit Velly, » mais Eh bien, que demandez-vous donc ? interrompit l'Empereur. Puis se tournant vers l'assemblée : » Vous voyez, dit-il, lequel de nous deux amuse l'autre par de vaines paroles. « Discours plein de mauvaise foi, puisque l'Empereur savoit qu'on lui envoyoit le Cardinal de Lorraine avec les pouvoirs nécessaires.

Belcar. l.
21. n. 22.

Mém. de
Langei, l. 5.

Quoique cette scène particulière dût faire tout attendre de l'Empereur, Velly ne s'attendoit pas à la scène publique qui devoit se passer le lendemain. Il se rend avec l'Evêque de Mâcon chez l'Empereur, qui, après avoir fait un accueil assez favorable à l'Evêque de Mâcon, & après avoir demandé assez séchement

à Velly s'il avoit quelque chose de nouveau à lui apprendre, (quoiqu'il fût très-bien qu'il étoit impossible que Velly eût eu en si peu de temps de nouvelles dépêches de France) leur dit : » Vous ne savez donc rien » des dernières intentions de votre » Maître ? Eh bien ! suivez-moi tous » deux chez le Pape , vous y apprendrez les miennes. «

1536.

Les Ambassadeurs de Venise se trouvoient alors chez l'Empereur , il leur dit aussi de le suivre chez le Pape. Ils entrent tous dans la salle du Consistoire , où les Cardinaux assemblés attendoient le Pape. L'Empereur s'entretint avec eux. Le Pape, soit naturellement, soit pour écarter tout soupçon de connivence sur ce qui alloit se passer, lui envoya demander s'il vouloit monter dans sa chambre. Non , répondit l'Empereur , j'attendrai le Pape ici. Le Pape descend , accompagné de ses Ministres , & suivi d'une nombreuse Cour. L'Empereur annonce qu'il a les choses les plus importantes à dire

1536. en présence du Sacré College. Le Pape voulut faire sortir tout le monde, excepté les Cardinaux. » Non, » dit l'Empereur, que personne ne » sorte, ce que j'ai à dire doit être » entendu de tout le monde. « Alors il commença la satyre la plus violente & la plus injuste contre les François & contre leur Roi; il retraça toute l'histoire de ses démêlés avec eux, il rappella tous les Traités conclus par sa modération, rompus par leur infidélité; il étala tous leurs torts en remontant jusqu'à Louis XII. & jusqu'au Livre rouge de Maximilien. Sa conduite avoit toujours été irréprochable, la leur toujours inexcusable. Sforce avoit eu raison de faire trancher la tête à l'Ambassadeur de France; François Premier avoit eu tort de vouloir venger son Ministre: c'étoit un vain prétexte qu'il avoit pris pour violer le Traité de Cambrai. L'Empereur finit par proposer fièrement à son rival le choix de trois choses; du Milanès pour le Duc d'Angoulême, du Duel,

Mém. de
Langei, l. 5.

Belcar. l.
21. n. 22, 23.
24, 25, 26, 27.

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

ou de la Guerre. S'il accepte le Duel, ce Duel toujours proposé, jamais exécuté, l'Empereur offre de combattre en chemise l'épée ou le poignard à la main ; mais il veut que d'un côté le Duché de Milan, de l'autre le Duché de Bourgogne, soient mis en sequestre pour appartenir l'un & l'autre au vainqueur. Si c'est la Guerre qui est acceptée, il jure de ne poser les armes que quand il aura réduit son rival, ou qu'il aura été réduit lui-même à la condition du plus pauvre Gentilhomme de l'Europe. Ici il insulte cruellement les soldats & les Généraux François :
» Si je n'en avois que de tels, dit-il, j'irois tout à l'heure, les mains
» liées, la corde au col, implorer
» la miséricorde de mon ennemi. »
Emportement bien indécent & bien indigne d'un si grand Prince, qui, dans l'affaire du cartel, avoit lui-même fait rougir François Premier d'un emportement beaucoup moindre contre les Ministres Impériaux. Il finit par exhorter le Pape, le Sa-

1536.

cré College, tous les Princes d'Italie, tous les Princes Chrétiens de s'unir à lui contre l'Allié des Infideles, & le perturbateur du repos de la Chrétienté.

Lorsque dans l'affaire du cartel l'Empereur & le Roi avoient fait l'un contre l'autre, avec tant d'appareil, chacun dans leur Cour, de grands plaidoyers bien injurieux & bien imposans, il leur avoit été facile d'avoir raison chez eux, & de se donner gain de cause dans leur propre Tribunal. Le discours de l'Empereur à Rome, tiroit bien plus à conséquence. C'étoit dans une Cour étrangere, c'étoit à la face des Ministres des diverses Puissances, c'étoit dans un Tribunal presque sans intérêt, devant le Pere commun des fideles, devant le Chef de la Chrétienté, qu'un Prince Chrétien citoit un Prince Chrétien, & qu'il le diffamoit avec un éclat & un scandale capables d'imprimer une tache à sa gloire, s'il ne se défendoit pas, ou s'il se défen-

Mém. de
Langei, l. 5.

doit mal. (1) L'attaque étoit vio-
lente & imprévue ; la présence des
Ambassadeurs François rendoit ,
pour ainsi dire , la cause contra-
dictoire ; mais l'Empereur avoit pris
trop d'avantage sur eux , il avoit
depuis long - temps préparé cette
scène , & arrangé son discours. On
remarqua même qu'en parlant il
avoit dans la main un papier sur
lequel il jettoit de temps en temps
les yeux. D'ailleurs tout , dans ce
discours , annonçoit l'art & le tra-
vail , comme tout y respiroit l'ar-
tifice. Les Ambassadeurs François
étoient confondus, ils ne s'étoient

1536.

(1) Il ne s'agit pas ici d'une compétence régulière. Le Pape alors n'en prétendoit aucune sur les Rois , & ni l'Empereur , ni François Premier n'en reconnoissoient aucune en lui. Il s'agit de cette compétence naturelle & universelle , acquise à tout homme , de juger à son tribunal particulier la conduite & le caractère de ses semblables ; compétence à laquelle tout homme d'honneur se soumet tacitement & volontairement , par le soin qu'il prend de sa réputation , & par le desir d'acquérir de la gloire ou de conserver celle qu'il a acquise. Cette compétence du Pape étoit encore confirmée par le desir qu'avoient les deux Princes de l'attirer chacun à son parti.

1536. attendus à rien de semblable, ils n'osoient répondre de peur de répondre foiblement, ils n'osoient se taire de peur que leur Maître ne parût vaincu. Après que le Pape eut fait une réponse vague & modérée, dans laquelle il promettoit une neutralité qui n'étoit peut-être pas en son pouvoir, & exprimoit des vœux pour la paix qui pouvoient être sinceres, l'Evêque de Mâcon auquel il appartenoit de parler, puisqu'on étoit à l'audience du Pape, auprès duquel il étoit Ambassadeur, s'en excusa sur ce que le discours avoit été prononcé en Espagnol, Langue qui lui étoit si peu familiere, que la plus grande partie du discours lui avoit échappé. Velly sembla vouloir parler, il s'avança, (1) il demanda audience en

Belcar. 1.
21. n. 28.

(1) Rien n'est plus ingénieux ni plus ridicule que tout ce que dit Brantôme sur l'embarras honteux & timide de Velly dans cette scène, il lui prescrit la contenance qu'il auroit dû avoir, & lui note pour ainsi dire, jusqu'au moindre geste. C'est une plaisante leçon de pantomime : il décrit encore plus burlesquement le maintien qu'il suppose qu'avoit Velly. » Je ne sçais, dit-il, si l'Empe-

bégayant ; mais comme c'étoit de l'Empereur qu'il devoit l'obtenir, puisque c'étoit auprès de lui qu'il étoit Ambassadeur, il fut trop heureux peut-être que l'Empereur la refusât, en disant qu'il lui feroit donner son discours par écrit, &

1536.

» reur se fût tant avancé en paroles, & s'il n'eût
 » pas songé deux ou trois fois, quand il eût vu
 » l'autre parler à lui, & répondre bravement,
 » quelquefois mettant la main sur le pommeau de
 » l'épée, quelquefois au côté pour faire semblant de
 » prendre sa dague, quelquefois faire une démarche
 » brave, quelquefois tenir une posture altière,
 » maintenant son bonnet enfoncé, maintenant
 » haussé avec sa plume, ores au côté, ores au-
 » devant, ores en arrière, maintenant laissant
 » pencher à demi sa cappe, comme qui voudroit
 » l'entortiller autour du bras, & tirer l'épée.....
 » Au lieu que M. de Velly, encore qu'il répon-
 » dit un peu bien..... ne pouvant tenir autre
 » contenance, sinon quelquefois avec les doigts
 » r'habiller son bonnet quarré, racoustrer & éten-
 » dre bien, avec ses deux mains ferrées & les pou-
 » ces étendus, la cornette de taffetas, retrousser
 » sa grande robe de velours ou de satin sur les cô-
 » tés, tout cela ne pouvoit donner la moindre ter-
 » reur du monde, ni à penser en rien de peur dans
 » l'ame ; si bien que j'ai oui dire qu'en ce fait il
 » alla beaucoup de l'honneur de notre Roi, par
 » faute de quelque bravache & présomptueuse re-
 » plique de l'Ambassadeur, dont le Roi n'en fut
 » trop content ».

1536. que Velly pourroit y répondre tout à loisir.

Au sortir du Consistoire, les Ministres de l'Empereur, toujours chargés d'adoucir quand leur Maître avoit aigri, ou d'aigrir quand leur Maître avoit adouci, ne manquerent pas de faire aux Ambassadeurs François des excuses de ce qui venoit de se passer. » Nous n'y comprenons » rien, dirent-ils, nous n'aurions » jamais cru qu'il se fût tant passionné; mais des trois points de son discours, (1) il ne faut prendre » que le premier. » Le Roi, répondirent les Ambassadeurs, saura répondre convenablement à tous les points. » Et sans vouloir s'expliquer davantage, ils se retirèrent, recevant les excuses, & gardant leur ressentiment.

Dès le soir même le Pape fit avvertir l'Evêque de Mâcon qu'il vouloit lui parler avant qu'il écrivît au Roi.

(1) Offre du Milanès pour le Duc d'Angoulême, Duel, ou Guerre.

L'Evêque

L'Evêque de Mâcon l'alla trouver le lendemain avec Velly. Le Pape leur montra le plus grand mécontentement de la scène scandaleuse que l'Empereur avoit donnée au Consistoire : » Mais , ajouta-t'il , le » mal est fait , songeons au remede. » Allez - vous envenimer la playe » par un récit trop fidele ? Ministre » de paix , allez - vous allumer la » guerre ? Ne pourriez - vous pas en » adoucissant , en affoiblissant , en » déguisant prudemment ce qu'il » n'est pas à propos de montrer , » en donnant un tour favorable à » ce que vous ne pourrez dissimu- » ler , soutenir encore sur le pen- » chant de sa ruine ce grand édifice » de la paix , que nos mains avoient » eu tant de peine à élever ? «

1536.

Mém. de
Langei, l. 54

La proposition étoit délicate , les Ambassadeurs répondirent que la scène avoit été trop publique pour qu'on pût rien dissimuler ; que leur Maître apprendroit par d'autres voies tout ce qu'ils auroient voulu lui cacher ; qu'ils promettoient

Tome IV.

Q

1536. toute la circonspection qui dépendoit d'eux & rien de plus.

Belcar. l.
21. n. 28. Le mécontentement du Pape étoit apparemment sincère , car après un entretien particulier qu'il eut avec l'Empereur , qui arriva dans ce moment pour prendre congé , l'Empereur parut disposé à donner aux Ambassadeurs François des éclaircissements sur les points de son discours qui leur faisoient le plus de peine.

Le plus important sans doute , & le plus délicat , étoit celui du Duel qui rappelloit si sensiblement les anciens défis. Ce fut principalement sur cet objet que les Ambassadeurs prièrent Charles-Quint de s'expliquer ; ils demandèrent qu'il déclarât s'il avoit entendu par-là faire un défi , & en ce cas ils crurent pouvoir répondre pour leur Maître , qu'il l'accepteroit. Brantôme eût eu raison peut-être de trouver la question peu chevaleresque , & sentant trop la procédure. En effet , où pouvoit être le doute ? Proposer un Duel n'est-ce pas faire un défi ? Cependant

On ne peut blâmer la timide circonfpection des Ambassadeurs dans une pareille affaire. Ils prièrent aussi l'Empereur de déclarer s'il entendoit reprocher au Roi d'avoir manqué à quelque engagement d'honneur; car on distinguoit les engagements d'honneur des engagements politiques, comme si toute promesse n'étoit pas par essence un engagement d'honneur.

1536.

Jusques-là l'entretien avoit été particulier entre l'Empereur, le Pape & les Ambassadeurs. L'Empereur dit que sa harangue ayant été prononcée publiquement, il étoit juste que l'explication fût également publique. Malheureusement on n'étoit plus au Consistoire, cependant l'assemblée étoit presque aussi nombreuse que la veille, l'intérêt ou la curiosité ayant attiré une foule de monde chez le Pape. On fit approcher tous ceux qui étoient présens; l'Empereur élevant la voix déclara qu'il ne pouvoit refuser aux Ambassadeurs François

1536.

des éclaircissémens qu'ils lui demandoient sur son discours de la veille ; il se plaignit de ce que plusieurs de ses auditeurs avoient faussement & malignement interprété ce discours ; car en pareil cas ce sont toujours les auditeurs qui ont tort, ils ont manqué d'oreille ou d'intelligence. Il assura qu'il n'avoit prétendu faire aucun reproche au Roi son frere, qu'il n'avoit voulu que se justifier. A l'égard du défi, il n'en avoit voulu faire aucun ; le Roi n'étoit pas un adversaire qu'on défiât si témérairement, il avoit donné trop de preuves de valeur (comme si un brave homme ne devoit défier qu'un poltron !) La grande preuve que l'Empereur n'avoit point fait de défi, c'est, disoit-il, que c'auroit été manquer de respect au Pape, en présence duquel il parloit. Cependant il renouvela ses trois offres, à la vérité avec beaucoup d'adoucissement, & alors il mit la Guerre avant le Duel ; il dit que si la Guerre entraînoit trop de pertes, trop de ruine,

une effusion de sang trop irréparable ; si l'hérésie , si l'infidélité en tiroient de trop grands avantages , peut être les deux Adversaires , d'un commun accord , s'empresseroient de terminer cette querelle fatale par la voie du Duel. Il n'étoit plus question de se réduire l'un l'autre par un acharnement volontaire , à l'état du plus pauvre Gentilhomme ; il n'étoit plus même question de prévenir la Guerre par le Duel : cependant l'Empereur prit plaisir à étaler un tableau effrayant & pathétique des horreurs de la guerre , & il demanda s'il n'étoit pas excusable d'avoir voulu prévenir tant de maux par un combat singulier. Ainsi il avoit proposé le Duel , si l'on vouloit ; il ne l'avoit pas proposé , si l'on ne vouloit pas. Pour les Impériaux , il avoit eu l'honneur de proposer le Duel ; pour les François , il n'avoit point fait de défi en forme. Tel est le résultat des équivoques de ce nouveau discours qui fut prononcé en Italien , & non plus en Espagnol.

1536.

Le Pape y répondit par des applaudissemens & par des exhortations aux Ambassadeurs François de concourir aux vues pacifiques de l'Empereur. Les Ambassadeurs dirent que la paix pouvoit être principalement l'ouvrage du Pape, s'il observoit une exacte neutralité. Le Pape le promet. L'Empereur ayant encore beaucoup parlé de réconciliation, de paix & d'amitié, se leva pour prendre congé. Velly osa l'arrêter un instant, non plus pour les intérêts du Roi, mais pour les siens propres. Il interrogea la probité de l'Empereur, il intéressa son humanité. » Sauvez-moi, lui dit-il, de la » disgrâce de mon Maître; vous fa- » vez si je l'ai méritée. Je lui ai » porté de votre part des paroles » qui restent sans exécution. Est-ce » votre faute? Est-ce la mienne? Il » m'accusera de précipitation ou » d'infidélité. Faut-il qu'un Ministre » exact & zélé soit la victime des » jeux de votre politique? Je de- » mande, S. M. pour ma justifica-

» tion, que vous déclariez devant
 » S. S. s'il n'est pas vrai que vous
 » m'avez promis le Milanès pour le
 » Duc d'Orléans? «

1536

L'Empereur un peu déconcerté par cette pressante apostrophe, fit attendre un instant sa réponse; mais il avoit trop d'honneur pour laisser ce Ministre dans le piège où il l'avoit fait tomber: Charles-Quint ne vouloit tromper que les Rois. Il avoua qu'il avoit fait cette promesse, mais sous des conditions qu'on n'avoit pas remplies. ---- On peut les remplir encore. ---- Non, cela est impossible. Ici Velly répéta son ancienne question: » Pourquoi donc
 » les avez-vous prescrites, si vous
 » les jugiez impossibles? « L'Empereur qui, en parlant, trouvoit ses raisons, dit qu'il n'étoit plus temps; que le Roi en n'acceptant pas les conditions, lorsqu'elles avoient été proposées, & sur-tout en envahissant les Etats du Duc de Savoye, avoit rendu à l'Empereur sa promesse; que cette promesse empor-

Mém. de Langei, l. 8.

Belcar. l. 21. n. 29, 30.

1536.

toit d'ailleurs la condition tacite du consentement des Puissances Itali-
ques, & qu'on n'avoit pu l'obtenir ;
que le Duc d'Orléans avoit, du chef
de sa femme, des prétentions sur
quelques Etats d'Italie, qui faisoient
regarder son introduction dans cette
contrée comme dangereuse ; que
d'ailleurs ce Prince dépendroit trop
du Roi son pere, au lieu que le
Duc d'Angoulême, qui, en recevant
le Milanès, épouserait une niece
de l'Empereur, partageroit sa dé-
pendance & sa docilité entre les
deux Princes rivaux. » Eh ! Sacrée
» Majesté, dit Velly, que de défiance
» & de précaution contre un beau-
» frere, contre un Roi qui se regar-
» deroit éternellement comme votre
» obligé ! Il vouloit insister : Mais,
» dit l'Empereur avec un rire amer,
» en se tournant vers le Pape, n'est-
» il pas plaissant qu'il faille que je
» prie le Roi de France de vouloir
» bien accepter le Milanès pour un
» de ses fils ? Sont-ils mes neveux
» après tout ? Sont-ils nés d'Eléonore

» ma sœur ? Et quand ils le feroient,
 » pourroit-on me disputer le choix
 » de celui d'entr'eux auquel je vou-
 » drois bien faire un pareil présent ? »
 La réponse eût été qu'il s'agissoit
 d'une restitution, & non pas d'un
 présent : mais l'Empereur ne voulut
 plus rien entendre, il prit congé
 & partit, laissant à Rome, pour un
 temps, ses Ministres Granvelle &
 de Cannes.

1536.

Les Ambassadeurs François s'a-
 dressèrent à eux pour la copie que
 l'Empereur avoit promis de leur faire
 donner de sa harangue. Les Ministres
 Impériaux répondirent que Charles-
 Quint avoit changé d'avis, & qu'il
 l'envoyeroit directement à Leide-
 kerke son Ambassadeur en France,
 qui la remettroit au Roi. Il l'envoya
 en effet, mais avec beaucoup d'adou-
 cissements. Les Ambassadeurs Fran-
 çois de leur côté, combinerent dans
 leurs dépêches la harangue de l'Em-
 pereur avec ses explications, & sui-
 vant leur inclination pour la paix,
 & les avis du Pape, ils dissimulerent

O v.

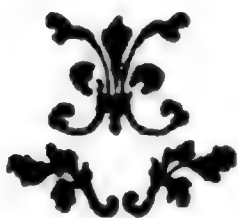
1536. ou affoiblirent (1) ce qui pouvoit
 Belcar. 1. irriter le Roi. Aussi la réponse du
 21. n. 32, 33, Roi, faite d'après cette copie infidelle
 34, 35, 36. & cette analyse adoucie de la haran-
 gue, est-elle extrêmement modérée.
 Le Roi se borne à une simple apo-
 logie sur tous les points, sans ai-
 greur, sans récrimination, du moins
 outrageante; il répétoit sur le Traité
 de Madrid ce qu'il croyoit, ce qu'on
 l'avoit forcé de croire, que les
 engagemens contractés en prison
 étoient nuls. Le Traité de Cambrai
 étoit aussi injuste. » Je le signai pour-
 » tant, dit le Roi, parce que j'étois
 » pere. Mes enfans étoient prison-
 » niers, pouvois-je me croire
 » libre? «

Sa modération ne se dément point

(1) Quelques Auteurs ont écrit que le Cardinal du Bellay, par un effort de mémoire bien singulière, avoit retenu mot pour mot toute la harangue de l'Empereur; ce qui fit connoître l'infidélité de la copie que l'Empereur en donna, & de l'analyse que les Ambassadeurs de France en firent. Ce fait, & les Auteurs qui le rapportent, paroissent d'autant moins dignes de foi, que les du Bellay, dans leurs Mémoires, ne disent rien de semblable.

Sur l'article du Duel ; il déclare qu'il l'acceptera toujours avec plaisir pour épargner une plus grande effusion de sang : mais il ne se regarde point comme défié par l'Empereur, & il ne le défie point. Cette réponse est adressée au Pape, au Sacré College, aux Ministres des Puissances étrangères résidans à Rome, & qui avoient entendu le discours de l'Empereur. Le Pape donna sa Bulle de neutralité.

1536.



CHAPITRE IV.

Suite des Affaires du Piémont. Ambassade du Cardinal de Lorraine.

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.

QUI le croiroit, & quel excès de probité peut excuser dans un Ministre une crédulité si opiniâtre? Velly étoit encore le Milanès pour le Duc d'Orléans. Il se souvenoit que dans le cours des négociations, l'Empereur lui avoit dit qu'il falloit cacher avec soin aux Puissances d'Italie le projet de mettre le Duc d'Orléans sur le trône de Milan; cette confiance l'avoit séduit, il ne pouvoit la croire perfide; il se flattoit, (tant on croit aisément ce qu'on souhaite!) que par cette déclamation violente, si promptement réduite à rien, l'Empereur avoit seulement voulu offrir aux Puissances d'Italie les apparences d'une fausse animosité contre la France, & que s'il s'étoit promis l'éclat de ces vains discours,

c'étoit parce qu'il se dispoſoit à les réparer par de prompts & ſolides effets ; que s'il n'avoit pas mis les Ambaſſadeurs François dans le ſecret, ce pouvoit être de peur qu'ils ne jouaſſent pas leur rôle aſſez naturellement. Ainſi l'ame ſimple de Velly mettoit à excuſer l'Empereur toute la finesſe qu'il auroit dû mettre à le pénétrer. Il fondeoit principalement ſes eſpérances ſur l'arrivée prochaine du Cardinal de Lorraine , que l'Empereur ſavoit être chargé de pouvoirs pour conclure l'affaire du Milanès. Le Cardinal ſ'avançoit en effet à grandes journées vers Rome , où il eſpéroit trouver encore l'Empereur. Il avoit paſſé par le camp de l'Amiral de Brion , pour lequel il étoit chargé d'ordres du Roi qui ne reſpiroient que la paix.

L'Amiral , comme on l'a vu plus haut , étoit reſté vers les bords de la Seſſia , incertain de la conduite qu'il devoit tenir , obſervant Antoine de Leve du côté du Milanès , veil-

1536.

lant sur le Duc de Savoye enfermé dans Vercel, voulant assiéger cette Place, & ne l'osant, de peur que de Leve ne vînt au secours avec les forces supérieures qu'il avoit. Ce fut dans ces conjonctures que le Cardinal de Lorraine arrivant au camp, remit à Brion des Lettres du Roi, qui lui défendoient de continuer ses conquêtes, & lui recommandoient de se retirer dans quelque lieu de sûreté, sans y faire aucun mouvement jusqu'à nouvel ordre. L'Amiral qui ne vouloit rien faire légèrement, communiqua ces ordres au Conseil de guerre, ils y éprouverent bien des contradictions; Burie qui commandoit l'artillerie, & qui avoit été reconnoître Vercel, assura qu'en vingt-quatre heures il auroit fait une brèche assez grande pour qu'on pût tenter l'assaut; si de Leve s'avançoit pour secourir Vercel, on comptoit être en état de l'arrêter du moins au passage de la Sessia: cependant il fallut obéir. Encore si l'ordre n'eût été que de suspendre les conquêtes!

mais cette retraite paroissoit insupportable. D'Annebaut représenta que la vanité Espagnole ne manqueroit pas de s'en applaudir comme d'une fuite honteuse à laquelle ils auroient forcé les François. Dans ces conjonctures on prit un parti très-raisonnable, qui satisfaisoit aux ordres du Roi, en sauvant tous les inconvéniens. Le Cardinal avoit fait part à Antoine de Leve de son arrivée, des ordres qu'il avoit apportés, & lui avoit fait demander une escorte pour pouvoir se rendre en sûreté auprès de l'Empereur; il fut résolu qu'on resteroit dans le poste où l'on étoit jusqu'à ce que le Cardinal eût conféré avec le Général Espagnol, qu'il l'eût instruit plus particulièrement des ordres du Roi, de leur motif, qu'enfin il fût bien reconnu que la retraite des François étoit absolument libre, & faite en vue de la paix. Le Cardinal fut reçu au camp ennemi avec toute sorte de distinctions; de Leve s'engagea à ne point passer la Sessia, & il fut réglé que l'Amiral repasseroit la

1536.

1536.

Doire : il alla camper à un poste nommé S. Germain, d'où il pouvoit s'assurer d'Yvrée & du Val d'Aoste, pour le passage des secours qu'il feroit venir de la Suisse, si la guerre continuoit, & d'où il étoit à portée de secourir Turin, si cette Place étoit assiégée. Le Cardinal continua sa route.

L'Empereur étoit alors à Sienne. Ses Ministres, de Cannes & Gravelle, s'y étoient rendus auprès de lui, aussi-bien que Velly. Le Cardinal y arriva presque en même temps qu'eux, & commença de négocier avec d'autant plus d'avantage, que le Roi venoit de donner des marques éclatantes de son amour pour la paix, en suspendant ses hostilités dans le Piémont. La négociation fut courte. Le Cardinal prenoit pour base la promesse que l'Empereur avoit faite à Velly du Milanès pour le Duc d'Orléans. L'Empereur revint à dire qu'il n'avoit rien promis, il entendoit apparemment qu'il n'avoit pas promis sans restriction, sans condition. Le Car-

dinal, sans s'arrêter à disputer contre l'Empereur, va trouver Velly, & s'explique avec lui. Velly revient prier l'Empereur de rendre un nouvel hommage à la vérité, qu'il avoit déjà reconnue en présence du Pape. L'Empereur avoue qu'il avoit promis, mais il répète toutes les conditions qu'il prétendoit avoir mises à sa promesse, & toutes les raisons de changer que lui avoient fournies l'opposition des Puissances d'Italie, & les procédés du Roi. Il offrit toujours le Milanès pour le Duc d'Angoulême, avec une de ses nièces en mariage.

1536.

Belcar. l.
21. n. 31.

Le Cardinal répondit qu'il n'avoit de pouvoirs pour terminer, qu'en faveur du Duc d'Orléans; que si l'Empereur persistoit à écarter cet unique objet de sa commission, il ne lui restoit plus qu'à prendre congé, qu'à s'en aller à Rome rendre compte au Pape des offres du Roi & des réponses de l'Empereur.

L'Empereur parut content de le voir partir, il lui dit seulement qu'il

vouloit l'entretenir à son retour de
1536. Rome.

Charles partit de Sienne le jour même ; le Cardinal l'accompagna jusqu'au-delà de la ville ; il se hâta ensuite d'écrire au Roi & à l'Amiral. Il fit au Roi une relation fidelle de sa courte & malheureuse négociation ; il avertit l'Amiral de se tenir sur ses gardes , & de compter peu sur la paix.

L'Amiral , sur cet avis & sur les ordres que le Maréchal de Montmorency lui avoit adressés au nom du Roi , distribua une partie de ses troupes dans les différentes Places du Piémont dont il s'étoit emparé , & qu'il s'appliqua sans relâche à fortifier ; il enferma le reste dans un camp retranché le long du Pô , près de Carignan.

Mém. de
Langei , l. 5.
& 6.

Belcar. l.
21. n. 31.

Le Cardinal prit la route de Rome où il justifia son Maître avec une éloquence également forte & inutile ; il voulut intéresser le Pape à renouer les négociations pour la paix , en lui faisant sentir qu'on pourroit l'accu-

ser du changement de l'Empereur, 1536.
 qui, avant son voyage de Rome, avoit paru dans des dispositions plus pacifiques. Tout le fruit de ses représentations fut d'engager le Pape à envoyer deux Légats, l'un (le Cardinal de Carpy) auprès de l'Empereur; l'autre (le Cardinal de Trivulce) auprès du Roi, pour le disposer à la paix,

Le Cardinal de Lorraine retourna ensuite auprès de l'Empereur qu'il trouva à Petra-Santa. Il eut le courage de lui faire sur son manque de foi des remontrances dont la liberté hardie, mais sage, fit respecter le Maître & l'Ambassadeur.

L'Empereur parut même frappé de ses réflexions sur l'inconstance de la fortune, & de quelques prédictions, quoique purement conjecturales sur la honte que ses vastes entreprises devoient lui attirer. » Je » prie Dieu, dit-il avec quelque » émotion, qu'il détourne de moi » les malheurs dont vous me menacez, & que la paix puisse les pré-

1536.

» venir. « Il se plut à rendre justice au zele du Cardinal, à son éloquence, à ses talens, à ses graces; mais il persista dans son ancien projet de garder le Milanès, & dans un projet nouvellement conçu, & qui éclatoit alors, d'attaquer la France de tous côtés.



CHAPITRE V.

Intrigues & Négociations dans les différentes Cours de l'Europe.

LE Roi, toujours disposé à la paix se préparoit toujours à la guerre, mais à une guerre purement défensive. Il avoit pénétré dès long-temps tous les projets de l'Empereur, il les avoit pesés, il en bravoit la ridicule témérité; du haut de sa franchise altière & généreuse, il regardoit avec pitié tous les artifices de son rival, il traçoit, pour ainsi dire, d'avance tous les détours du labyrinthe dans lequel la politique de l'Empereur alloit vouloir l'égarer; il le suivoit dans tous ces détours, non en dupe, comme l'Empereur pouvoit le croire, mais en observateur habile qui cherche à prendre le trompeur dans ses propres pièges. Il est toujours important, & il l'étoit alors plus que jamais dans les vues du Roi, de ne

1536.

Mém. de
Langei, l. 5,
& 6.

1536.

point paroître l'agresseur. C'étoit à quoi le Roi s'attachoit uniquement. Il assembla un grand Conseil, où cachant ses vues avec soin, précaution sans laquelle un Roi n'est que suivi par des courtisans aveugles, au lieu d'être guidé par des Ministres éclairés, il écoute tous les avis, auxquels une liberté entière d'opiner & de discuter, laisse toute leur énergie; il les résume ensuite, & dans un discours sans faste, mais profond & entraînant, il se montre supérieur à son rival par les procédés, supérieur à son Conseil par les lumières; il fait sentir la nécessité de temporiser, d'arrêter les conquêtes de l'Amiral, de lui faire peut-être repasser les Monts, en se contentant de laisser de bonnes garnisons dans les Places du Piémont qui seroient en état de défense.

Cette nécessité provenoit moins de la foiblesse de l'armée qui, par la sage prévoyance du Roi, devoit recevoir à temps les secours nécessaires, que du desir d'enlever à Charles,

Quint jusqu'au moindre prétexte de rupture, de lui accorder plus qu'il ne pouvoit exiger, & plus qu'il n'attendoit. C'étoit le battre avec les armes qu'il fournissoit lui-même. En effet, l'Empereur ne faisoit pas une proposition qui n'eût pour but d'attirer un refus, dont il eût profité pour charger le Roi de la rupture aux yeux des gens prévenus.

1536.

Le Roi étant encore dans le Conseil, on lui remit une dépêche de Velly; cet Ambassadeur défabusé enfin de ses vaines espérances depuis le mauvais succès de la négociation du Cardinal de Lorraine, écrivoit au Roi que les Ministres de l'Empereur lui avoient demandé si le Roi ne se déterminoit pas enfin à envoyer l'Amiral à leur Maître; certainement on ne pouvoit pas faire de demande plus déplacée après l'envoi du Cardinal de Lorraine. Velly qui commençoit à apprendre auprès de l'Empereur l'art quelquefois utile de tromper, proposoit au Roi d'entamer, par le moyen de l'Amiral, une fausse né-

Mém. de
Langei, l. 6.

1536.

gociation pour le Milanès en faveur du Duc d'Angoulême, pour se donner le temps de fortifier Turin & quelques autres Places du Piémont. Le Roi sourit en lisant cette Lettre. » L'Empereur, dit-il, devoit mettre » plus d'adresse dans le choix du pré- » texte. Il montre trop clairement » ou qu'il n'est pas prêt, ou qu'il n'ai- » me point l'Amiral à la tête de mon » armée. Allons, il faut le désespé- » rer, c'est-à-dire, le satisfaire. « Alors le Roi ne prenant du conseil de Velly que ce qui s'accordoit avec sa propre franchise, & rejetant la négociation pour le Duc d'Angoulême, écrit à l'Amiral de presser les fortifications de Turin & des autres Places, de ne conserver de l'armée que ce qui formeroit les garnisons, de renvoyer le reste en France, & de se tenir prêt à se rendre auprès de l'Empereur au premier avis que lui donneroit le Cardinal de Lorraine. Ce Cardinal avoit rompu sa négociation avec l'Empereur, mais il étoit encore à Rome, & il devoit à son retour

retour, comme on l'a dit plus haut, (1) voir encore l'Empereur. L'Amiral n'entendit parler de rien; lorsque l'Empereur vit qu'on étoit disposé à le lui envoyer, il ne le demanda plus: mais, ce qui est assez singulier; c'est que l'Amiral sans éprouver alors aucune disgrâce, sans rien perdre de sa faveur, sans qu'on formât aucune plainte contre lui, fut cependant rappelé. A la vérité il revint en Général, ramenant en France son armée, mais il n'eut plus de commandement.

1536.

Tous les artifices de l'Empereur venoient échouer contre la pénétration & la sagesse du Roi. Il déconcertoit l'Empereur à force de complaisance; l'Empereur ne pouvant lui trouver de torts, fut réduit à lui en supposer. On vit alors combien il y avoit de bonne politique dans la modération du Roi. Si des calomnies à détruire lui donnerent tant de peine, qu'auroit-ce été s'il

(1) Voir le Chapitre précédent.

1536.

eût eu des torts réels ? L'Empereur n'avoit pas manqué de décrier son Rival dans toutes les Cours étrangères , pour empêcher qu'on ne lui fournît des secours. Il l'avoit fait avec éclat à Rome , il le fit fourdement & avec beaucoup d'artifice partout ailleurs.

Il écrivit au Roi d'Angleterre pour lui demander le renouvellement des anciennes alliances , & solliciter son secours contre le Turc, disoit-il , mais en effet contre François Premier ; il promettoit d'oublier à ce prix les outrages faits à la feue Reine Catherine d'Arragon sa tante. Il envoya aussi au Roi d'Angleterre une copie du discours qu'il avoit prononcé à Rome.

Mém. de
Langei , l. 5.

Henri répondit assez durement que cette copie étoit infidelle , qu'il avoit sur cela des avis certains , qu'il en avoit de certains aussi sur un article qui le regardoit personnellement , sur des propos calomnieux que l'Empereur avoit tenus contre lui à Rome & ailleurs au su-

jet de la mort de Catherine d'Arragon ; qu'il verroit à loisir s'il devoit oublier cette injure , ou s'en venger ; qu'il prendroit sur cela conseil de sa gloire ; qu'au reste il connoissoit & condamnoit les desseins ambitieux de l'Empereur contre la France. Henri étoit toujours étroitement lié avec François Premier dont il n'avoit pas encore oublié les services. On traitoit même alors d'un mariage entre le Duc d'Angoulême & la Princesse Elisabeth , fille de Henri VIII , encore au berceau.

1536.

Les intrigues de l'Empereur avoient mieux réussi en Allemagne, où il lui importoit tant de faire des levées , & d'empêcher son ennemi d'en faire. Il y avoit envoyé des copies de son discours , toutes différentes les unes des autres. S'adresoit-il aux Protestans ? il avoit été leur défenseur auprès du Pape , & il alloit consommer l'ouvrage de leur réunion à l'Eglise , lorsque la nouvelle du Piémont envahi & du

1536.

Milanès menacé, l'avoit obligé de quitter Rome précipitamment. S'adressoit-il aux Catholiques ? Il avoit été le plus zélé défenseur de la Foi ; il avoit soin pourtant de combiner ces Lettres de maniere que les Protestans pussent voir celles des Catholiques , & les Catholiques celles des Protestans , sans être défabusés. Il peignoit aux uns & aux autres François Premier comme un ennemi furieux de l'Allemagne ; François avoit banni à son de trompe tous les Allemans de ses Etats , il faisoit brûler sous prétexte d'hérésie , tous les François qui entretenoient quelque commerce avec l'Allemagne & les Allemans même que le commerce attiroit chez lui. Sa rage contre les Allemans ne distinguoit ni religion , ni parti ; il avoit fait un Traité avec le Turc, qui devoit se jeter sur l'Allemagne.

Vers ce temps-là des incendiaires publics ravageoient toute cette

contrée; (1) il n'y avoit presque point de jour qu'il n'y eût quelque bourg ou quelque village réduit en cendres, c'étoit François Premier qui allumoit ces feux; il brûloit les Allemans chez eux, il brûloit leurs amis chez lui. L'Empereur indigné d'une si odieuse fureur, avoit envoyé défier cet ennemi de la religion, & de l'humanité. Il lui avoit fait remettre par un Héraut une épée teinte de sang, signal d'une haine irréconciliable & d'une guerre mortelle. François avoit reçu ce gage de bataille en présence des Princes de son sang & de toute sa Cour, & il n'avoit osé répondre au défi. On publioit ces calomnies dans les chaires, on les affichoit aux portes des Eglises. De petites images qu'on répandoit par-tout, mon-
troient le Héraut de l'Empereur présentant au Roi une épée rouge & flamboyante, on lisoit au bas cette explication : *Guerre à feu & à sang à*

1536.

(1) Ils ravageoient aussi la France, où ils brûlèrent plusieurs villes, Troye entr'autres.

1536. *l'ennemi de la Religion.* Les Lettres de défi étoient imprimées & datées; on y voyoit le nom du Héraut, le lieu où elles avoient été présentées. Rien n'étoit oublié. Cette fanfaronnade calomnieuse jette de violens soupçons sur la conduite de l'Empereur dans la grande affaire du cartel en 1528.

Mém. de Langei, l. 6.

Belcar. l. 1.
21 n. 39.

Les esprits étoient prévenus, les cœurs étoient révoltés, tout Allemand frémissait d'horreur & de colere au seul nom de François Premier, ils couroient en foule s'enrôler sous le Comte de Nassau, qui faisoit des levées pour l'Empereur. François Premier n'eût pas trouvé un seul soldat. Telles étoient les dispositions de l'Allemagne, lorsque François Premier y renvoya, pour la défabuser, le sage Guillaume du Bellay-Langei.

Il falloit toute l'intrépidité de ce Ministre pour l'entreprendre, & toute son adresse pour y réussir; il étoit obligé de se présenter, non en Ministre public, on ne l'eût pas reçu à ce titre, mais en Agent

secret ; il connoissoit le pays , il s'y étoit fait des amis dans ses ambassades précédentes ; mais ces amis consternés (même les Ducs de Wirtemberg qui lui devoient tout) bornoient leur zèle à ne le point dénoncer , à l'avertir de son danger. S'il voyageoit de jour , il étoit impossible qu'il échappât aux Emissaires Impériaux. La nuit , autres périls. Les payfans faisoient la garde dans tous les villages pour tacher de surprendre les incendiaires dont on a parlé , ils ne laissoient passer personne sans l'interroger , & un Ministre du Roi de France eût eu bien de la peine à se tirer de ces interrogatoires. Tout le monde lui conseilloit de retourner sur ses pas. On ne put l'y déterminer , il résolut de périr , s'il le falloit , mais de s'engager dans l'Allemagne pour y remplir sa mission. Heureusement il trouva tout à l'entrée de ce pays (1) un ami plus généreux & moins ti-

1536.

(1) A Andernach en Westphalie , à ce qu'on prétend.

1536.

M^{en}. de
Langei, l. 6.Belcar. 1.
31, n. 40.

mide que les autres , qui étoit dans les intérêts de la France , & qui lui donna un asyle. Langei resta caché dans la maison de cet ami pendant plusieurs jours qu'il fut bien employer. Secondé par son ami , il eut des conférences avec quelques-uns de ces gens sages que le torrent de l'erreur entraîne difficilement , & qui ont toujours une oreille ouverte à la vérité. Ils désiroient d'être instruits , ils le furent ; ils employèrent à détromper les peuples l'autorité que donne la sagesse. Langei , par leur moyen , répandit dans toute l'Allemagne la harangue de l'Empereur , telle au moins qu'on la connoissoit en France : il l'avoit fait traduire en Allemand. Il montra aussi des Lettres de Leidekerke, Ambassadeur de l'Empereur , écrites & datées de France , qui prouvoient du moins qu'il y étoit encore ; qu'il n'y avoit par conséquent point de rupture , & que le défi étoit une fable ; il montra d'autres Lettres que des Marchands Alle-

mans lui avoient écrites de Lyon pour le remercier de les avoir re-commandés au Roi, dont ils recevoient toute sorte de bons traitemens. L'Arrêt de proscription contre toute la Nation Allemande, n'étoit donc encore qu'une chimere. En même tems on vit arriver de la Foire de Lyon des Négocians de tous les cercles de l'Empire. Langei qui savoit combien ils avoient à se louer du Roi, ne négligea pas cette circonstance, il écrivit à tous ses amis pour demander que ces Négocians fussent interrogés, & que leurs témoignages fussent rendus publics. Ils démentirent tous & le défi & l'Arrêt de bannissement; ils attesterent la résidence actuelle de Leiderkerke en France; ils dirent qu'à la vérité tout annonçoit une rupture prochaine, mais qu'elle n'avoit point encore éclaté, que le Roi les avoit reçus avec une bonté distinguée; qu'il leur avoit même promis de protéger leur commerce en cas de guerre, & de les traiter comme ses Su-

1536.

jets ; qu'il étoit entré avec eux dans les détails les plus obligeans ; que prévoyant par une attention délicate le peu de sûreté qu'il y auroit pour eux de voyager avec des sommes un peu considérables , si la guerre venoit à s'allumer , il avoit offert de leur fournir l'argent dont ils pourroient avoir besoin pour leur commerce , ajoutant qu'ils ne le lui rendroient qu'après la guerre , ou qu'ils le remettroient en Allemagne aux personnes qui leur seroient indiquées. En effet le Roi ne s'étoit pas abandonné lui-même dans cette conjoncture. Instruit des calomnies de l'Empereur , il avoit saisi le moyen le plus noble de les détruire. Sa généreuse politique à l'égard des Négocians Allemans , le servit bien , & Langei fut en tirer un bon parti.

Pendant que la vérité perçoit avec effort , ses progrès enhardirent Langei à pousser jusqu'à Munick pour redemander au Duc de Baviere les cent mille écus que l'e

Roi avoit consignés entre ses mains (1) pour la défense de l'Allemagne, lorsqu'à l'occasion de l'élection du Roi des Romains, elle avoit paru menacée des armes de l'Empereur. Le motif de ce dépôt n'ayant plus lieu, le terme où il devoit être rendu étant arrivé, le Roi ayant besoin de son argent; il étoit naturel qu'il le redemandât; mais le Duc de Baviere s'excusa de le rendre sur la crainte ou véritable ou feinte que l'Empereur ne le soupçonnât d'avoir donné de l'argent à son ennemi pour lui faire la guerre. D'ailleurs déguisant peut-être, sous les apparences du zèle, l'empressement d'échapper aux sollicitations: » Vous » n'êtes point en sureté ici, dit-il » à Langei, si l'Empereur ou le Roi » des Romains viennent à sçavoir » que vous y êtes je ne tarderai pas » à recevoir l'ordre de vous livrer » entre leurs mains, & je ne pourrai me dispenser d'obéir. » Langei

1536.

(1) Voir le chap. 4. du liv. 3.

fut contraint de retourner dans son
 1536. asyle.

Mém. de Langei, l. 6. Ne pouvant se présenter aux Elec-
 teurs, il leur avoit écrit; & de
 l'aveu du Roi il les avoit établi
 Belcar. l. 1. Juges de ses différends avec l'Em-
 21. n. 39. pereur, & des droits des Princes ses
 fils au Milanès: il ne demandoit que
 la convocation d'une Diète où il
 pût faire entendre ses raisons; il
 avoit envoyé ses Lettres de créance
 à l'Electeur Palatin, comme au Doyen
 du Collège Electoral; l'Electeur Pa-
 latin répondit que le Roi des Ro-
 mains avoit été nommé Vicaire
 de l'Empire; que c'étoit à lui qu'il
 falloit s'adresser, & que les Let-
 tres de créance alloient lui être ren-
 voyées.

Lorsque Langei se vit ainsi ren-
 voyé aux ennemis de la France, il
 n'espéra plus ni Diète, ni justice;
 mais il ne négligea point la justifica-
 tion de son Maître; il adressa ses
 Lettres de créance directement aux
 Electeurs & aux Princes de l'Em-
 pire, il leur répéta que le Roi en

appelloit à leur équité de toutes les injustices de l'Empereur ; qu'il ne vouloit prendre qu'eux pour Juges de ses droits ; il détruisit toutes les calomnies dont on avoit noirci le Roi ; il exposa ses raisons , il écrivit tout ce qu'il auroit dit en pleine Diète. Ses Lettres furent éloquentes & hardies. Il s'y plaignit amèrement de ces embûches dressées , de ces Emissaires dispersés sur toutes les routes , pour enlever ou assassiner les Ministres du Roi. « Procédé , s'é-
» crie-t'il , moins injurieux encore
» pour ce Prince qu'humiliant pour
» le Corps Germanique. Qu'est donc
» devenue l'ancienne splendeur ,
» l'ancienne dignité du Saint-Empi-
» re ? Qu'est devenue cette liberté
» si chère , cette indépendance dont
» vous étiez si jaloux ? Esclaves de
» l'Empereur , vous ne recevez plus
» d'Ambassadeurs sans sa permission.
» Vous souffrez que l'entrée de vos
» Etats soit fermée aux Ministres
» d'un grand Roi votre allié , dont
» les grands services viennent de

1536.

» vous préserver peut-être d'un plus
» grand esclavage, j'en atteste la
» Ligue de Smalcalde, & la révo-
» lution du Virtemberg ! Vous souf-
» frez qu'un Prince votre Chef, mais
» non votre Maître, viole chez vous
» le droit des gens par des attentats
» criminels, comme il les a fait vio-
» ler à Milan ; que la liberté, que
» la vie des Ambassadeurs soient
» abandonnées à l'insolence, à la fu-
» reur de ses satellites. Ce caractère
» sacré, toujours respecté, même
» au milieu de la guerre, devient
» une source de péril, un titre de
» proscription dans la paix, chez
» une Nation amie, alliée, géné-
» reuse d'ailleurs, mais foible, &
» qui n'ose empêcher son tyran d'exé-
» cuter chez elle des crimes qu'elle
» déteste. Connoissez vos droits &
» votre dignité, osez le juger, osez
» prononcer entre le Roi & lui. Ce
» Roi qu'on vous a peint comme
» votre ennemi & votre persécu-
» teur, vous savez à présent s'il mé-
» rite ces titres. La reconnoissance

» de vos Négocians public par-tout
 » ses bienfaits. Protecteur de vos li-
 » bertés, bienfaiteur de vos Princes
 » & de vos moindres concitoyens,
 » il se rend aujourd'hui votre justi-
 » ciable, & croit l'être naturelle-
 » ment, puisqu'il s'agit d'un Fief de
 » l'Empire; si vous rejetez ses pré-
 » tentions, il y renonce: mais je
 » vous en ai montré les fondemens,
 » l'équité vous est chere, pronon-
 » cez. «

1536.

Mém. de
Langei, l. 6.Belcar. l.
21. n. 39.

Les efforts de Langei ne furent pas sans effet; de treize mille Lanfquenets que la haine pour les François, plus encore que le désir du pillage, avoit engagés à prendre parti pour l'Empereur, & qui ne demandoient point d'autre solde que le butin qu'ils se promettoient de faire en France, il y en eut à peine deux ou trois mille qui resterent sous le drapeau, les autres chercherent des prétextes pour échapper à leurs engagemens, ils demanderent de l'argent qu'ils savoient bien qu'on ne pouvoit pas leur donner, ils

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.
& 6.

1535.

Belcar. l.
20. n. 59.

Belcar. l.
21. n. 1.

refuserent de faire aucune invasion en France où ils savoient qu'on les vouloit mener, ils finirent par se débander. Langei obtint même de quelques-uns des Princes Protestans qui l'avoient admis à leurs assemblées particulières de la Ligue de Smalcalde, la permission de faire des levées dans leurs Etats. Cette espèce de révolution fut le fruit de l'activité intelligente de Langei; & de la politique du Roi à laquelle on ne put reprocher alors qu'un seul point que Langei dissimule dans ses Mémoires; c'est l'exécution que le Roi avoit fait faire à Paris de quelques Luthériens dont le fanatisme insolent, mais phrénétique, (1) pouvoit avoir mérité la prison. Le P. Daniel qui paroît se complaire dans la description des tourmens de ces malheureux qu'on brûloit à petit feu, dit que le Roi vouloit par cette

(1) Ils avoient affiché dans Paris & sur les murailles même du Louvre, des placards contre le Saint Sacrement.

pieuse rigueur attirer la bénédiction du Ciel sur ses armes ; mais pou-
voit-il par-là attirer la bénédiction du 1536.
Ciel sur les armes des Protestans ses
Alliés ? On n'examine ici ce fait que
relativement à la politique , on au-
ra lieu de l'examiner sous un autre
point de vue dans l'Histoire Ecclé-
siastique de ce Regne. Il paroît que
dans un temps où le Roi recher-
choit l'appui des Princes Protestans
d'Allemagne contre l'Empereur ,
cette rigueur à l'égard des Protec-
tans de France étoit au moins im-
prudente.



C H A P I T R E V I.

*Plan & préparatifs de François Premier,
pour la défense de ses Etats.*

1536.

Mém. de
Langei, l. 5.
& 6.

APRE'S tant d'éclat & d'intrigues, la rupture étoit infaillible. L'Empereur avoit même entièrement levé le masque, Antoine de Leve, par son ordre, avoit passé la Sessia dès le huit Mai, malgré la parole donnée au Cardinal de Lorraine; il étoit venu camper entre Turin, Verceil & Saint-Germain : c'étoit se rendre agresseur, & il semble que le Roi eût pu laisser l'Amiral & son armée dans le Piémont, mais il avoit formé un autre plan. Il vouloit que l'Empereur s'avancât encore davantage, afin qu'il ne pût absolument rester aucune équivoque sur l'agresseur. Le passage de la Sessia, la présence d'Antoine de Leve dans le Piémont, étoit une

préparation aux hostilités plutôt que ~~des hostilités~~ 1536.
 des hostilités. Le Roi s'attachoit principalement à deux objets, il vouloit conserver ses conquêtes du Piémont, & bien défendre la France si elle étoit attaquée.

Mais de ces deux objets, c'étoit le second qui attiroit le plus son attention. Il comptoit sur la vanité de l'Empereur pour préférer une descente en France à une guerre dans le Piémont. C'étoit ce que le Roi désiroit, c'étoit sur ses foyers qu'il attendoit l'Empereur. Il le voit, pour le bien recevoir, une armée formidable à laquelle il devoit joindre les restes de son armée du Piémont, que l'Amiral lui ramenoit. Il trouvoit dans la descente des ennemis en France, deux grands avantages pour lui, l'un que l'aggression feroit plus éclatante, l'autre que la honte de Charles-Quint feroit plus complete. Si la guerre se faisoit dans le Piémont, l'Empereur la feroit commodément, il tireroit du Milanès ses vivres & ses munitions;

Mém. de
 Langei, l. 6.

1536.

~~en~~ en cas de disgrâce, la retraite seroit libre & facile, il n'y avoit point là pour l'Empereur de grande confusion à effuyer. Si au contraire il portoit la guerre en France, le Roi l'attendoit au passage des Alpes, où il espéroit lui faire perdre une bonne partie de son armée; il devoit ensuite se retirer vers le cœur du royaume, en faisant le dégât, en brûlant les vivres & les fourages, en enfermant l'armée Impériale dans un vaste désert qu'il laisseroit entre lui & les Alpes, après avoir bien approvisionné & fourni de garnisons nombreuses toutes les Places en état d'être défendues; c'étoit par la famine & par les fatigues qu'il vouloit ruiner l'armée de l'Empereur, il ne devoit livrer bataille que s'il y étoit forcé; la maturité de l'âge, l'expérience, le souvenir de Pavie l'avoient fait revenir de la fureur des batailles; il commençoit à préférer une guerre lente & systématique. Or dans cette vue d'attirer l'Empereur en France, & de lui faire négliger

la guerre du Piémont, il étoit essentiel de rappeler l'armée de l'Amiral; 1536.
 car si le Roi avoit une armée dans le Piémont, il étoit impossible que la guerre ne s'y fît pas. L'Empereur feroit-il assez imprudent pour laisser derriere lui une armée qui pourroit lui fermer le retour?

Mais d'un autre côté il falloit conserver au moins les principales conquêtes du Piémont, c'est pourquoi le Roi avoit ordonné à l'Amiral de fortifier promptement, avant son départ, les plus considérables Places, & d'y laisser des garnisons suffisantes pour les défendre; il étoit possible que l'Empereur, dans l'empressement d'attaquer la France, ne voulût point s'arrêter devant ces Places, qu'il espérât qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, lorsque maître du Milanès, d'un côté, ayant conquis la Provence de l'autre, il les tiendrait enfermées entre deux Etats dont il pourroit réunir contre-elles toutes les forces.

Mém. de
 Langei, l. 6.

Par-là le double objet du Roi se-

1536.

roit rempli : pourvu que l'Empereur s'engageât dans les Alpes , le Roi se croyoit sûr de garder ses conquêtes du Piémont , & d'humilier son ennemi en Provence.

Si pourtant l'Empereur, mieux conseillé , commençoit par faire le siège des Places du Piémont, le Roi se proposoit de passer les Alpes lui-même pour aller défendre ses conquêtes.

Son amour pour la gloire , son application aux affaires reprenoient alors une nouvelle force. *Alexandre*, dit le Maréchal de Tavanès ,

Mém. de Tavanès. *de voit les femmes quand il n'a point d'affaires , François voit les affaires quand il n'a plus de femmes.*

Phrase de pur bel esprit , où il n'y a pas un mot d'exact. Alexandre ne fut jamais sans affaires ; quand il fut amoureux, ce fut au milieu des affaires même & par délassément. François le fut toute sa vie , les femmes le gouvernerent encore plus dans ses dernières années que dans les premières , comme on le verra dans la

guerre de 1542, mais toujours sans lui faire trop négliger ses affaires. 1536.

S'il y eut un temps où il fut propre à l'amour, ce fut sur-tout depuis son avènement à la Couronne jusqu'en 1525. Or jamais, à quelques éclipses près, il ne se livra aux affaires avec tant d'ardeur que dans ces premières années de son regne. Il est vrai qu'il eut un intervalle de langueur depuis le Traité de Madrid jusqu'au Traité de Cambrai, mais cette langueur venoit moins de ses amours que de la longue impression de ses malheurs, qu'il portoit au repos.

Ses soins s'étendirent à tout dans cette guerre de 1536. La France pouvoit principalement être attaquée du côté des Pays-Bas en Picardie, du côté de l'Allemagne en Champagne, du côté de l'Italie en Dauphiné & en Provence, du côté de l'Espagne en Guyenne; il pourvut à tous ces objets, il fit réparer les fortifications des Places frontières dans toutes ces Provinces, il y fit dis-

1536.

tribuer toutes les troupes, & qui plus est tout l'argent nécessaire Il embrassoit les moindres détails : il écrivoit à François de Montmorenci, (1) Lieutenant du Duc de Vendôme au Gouvernement de Picardie.
 » Ravitaillez Théroouanne, visitez
 » Montreuil, rendez-moi compte de
 » l'état de cette Place. «

Le Duc de Guise veilloit sur la Champagne.

Le Roi envoya en Dauphiné d'Humieres dont la bonne conduite, l'intelligence, l'activité justifient son choix. Ce brave & vigilant Officier ferma soigneusement tous les passages des Alpes du côté du Dauphiné, il mit en état de défense toutes les Places, même les plus enfoncées dans ces montagnes.

Quant à la Provence, le Roi n'oublia point que Marseille, par sa situation & par sa richesse, avoit attiré en 1524, les armes des Impériaux

(1) François de Montmorenci de la Rochepot.
 conduits

conduits par le Connétable de Bourbon ; il y envoya Barbésieux , cet Amiral du Levant , qui avoit succédé à André Doria , & qui , dans le poste où on l'envoyoit , pouvoit avoir affaire à ce dangereux Rival.

La garde du reste de la Provence regardoit l'armée que le Roi formoit alors.

Le choix qu'il fit du Défenseur de la Guyenne , étoit excellent par les circonstances , c'étoit le Roi de Navarre : son voisinage allarma beaucoup l'Espagne.

CHAPITRE VII.

Affaires du Piémont. Défection du Marquis de Saluces.

CEPENDANT du côté du Piémont les affaires prenoient une face que toute la prévoyance du Roi n'avoit pu prévenir. L'Amiral en revenant à la Cour , avoit laissé , par ordre du Roi , le commandement des troupes

1536.

Mém. de Langei , l. 6.

Tome IV.

Q

1536.

qui étoient restées dans le Piémont, au Marquis de Saluces. (1) L'événement prouva qu'on ne pouvoit faire un plus mauvais choix ; on ne voyoit en lui qu'un Général médiocre, on ne s'attendoit pas à y trouver un traître ; on s'y attendoit d'autant moins, que le Roi l'avoit comblé de bienfaits. Saluces avoit été élevé avec lui, le Roi l'avoit toujours aimé, il avoit pris soin de sa subsistance, lorsque Saluces n'étoit qu'un cadet de sa Maison, sans fortune, sans ressource du côté de ses proches, qui étoient tous ses ennemis ; il lui avoit donné le Marquisat de Saluces, confisqué sur son frere aîné ; (2) pour rebellion & félonie ; il venoit d'ajouter à cet Etat de grands domai-

(1) Le Marquis de Saluces, Michel-Antoine, mort en 1528. dans le royaume de Naples, avoit trois freres qui lui succéderent ; savoir, Jean-Louis qui étoit prisonnier en France dans le tems dont il s'agit à présent, c'est-à-dire, en 1536. François qui alors étoit Marquis de Saluces, & dont il s'agit dans ce Chapitre, enfin Gabrieli, Evêque d'Aire, dont on parlera dans la suite.

(2) Jean-Louis, le second des quatre freres.

mes dans le Piémont , il l'avoit décoré du collier de son Ordre, il l'honoroit alors du commandement de ses troupes. Des chaînes si puissantes ne purent retenir l'inconstant Saluces ; mais le principe de sa trahison devoit lui attirer plus de pitié que de haine. Il est toujours utile de retracer aux hommes des exemples frappans du pouvoir de la superstition. Le Marquis de Saluces en est un. L'Italie étoit pleine alors d'Astrologues & de Prophètes que vraisemblablement la politique de l'Empereur faisoit parler à son gré. On lui prédisoit la conquête de la France, au Roi la mort, ou une nouvelle captivité de 1536. On avoit prédit à Antoine de Leve qu'il mourroit en France, & qu'il seroit enterré à S. Denis, ce qu'il entendoit du tombeau des Rois en France. Il mourut, dit-on, dans un lieu nommé S. Denis en Provence, & son corps fut transporté dans l'Eglise de S. Denis de Milan ; car tout ce qui est oracle & prédiction, doit s'accomplir par équivoque.

1536.

Mém. de Langei, l. 5.

Belcar. l. 21. n. 57.

Qij

1536.

Quoi qu'il en soit , le Marquis de Saluces ne voulut point douter de l'accomplissement de ces prédictions, il voyoit déjà la France devenue province d'Espagne , il plaignoit tous les amis qu'il avoit en France, & dont le sort alloit si cruellement changer ; il plaignoit tant de braves gens qu'il avoit commandés , & qui alloient s'immoler infructueusement pour la défense d'un pays que le Ciel réprouvoit. Martin du Bellay-Langei étoit un de ses plus intimes amis ; lorsque le Marquis de Saluces eut pris ouvertement le parti de la trahison, il lui en avoua les motifs , « Si tous » ces braves insensés veulent périr, » dit-il, faut-il que je périsse avec » eux ? Irai-je du moins jouer en France le triste personnage du Prince de Melphe , dépouillé de sa Souveraineté pour n'avoir pas su embrasser le parti du plus fort ? Mon Marquisat de Saluces seroit la première proie du vainqueur. »

Il tâchoit ensuite de se déguiser à lui même le crime de sa défection ,

On alléguant que le Marquisat de Saluces étoit originairement un Fief de l'Empire , qu'il l'étoit donc encore , puisque l'Empire ne connoissoit point de prescription passive ; que ses ancêtres l'avoient mal-à-propos possédé comme mouvant du Dauphiné ; qu'il ne faisoit que remettre les choses dans l'ordre en se reconnoissant pour vassal de l'Empereur , & en lui consacrant ses services ; il finit par offrir à du Bellay ses bons offices auprès de l'Empereur , lorsque la France seroit conquise.

L'Empereur , toujours si habile & si heureux à enlever aux François leurs plus grands Capitaines , se connoissoit trop en hommes pour estimer Saluces au-delà de sa valeur ; il ne prétendoit point le mettre à la tête de ses armées , mais il avoit besoin de lui à la tête des troupes Françaises. Saluces devenoit à ses yeux un homme considérable par un commandement qui mettoit , pour ainsi dire , en sa main les clefs de la Fran-

Q iij

1536.

1536.

Mém. de
Langei, l. 6.

ce. Il traitoit avec lui par le miniffere d'Antoine de Leve, dont le Marquis devoit époufer la fille, il lui promettoit de joindre à fon Marquisat de Saluces le Montferrat, fur lequel le Marquis avoit des prétentions; mais il n'avoit garde de permettre qu'il levât fi-tôt le mafque, il vouloit fe fervir de lui pour ruiner les affaires de France en Piémont, & pour s'ouvrir une entrée facile en France. Ce n'étoit point une fimple défection qu'il lui demandoit, c'étoit une véritable trahifon. Auffi le Marquis de Saluces, avant de s'ouvrir à du-Bellay, comme on vient de le voir, mit-il long-temps dans fa conduite la perfidie la plus étudiée; & fi l'on eût pu ne la jamais découvrir, il ne fe fût jamais déclaré.

Belcar. l.
21. n. 37.

Une feule démarche qu'il fit d'abord un peu imprudemment, eût pu le rendre fufpect, fi les efprits avoient été tournés à la défiance. On voit arriver en pofté à la Cour le Marquis de Saluces, non pour aucune

affaire relative au commandement dont il étoit chargé , mais pour demander la restitution de presque toutes les Places importantes du Piémont , qu'il prétendoit avoir été détachées du Marquisat de Saluces par les Ducs de Savoie. Si on l'eût voulu croire , son petit Etat se feroit étendu vers le Levant jusqu'au Tanaro ; & si l'on y eût joint le Montferrat auquel il prétendoit , il n'eût eu pour bornes de ce côté-là , que le Milanès , & le Marquis feroit devenu l'une des grandes Puissances de l'Italie. On lui fit entendre doucement qu'il avoit déjà reçu assez de faveurs , qu'il devoit travailler à les mériter , & sur-tout ne jamais prétendre à celles qu'il étoit venu demander. Il partit presque mécontent ; mais comme cette démarche ne parut avoir de sa part aucune suite , on l'oublia & on crut qu'il l'avoit oubliée ; on connut dans la suite qu'il avoit cherché ce refus comme le prétexte ou l'excuse des projets qu'il méditoit ; car il est de ces ames également

Q iv

1536.

mal-honnêtes & superstitieuses, qui comptent frauduleusement avec elles-mêmes, & qui trompent leur conscience pour l'appaiser. Quand on se représente le Marquis de Saluces s'efforçant de croire que tous ces Etats lui appartenoient, excitant son cœur au mécontentement, s'alléguant à lui-même les décrets du Ciel, toujours ignorés, ou de vieilles maximes féodales, interprétées par l'intérêt; puisant dans ces sources équivoques l'infâme devoir de l'ingratitude & de la perfidie, on sent combien il est nécessaire d'écouter la voix de ce sentiment intérieur qui n'admet rien que de juste, & d'imposer silence au raisonnement, à ce séducteur complaisant & facile, toujours prêt à flatter les penchans, à excuser les torts, à colorer les crimes.

Antoine de Leve étoit exactement instruit de toutes les délibérations du Conseil de guerre, & prenoit toujours ses mesures en conséquence. Le Marquis avoit soin d'ailleurs de s'op-

poser à tous les projets utiles , & d'en empêcher l'exécution.

1536.

Il avoit été décidé que pour assurer au Roi les conquêtes du Piémont, on fortifieroit Turin, Fossan & Coni, & qu'on s'attacheroit à défendre ces trois Places. D'Annebaut, chargé de la défense de Turin, s'y enferma avec l'élite de la Noblesse. Les fortifications n'en étoient pas encore entièrement réparées, & l'ennemi approchoit ; mais on travailloit sans relâche à les rétablir, & cette généreuse Noblesse étoit résolue à s'ensevelir sous ses ruines.

A l'égard de Fossan & de Coni, le Marquis de Saluces remettant en délibération ce qui étoit réglé depuis long-temps par les ordres du Roi, tenoit tous les jours des Conseils de guerre, où d'abord il eut soin d'empêcher qu'on ne décidât rien ; puis, lorsqu'il fallut décider, il prétendit qu'on devoit se borner à la défense de Turin, & abandonner les deux autres Places. Mais le brave Montpesat, qui avoit visité Fossan, entre-

Q v

1536.

prenoit de le fortifier & de le défendre , pourvu qu'on ne perdît point de temps ; Saluces s'attacha donc à en perdre. Heureusement pour lui la Roche du Maine , si connu par ses faillies audacieuses , un de ces hommes à qui un courage éprouvé , un tour d'esprit libre , hardi & facile , ont acquis le droit de tout dire , opina pour Coni , si l'on ne vouloit garder qu'une des deux Places. Montpesat , sans disputer , offrit de se jeter dans celle des deux qu'on voudroit choisir , & ne demanda que de la célérité. Ce fut justement ce qu'on lui refusa. Le Marquis , sous prétexte qu'on ne s'accordoit point , remit la délibération à un autre jour , & cependant il écrivit au Roi pour lui proposer de se borner à la défense de Turin , & pour se plaindre du peu de soumission des principaux Officiers. On sent que cette plainte tendoit à décréditer d'avance celles qu'ils pourroient faire avec raison contre lui.

Pour toujours gagner plus de temps,

le Marquis propofa de vifiter Foffan de nouveau , dans le deffein de décider qu'il ne pouvoit être défendu ; delà on auroit été vifiter Coni , qui ne fe feroit pas trouvé non plus en état de défenfe : mais fur la nouvelle vifite de Foffan , on jugea qu'il pouvoit être fortifié ; que les foldats , aidés de huit ou neuf cens pionniers , pourroient en peu de temps élever les remparts à une hauteur convenable ; Montpefat avoit déjà fait commencer les travaux. Le cri fut univerfel pour la défenfe de Foffan , on preffa le Général de fe déterminer ; il renvoya l'affaire au lendemain , & la nuit tous les pionniers difparurent. Dès-lors on ne put fe défendre des plus violens foupçons , on examina plus particulièrement la conduite du Marquis , on s'apperçut que le Comte de Pocquepaille , qui étoit attaché à fon fervice , & qui avoit toute fa confiance , alloit & venoit fans cefle du camp François au camp ennemi ; mais les prétentions du Marquis fur le Mont-

1536.

1536.

ferrat , prétentions qu'il ne dissimuloit point , & pour lesquelles il étoit obligé de s'adresser à l'Empereur , servoient de prétexte à ces allées & venues ; cependant les murmures éclatoient , Martin du Bellay auquel il n'avoit pas encore fait ses confidences , osa lui dire en plein Conseil qu'un Courier du Roi , qui venoit de Milan , avoit vu en passant par Ast , le logement de Saluces marqué à côté de celui de l'Empereur. Saluces ne répondit que par un sourire dédaigneux & une plaisanterie effrontée , que du Bellay son ami regarda comme des preuves de son innocence.

Depuis qu'il n'y avoit plus de pionniers , Saluces ne parloit que de la possibilité , de la nécessité de défendre Fossan , & même Coni ; il gémissoit de la fuite des pionniers , il alloit en faire venir de ses Etats qui répareroient avantageusement la perte des autres ; exercés aux périls comme aux travaux , ce seroit , au besoin , d'excellens soldats aussi-bien

que d'infatigables pionniers. Il ne manquoit à ces admirables travailleurs que d'arriver, on les promettoit pour le lendemain, & ils ne vinrent point en tout. Les murmures redoubloient. Le Roi, dans toutes ses Lettres, insistoit pour qu'on gardât les deux Places; il exhortoit, il prioit, il commandoit qu'on arrêtât les Impériaux un mois, trois semaines, quinze jours du moins; il espéroit, à force de diligence, être en état au bout de ce temps, de faire face aux Impériaux; il écrivoit à Saluces, il écrivoit à Montpefat & aux autres principaux Officiers: » Vous me rendrez, leur » disoit-il, le plus important de » tous les services. « Ceux-ci étoient disposés à obéir, mais Saluces arrêtoit tout; cependant les vivres se consumoient inutilement à Fossan & à Coni, on ne fortifioit ni l'une ni l'autre Place, l'ennemi approchoit; il y eut un moment d'inquiétude où l'on songea sérieusement à mettre l'artillerie en sûreté; le Mar-

1536.

Mém. de Langei, l. 6.

1536.

quis feignant beaucoup de zele pour l'intérêt public , proposa de la conduire à Revel , Place située dans ses Etats , & qu'il disoit être inexpugnable. Pour cette fois il ne fut pas possible d'être sa dupe , l'effronterie de cette demande fit perdre patience ; on dissimula moins que jamais au Marquis les soupçons que toute sa conduite inspiroit , les Officiers prirent leur résolution malgré lui. » *No-*
» *tre zele pour le service du Roi , s'écrie-*
» *rent-ils tous , nous tiendra lieu de ce*
» *qui nous manque , nous serons nos*
» *pionniers nous-mêmes , & dussions-*
» *nous tous périr , nous défendrons ou*
» *Coniou Fossan. Et moi , dit le Mar-*
» *quis , je prétends les garder tous deux.*
» *Monsieur de la Roche du Maine ,*
» *vous dites que Fossan est la plus foi-*
» *ble de ces deux Places , c'est pour cela*
» *que je veux la défendre en personne.*
» *Oh bien , je connois donc un homme ,*
» *repliqua la Roche du Maine , qui*
» *s'engage bien volontiers à s'y enfer-*
» *mer avec vous , & qui se fera un plai-*
» *sir de vous obéir , comme son devoir*
» *l'ordonne. »*

Le lendemain le Marquis dit à la ~~Roche du Maine~~ 1536.
» conseil , & les paroles du matin ne
» ressemblent pas toujours à celles du
» soir. Pour moi , dit la Roche du
» Maine , mes pensées sont toujours les
» mêmes au soir & au matin. Oh non ,
» pas les miennes , du moins pour cette
» fois , repliqua le Marquis , & il déclara qu'il jugeoit plus à propos de confier à Montpesat & à la Roche du Maine la défense de Fossan , & de se retirer à Coni d'où il alloit envoyer à Fossan toutes les munitions nécessaires. Cette idée paroissoit utile ; Saluces partit en effet pour Coni : mais on fut qu'il avoit fait instruire Antoine de Leve de toutes les délibérations du Conseil ; on fut que la veille , lorsqu'il avoit pris le parti de défendre Fossan , il avoit envoyé un Courier au Général Espagnol , pour l'avertir de cette résolution & du dessein où il étoit de lui livrer la Place avec la garnison , mais qu'ensuite, craignant que les autres Officiers n'empêchâssent l'exé-

1536.

cution de ce projet , il avoit envoyé un second Courier pour avertir de Leve des raisons de son changement , des mouvemens que se donnoient les Officiers François pour fortifier Fossan , de la nécessité de les prévenir par une extrême diligence , de la facilité de s'emparer de cette Place , tandis qu'elle étoit sans défense ; Saluces assuroit de Leve que dès qu'il paroîtroit devant une porte , la garnison s'enfueroit par l'autre , & il lui envoyoit un état des vivres qui étoient dans la Place.

Mém. de
Langei , l. 6.

Les Défenseurs de Fossan ayant acquis ces odieuses lumieres , & ne voyant point arriver de Coni les munitions promises , veillerent de plus près sur les démarches de leur perfide Général. Montpesat alla lui-même à Coni voir pourquoi les munitions n'arrivoient pas ; mais il fut très-surpris & très-content de trouver le Marquis occupé à les faire partir. On chargeoit les voitures , on avoit préparé une longue coulevrine , trois canons , des boulets ,

des poudres , douze cens sacs de farine , une grande quantité de tonneaux de vin. Montpesat vit une partie de ces munitions prendre devant lui la route de Fossan , le Marquis l'assura que tout le reste seroit à Fossan avant la nuit. Montpesat ne savoit que penser , il commençoit à regarder comme faux les avis qu'on avoit reçus de l'infidélité du Marquis ; il retourne plein de joie & d'espérance à Fossan. A peine est-il arrivé qu'il reçoit deux canons , cinq barils de poudre , quelques boulets , mais tous ces boulets étoient ou trop gros ou trop petits pour les deux canons. Cette circonstance parut indifférente , parce qu'on attendoit d'autres voitures où seroient sans doute les boulets proportionnés à ces deux pieces , & les pieces auxquelles devoient servir les boulets déjà envoyés ; mais rien n'arriva. Toutes les autres munitions de guerre , & toutes les munitions de bouche , avoient pris aussi-tôt après le départ de Montpesat , la

1536.

1536.

route de Revel , le Marquis s'y rendit lui-même la nuit suivante , il passa ensuite à Ast auprès de l'Empereur. Le reste de son histoire n'intéresse plus les affaires Françoises que dans quelques points où l'on le verra reparoître. Il fut un traître obscur comme il avoit été un Général sans gloire.

Guichenon,
Hist. de la
Maif. de Sav.

De Leve profitant des avis qui lui avoient été donnés , étoit parti de devant Turin , dont il faisoit le siege , (qui fut continué par le Général Scalenghe , Gouverneur d'Ast) & s'étoit avancé vers Fossan , où il arriva cinq ou six jours après la défection de Saluces. Il étoit aisé de voir qu'il avoit eu de bons avis. Son avant-garde , en arrivant , courut s'emparer d'un couvent de S. François , situé hors de la ville , & que les François , se hâtoient de démolir , parce qu'ils ne pouvoient le garder , & qu'il pouvoit nuire à la défense de la Place. Les Assiégés marcherent au secours des travailleurs , & livrerent un combat assez vif. La

nuit seule sépara les combattans, son obscurité fut favorable à de Leve, & il s'empara du couvent. 1536.

Ce siege de Fossan est devenu célèbre par le courage avec lequel il fut soutenu par les François trahis & sans défense. De Leve, au moyen du poste qu'il avoit forcé, se trouvoit logé à une portée d'arquebuse de la ville. Les remparts n'avoient que six pieds de haut, ce n'étoient que de simples levées de terre, faites à la hâte, & la terre au-dehors les dominoit en beaucoup d'endroits. Les Assiégés n'avoient pour ainsi dire, ni vivres, ni armes, l'eau leur manquoit, ils étoient sans artillerie, il ne leur restoit pas même la ressource de pouvoir cacher leur foiblesse. L'ennemi étoit informé de tout, mais il ne connoissoit pas assez les ressources de leur courage; il n'imaginoit pas qu'il leur tombât dans l'esprit de se défendre; il laissoit libre le quartier de la porte qui mene à Coni, persuadé que la garnison profiteroit avec empressement

1536.

de la facilité qu'il lui laissoit de s'y retirer sans être poursuivie. Elle ne voulut profiter que de la facilité de se pourvoir d'eau à une fontaine qui étoit par-delà la porte de Coni. Il fallut les attaquer dans les regles , ouvrir la tranchée , dresser les batteries. Dès le troisieme jour , une batterie de deux canons avoit détruit toutes les défenses de la Place. Les Assiégés au lieu de se rendre , font une sortie par deux endroits , la cavalerie d'un côté , l'infanterie de l'autre. Celle-ci gagne par un chemin creux une prairie éloignée , où étoit le quartier des Lansquenets , qui , ne pouvant s'attendre à être attaqués , faisoient la garde assez négligement. L'infanterie Françoisé en fait un grand carnage , la cavalerie qui les attaque d'un autre côté , augmente le désordre. L'alarme se répand dans tout le camp. Antoine de Leve envoie ses Espagnols pour soutenir les Lansquenets. Ceux qui étoient de garde à la tranchée , voyant courir aux armes de toutes

parts, quittent leurs postes pour voler au lieu du combat, & laissent leurs travailleurs presque sans défense. La portion de la garnison, qui étoit restée dans la ville, voyant ce mouvement, sort, attaque les tranchées, les comble, taille en pièces ceux qui les gardoient encore. Les différents corps des Assiégés se réunissent, on court au quartier d'Antoine de Leve, qui se voyoit alors presque abandonné, & qui pensa être surpris. La goutte lui permettoit à peine de se remuer, on le jette précipitamment dans une chaise, on le porte hors de sa tente, mais les porteurs poursuivis de près par les François, n'imaginèrent pas d'autre moyen de le sauver & de se sauver, que de jeter de Leve avec sa chaise au milieu d'une pièce de bled, où ce Général resta caché, comme Marius dans les marais de Minturne, jusqu'à la retraite des François qui se fit dans le meilleur ordre, & sans autre perte que de trois ou quatre hommes qui mouru-

1536.

1536. **Belcar. 1.** **21. n. 41.** rent au bout de quelque temps , des suites de leurs blessures.

De Leve s'étant un peu remis des périls imprévus de cette journée , & ayant réfléchi sur ce courage de désespoir que les Assiégés venoient de signaler , tandis qu'il ne tenoit qu'à eux de se retirer , car la porte de Coni restoit toujours ouverte , conclut qu'ils se faisoient un point d'honneur de se défendre , tant qu'il n'y auroit pas de brèche au corps de la Place ; il résolut d'en faire une , il dressa une batterie de quatre canons , qui , en très-peu d'heures eut fait une breche où trente hommes pouvoient passer de front. Le canon cessa de tirer pendant deux heures , on crut que les Impériaux se préparoient à l'assaut , & l'on se préparoit à les repousser. Déjà Montpesat (1) avoit rangé ses troupes partie le long des murs , partie dans un retranchement

(1) Beaucaire relève à propos Paul Jove , qui dit que c'étoit le jeune la Palice qui commandoit dans Fossan.

fait à la hâte derriere la brèche ; on ~~ne~~ n'attendoit que l'instant de combattre & de périr ; mais qui eût pu le croire ? Douze jours se passerent sans qu'on entendît parler d'attaque. Ce fut l'effet naturel du mélange des Nations & de la méfintelligence des divers corps dans l'armée Impériale. De Leve vouloit ménager ses Espagnols qu'il réservoir pour la conquête de la France ; les Lansquenets prétendoient mériter autant qu'eux d'être ménagés ; les Italiens , qui pouvoient aussi avoir la même prétention , vouloient être payés avant d'agir. De Leve consentoit à les laisser tous dans l'inaction , parce qu'il comptoit sur la famine pour réduire Fossan ; l'état que le Marquis de Saluces lui avoit donné des munitions de la Place , prouvoit qu'elle touchoit au terme de sa résistance. Les Assiégés n'avoient ni vin , ni farine , ni moulins pour moudre ce qui pouvoit leur rester de bled , ni ouvriers pour en construire , ni outils dont pussent se servir les sol-

1536.

1536.


 dats qui auroient su le métier de
 Maçons ou de Charpentiers. Le
 Marquis de Saluces avoit poussé ses
 perfides précautions jusqu'à faire
 disparoître avec les pionniers tous
 les ouvriers , & jusqu'au moindre
 outil. Le seizieme jour du siege ,
 Montpesat ayant visité les magasins,
 trouva qu'il restoit à peine des vi-
 vres pour quatre ou cinq jours , &
 de la poudre autant qu'il en falloit
 pour soutenir un assaut. De Leve
 ne pouvoit concevoir qu'il en restât
 encore ; souvent il soupçonnoit Sa-
 luces de s'être trompé , ou de l'a-
 voir trompé : tant d'économie &
 de frugalité chez des François lui
 paroïssoit incroyable. Leur constance
 ne l'étonnoit pas moins ; il les voyoit
 mettre à profit tous les momens qu'il
 leur laissoit , soldats , Officiers ,
 tous mettre la main à l'œuvre pour
 opposer de nouvelles défenses ,
 pour élever de nouveaux rem-
 parts , malgré l'artillerie qui détrui-
 soit ces légères fortifications à me-
 sure qu'on les construisoit.

Belcar. 1.

21. n. 42.

Le

Le défefpoir des François n'étoit point aveugle , ils ne demandoient pas mieux que de capituler. La faim & l'ennemi les preffoient également. L'artillerie feule fuffifoit pour les écraser ; les Impériaux , en élevant des plate-formes , pouvoient plonger à loifir dans la Place , mais Montpefat vouloit que la premiere proposition de capituler vînt de la part des ennemis , afin qu'ils fuffent difpofés à accorder des conditions plus favorables.

1536.

Le hazard le fervit bien. Antoine de Leve eut occafion d'envoyer un Trompette pour traiter de la rançon d'un Officier qui avoit été pris dans la fortie dont on vient de parler. La Roche du Maine , à la bataille de Pavie , avoit été prifonnier d'Antoine de Leve , qui avoit confervé de l'ef-time & de l'amitié pour lui , il lui fit faire des complimens par ce Trompette , & lui fit demander s'il ne s'en-nuyoit point de ne pas boire de vin. La Roche du Maine , par une fanfaronnade ufitée chez les Affiés-

1536.

gés , ne manqua pas d'envoyer à de Leve deux flacons de vin par le Trompette. Ce Trompette étoit d'ailleurs chargé par de Leve de faire autant qu'il pourroit l'office d'espion dans la Place , il se mit à causer de la défection du Marquis de Saluces avec Montpesat & les autres Officiers. Ceux-ci répondent qu'il n'en est rien , & qu'ils n'en croiront rien à moins que le Marquis ne les en assure de sa propre bouche. Le lendemain de Leve envoie le même Trompette avec ordre de dire à Montpesat que s'il vouloit envoyer au camp un homme d'armes de sa compagnie , on lui fourniroit des preuves de la défection du Marquis , (les Affiégés n'en avoient que trop.) En même tems de Leve envoyoit à la Roche du Maine quelques paniers de fruits en retour de son présent , dont il n'étoit pas la dupe , & lui faisoit dire qu'il avoit une envie extrême de le voir.

Il ne falloit pourtant pas le lui en-

voyer encore , car de Leve eût jugé par cet empressement à le prendre au mot , du besoin extrême qu'on avoit de capituler. On ne parut occupé que du doute qu'on avoit montré sur la défection du Marquis de Saluces. Un jeune Gentilhomme Périgordin , nommé Saint-Martin , fut envoyé au Général Espagnol , sous prétexte de lui demander un saufconduit pour aller à Saluces s'éclaircir avec le Marquis. « Jeune » homme , dit franchement le vieux » de Leve à Saint-Martin , mettons » bas tout artifice , vous n'avez rien » à dire au Marquis , vous savez » qu'il n'est point à Saluces , qu'il » est à Ast auprès de l'Empereur. » Vous venez ici pour me sonder » sur les conditions que j'ai à vous » proposer ; si vous croyez que » j'ignore l'extrémité où vous êtes » réduits , jetez les yeux sur ce pa- » pier , c'est l'état fidele des vivres » de Fossan , signé de la main du » Marquis ; l'économie qui a su les » ménager jusqu'à présent , n'a plus

1536.

» sur quoi s'exercer. Comment des
» Capitaines aussi expérimentés que
» les vôtres , ont-ils pu s'enfermer
» avec si peu de ressources dans une
» si méchante Place ? C'est une té-
» mérité de jeunes fous. Concluons :
» Il ne vous reste plus d'espoir que
» dans cette clémence que l'Empe-
» reur aime sur-tout à signaler en-
» vers de braves gens tels que vous,
» & que je vous promets de sollici-
» ter vivement. Dites à M. de la
» Roche du Maine , mon ami , que
» je le plains , qu'il m'est dur de le
» savoir où il est ; dites à votre
» Commandant qu'il fasse prompte-
» ment de sérieuses réflexions sur ce
» que je vous ai dit ».

Saint - Martin balbutia quelques vaines bravades , quelques foibles dénégations, qui valoient des aveux, sur la fidélité de l'état fourni par le Marquis de Saluces , & il partit ; il revint le lendemain , s'ouvrit davantage , de Leve demanda un Officier qui fût chargé de traiter ; on crut apparemment encore qu'en-

voyer la Roche du Maine , ce seroit
avoir trop l'air d'implorer la misé-
ricorde du vainqueur , on envoya
Villebon (1).

1536.

De Leve , en parlant beaucoup de
modération & d'humanité , proposa
de laisser à la garnison la liberté de
se retirer où elle voudroit ; mais sans
armes ni bagages. Villebon répon-
dit que quand on savoit mourir , on
n'abandonnoit jamais ses armes ; il
assura d'ailleurs de Leve d'un ton
très - ferme qu'il apprendroit à ses
dépens combien le traître Saluces
l'avoit mal informé de l'état de la
Place ; puis il partit brusquement sans
vouloir rien entendre davantage. Sur
son rapport tous les Officiers jure-
rent de mourir plutôt que d'accep-
ter les indignes conditions qu'on leur
proposoit. De Leve qui se souvenoit
des périls qu'il avoit courus à ce sié-
ge , craignit de réduire les Affiégés
au désespoir ; le lendemain matin , on

(1) Prevôt de Paris , & Capitaine de cinquante
hommes d'armes.

1536. vit arriver son Trompette avec quelques paniers de fruits pour la Roche du Maine, auquel de Leve faisoit faire des reproches de ce qu'il avoit si mal répondu aux invitations qu'il lui avoit faites de le venir voir; il le prioit à dîner pour le lendemain. » Oh ! pour cette fois, dit S. Martin à Montpesat & aux Officiers, il n'y a pas moyen de s'en défendre, ce ne sera pas vous qui envoyerez la Roche du Maine à de Leve, ce sera lui qui ira dîner chez son ami. « On suivit son conseil, on fit dire par le Trompette que la Roche du Maine sentoît ses torts, qu'il les répareroit le lendemain. Au bout d'une demie-heure, le Trompette revint dire qu'il viendrait le lendemain matin à sept heures prendre la Roche du Maine, & il apporta encore quatre petits paniers de poires, présens d'un très-grand prix dans la conjoncture. Le lendemain à sept heures précises le Trompette parut, mais les Affiégés eurent recours encore à un petit artifice. Il étoit clair que de Leve vou-

Mém. de
Langei, l. 6.

loît avoir le temps de s'entretenir avec son ami avant le dîner. Les Affiégés, obligés de paroître éviter ce qu'ils désiroient le plus, voulurent que la démarche de la Roche du Maine parût une simple visite de politesse & d'amitié, & non un rendez-vous pour traiter d'affaire. On renvoya le Trompette avec ordre de ne revenir qu'à midi. Quand il revint, la Roche du Maine partit; il fut reçu avec la plus grande distinction dans le camp ennemi. Une foule d'Officiers vint à sa rencontre, & de Leve se fit porter dans sa chaise au-devant de lui. Après les premiers complimens on parla d'affaire, & la fermeté de la Roche du Maine obtint des conditions honorables.

Les deux principales étoient entièrement en faveur des Affiégés. L'une fut qu'ils fortiroient enseignes déployées avec armes & bagages, laissant seulement dans la Place l'artillerie & les chevaux d'une certaine taille qui fut exprimée; l'autre qu'ils pourroient rester dans la Place, & y

R iv

1536.

attendre du secours pendant tout le mois de Juillet , (on n'étoit encore qu'au cinq) & que pour les laisser plus libres , l'ennemi mettroit la riviere de Sture entre Fossan & lui. On convint d'ailleurs que les Affiégés pourroient réparer la brèche , mais non pas augmenter les fortifications , & qu'il en feroit dressé un état.

Les Affiégés donnerent trois ôtages , la Roche du Maine , la Palice , fils unique du Maréchal de Chabannes , & d'Affier , fils unique du Grand Ecuyer Galiot de Genouillac.

Montpesat signa bien volontiers cette capitulation ; elle devoit être nulle , s'il se présentoit une armée pour faire lever le siège , & en ce cas les ôtages devoient être rendus.

Mais de ces conditions la plus favorable en apparence , la liberté de rester un mois dans la place , étoit réellement la plus embarrassante pour les Affiégés. Pour pouvoir rester dans la place , il falloit des vivres , on n'en avoit point , & on n'avoit pu rien stipuler à cet égard , parce qu'il avoit fallu cacher aux ennemis ce

manque de vivres, dont ils se feroient prévalus pour refuser des conditions honorables. Quand tout fut conclu & signé, la Roche du Maine dit à de Leve: » Vous avez accordé à votre » ennemi les conditions que vous » n'avez pu lui refuser; il faut » actuellement accorder à votre ami » une grace qu'il va vous demander, mais avant qu'il la demande, » promettez de l'accorder. Je le promets, dit de Leve, vous êtes incapable de rien proposer qu'un ami puisse vous refuser. » La Roche du Maine alors demanda que les Impériaux fournissent, pour de l'argent, aux Affiégés les vivres dont ils auroient besoin jusqu'au terme marqué par la capitulation. De Leve fut surpris & balança: cependant il accorda tout avec la seule restriction de ne fournir chaque fois des vivres que pour vingt-quatre heures, & cet article concernant les vivres, fut ajouté à la capitulation.

L'Empereur arriva au camp peu de jours après avec une armée for-

1536.

midable. Les ôtages lui furent présentés; il leur fit un accueil obligeant jusqu'à l'affectation, sur-tout à la Roche du Maine; il lui prit la main, l'embrassa, voulut absolument qu'il se couvrît; il donna ordre qu'on lui fît voir le camp. » Je vais, lui » dit-il, vous procurer le plaisir de » voir une belle armée. J'en aurois » bien davantage, répondit la Roche du Maine, à la voir ruinée, ou du » moins employée contre les Turcs. « L'Empereur prit plaisir à sa conversation gaye & hardie. Quand la Roche du Maine eut vu l'armée, il lui demanda ce qu'il en pensoit. » Elle » est très-belle, dit la Roche du Maine, mais si V. M. passe les Monts, » le Roi mon Maître lui en fera voir » une plus belle encore. «

» Que dit-on de mes projets, & » où croyez-vous que j'aïlle? «

» En Provence.

» Sans doute, les Provençaux sont » mes sujets, & je vais les voir. « (1)

(1) Ce propos étoit relatif à de vieilles prétentions, dont on rendra compte dans une Dissertation particulière.

» Votre Majesté les trouvera bien 1536.
 » désobéissans , j'ose l'en assurer. «

L'Empereur s'imaginant toujours, ou feignant de s'imaginer qu'il alloit parcourir la France de victoire en victoire, demanda combien il y avoit de journées du lieu où il étoit jusqu'à Paris : » Si par journées , dit » la Roche du Maine, vous entendez » des batailles , il y en a au moins » douze , à moins que vous ne soyez » battu dès la première. Vous voyez, » S. M. dit à l'Empereur un de ses » Courtisans , que la Roche du » Maine ne reste jamais court , & je » vous l'avois bien dit. « Le Marquis de Saluces caché alors dans la foule de ces Courtisans , voulant se rendre utile à son nouveau Maître tâchoit de persuader aux ôtages que les François devroient évacuer Fossan , & se retirer en France avant le terme fixé par la capitulation : les ôtages rioient de sa proposition , & admiroient que ce traître espérât les séduire.

C'étoit un spectacle singulier que
 R vj

1536.

cette armée immense de l'Empereur, arrêtée pendant un mois devant une Place qui ne se défendoit point, & occupée à nourrir son ennemi dans cette Place, en attendant qu'il acquît peut-être les moyens de se défendre. Cette inaction forcée impatientoit l'Empereur, mais il étoit lié par la capitulation, il la respecta : le Roi de son côté n'ayant pu envoyer de secours, trouva bon que Fossan fût évacué au terme convenu; il avoit gagné plus de temps qu'il n'en espiroit, & la Roche du Maine l'avoit bien servi. Au jour marqué, un Commissaire Impérial vint dans la ville mesurer les chevaux pour retenir ceux qui, suivant la capitulation, devoient rester avec l'artillerie. On prétend qu'il usa du droit du plus fort pour commettre quelques injustices dans cette opération. Les Impériaux en commirent encore une autre, ce fut de piller les bagages des François, dont la fiere contenance & les enseignes déployées à leur sortie, sembloient insulter à

ces forces supérieures qui n'avoient
pu les réduire.

1536.

Quelques Auteurs disent que les François n'étoient point en reste avec les Impériaux du côté de l'infidélité, & que par une fraude qui n'étoit pas exempte de cruauté, ils avoient rassasié de froment, pendant huit jours, tous les chevaux qu'ils devoient livrer, sans les laisser boire; de sorte qu'au premier abreuvoir où les Impériaux les menerent, il bûrent avec excès, & creverent presque tous. Quoi qu'il en soit de ce fait que Dupleix rapporte d'après le Feron, les François ne purent se retirer ni à Coni, dont Saluces avoit rendu maître les Impériaux, ni à Turin, dont on ne permit pas aux François d'aller augmenter les ressources, ils furent obligés de gagner Fenestrelles, la première Place frontière de France du côté des Alpes, toujours inquiétés dans leur route, soit par les Gardes Impériaux qui sortoient des différentes garnisons pour faire des

Dupleix ;
Le Feron ;
Francisc.
Vales.

Mém. de
Langei, l. 6.

1536. courses, soit par les payfans attroupés & armés, qu'on rencontroit dans les montagnes.

Il ne resta plus aux François en Piémont que Turin, toujours assiégé par Scalenghe, & défendu par d'Annebaut. Il falloit de l'argent pour en payer la garnison, cet argent étoit tout prêt, la difficulté n'étoit que de le faire tenir à Turin. Jean-Paul Cerès fut chargé de cette commission. On lui donna une troupe peu nombreuse & très-leste, avec laquelle il falloit qu'il pénétrât de Suze à Turin par un chemin étroit, resserré entre de hautes montagnes; il falloit aussi qu'il passât par beaucoup de Places où les Impériaux avoient garnison : il fut vaincre tous les obstacles, échapper à tous les périls, il arriva à Turin, n'ayant pas perdu un seul homme, & n'en ayant eu que deux de blessés.

L'Empereur avoit si peu compté que Turin pût tenir, qu'il avoit cru pouvoir le laisser en arriere; cependant le parti du Roi se fortifioit de

ce côté-là par des levées considérables qu'il avoit fait faire en Italie : d'Annebaut faisoit de fréquentes sorties, & rentroit toujours avec du butin & des prisonniers. Les Impériaux avoient un excellent magasin, assez mal gardé, à Ciria, petite ville à sept mille de Turin; d'Annebaut le fut & s'en empara; il commençoit à s'étendre impunément; quoiqu'assiégé, il assiégeoit lui-même, & prenoit des Places: il prit Rivoli, Veillane, & quelques autres Places autour de Turin. De ces petites entreprises il s'élevoit par degrés à de plus grandes; déjà il avoit résolu de reprendre Fossan par surprise. Marc-Antoine Cusano, Capitaine plein de vigilance & de courage, lui proposa une autre expédition plus utile, ce fut de s'emparer de Savillan où l'Empereur avoit un magasin immense d'artillerie, Cusano étoit averti par ses espions que la garnison de Savillan s'écartoit quelquefois dans la campagne pour fourager, & que pendant une de

1536.

ces excursions , il seroit possible de surprendre la Place. On le chargea de cette entreprise : elle eût réussi , mais malheureusement il prit le change , il s'amusa sur sa route à emporter un château où un détachement ennemi s'étoit retiré avec un riche butin. Les François perdirent un temps précieux au pillage de cette bicoque , le projet sur Savillan fut éventé. Les Impériaux s'y rendirent en foule , leverent les ponts à la hâte , barricaderent les portes , se rangerent sur les remparts , les garnirent d'arquebuses à croc & d'artillerie ; les François arrivant trop tard , ne purent insulter que les fauxbourgs , ils briserent à coups de hache & de marteau deux gros canons , ils emportèrent une assez grande quantité d'armes & de harnois ; mais bientôt au malheur de n'avoir pu surprendre Savillan , se joignit le malheur d'être surpris par le Général Scalenghe , qui accouroit en forces sur l'alarme que le danger de Savillan avoit répandue

jusqu'aux environs de Turin. Cusano qui, à son retour, le rencontra dans la campagne, rangea promptement sa troupe en bataille, chargea les Impériaux avec vigueur, & les mit en déroute; Scalenghe ayant vainement essayé de les rallier, n'abandonna pourtant point la victoire, il envoya en diligence au camp quelques cavaliers des mieux montés pour avertir le Marquis (1) de Marignan de son danger, & lui demander du secours. Marignan arriva trop tard pour la troupe de Scalenghe, qui avoit déjà perdu trois cens hommes, sept enseignes, & qui avoit beaucoup de blessés, mais trop tôt encore pour les François, qui se voyoient arracher les restes de leur victoire, & qui se trouvoient en danger à leur tour. Cusano, pour les sauver, fit sonner la retraite à l'approche de Marignan, & tourna vers Turin par

1536.

(1) Medequin.

1536.

un autre chemin, ayant envoyé de son côté demander du secours à d'Annebaut. Les coureurs de la troupe de Marignan venoient sans cesser attaquer les François, pour retarder leur marche par leurs décharges, & les attirer sur leurs traces par leur fuite; mais Cusano défendoit de poursuivre, & revenoit toujours à grands pas vers Turin: malgré toute sa diligence, Marignan l'atteignit, déjà il étendoit ses bataillons pour envelopper les François, lorsque d'Alegre que d'Annebaut venoit d'envoyer au secours de Cusano, arrivant fort à propos, chargea si vivement les ennemis qu'il les obligea de se retirer, & de respecter la marche des François. Cusano, dans cette rencontre, reçut à la tête un coup d'arquebuse, qui l'obligea de s'arrêter à Pignerol, où il mourut au bout de quelques jours, regretté de toute l'armée.

Belcar. 1.
21. n. 53.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 8.

Les François continuerent de s'étendre dans le Piémont; & pour punir le Marquis de Saluces, ils con-

quirent presque tout son petit Etat.

Le Conseil du Roi étoit d'avis qu'il restât confisqué pour la félonie du Marquis de Saluces. Le Roi pensa plus généreusement, il ne se permit de punir qu'en goûtant le plaisir de pardonner. La punition du frere aîné du Marquis de Saluces avoit été de voir passer ses Etats au cadet, la punition du cadet fut de les voir retourner à l'aîné. Le Roi se fit un plaisir de tirer ce dernier de la prison où il étoit détenu à Paris, & de lui donner l'investiture du Marquisat de Saluces. Il le fit venir, il reçut son serment, lui donna une somme d'argent considérable, & l'envoya en Italie prendre possession de ses nouveaux Etats avec un équipage proportionné à son rang.

Le Marquis dépouillé, que nous nommerons de son nom, François, pour le distinguer de Jean-Louis son frere aîné, avoit toujours eu le plus grand ascendant sur l'esprit de ce frere. On avertit celui-ci d'être en garde contre les artifices que Fran-

1536.

1536.

çois alloit mettre en œuvre pour le séduire, on l'exhorta au nom de la reconnoissance qu'il devoit au Roi, au nom de son propre intérêt, d'éviter tout commerce avec le traître, de ne voir en lui qu'un Compétiteur jaloux, que son ennemi & celui de son bienfaiteur. La foiblesse de Jean-Louis, ou, si l'on veut, la tendresse fraternelle, l'emporta sur tous ces avis. Jean-Louis étant au château de Carmagnole, François s'y rendit, demanda une entrevue, & l'obtint. Les portes du château s'ouvrirent, le traître y entra, & la trahison avec lui. On vit les deux freres se donner les marques de la plus vive tendresse, elles n'étoient sinceres que d'un côté, on ignore par quels artifices François put parvenir à tromper si facilement son aîné; mais le résultat de leur conférence fut que Jean-Louis consentit à sortir de Carmagnole, & à suivre son frere au château de Valfériere, où le perfide François se démasquant, retint

Jean-Louis prisonnier. François es-
péroit recouvrer par surprise une
 partie de ses états, & il eût réussi
 peut-être, si on n'eût pas employé
 la séduction contre ce séducteur.
 On gagna un Gentilhomme Gascon,
 nommé Saint-Julien, qui élevé dans
 la Maison des Marquis de Saluces,
 avoit été Guidon de la Compagnie
 du feu Marquis Michel-Antoine, (1)
 & depuis Lieutenant du Marquis
 François, qu'il auroit dû peut-être
 laisser trahir à d'autres. Saint-Julien
 fit avorter tous les desseins de Fran-
 çois; il fit plus, il gagna le Capitaine
 d'Aguerres, qui commandoit au
 nom de François dans Vrezeul, une
 des plus fortes Places du Marquisat
 de Saluces; d'Aguerres la remit à
 Saint-Julien, qui la garda au nom du
 Roi.

C'est ainsi que de Turin, où ils
 étoient toujours assiégés, les Fran-
 çois étendoient leurs conquêtes dans

(1) C'étoit l'aîné des quatre freres, c'étoit ce-
 lui qui étoit mort à Naples en 1528.

1536.

tout le voisinage, tandis que Scalenghe perdoit son temps devant cette Place. Il n'attendoit qu'un prétexte pour lever le siège, ce prétexte lui fut fourni. Le Comte Rangonè étoit depuis long-temps occupé à faire des levées pour le Roi en Italie, où le Roi l'avoit établi son Lieutenant Général; ces levées faites avec succès, formoient une petite armée avec laquelle Rangonè eût bien voulu faire de grandes choses; mais l'objet principal de sa mission, auquel il auroit peut-être dû tendre plus directement, étoit de faire lever le siège de Turin. Il crut avoir trouvé sur sa route (1) une occasion de surprendre Gênes, de concert avec César Frégose son beau-frere; mais un traître s'étoit détaché de son armée pendant la nuit, & étoit allé avertir les Génois. Rangonè les trouva sur leurs gardes, ceux des habi-

(1) Il venoit des confins du Mantouan & du Ferrarois, par le Parmesan, le Plaisantin & le Tortonese. c'est-à-dire, en traversant tout un pays ennemi.

tans qu'il croyoit avoir mis dans ses intérêts, ne firent aucun mouve- 1536.
ment en sa faveur. Il tenta cepen-
dant l'assaut; mais les échelles s'étant
trouvées trop courtes, toute la va-
leur des Assaillans devint inutile. Les
Génois perdirent peu de monde,
Rangonè eut environ cent hommes
tués ou blessés. Du nombre des pre-
miers fut Hector Caraccioli, jeune
Seigneur Napolitain, qui servoit en
qualité de volontaire. L'Histoire a
encore oublié le nom d'un Porte-
Enseigne, qui se couvrit de gloire
à cet assaut. Malgré l'inconvénient
d'une échelle trop courte, il trouva
le moyen de gagner avec beaucoup
d'efforts le haut de la muraille; là il se
vit environné d'ennemis, il étoit seul
défendant contre tous son enseigne,
elle fut mise en pieces, mais elle ne
lui fut point arrachée; il eut l'honneur
d'en remporter le fer, & même quel-
ques lambeaux de taffetas, qui ren-
doient témoignage des périls qu'il
avoit courus & de la valeur qu'il
avoit montrée. Si Gênes ne fut point
prise en cette occasion, du moins

1536.

l'Enseigne françoise fut arborée impunément sur les murs par ce brave soldat. Rangonè, contraint de se retirer, brûla & pilla autour de Gênes quelques villages & quelques châteaux, sans faire beaucoup de butin, les payfans s'étant retirés dans les montagnes avec tout ce qu'ils avoient pu emporter, & l'armée de Rangonè fut long-temps réduite à vivre de châtaignes. Enfin elle arriva à Cérifoles près de Carmagnole. Son arrivée fut presque aussi agréable à Scalenghe qu'à d'Annebaut; charmé d'avoir trouvé le prétexte qu'il attendoit, il se hâta de lever le siège, en publiant qu'il alloit livrer bataille à la petite armée de Rangonè; il n'en fit rien, & cette armée s'avança impunément jusqu'à Carignan, tandis que d'Annebaut sortant de Turin à la tête de sept ou huit cens hommes, inquiétoit l'arrière-garde des ennemis, & prenoit encore quelques places autour de Turin. D'Annebaut & Rangonè unissant leurs efforts, soumirent successivement

sivement Carignan, Montcallier, Quier. Une circonstance heureuse favorisa la reddition de cette dernière Place. Lorsque le détachement François, chargé de la réduire, y arriva, toutes les maisons étoient remplies de soldats Impériaux, qui, l'épée à main, exigeoient le paiement d'une somme de vingt-cinq mille écus, à laquelle les habitans avoient été taxés, & qui étoit la seule ressource de l'Empereur pour payer ses troupes. Les François furent reçus par les habitans comme des Sauveurs que le Ciel envoyoit pour les délivrer de l'oppression : les Impériaux perdirent & la place & l'argent.

La prise de Carignan fit naître des divisions entre le Comte Rangonè & un Seigneur du nom de Gonzague. (1) Celui-ci étoit comme associé

(1) Le Gonzague dont il s'agit ici, n'a de commun avec Frédéric de Gonzague, Duc de Mantoue, & avec Ferdinand de Gonzague, l'un des Généraux de l'Empereur, que d'avoir été de la même Maison. Celui-ci se nommoit Cagnino. On a dû s'ac-

1536. à Rangonè dans la Lieutenance générale en Italie. Il étoit du moins le premier après Rangonè; on avoit recommandé à Rangonè de consulter l'expérience de Gonzague, & de se concerter avec lui. Rangonè avoit fait sommer les défenseurs de Carignan de se rendre, & comme ils n'étoient que soixante, il les avoit menacés de les faire tous pendre, s'ils l'obligeoient de faire venir du canon pour réduire une Place qui étoit hors d'état de se défendre; loix inhumaines que l'intérêt de l'humanité a fait établir, & sans lesquelles la valeur & la fidélité rendroient les guerres trop ruineuses & trop meurtrieres. Les Assiégés demandèrent seulement le temps d'envoyer savoir les intentions du Général Scalenghe. Sur cette réponse Rangonè fit venir du canon. Les Assiégés demandèrent alors à capituler, Rangonè répon-

Belcar. 1.
21. n. 53.

coutumer, dans cette Histoire, à voir des Seigneurs Italiens de même nom & de même Maison, se partager entre les Puissances ennemies.

dit qu'il n'étoit plus temps, qu'ils avoient encouru la peine, & qu'ils la subiroient. Les soldats enfermés dans le château de Carignan étoient tous Napolitains. Un Napolitain attaché au service de Gonzague, entreprit de sauver ses compatriotes, il fut inspirer à son Maître des sentimens plus doux, & il fut décidé entr'eux, sans la participation de Rangonè, que les Affiégés se rendroient à Gonzague. Celui-ci envoya son Lieutenant prendre possession de la Place; on fit sortir les Napolitains à la faveur de la nuit, Gonzague retint pour lui les chevaux qui restèrent dans la Place, & l'enseigne Napolitaine; il ne laissa à Rangonè que les provisions de bled, de farine & de vin, que Rangonè, fit transporter à Turin. Cette conduite de Gonzague irrita Rangonè, en lui montrant qu'il n'étoit Général qu'à demi; il voulut l'être entièrement, Gonzague voulut toujours partager le pouvoir. De-là naquit entr'eux une méfintelligence

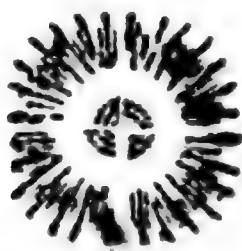
S ij

1536.

1536.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 8.

qui nuisit beaucoup dans la suite aux affaires du Roi. Cependant on prit encore Quiéras, on eut encore quelques petits avantages, & d'Annebaut ayant remis à Charles de Coucy, Seigneur de Burie, le commandement de la ville de Turin libre, paisible & ravitaillée, alla rendre compte au Roi du succès de ses travaux.



CHAPITRE VIII.

*Expédition de Provence. Mort du
Dauphin François.*

LE Roi pendant ces mouvemens du Piémont, & pendant les longues négociations dont l'Empereur l'avoit amusé, avoit toujours été à Lyon ou dans le Forez, prêt à se mettre à la tête de ses armées, si la guerre devenoit digne d'occuper son courage. Il s'avançoit alors par degrés au-devant de l'orage qu'il voyoit grossir. La guerre n'étoit point déclarée, mais elle se faisoit, Velly étoit rappelé, Leidekerke, renvoyé. L'Empereur feignoit pourtant toujours de négocier; quand il fut le renvoi de Leidekerke, il lui envoya un plein pouvoir pour traiter de la paix. Le Roi reconnut l'Empereur à cette démarche, & pour ne point paroître s'y refuser, il envoya aussi un plein pouvoir à d'Humieres en Dauphiné,

1536.

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

S iij

1536.

parce que Leiderkerke étoit alors à Suze. Leidekerke tâcha d'endormir la vigilance de d'Humieres, & d'Humieres redoubla de vigilance. De Leve tenta vainement le passage des Alpes du côté du Dauphiné, Roquesparviere brava ses sommations, Château-Dauphin repoussa ses attaques.

Mém. de
Langei. l. 6.

Belcar. l.
21. n. 44.

Mais c'étoit du côté de la Provence que l'Empereur avoit résolu de faire son irruption, il avoit toujours les yeux fixés sur une Carte des Alpes & de la basse Provence, que le Marquis de Saluces, trop voisin de ses Provinces & de ses passages pour ne les pas bien connoître, avoit fait lever avec soin. La foule des Courtisans fatiguoit l'Empereur d'applaudissemens & de cris de victoire; mais on dit que ceux qui avoient plus d'usage de la Cour, & qui savoient mieux l'art de flatter, s'opposoient en public à l'expédition de Provence, & s'attachoient à démontrer l'impossibilité d'un succès qu'ils croyoient infaillible, afin de ménager à l'Empe-

reur la gloire d'avoir eu plus de lumières que sa Cour, que son Conseil, & d'avoir vaincu contre l'espérance de ses Capitaines les plus expérimentés. Le vieil Antoine de Leve se distingua parmi ces contradicteurs politiques. On le vit sortir de sa chaise, dont la goutte lui rendoit l'usage toujours nécessaire, & comme si le zèle eût suspendu ses infirmités, se jetter aux pieds de l'Empereur, le conjurer les larmes aux yeux de ne point exposer sa gloire aux hasards d'une expédition si téméraire. Cependant on savoit, ou l'on croyoit savoir, qu'il étoit en secret l'instigateur le plus ardent de cette expédition, qu'il s'attendoit à être Viceroy de France, & à mêler un jour ses cendres avec celles des Rois de France à S. Denis. Au reste quel que fût le langage des divers Courtisans, la même espérance les animoit presque tous ; ils comptoient sur la fortune de l'Empereur, ils comptoient sur ses forces, ils le voyoient à la tête d'une

1536.

1536.

armée (1) qu'ils estimoient invincible; les soldats ne respiroient que le pillage, ils dévoroient dans leur cœur les plus riches provinces de France, l'Empereur leur en promettoit la conquête. « Je veux, dit-il à » ceux de ses Courtisans qui avoient » l'adroite lâcheté de le contredire, » je veux prendre mes soldats pour » Juges entre vous & moi. Si les foibles périls dont nous devons acheter les plus immenses conquêtes, » étonnent leur courage, je renonce à mon entrepise. » Il fait assembler l'armée, il la fait ranger en bataille, il parcourt tous les rangs d'un œil attentif & encourageant, il les harangue avec chaleur, il leur montre dans une perspective riante & prochaine, la victoire & la fortune; il leur peint le malheur des provinces condamnées à être le théâtre de la guerre, il leur demande s'ils n'aiment

(1) Elle étoit composée de vingt deux mille Allemands, de dix mille Espagnols, de douze mille Italiens, de deux mille cinq cens hommes d'armes de diverses Nations.

pas mieux rejeter ces horreurs sur des provinces ennemies, que de les attirer au centre de l'Italie; s'ils n'aiment pas mieux recueillir un butin immense dans des terres conquises, que d'être réduits à leur solde, en défendant avec peine leur propre pays. « Si vous êtes résolus de me » suivre, dit-il, qu'un cri militaire » m'annonce vos généreuses dispositions & votre juste impatience » d'être menés à l'ennemi. » Aussitôt le cri que l'Empereur demandoit, s'éleve dans tout le camp. L'Empereur applaudit au zèle de ses soldats, il leur rappelle leurs victoires, il les loue, il les flatte. » Je l'ai déjà » dit devant une auguste assemblée, (1) & je le répète ici, si le » Roi de France avoit des soldats » aussi braves que vous, si j'en avois » d'aussi mauvais que les siens, j'irois tout à l'heure les mains liées, la corde au col, implorer sa miséricorde. »

(1) A Rome, au Consistoire.

1536.

Cet étrange propos pouvoit être bon à tenir devant ses soldats, l'Empereur supposoit que François Premier, malgré tous ses efforts, n'auroit jamais de bonne infanterie nationale, & il se flattoit qu'elle ne feroit point supplée dans cette guerre par l'infanterie étrangere, il croyoit avoir enlevé aux François toute ressource à cet égard du côté de l'Allemagne & de la Suisse; mais en Allemagne l'actif & sage Langei avoit, comme on l'a vu, changé la disposition des esprits. A l'égard des Suisses, il est vrai qu'une nouvelle délibération du Corps Helvétique, provoquée par les intrigues de l'Empereur, défendoit aux Suisses de porter les armes hors de leur pays; peut-être cette loi eût-elle été exécutée, si François Premier eût été l'agresseur, & qu'il eût porté d'abord la guerre dans le Milanès; mais quand on fut qu'elle alloit être portée dans la France même, & qu'il s'agissoit seulement de défendre d'anciens Alliés, les Suisses s'enrôlerent en foule

sous les drapeaux des François , & le Gouvernement Hélyvétique ferma les yeux sur cette violation de sa loi. Il y en eut près de vingt mille qui s'engagerent au service du Roi. Le Roi voulut les aller voir passer à Monluel , il donna de sa main à chaque Capitaine une chaîne ou collier d'or de cinq cens écus , ils gagnèrent ensuite Valence où le Roi se rendit , lorsqu'il fut assuré que l'Empereur avoit pris la route de Provence. L'armée Impériale , après avoir traversé le Comté de Nice ; arriva à S. Laurent , premier bourg de France du côté de la Provence , séparé du Comté de Nice par le Var.

L'Empereur eut soin de faire ses arrangemens de maniere qu'il arriva sur les terres de France le 25 Juillet , jour doublement remarquable : 1°. Parce que c'est la Fête de S. Jacques, Patron de l'Espagne, & particulièrement honoré , même par les Allemans ; qui depuis plusieurs siècles s'empressoient d'aller à Compostelle faire leurs dévotions sur le tom-

1536.

Mém. de
Du Bellay-
Langei , l. 7.

Dupleix ,
hist. de France.

S vj

1536.

beau du Saint : 2°. Parce que c'étoit exactement l'anniversaire du jour où l'Empereur étoit arrivé en Afrique, lorsqu'il avoit commencé cette expédition de Tunis, si noble & si heureuse. L'Empereur n'avoit pas préparé ces circonstances avec tant d'art pour n'en point tirer parti ; accoutumé à conduire les hommes par la superstition, & connoissant tout le pouvoir de ce grand ressort sur la multitude, il harangua de nouveau son armée, il rendit grâces devant elle à la Providence, qui le conduisant comme par la main, & l'opposant tour à tour à tous les ennemis de la Religion, avoit voulu qu'il arrivât sur les terres de France le même jour où un an auparavant, il étoit arrivé sur les terres d'Afrique, & qu'il fît ses premières hostilités contre un Prince qui n'avoit de Chretien que le nom, le même jour où il les avoit faites contre les Infideles dont ce même Prince étoit l'allié. Quel présage plus favorable ? même cause, celle de Dieu ; mêmes

auspices, ceux du Patron de l'Espagne.

Alors il répéta tout ce qu'il avoit dit de plus injurieux contre le Roi dans la harangue qu'il avoit faite à Rome; & comme il avoit moins de ménagemens à observer, comme il avoit affaire à une multitude sur qui les déclamations réussissent toujours à proportion de leur violence, il n'y eut point d'excès auxquels il ne s'empôrât. Guillaume du Bellay prétend que l'armée Impériale, avoit peine à cacher l'ennui que lui caufoit cette *longue & impertinente* harangue, & que plusieurs de ceux qui l'avoient entendue le lui avoient avoué; il avoue pourtant lui-même que les acclamations du soldat firent connoître à l'Empereur qu'il partageoit sa haine, son ardeur & ses espérances.

Les principaux Capitaines de son armée étoient le Marquis du Guast, digne parent, digne héritier de la gloire de Pescaire, mais héritier aussi de son caractère équivoque; il commandoit les bandes Espagnoles. Ferdinand de Gonzague, Viceroy de

1536.]

1536. Naples, commandoit la Cavalerie légère, le Duc d'Albe la Gendarmerie, Antoine de Leve commandoit l'armée entière sous l'Empereur.

Mém. de
Langei, l. 7.

Feron, l. 8.
rex. Gallic.

La confiance que l'Empereur témoignoit, alloit jusqu'à distribuer d'avance le Gouvernement des provinces, des villes, des châteaux de France, & les dignités & offices de ce royaume; ce furent là les principales affaires qui l'occupèrent pendant huit jours qu'il passa au bourg de S. Laurent, en attendant que son armée fût entièrement rassemblée. La flatterie avoit pris alors une autre tournure; tout à l'heure elle désespéroit de conquérir la France, maintenant elle la voyoit conquise & la partageoit. Ces emplois chimériques étoient ardemment sollicités par tous les Courtisans, c'étoit une marque de zèle que de les demander, c'étoit une marque de faveur que de les obtenir. Quelle grandeur dans les Romains, qui réduits aux abois, resserrés dans l'enceinte de leurs murs,

mettent en vente le champ occupé par l'armée d'Annibal, & trouvent des acheteurs dont la noble confiance n'est point trompée ! Quelle petiteffe & quelle fanfaronade dans leurs imitateurs.

 1536.

Ce fut dans l'yvresse de ces vaf-tes espérances, que l'Empereur dit à l'Historien Paul Jove de faire provision d'encre & de plumes, *parce qu'il alloit lui tailler de la besogne.*

L'armée Impériale se mit en marche, ne s'éloignant jamais des bords de la Méditerranée, sur laquelle on avoit embarqué les vivres, les bagages, & l'artillerie. Elle s'avançoit du côté de Grace & d'Antibes.

Ce que le Roi avoit prévu & désiré, étoit arrivé ; l'ennemi étoit sur ses terres, il falloit qu'il en fût chassé honteusement.

Le Roi avoit établi son camp à Valence pour être à portée de veiller à la fois sur la Provence & sur le Dauphiné. Quand il vit l'Empereur entrer en Provence, il comprit que

1536.

son dessein étoit de se rendre maître du cours du Rhône, qui lui procureroit l'abondance des vivres. Parmi toutes les Places du Rhône, il n'y en avoit point de plus importante pour ce dessein qu'Avignon. Le Roi se hâta d'y prévenir l'Empereur, & sans quitter son camp de Valence qu'il falloit conserver, parce qu'il donnoit à la fois la main aux deux provinces, & que la marche de l'Empereur pouvoit changer, il envoya le Maréchal de Montmorenci avec le gros de l'armée, pour établir devant Avignon un second camp plus considérable que le sien. Il avoit long-temps concerté avec lui tout le plan de cette campagne, Montmorenci étoit rempli de ses vues comme lui-même. Le Roi, sûr que ce Général avoit parfaitement saisi l'esprit de la nouvelle guerre qu'il s'agissoit de faire, ne voulut point le gêner par des ordres particuliers, il ne mit point de bornes à ses pouvoirs. » Je connois, lui dit-il, & votre valeur & votre pru-

» dence. Vous avez suffisamment si-
 » gnalé la première de ces qualités , 1536.
 » c'est sur-tout de la seconde que j'ai
 » besoin aujourd'hui. Qu'elle préside
 » à toutes vos démarches ; vous
 » voyez l'importance des intérêts que
 » je vous confie, allez, soutenez vo-
 » tre gloire, sauvez mes Etats. Les
 » conjonctures vous apprendront ce
 » que vous aurez à faire. «

Mém. de
 Guillaume
 Du Bellay-
 Langei, l. 7.

Le Maréchal arriva le 4 Août au 1536.
 camp d'Avignon. Son premier soin
 fut d'assembler un Conseil de guerre, Belcar. 1.
 pour connoître les dispositions de 21. n. 48.
 l'armée, & la faire entrer dans cel-
 les du Roi. On y examina d'abord
 une question importante, & qui in-
 tereffoit le plan général de cette
 campagne. Une grande partie de l'ar-
 mée Impériale étoit encore engagée
 dans les défilés des Alpes. Falloit-il
 aller à sa rencontre pour l'attaquer
 à la sortie de ces défilés ? Falloit-il
 l'attendre dans le camp d'Avignon ?
 L'un & l'autre parti avoit ses avan-
 tages & ses inconvéniens. Si on al-
 loit au-devant des Impériaux, si on

1536.

les battoit , on les empêchoit de s'établir en France ; mais on couroit les risques d'un échec , qui , au commencement d'une pareille expédition , auroit découragé les François déjà trop effrayés des grands armemens de l'Empereur. Si on restoit dans le camp d'Avignon , l'on évitoit ce péril , on se fortifioit dans un poste avantageux , d'où l'on pouvoit fuivre , pour ainsi dire de l'œil , toute la marche de l'Empereur ; on avoit devant soi la Durance sur laquelle on dominoit , & qui devoit nécessairement arrêter l'ennemi ; on étoit appnyé sur le Rhône ; on étoit maître ainsi des deux principales rivières de la province , mais on abandonnoit à l'ennemi tout ce qui étoit entre les Alpes & la Durance.

Montmorenci , en proposant ce grand objet de délibération , eut soin de cacher ses sentimens , il parut ne pas s'éloigner du parti de marcher à l'ennemi. Cet avis sembloit conforme à son caractère , & il prévalut ; mais alors Montmorenci se fai-

fant mieux connoître, étala tous les dangers, tous les inconvéniens de l'avis qu'on avoit cru le sien. Quoiqu'il ne voulût l'emporter que par la raison, & qu'il en fît valoir toute l'autorité, il ne dissimula point que l'avis de rester dans le camp d'Avignon étoit celui du Roi comme le sien. En effet il avoit été arrêté entre le Roi & le Maréchal, qu'on éviteroit toute occasion de bataille, qu'on n'en livreroit point sans une nécessité absolue, ou sans une certitude presque entière de réussir.

Ce parti de rester dans le camp d'Avignon, sembloit pourtant contraire au projet que le Roi avoit autrefois annoncé d'arrêter les Impériaux au passage des Alpes; mais soit que le Roi n'eût formé ce projet qu'en supposant que les Impériaux entreroient en France par le Dauphiné, soit que voyant l'Empereur chercher à faire quelque établissement sur le Rhône ou sur la Durance, il eût cru devoir borner sa défense à la garde de ces deux fleu-

1536. **ves**, il est certain que ce fut de concert avec lui que Montmorenci fit rester l'armée dans le camp d'Avignon.

Le plus grand inconvénient de ce parti étoit d'abandonner aux Impériaux une étendue de pays considérable; mais ce pays qu'on leur abandonnoit n'étoit d'aucune ressource pour les vivres, par la cruelle & nécessaire précaution qu'on prenoit de faire le dégât depuis les Alpes jusqu'à la Durance. L'honneur, qui fait toujours aimer la patrie à la Noblesse François, engagea plusieurs Gentilshommes Provençaux à donner en cette occasion l'exemple des plus genereux sacrifices. On les voyoit eux-mêmes brûler leurs granges & leurs greniers, abattre leurs moulins, briser leurs meules, enfoncer leurs tonneaux, prendre plaisir à faire boire leur vin aux soldats François, & se priver de tout de peur de laisser quelque chose à l'ennemi. Ils trouvoient du moins la récompense de leur zèle dans l'é-

clat même qui le faisoit remarquer. Mais le peuple, les payfans, tous ces citoyens obscurs & malheureux, qui nourrissent & soutiennent l'Etat, mais qui ne peuvent guères l'aimer qu'à proportion des avantages qu'ils en tirent, présentoient un spectacle bien différent. En vain Bonneval, envoyé à la tête d'un détachement pour exécuter cette rigoureuse commission, parcouroit la partie de la Provence qu'on sacrifioit à la sûreté de l'autre, & avertissoit par-tout les habitans de mettre en lieu sûr leurs fourages & leur bétail, sous peine de se voir tout enlever, lorsqu'après avoir fait sa tournée, il repasseroit par les mêmes lieux; soit négligence, soit espérance que ces menaces seroient sans effet, soit impossibilité de trouver tous en si peu de temps le lieu de sûreté dont ils avoient besoin, la plûpart furent surpris par Bonneval à son retour, & se virent enlever les provisions qu'ils n'avoient pas pu, ou qu'ils n'avoient pas voulu sauver. Rarement arrêté-

1536.

t'on ses regards sur ces détails horribles des malheurs de la guerre ; ils sont si fréquens dans l'Histoire , qu'elle ne les énonce que d'une manière générale , & sans daigner les peindre ; l'humanité se souleveroit si elle entendoit les cris , si elle voyoit les efforts désespérés & impuissans de ces infortunés qui voient le feu dévorer leurs toits , leurs moissons , tous les fruits de leurs travaux passés , toutes leurs espérances pour l'avenir , qui s'élancent à travers les armes , les soldats & les flammes pour retenir , pour arracher les restes d'une subsistance nécessaire ; qui , réduits aux dernières extrémités , non par des ennemis , ni par des étrangers , mais par leurs concitoyens , par leurs freres , par leurs défenseurs , n'ont pas même la triste consolation de détester légitimement les auteurs de leur misere. Voilà ce que coûte la gloire des Héros , voilà les fruits des querelles des Princes. Cette réflexion , toute usée qu'elle est , n'a rien perdu de ses

droits ; elle est toujours nouvelle ,
 puisqu'elle n'est point écoutée , &
 qu'au grand opprobre de la race hu-
 maine , la guerre se fait encore.

 1536.

Les villes , les bourgs , les villa-
 ges , les églises même , tout fut brûlé ,
 ou du moins abandonné après avoir
 été pillé. Il y eut de petites villes ,
 telles que Treiz & Luc , qui se trou-
 verent assez fortes pour s'opposer au
 pillage , & pour fermer leurs portes
 aux soldats de Bonneval , leur sort
 n'en fut que plus cruel. Bonneval fit
 venir du renfort , & elles furent sac-
 cagées avec la dernière rigueur ; le
 soldat féroce ne faisoit que rire de
 tant de maux , & des Officiers bien
 plus condamnables , eurent l'indi-
 gnité de s'enrichir au préjudice mê-
 me du service de la Patrie , en faisant
 racheter aux habitans un pillage ju-
 gé nécessaire ; & en s'attachant
 plus , dit un Historien du temps , à
vuidier les bourses que les greniers ou les
granges.

La capitale même de la Provence ,
 Aix , fut comprise dans cette grande
 destruction , elle fut punie du mal-

1536.

heur de n'être située ni sur le Rhône, ni sur la Durance. En vain Montejan, un des plus braves hommes de son temps, & qui ne s'étoit pas moins distingué dans la guerre du Piémont que d'Annebaut & Montpefat, fit les plus fortes instances pour qu'on lui permît de s'enfermer dans cette Place, & promettoit de la défendre jusqu'à l'hiver, qui obligeroit d'en lever le siège; en vain les habitans, pour éloigner le danger le plus pressant, promettoient de le seconder par des prodiges de valeur & de constance; ni Bonneval, ni plusieurs autres Officiers expérimentés, qui avoient déjà visité cette ville, ni Montmorenci qui ne voulant s'en rapporter qu'à lui, alla la visiter lui-même, ne jugerent qu'elle pût être défendue, étant dominée de deux côtés par des collines sur lesquelles les ennemis auroient pu établir des batteries, dont il auroit été presque impossible de se garantir. Aix fut démentelé, on ne garda de Place importante au-delà du Rhône &

& de la Durance, que Marseille. On n'étoit plus dans le Piémont, où l'on pouvoit impunément risquer une défense même malheureuse, & où c'étoit vaincre que de gagner du tems. On combattoit désormais pour ses autels & ses foyers, il falloit vaincre ou périr. Toute fausse démarche étoit d'une dangereuse conséquence & rien sur-tout n'étoit plus à craindre qu'un échec dans la disposition où étoient les esprits, plus intimidés encore par ces prophéties politiques, sourdement répandues dans l'Europe, & qui avoient séduit Saluces, que par les menaces & les forces de l'Empereur. Montmorenci ne songeoit en toute occasion qu'à mettre un frein à la valeur impatiente des Officiers François, qui brûloient de se signaler du moins par des expéditions particulieres.

Montejan fut le plus pressant de tous les braves de l'armée, il ne pouvoit se contenir, il faisoit tous les jours de nouvelles instances pour qu'on lui permît d'en venir aux mains

1536.

avec quelque détachement ennemi. Il avoit appris qu'un Mestre-de-camp de l'avant-garde Impériale alloit souvent à la découverte avec un corps de troupes très-foible, il ignoroit que c'étoit un piège tendu à l'imprudente bravoure des François, & qu'en même-temps qu'on faisoit avancer ainsi quelque petit corps, on faisoit marcher par divers chemins d'autres détachemens plus nombreux qui se tenoient à portée de le secourir.

L'importunité de Montejan l'emporta enfin sur la défiance de Montmorenci, qui, pour ne le pas refuser toujours, lui permit d'aller tâter l'ennemi, en lui recommandant d'observer tout avec la plus grande circonspection, de n'attaquer qu'à son avantage, & de se tenir toujours près de quelque poste sûr où il pût se retirer en cas d'inégalité. C'étoit lui recommander de changer de caractère. Montmorenci le sentit bien; à peine Montejan étoit-il parti, tout enivré du plaisir de pou-

voir combattre , ayant déjà oublié les conseils de son Général , & ne songeant qu'à ceux de la gloire , (1) qu'un Exprès fut envoyé pour révoquer la permission , & pour enjoindre à Montejan de revenir. Mais cet Exprès prit un autre chemin , & arriva trop tard. Montejan trouva à Brignoles Bonneval , le Comte de Tende & le jeune Boisy , (2) qui continuoient le dégât ordonné ; il leur proposa de l'accompagner , & de joindre à sa petite troupe une partie des leurs. Bonneval s'opposa fortement à cette entreprise ; il alléguait les intentions connues du Roi & du Maréchal , la sagesse de ces intentions , leur convenance avec l'état des affaires , le danger , l'inutilité des expéditions particulières ; la dispute fut aigre & vive , Montejan fit beaucoup valoir l'avantage d'acquiescer de la gloire , Bonneval la né-

1536.

(1) Cet étourdi ne tarda pas à être Maréchal de France.

(2) Fils de l'Amiral de Bonnivet , & frère de Louis de Gouffier , tué devant Naples en 1528.

1536.

cessité de se réserver pour les occasions de servir l'Etat utilement. Les deux Officiers témoins de la dispute , se partagerent ; le Comte de Tende resta avec Bonneval, Boisy suivit Montejan. Bonneval mieux servi par ses espions que ces deux braves imprudens , étoit instruit de la manœuvre de l'armée Impériale, & du motif qui faisoit avancer ce Mestre-de-camp de l'avant-garde. Malgré les avis de Bonneval, Montejan se flattoit toujours d'enlever. L'événement ne tarda pas à justifier Bonneval. On apprit le lendemain que Montejan & Boisy étoient prisonniers , nouvelle la plus funeste qu'on pût recevoir dans les conjonctures. Bonneval & le Comte de Tende avoient quitté Brignole pour aller faire le dégât ailleurs , il sembloit qu'ils prévissent que cette Place alloit être le théâtre des malheurs de Montejan & de Boisy. Ceux-ci s'étant avancés jusqu'aux portes de la petite ville du Luc , penserent en effet y surprendre le Mestre de camp Impé-

rial qui venoit marquer les logis pour l'avant-garde ; il s'enfuit précipitamment, & répandit l'alarme dans l'avant-garde entiere. Ferdinand de Gonzague qui la commandoit , la fit avancer pour envelopper les François ; ceux-ci reculerent jusqu'à Brignole , où la fatigue des chevaux les obligea de passer la nuit. Gonzague les ayant poursuivis, avoit investi Brignole, & avoit de plus placé une embuscade sur le chemin par où Montejan & Boisy devoient passer, s'ils sortoient de cette petite Place. Brignole étant une de ces villes qu'on avoit abandonnées, & où l'on avoit fait le dégât, n'avoit pas même de portes. Belcar. l.
21. n. 50.

Gonzague , au point du jour , voulut y entrer pour accabler les François , mais la ville avoit été fermée à la hâte par des barrieres contre lesquelles plusieurs Cavaliers Impériaux vinrent heurter avec tant de violence qu'ils furent démontés , ce petit incident mit assez de désordre dans leur troupe , pour que les François soutinssent le premier choc,

T iij

1536. & entreprissent même de sortir de ce lieu , où ils ne pouvoient manquer d'être forcés , mais cette démarche nécessaire ne fit que hâter leur perte , ils allerent tomber dans l'embuscade , qui les attendoit , & le reste de la troupe de Gonzague s'avancant par derriere & sur les aîles pour les envelopper , ils furent accablés par le nombre. Les Impériaux perdirent beaucoup plus de monde , mais tous les François furent tués ou pris , Montejan & Boisy furent du nombre des derniers.

L'honneur d'avoir pris Montejan , autant que l'intérêt d'avoir un prisonnier de cette importance , excita entre trois Officiers Impériaux une contestation qui fut portée au tribunal de Gonzague. L'un avoit ôté à Montejan sa masse de fer , l'autre son gland , le troisieme l'avoit arrêté en saisissant la bride de son cheval. Gonzague prononça en faveur de ce dernier ; il se nommoit Marsilio Sola de Bresse.

Au milieu du désordre & de la

trépidation que l'extrême inégalité des forces avoit dû mettre dans ce combat, la Chevalerie dont François Premier avoit ranimé l'esprit en Europe, n'avoit pas perdu ses droits; un Capitaine Espagnol, nommé Sanche de Leve, (1) avoit fait un défi à Vassé, Lieutenant de la compagnie d'hommes d'armes de Montejan, & Vassé l'avoit accepté, ils avoient d'abord rompu leurs lances, puis ils avoient éprouvé leurs forces avec leurs masses d'armes. L'ascendant des François dans ces combats particuliers n'abandonna point Vassé au milieu du malheur de son parti; il triompha, l'Espagnol s'avoua vaincu & lui donna sa foi.

L'échec de Montejan produisit l'effet que le Roi & Montmorenci avoient craint. Gonzague par vani-

1536.

Mém. de Langei, l. 7.

(1) C'étoit vraisemblablement le fils d'Antoine de Leve, du moins il est sûr qu'Antoine de Leve eut un fils nommé Sanche, qui ne fut pas indigne de lui.

1536.

té, l'Empereur par politique, enflèrent à l'excès cette petite victoire, les Lettres de Charles-Quint en instruisirent toute l'Italie & toute l'Allemagne. L'Europe retentit du bruit d'une escarmouche qui devoit à peine faire la matiere d'une nouvelle dans les deux camps. C'étoit l'avant-garde entiere des François qui avoit été détruite par une poignée d'Impériaux, c'étoit déjà un accomplissement des prédictions faites à Charles-Quint, c'étoit un glorieux prélude des triomphes qui lui étoient destinés. Ces idées attachoient à son parti ceux qui l'avoient embrassé, y attiroient les Puissances neutres, détachotent du parti de François Premier les foibles, les timides, les superstitieux, les gens peu affectionnés. Mais le plus triste fruit de la défaite de Montejan fut le découragement & l'effroi de tout le camp d'Avignon. Montmorency de saut les soins vigilans se portoit dans le pays du Rhône & de la Durance, de faire

fortifier Arles, de pourvoir même à la sûreté de la côte orientale du Langue-
doc le long du Rhône, se hâta de re-
tourner au camp pour rassurer les es-
prits par ses raisons, par son éloquen-
ce, par son courage, pour leur faire
sentir en même-temps la nécessité de
ne rien hasarder, de se borner aux
avantages du poste qu'on occupoit,
de s'attacher uniquement à en aug-
menter les fortifications. Tout le
camp pensoit alors comme lui sur la
prudence, mais il ne partageoit plus
le courage de son Général. Troublés
par les prédictions, par leur prétendu
accomplissement, par les bruits qui
exagéroient la défaite des François,
les soldats se croyoient encore trop
près de l'ennemi, ils se voyoient
déjà forcés dans leurs retranchemens
par l'armée victorieuse.

La Provence & le Piémont n'é-
toient pas alors les seuls théâtres de
la guerre. Du côté de la Picardie, les
vigilance & ~~étaient~~ ^{étaient} par le Comte
il restoit à ~~la~~ ^{la} Adrien de Croy,

T v

1536.

1536.

Comte de Roëux & de Beaurein, (1) & les François commandés par le Duc de Vendôme, se repouffoient tour à tour en-deçà & au-delà de la somme, & dans ce flux & reflux tantôt les terres Françoises, tantôt les terres Impériales étoient ravagées. Les Impériaux ayant voulu surprendre saint Riquier, ne firent que rendre célèbres les femmes de cette petite ville par le courage avec lequel elles se défendirent, montant sur les remparts avec leurs maris, les unes armées comme eux de piques & d'épées, les autres inondant les Affiégeans d'eau bouillante & de poix fondue; elles leur enleverent deux enseignes, quelques pieces d'artillerie, & les forcerent à la retraite.

Mais les Impériaux ne prirent que trop bien leur revanche sur la ville & le château de Guise, dont les dé-

(1) Celui dont on a tant parlé dans le procès du Connétable de Bourbon. Voir le Chapitre 6. du liv. 2.

fenfeurs ayant été furpris , se livre-
rent à une terreur panique qu'ils ne
purent vaincre. Le Commandant
& les plus braves Officiers voulu-
rent en vain les engager à résister.
Les foldats se précipitoient dans les
fossés au lieu de courir aux armes ;
le plus grand nombre même des Of-
ficiers ne parla que de se rendre , &
entraîna le Commandant malgré lui.
Cette lâcheté ne demeura pas im-
punie , au moins chez les Nobles ,
qui furent tous dégradés de noblesse.
L'Histoire ne parle point de la pu-
nition des Roturiers , peut-être les
jugea-t-on moins étroitement obli-
gés que les Nobles d'être braves &
fideles.

Ces deux funestes nouvelles de la
prise de Guise & de la défaite de
Montejan , furent portées à la fois
au camp de Valence où le Roi com-
mandoit , il n'en fut point ému ; il
redoubla , comme Montmorenci , de
vigilance & de circonspection , mais,
il restoit à lui apprendre une nou-
velle plus accablante , plus irrépara-

Tvj

1536.

Belcar. l.
21. n. 52.

1536.

ble, & contre laquelle ni la valeur, ni la prudence ne pouvoient rien. Le Cardinal de Lorraine qui s'étoit chargé à regret de lui prononcer cette Sentence de douleur, mais qui devoit ce triste ministère aux bontés dont le Roi l'honoroit, se présenta devant lui avec un visage où on lisoit l'expression à demi étouffée de la plus profonde désolation. Le Roi vit venir le coup. Un de ces pressentimens secrets qu'on veut toujours rendre merveilleux, mais qui naissent toujours du concours des circonstances, l'avertit qu'il alloit être frappé dans un endroit bien sensible; il se souvint d'abord de ce qu'il avoit de plus cher, son cœur se tourna de lui-même vers le Dauphin son fils, il en demanda des nouvelles en tremblant. Le Cardinal se tut, puis bégaya avec effort les mots de maladie, de danger, d'espérance. *Ah! mon fils est mort, s'écria le Roi, mon fils est mort, vous voulez en vain ménager son pere.* Un morne silence & un torrent de larmes furent la seu-

Mém. de
Du Bellay-
Langei, l. 7.

le réponse du Cardinal. La chambre retentit à l'instant de cris & de sanglots. Le Roi se traîna mourant jusqu'à une fenêtre , (1) où levant les yeux & les mains au Ciel , il pleura , il pria pour ce fils , pour lui-même , pour son peuple ; il offrit à Dieu ce douloureux sacrifice avec la foiblesse d'un pere , la fermeté d'un Héros & la piété d'un Chrétien. Il dut trouver une consolation bien touchante dans la vérité des regrets dont toute la France honora la mémoire de ce jeune Prince. Le cri du cœur se fit entendre même à la Cour. On y vit couler de ces larmes que la douleur seule fait répandre , & que ni la décence , ni le devoir , ni tout l'art du souple courtisan ne peuvent fournir. Le Dauphin étoit aimable & intéressant , il ressembloit à son pere , il en avoit la figure comme le nom , il en promettoit le caractère , il en montrait déjà les douces foiblesses ,

1536.

(1) Tous ces détails se trouvent en substance dans les Mémoires de Du Bellay-Langei , l. 7.

1536.

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

il vouloit aussi en montrer la valeur :
(1) Il alloit faire l'apprentissage de la guerre à la suite du Roi , il étoit embarqué sur le Rhône pour l'aller joindre à Valence , lorsqu'il fut attaqué à Tournon d'une maladie subite & violente dont il mourut le quatrième jour. Ce jeune Prince aimoit les femmes , (2) (nous venons de

(1) Montmorency écrivoit quatre ans auparavant , (le 3 Juillet 1532.) » Est Mr. le Dauphin » très-bien guéri d'une foulleure de jambe qu'il » avoit eue , & croist autant de vertu & d'honnêteté que de personne , de sorte qu'il est presque » aussi grand comme moi , & ne vistes oncques » homme à qui le harnois fust plus séant que à lui » ni qui l'aimast mieux qu'il faict.

(2) On avoit proposé de le marier avec la Princesse Marie d'Angleterre , & il y avoit eû à ce sujet , en 1518 , un Traité , d'après lequel Marie appelloit toujours le Dauphin , son Epoux , son consolateur , son unique espérance dans les tribulations qu'elle éprouvoit alors , ainsi que sa Mere. Les femmes que la nouvelle Reine Anne de Boulen avoit mises auprès d'elle , & qui pour faire leur cour se plaisoient peut être à la contrarier , lui dirent un jour que le Dauphin épousoit une fille de l'Empereur ; *cela ne se peut pas* , dit-elle , *il ne sauroit avoir deux femmes*. Depuis la répudiation de Catherine d'Arragon , ce mariage fut encore proposé , comme le seul moyen de réunir les trois grandes Puissances qui donnoient alors le mouvement à l'Europe , & de reconcilier l'Empereur avec Henri VIII , pour les nouveaux nœuds que

le dire) les Historiens lui ont reproché sur cet article des excès capables de nuire à sa santé, on nomme même celle qui le captivoit particulièrement, c'étoit la belle de l'Estranges. Déjà échauffé par les plaisirs, il couroit à la gloire au milieu des ardeurs d'un été si sec & si chaud, que dans des provinces plus froides que celles où il voyageoit, les plus grandes rivières étoient presque entièrement taries. S'étant arrêté à Tournon, il s'amusa à y jouer à la paume avec cette vivacité qu'il mettoit dans tous les goûts & dans tous

1536.

Belcar. l.
21. n. 52.Arnold. Ferron. rer. Gallicar. lib. 8.
Francisc. Vales.

la France formeroit avec l'un & l'autre. Le Peuple Anglois faisoit hautement des vœux pour ce mariage, qui pouvoit pourtant le soumettre un jour à la France; Anne de Boulén, qui eût pû vouloir le traverser, voyoit déjà décliner sa faveur passagere; Marie ne cessoit de dire que le Ciel lui devoit ce mariage pour dédommagement des chagrins qu'elle avoit soufferts. Elle apprit que les Ambassadeurs François étoient allés rendre visite à sa petite sœur Elisabeth; elle crut alors tous les droits qu'elle avoit à la Couronne d'Angleterre & au mariage du Dauphin, transportés à sa sœur, elle fut agitée, elle pleura, elle voulut aller parler aux Ambassadeurs, & protester contre ce qui pourroit être fait au préjudice de ses droits; il fallut employer la force, pour la retenir dans sa chambre.

1536.

ses exercices. Excédé de fatigue, de soif & de chaleur, il but de l'eau fraîche avec intempérance, & il est assez vraisemblable (1) qu'il mourut d'une pleurésie. Jusques-là le deuil de la France étoit naturel, mais peut-être finit-il par être barbare. La douleur seroit trop intéressante, si elle ne se permettoit pas l'injustice. On ne voulut pas croire que les voluptés toujours si meurtrières, que l'intempérie des saisons, si féconde en contagions & en mortalités, que le combat si dangereux de la fraîcheur & de la chaleur excessive, eussent pu causer la mort d'un jeune Prince; on aima mieux concevoir les plus affreux soupçons, & on parvint bientôt à leur trouver quelque fondement.

Les hommes en général respectent tant les distinctions, véritablement respectables & nécessaires, qu'ils

(1) Je dis vraisemblable & rien de plus, car on va voir que rien n'est moins sûr. Le Ferron (rer. Gallic. l. 8. Francisc. Vales.) parle de cet événement avec beaucoup de raison & de sagesse.

ont établies entr'eux , qu'à peine croient-ils la nature capable de détruire seule les Princes & les Grands. Ils aiment mieux supposer des crimes politiques , que peu s'en faut qu'ils ne respectent encore , en les détestant , parce qu'ils croient y voir de l'habileté jointe à la hardiesse de secouer les préjugés. Le peuple voulut donc absolument que le Dauphin eût été empoisonné , on ne fait ce qu'en pensa la Cour , mais le Roi le crut sans doute. On arrêta le Comte Sébastien de Montécuculi , Italien , & comme une erreur en fortifie une autre , quelques connoissances qu'il avoit en Médecine , sa patrie , tout fut érigé en présomptions contre lui. On l'accusa d'avoir versé dans le vase du Prince un poison mortel , (1) on l'appliqua à la torture , moyen quelquefois assez efficace de faire avouer ce qui est déjà cru , ou ce qu'on veut qui le soit ; il y révéla d'étranges choses. Il avoit , disoit-il ,

1536.

Mém. de
Langei , l. 6.
& 7.

Belcar. 1.
21, n. 52.

(1) De l'arsenic , du sublimé.

1536.

Sleidan.
Commentar.
l. 10.

été poussé à ce crime par Antoine de Leve , & par Ferdinand de Gonzague ; il devôit attenter de même à la vie du Roi & des deux autres Princes ses fils. De Leve & Gonzague lui en avoient donné l'ordre après l'avoir présenté à l'Empereur , qui , sans lui rien prescrire , avoit eu avec lui un entretien sur des détails évidemment relatifs à ce projet. Comme Montécuculi avoit déjà été en France , l'Empereur l'avoit beaucoup questionné sur l'ordre que le Roi observoit dans ses repas , & sur tout ce qui se passoit dans sa cuisine ; il l'avoit ensuite renvoyé à de Leve & à Gonzague , qui lui avoient confié le plan de tout le complot , & l'avoient chargé de l'exécution. L'on ajoutoit une autre découverte à l'appui de toutes celles-là , c'est qu'un Ambassadeur de l'Empereur à Venise , nommé Lopès de Sora , faisoit vers ce temps des questions fort indécentes ; il demandoit avec un intérêt marqué , & une curiosité suspecte , quel seroit le successeur à

la Couronne de France, & à qui son Maître auroit affaire, si le Roi & tous ses fils venoient à mourir. Assurément cet Ambassadeur étoit trop ignorant. Il prenoit bien son temps pour faire cette question sous le règne de François Premier, qui, en qualité de premier Prince du Sang, avoit succédé au Trône de Louis XII, qui avoit lui-même, au même titre, succédé à Charles VIII. D'ailleurs l'exemple fameux de Philippe de Valois, & tant d'autres qui assureroient d'une manière invariable l'ordre de la succession collatérale au Trône de France, ne remplissoient-ils pas toute l'Europe? Qui ne voit que cette fable des questions de l'Ambassadeur de l'Empereur à Venise, n'a pu être faite que pour le peuple, qui ne sachant rien, ne réfléchit sur rien, & qui cherche par-tout du merveilleux & des crimes pour être remué? Quant aux questions de l'Empereur, on sent qu'il a pu en faire de très-innocentes sur les usages François relatifs à la cuisine & à la table,

1536. & on sent aussi qu'il peut très-bien n'en avoir fait aucunes.

La foule des Auteurs tient de la nature du peuple , & voit du poison dans la mort de tous les Princes. D'autres Auteurs se jettent dans l'excès contraire , & ne croient point , pour ainsi dire , au poison. Les premiers calomnient la nature humaine , les autres en ont trop bonne opinion. La regle peut-être la plus sûre , en matière de crimes douteux , seroit de combiner les mœurs publiques avec les caractères particuliers. Il faut bien malgré soi , croire aux empoisonnemens & aux assassinats des Frédégondes & des Brunehauts. C'étoit presque l'usage alors , la méchanceté du temps alloit jusques-là , les autres Nations barbares établies alors dans l'Europe , nous fournissent les mêmes exemples d'horreur. Si Catherine de Médicis avec les mêmes graces , le même esprit , les mêmes talens , les mêmes vices que Frédégonde & Brunehaut , a commis moins de crimes , ou en a commis

d'autres , c'est parce qu'elle vivoit dans une autre temps ; ou si même elle en a commis de semblables , c'est parce que la fureur des discordes civiles & des guerres de religion avoit ramené une partie de la férocité des premiers temps. 1536.

Les mœurs du temps de François Premier & de Charles-Quint, étoient celles de la Chevalerie , mœurs romanesques , mais généreuses , qui écartent toute idée de bassesse & de crime. Le caractère particulier de l'Empereur ne rend pas plus vraisemblable le crime qu'on a voulu lui imputer. Ce Prince habile jusqu'à l'artifice , peu scrupuleux sur l'observation de ses promesses , héritier de la politique frauduleuse de son aïeul Ferdinand , mais n'ayant point d'autres défauts , favoit tromper les Rois , & ne favoit ni les assassiner , ni les empoisonner. Une erreur assez accréditée alors , & dont il reste encore aujourd'hui des traces , sembloit permettre de la mauvaise foi dans les affaires d'Etat , & rejeter sur le

1536.

trompé la plus grande partie de la honte qui devoit appartenir toute entiere autrompeur. Charles-Quint ne s'étoit point élevé au-dessus de cette idée , mais il étoit grand , avide de gloire , jaloux de sa réputation , trop ami de la vertu pour concevoir le projet de certains crimes , trop éclairé sur ses intérêts pour se les permettre. Toute l'Espagne le révere encore , autant comme un Prince vertueux , que comme un grand Prince. Eût-elle conservé ces sentimens pour l'empoisonneur d'un Roi son beau-frere , & de trois enfans innocens ? La France même lorsqu'elle se rappelle ce Prince , respecte sa mémoire , & ne se le représente point sous ces traits odieux. Qui ne voit d'ailleurs combien toute cette fable est mal ourdie ? Qui ne voit qu'on n'a supposé à l'Empereur le projet d'immoler à la fois le pere & tous les fils , qu'afin de lui donner un système lié & une apparence d'intérêt ? car on a senti qu'il n'eût servi de rien de faire périr un des fils en

laissant vivre les deux autres , & sur-
tout leur pere.

1536.

Si Charles-Quint vouloit exterminer à la fois tous ces Princes , il étoit bien mal servi par l'imprudent exécuter de ses desseins , qui empoisonnant séparément le Dauphin , & avertissant ainsi toute la France de veiller sur les jours du Roi & des deux autres Princes , faisoit échouer le crime par le crime même. Il est vrai qu'il y avoit encore plus d'inconvénient à faire périr les quatre Princes à la fois , parce qu'alors il étoit impossible de cacher à l'Europe indignée la main d'où un coup si éclatant seroit parti , & c'est ce qui acheve de prouver l'impossibilité d'un semblable projet.

Quel intérêt encore suppose-t-on à l'Empereur ? Le Roi eût-il manqué de successeurs & de vengeurs ? Les droits sur l'Italie , seuls objets de contestation entre lui & François Premier , n'étoient-ils pas devenus des droits de la Couronne , & n'eussent-ils point passé au successeur ?

1536.

(1) Quel fruit l'Empereur eût-il donc pu attendre d'un crime si monstrueux ? Ne peut-on pas assurer qu'il étoit incapable de risquer ainsi sa réputation pour rien ?

Mais, dira-t-on peut-être, ce n'étoit plus du seul Milanès qu'il s'agissoit, c'étoit de la conquête de la France, grand & difficile ouvrage, pour lequel l'Empereur avoit préparé plus d'une machine. La mort de quatre Princes arrivant à la suite des prédictions & des calomnies répandues dans l'Europe, n'auroit-elle pas été regardée comme un trait de la vengeance divine, qui réprouvoit une race infidele & alliée des Turcs ? Les prédictions, les calomnies n'é-

(1) Les droits sur le Milanès auroient pu passer aux filles de François Premier ; (il en avoit deux alors) à leur défaut à sa belle-sœur, Renée, fille de Louis XII. Duchesse de Ferrare. Il falloit comprendre ces trois Princesses dans les projets exterminateurs de Charles-Quint. Alors toute la Maison d'Orléans, issue de Valentine de Milan, eût été éteinte, mais quel avantage en eût retiré l'Empereur ? Celui de garder le Milanès ? Eh bien, il le gardoit, & il sut le garder jusqu'au bout sans cela.

toient

toient que les moyens, ce crime étoit la fin, & l'Empereur a intérêt de le commettre dans ce système.

1536.

1°. Je réponds qu'aucun Historien n'a présenté nettement cette idée, qu'ainsi on ne peut pas dire qu'elle soit fondée sur le témoignage de l'Histoire. Elle reste dans l'ordre des possibilités vagues qui n'entraînent point l'esprit.

2°. Je répète que la branche régnante n'eût point manqué en France de successeurs & de vengeurs qui n'avoient point traité avec les Turcs.

3°. Je demande qu'on ne perde point de vue, sans que je les répète, toutes les raisons tirées, soit de l'esprit du temps, soit du caractère de l'Empereur, soit de la nature même de l'entreprise, & qui prouvent qu'un tel crime est absolument sans vraisemblance.

Quant à ceux qui ont voulu imputer ce crime à la Reine Eléonore, & dire qu'elle prétendoit par la mort des enfans du premier lit, placer un de ses fils sur le Trône,

1536.

ils auroient dû prendre garde qu'elle n'eut jamais d'enfans de François Premier. D'ailleurs quel autre fondement de cette calomnie , que sa qualité de belle-mere ?

Si l'on veut absolument trouver quelqu'un qui eût intérêt , non à faire périr les trois Princes avec ou sans leur pere , mais à empoisonner le Dauphin , si la maxime , que celui à qui le crime est utile en est présumé l'auteur , doit être adoptée , c'est sur Catherine de Médicis que pourroient tomber des soupçons plus raisonnables , ce seroit elle qui auroit voulu par la mort du Dauphin son beau-frere , ouvrir le Trône au Duc d'Orléans son mari , pour devenir Reine. Cette idée , qui du moins ne présente qu'un seul crime , montre en même-temps un grand intérêt de le commettre. Aussi fut-ce Catherine de Médicis qu'accusa l'indignation des Impériaux , en repoussant le soupçon qui les accusoit eux-mêmes , & le caractère de Médicis n'aide pas à la justifier.

Mais pourquoi promener ainsi ces affreux soupçons sur tant de Princes ? Pourquoi chercher avec tant de soin un coupable, quand le délit même n'est pas certain ? C'est qu'il reste dans cette affaire une difficulté horrible & presque insoluble, le supplice du Comte de Montécuculi, qui fut écartelé à Lyon, comme convaincu, dit l'Arrêt, d'avoir empoisonné le Dauphin, & d'avoir voulu empoisonner le Roi. François Premier, pour venger son fils qu'il pleuroit toujours, voulut qu'on donnât à ce jugement la plus grande solennité, il y assista lui-même, il y fit assister les Princes du Sang, tous les Prélats qui se trouverent alors à Lyon, tous les Ambassadeurs, tous les Seigneurs, même étrangers, qui l'avoient accompagné, & parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Italiens. Faut-il croire que pour donner une victime aux mânes du Dauphin, & à la douleur du Roi, on se soit fait un jeu barbare de faire périr un innocent dans des tourmens auxquels

1536.

Mém. de Langei, l. 7.

Arrêt du 7. Octob. 1536.

Mém. de Du Bellay, liv. 8.

Sleidan. Commentar. l. 10.

1536. on ne peut penser sans frémir ? Un Roi juste & bon , des Juges , des Evêques , tout ce que l'État a de grand & de respectable , se fera-t-il uni pour faire cet outrage à l'humanité ? Se peut-il qu'une politique infernale ait voulu saisir cette occasion d'exciter par la calomnie une haine universelle contre l'Empereur ?

Ou bien faut-il croire que la jeune Médicis au crime horrible d'avoir empoisonné son beau-frere , ait su joindre à dix-sept ans le crime habile de tourner vers l'Empereur les soupçons d'un peuple , qui , à la vérité , desiroit de le trouver coupable ?

Ou bien enfin ce Montécuculi étoit-il un de ces Aventuriers , moitié scélérats , moitié fous , qui , sans complices comme sans motifs , dans un accès de superstition religieuse ou politique , attentent à la vie des Princes qu'ils ne connoissent point , & troublent un Etat sans servir personne. Cette idée leveroit assez les difficultés , elle n'est point démentie

par l'Arrêt de Montécuculi , qui garde le plus profond silence sur l'Empereur , & sur tout autre instigateur du crime.

1536.

Mais presque tous les Auteurs qui ont cru Montécuculi coupable , l'ont regardé comme un instrument employé par de Leve ou par Gonzague sous la direction de l'Empereur ; les autres , ou ont accusé Catherine de Médicis , qui ne paroît pas avoir été crue coupable en France , ou ont jugé qu'il n'y avoit ni crime , ni criminel , & que le Dauphin avoit péri d'une mort naturelle ; ce qui rendroit l'Arrêt inexplicable. L'idée qu'on vient de suggérer pour l'expliquer , est absolument nouvelle , ce qui ne prouve pas qu'elle soit fausse.

Des pieces du temps , témoignent que le peuple exerça sur le cadavre déchiré de Montécuculi , toutes ces barbaries , toutes ces horreurs qui lui sont familières , c'étoit du moins une marque de l'amour qu'il portoit au Dauphin ; il n'y a que les

1536. hommes dont l'éducation a poli les mœurs , qui s'achent respecter le malheur & la mort jusques dans un scélérat.

L'Arrêt nous fournit une circonstance qui mérite d'être relevée , c'est que Montécuculi s'étoit donné un complice , qu'il avoit accusé le Chevalier Guillaume de Dinteville , Seigneur Deschenets , d'avoir eu connoissance de son projet d'empoisonner le Roi. Il prétendoit le lui avoir confié à Turin & à Suze , mais cette accusation ayant été reconnue fausse , l'Arrêt condamne Montécuculi à faire une réparation publique à Dinteville , & adjuge à celui-ci une amende considérable sur les biens confisqués de son téméraire accusateur. Des Juges qui répriment ainsi une calomnie contre un particulier , auroient-ils prêté leur ministère à autoriser une calomnie contre l'Empereur , ou auroient-ils calomnié Montécuculi lui-même par l'Arrêt qui lui arrachoit la vie ?

L'Arrêt ne punit & ne nomme

qu'un coupable , il faut au moins n'en pas chercher davantage. C'est ainsi que les faits feroient quelquefois clairs & simples , si on ne consultoit que les actes ; ce font souvent les Historiens qui gâtent & embrouillent tout par des récits ou obscurs , ou infideles , par des conjectures téméraires , par leurs préjugés grossiers , ou par la fausse finesse de leurs vues , & par leur amour pour les ténèbres mystérieuses d'une politique chimérique.

L'Arrêt offre encore une circonstance qui n'est pas indifférente , c'est qu'on trouva un Traité de l'usage des poisons , écrit de la main de Montécuculi.

Quoi qu'il en soit de toute cette funeste aventure , sur laquelle il manque encore bien des lumières , (1) s'il est vrai que l'Empereur eût fait faire toutes ces prédictions qui annonçoient un grand malheur à Fran-

* Mém. de Langei , liv. 5 & 6.

(1) *Adeo maxima quæque ambigua sunt* , dit Tacite , Annal. l. 3. c. 19.

1536.

Arnold. Fer-
ron. rer. Gal-
licar. lib. 8.
Francisc. Va-
les.

çois Premier dans l'année 1536, il dut bien reconnoître le danger de ces artifices politiques, qui souvent retombent sur leur auteur ; il étoit justement puni par les injustes soupçons (1) qu'il essuyoit , & qui ne purent être entièrement dissipés par la sincérité de ses regrets sur la mort du Dauphin , qu'il avoit eu long-

(1) Il paroît que la haine de Henri IV. contre l'Espagne, renouvela dans la suite ces soupçons. Malherbe, vers la fin du même siècle, disoit comme un fait reconnu :

*François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembloit d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent jamais fin.*



*Il les sécha pourtant, & comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide,
La honte fut le fruit.*

C'est un Poëte qui parle, & son témoignage, d'ailleurs moderne, ne prouve pas plus pour l'empoisonnement du Dauphin par les Impériaux, que pour l'inégalité des armes de la Castille, si souvent victorieuse sous ce regne.

temps en ôtage , & qu'il se piquoit d'aimer. (1)

1536.

François Premier ne s'étoit jamais montré plus grand que le jour qu'il apprit la mort de son fils. Accablé par le chagrin , soutenu par le devoir , dévorant ses larmes , ranimant son cœur flétri , soulevant le poids immense de sa douleur , on le vit dès le soir même s'efforcer de s'occuper des affaires de l'Etat , tenir Conseil , adresser des dépêches à ses Généraux ; ce courage est ou d'un insensible ou d'un Héros , mais jamais on n'accusa François Premier d'insensibilité.

Le lendemain ayant fait venir Henri , Duc d'Orléans , son second fils , devenu Dauphin par la mort du premier , il l'embrassa en pleurant,

(1) « Le Pape , dit Dupleix , honorant la mémoire de ce Prince François , lui fit faire un Service à Rome , tel qu'on le fait aux Cardinaux , nonobstant l'opposition d'aucuns du Consistoire , qui n'étoient pas fort affectionnés aux François , ou qui , par quelque vanité , ne vouloient pas communiquer ce privilège à un Prince fils du premier Monarque de la Chrétienté ».

1536.

Mém. de
Du Bellay-
Langei, l. 7.

& lui dit : » Mon fils, vous avez
» perdu un modèle , & moi un ap-
» pui. (1) Le deuil universel justifie
» nos larmes , & rend témoignage
» de la grandeur de notre perte.
» L'exemple de votre frere , leçon
» la plus utile pour votre âge , vous
» eût guidé dans la carrière de l'hon-
» neur , que sa mémoire vous inspi-
» re , & vous conduise. Héritier de
» son rang foyez-le de ses vertus
» naissantes ; elles eussent fait ma
» joie , que les vôtres fassent ma con-
» solation ; imitez votre frere , sur-
» passez-le , s'il est possible , vous ne
» me le ferez jamais oublier , faites-
» m'en toujours souvenir. «

La Cour étoit présente , & fon-
doit en larmes , le Prince paroïssoit
pénétré , le Roi attendri sembla un
moment s'abîmer dans sa douleur ;
mais bientôt rappelé à lui-même

(1) Les sentimens qu'on s'est permis de mettre
ci dans la bouche du Roi , sont exactement ceux
que les Mémoires du tems lui attribuent , & la
substance de ce discours se trouve dans du Bellay-
Langei , l. 7.

par les devoirs sévères de la royauté, il se fit violence pour se livrer tout entier aux soins du Gouvernement, & à la défense du royaume.

1536.

L'Empereur cependant poursuivoit sa route, étalant toujours aux yeux de ses soldats, une confiance qu'il s'exageroit à lui-même. En même tems il ne cessoit de négocier avec les Puissances d'Italie, pour les engager dans une nouvelle Ligue plus étendue contre la France, il leur faisoit valoir la constance avec laquelle il avoit toujours refusé l'investiture du Milanès à tous les Prétendans, parce qu'il attendoit, disoit-il, que l'Italie entiere lui nommât celui sur qui devoit tomber son choix. C'étoit cette persévérance à attendre le choix de l'Italie, qui l'avoit brouillé avec François Premier.

Belcar. I.

Ce rival ambitieux n'aspiroit qu'à troubler l'Italie il étoit donc de l'intérêt de tous ses Princes de s'unir pour la défense de cette contrée si souvent exposée à ses ravages, la nécessité de cette réunion étoit déjà re-

21. n. 54.

1536. connue, & il y avoit une Ligue formée en conséquence. Mais c'étoit pour écarter de l'Italie cet ennemi funeste en l'occupant chez lui, que l'Empereur étoit descendu en Provence, il falloit donc par une conséquence nécessaire, concourir avec lui au succès de cette expédition. C'étoit le Pape qu'il étoit sur-tout important de persuader, parce que c'étoit lui qui donnoit le mouvement au reste de l'Italie, l'Empereur lui offrit l'investiture du Milanès pour son neveu, à ce que dit du Bellay; (n'étoit-ce pas plutôt pour Pierre-Louis Farnese son fils?) Mais le Pape qui condamnoit l'expédition de Provence comme Clément VII. avoit condamné celle de 1524, & qui, par l'éloignement de l'Empereur, & par l'embarras où il prévoyoit que ce Prince alloit se trouver, devenoit plus libre d'observer la neutralité, lui répondit par des vœux pour la paix, & par des exhortations de la procurer, en quoi on ne peut trop louer ou le désintéres-

sement du Pape, s'il croyoit les offres de l'Empereur sincères, ou sa sagesse, si tout ce qu'il avoit vu lui avoit appris à s'en défier.

1536.

L'Empereur ne s'étoit pas flatté d'engager les Puissances d'Italie dans une Ligue offensive contre la France; il ne demandoit le plus qu'afin d'obtenir plus sûrement le moins. Il espéroit ranimer l'ancienne Ligue défensive de l'Italie, cette Ligue dont Antoine de Leve s'étoit dit si long-temps le Général, & qui étoit censée subsister encore, puisqu'elle n'avoit pas été rompue. Un avantage qu'il espéroit du moins en tirer, étoit d'empêcher les levées que François Premier faisoit toujours faire en Italie pour la guerre du Piémont. Mais l'Empereur n'y réussit pas mieux qu'à empêcher celles qui s'étoient faites en Suisse pour la guerre de Provence.

L'Empereur, réduit à ses propres forces, n'étoit encore que trop à craindre, mais sa marche à travers les montagnes fut très-pénible, &

1536.

presque toujours troublée par une espece d'ennemi que l'avantage du lieu & le désespoir rendoient très-redoutables. C'étoient ces mêmes paysans que le dégât fait sur leurs terres avoit privés de tout , & qui réfugiés dans les montagnes, tournoient alors leur rage utile contre l'ennemi. Ils fatiguoient l'armée Impériale par des attaques irrégulières , mais continues ; tantôt ils enlevoient des coureurs , tantôt ils insultoient l'arrière-garde , tantôt ils portoient à loisir , du haut des montagnes , des coups sûrs qui ne pouvoient leur être rendus ; tantôt ils accouroient par pelotons à l'embouchure d'un défilé , faisoient leurs décharges d'arquebuse , & se déroboient par une prompte fuite à la vengeance de l'ennemi, qui ne pouvoit les suivre à travers des détours qu'eux seuls connoissoient. L'Empereur , en descendant en Provence , avoit compté pour rien cette petite guerre de montagnes , qui pensa cependant lui être funeste ; il y courut risque de la vie.

Que ne peuvent le désespoir & le mépris de la mort ! Cinquante payfans se dévouerent pour éteindre l'incendie perpétuel de l'Europe dans le sang de celui qu'ils en croyoient l'auteur. Sûrs de périr, résolus de vendre chèrement une vie qu'ils ne pouvoient sauver, ils s'enfermerent dans une tour, aux pieds de laquelle il falloit que l'Empereur passât. Ils devoient tirer tous à la fois sur lui. La perte de l'Empereur étoit inévitable, si ces forcénés l'eussent mieux connu. Ils espéroient le distinguer sûrement à ses habits, à son cortége, à l'appareil de sa dignité. Ces signes les tromperent, ils virent passer un grand Seigneur qu'à la richesse de ses vétemens & aux respects qu'on lui témoignoit, ils prirent pour l'Empereur, ils le tuerent sur la place. Guillaume du Bellay, en rapportant ce fait, auroit dû nommer ce Seigneur, qui d'après son recit, paroît avoir été un des principaux Officiers de l'armée Impériale. On somma ces Aventuriers de se rendre, mais leur

1536.

1536.

parti étoit pris , il n'espéroient ni ne vouloient de grace , il fallut faire venir du canon, la tour fut battue, on les prit presque tous. Porfenna eût fait grace à cette troupe de Scævola; mais une si noble politique étoit oubliée depuis long-temps; l'Empereur les fit tous pendre. Quelque temps après il fit mettre le feu à un grand bois, qui couvroit une montagne sur laquelle une autre troupe de payfans s'étoit retirée avec leurs femmes & leurs enfans. Tout fut misérablement brulé ou massacré par les soldats, entre les mains desquels tomboient ceux qui avoient pu échapper aux flammes. Ces barbares violences restent rarement impunies; elles inspirent trop d'horreur. Les Impériaux en souffrirent, les payfans Provençaux jurèrent de ne faire grace à aucuns des ennemis qui tomberoient entre leurs mains, & ils tinrent parole.

Ce fut à travers ces périls & ces cruautés, que l'Empereur pénétra jusqu'à Aix, il lui fut aisé de s'empa-

rer de cette Place, ainsi que de toutes les autres qui avoient été abandonnées ; c'étoit prendre des murs & passer par des rues, mais cela lui fournit un prétexte de publier que rien n'osoit lui résister ; qu'il avoit parcouru en vainqueur toute la Provence ; qu'il en avoit pris toutes les Places, & même la capitale, sans avoir rencontré d'autres ennemis que quelques brigands montagnards dont il avoit sévèrement châtié l'insolence. Nous voyons quelques Auteurs qui font honneur à Charles-Quint de ces conquêtes, & qui supposent que chaque Place traversée par l'Empereur, lui coûta un siège ; mais au milieu de toutes ces belles conquêtes que les valets de l'armée Impériale auroient pu faire aussi bien que les soldats, l'Empereur ne trouvant pas sur sa route plus de vivres que d'obstacles, commençoit à sentir les atteintes de la famine. La conduite habile du Roi & de Montmorenci alloit insensiblement triompher. Ce n'étoit pas une petite vic-

1536.

toire qu'ils remportoient sur eux-mêmes que la patience avec laquelle ils souffroient, paisiblement renfermés, l'un dans le camp de Valence, l'autre dans le camp d'Avignon, les bravades de l'Empereur, qui ne parloit que d'aller forcer les invincibles ennemis dans l'ombre de leurs retranchemens; c'étoit où on l'attendoit: il falloit qu'il commencât par attaquer le camp d'Avignon devenu inexpugnable par les soins du sage Montmorenci; car ce n'étoit plus ce jeune & léger Courtisan dont les hauteurs avoient aliéné Doria, c'étoit un Ministre; un Général instruit par l'expérience & par le malheur, qui mettoit à profit ses fautes passées. Les Historiens vantent à l'envi l'ordre admirable, l'exacte discipline qu'il faisoit observer dans son camp. Le choix même de l'affiette de ce camp étoit extrêmement heureux. Le Rhône y portoit des vivres en abondance; la Durance en formoit la barrière du côté de l'ennemi. Montmorenci, pour

fortifier cette barriere , avoit rempli de nombreuses garnisons toutes les Places situées sur la rive ultérieure de la Durance. Par-là il mettoit le camp à l'abri de toute insulte , il rendoit le passage de la Durance presque impossible , il empêchoit l'ennemi de s'étendre & de fourager. Non content d'assurer ainsi les entours du camp , il n'avoit rien négligé pour la sûreté , pour la propreté intérieure ; il l'avoit environné de tous côtés ou d'eau , ou d'un fossé sec très-profond , & large de vingt-quatre pieds. Un ruisseau qu'il avoit fait couler au milieu du camp , & qu'il avoit distribué en une multitude de canaux recevoit toutes les immondices. Il avoit fait faire en-deçà du fossé des remparts de terre avec des plateformes , le tout garni d'artillerie. Sa tente , placée dans un endroit élevé , lui ménageoit une inspection facile sur tous ces travaux , mais son activité ne se bornoit pas à cette inspection éloignée & tranquille ; il étoit sans cesse à cheval

1536.

Mém. de Langei, l. 7.

1536.

parcourant avec ses principaux Officiers , tantôt tous les dehors , tantôt tous les quartiers du camp , pressant les travailleurs, encourageant les soldats , animant & flattant les Officiers , affable , caressant , cherchant tous les moyens d'être agréable à l'armée , afin d'être utile à son Maître , ayant reconnu que l'affection est le grand principe de l'obéissance. Le mélange ou le trop grand voisinage des diverses Nations dont l'armée étoit composée , pouvoit introduire de la confusion ; & faire naître des querelles. L'attentif Général prit soin de les placer dans des quartiers différens , & de leur assigner à chacune leur poste en cas d'alarme ; il avoit marqué à chaque Capitaine , celui qu'il devoit garder journellement. Il observoit tout & pourvoyoit à tout ; il connoissoit son armée , il en étoit aimé & respecté. Ce camp , tous les jours accru & fortifié , sembloit ne renfermer qu'une famille , divisée en différentes branches , gouvernée par un pere sage &

tendre. Il écoutoit tous les enfans , le moindre soldat trouvoit un libre accès auprès de lui , & pouvoit lui porter ses plaintes. L'autorité qu'il acquéroit plus encore par sa conduite que par son rang , & la sûreté qu'il procuroit au camp , l'aiderent à dissiper les alarmes que les petits succès de l'Empereur avoient fait naître. Le Roi de son côté se fortifioit de plus en plus dans son camp de Valence , & envoyoit sans cesse des secours au camp d'Avignon.

Les François ne devoient que se défendre , mais il étoit temps que l'Empereur agît ; quoi que publiât sa vanité politique , s'être emparé d'un terrain abandonné & de Places démantelées , n'étoit pas un exploit digne d'une armée si formidable. Il voulut enfin attaquer des postes qui se défendissent , il ne parla plus cependant de forcer le camp d'Avignon. Le moment étoit passé , il auroit fallu l'attaquer dans la première consternation qu'avoient excité la

1536.

prise de Guise, la défaite de Montejan & la mort du Dauphin, avant que Montmorenci eût mis la dernière main aux travaux du camp, & reçu tous les secours que le Roi lui avoit envoyés de Valence. L'Empereur tourna du côté de Marseille, & envoya quelques temps après reconnoître Arles, mais quoiqu'il se bornât à faire reconnoître ces deux Places, (quelques Historiens disent mal à propos qu'il en fit & qu'il en leva le siège) il courut dans cette expédition de nouveaux dangers auxquels il n'échappa que par des affronts. Il s'étoit avancé avec le Marquis du Guast par des chemins creux jusqu'à la portée du canon de Marseille, n'en étant garanti que par une maison ruinée dont il se couvrit, en même temps il envoya le Marquis du Guast reconnoître un endroit par où il espéroit pouvoir attaquer la Place. Mais le hennissement des chevaux & l'éclat des armes qui brilloient au soleil, ayant trahi les Impériaux, on envoya de Marseille divers détache-

Belcar. l.
21. n. 56.

Arnold. Fer.
rer. Gallicar.
l. 8. Francisc.
Vales.

mens pour couper celui de du Guaſt. ~~_____~~

Du Guaſt jugea qu'il n'auroit pas le 1536.
temps d'aller rejoindre l'Empereur
dans l'endroit où il l'avoit laiffé, &
de ſe retirer avec lui, parce que les
détachemens ennemis alloient paſſer
entre lui & l'endroit où étoit l'Em-
pereur, qui n'auroit pu manquer
d'être pris, ſ'il eût été apperçu; du
Guaſt prit la précaution de ſe retirer
par des chemins détournés pour at-
tirer l'ennemi ſur ſes traces, & l'é-
loigner de l'endroit où étoit l'Em-
pereur, puis il revint après un long
détour reprendre l'Empereur derriè-
re ſa maſure; mais il fut encore ap-
perçu, on tira de ce côté pluſieurs
volées de canon qui acheverent de
ruiner la maiſon, & qui tuerent ou
bleſſerent quelques perſonnes de l'eſ-
corte de l'Empereur. Ce Prince pré-
cipita ſa retraite à travers un vallon
bien couvert. Mais le feu de l'artil-
lerie de Marſeille ayant diſperſé dans
la campagne quelques-uns des Impé-
riaux que la frayeur & l'ignorance
des chemins empêcherent de rejoin-

1536.

dre leur troupe, ils furent pris par la garnison de Marseille. On apprit par eux qu'on avoit eu l'occasion de faire l'Empereur lui-même prisonnier, lorsqu'il étoit derriere la masure, très-peu accompagné; on se fit bien désigner ses vêtemens, & son armure, on vouloit courir après lui, on ne pouvoit se consoler de l'avoir laissé échapper, on proposoit de faire sur le champ une vigoureuse sortie, & sans l'exemple recent de la défaite de Montejan, qui avertissoit d'être circonspect, il n'y a point de mouvement téméraire où l'on ne se fût porté. On se borna sagement à employer les ruses de guerre. On mit sur des barques de Pêcheurs un certain nombre de soldats qui devoient être suivis de galeres chargées d'autres soldats, & sur-tout d'artillerie. Ces galeres devoient s'arrêter & se cacher dans une anse où elles attendroient les événemens, tandis que les soldats des barques, descendus dans le vallon par où l'Empereur s'étoit sauvé, affecteroient de montrer leur

leur petit nombre à l'ennemi pour ~~l'attirer~~ l'attirer sur leurs traces vers l'anse 1536. qui receloit les galeres. Tout cela fut exécuté avec succès, mais l'Empe- Mém. de reur avoit déjà repris la route d'Aix. Langei, l. 7. Le Duc d'Albe qui assuroit sa retraite avec un gros peloton de Gendarmerie, apperçut les soldats François, & envoya un détachement pour les observer; ce détachement fut chargé par les François qui entretenant toujours l'escarmouche, obligerent le Duc d'Albe d'envoyer un gros de cavalerie au secours de son détachement. Les François se retirèrent alors du côté de la mer, & lorsqu'ils eurent attiré l'ennemi jusqu'à la portée de l'artillerie des galeres, ils prirent la fuite avec précipitation, & se jetterent dans une espece de verger bordé de buissons & de hayes, le long desquels ils voyoient avec plaisir les ennemis s'avancer vers la mer, se gardant bien de les attaquer pour lors, & les attendant au retour. Alors les galeres, du fond de leur anse où elles n'étoient point apperçues,

1536.

firent un feu terrible, qui couvrit en un moment la terre de bras & de jambes fracassés, les Impériaux prirent la fuite en désordre, mais en passant le long du verger, ils essuyèrent encore une grande décharge d'arquebuse de la part des François qui s'y étoient cachés. Comme ceux-ci avoient toujours eu l'avantage de surprendre, leur perte fut légère, celle des Impériaux fut horrible; ils comptèrent parmi leurs morts plusieurs Officiers distingués, entr'autres le Comte de Horn. Ce tonnerre invisible & continuel qu'on leur avoit lancé de tous côtés, leur avoit inspiré d'autant plus d'effroi qu'il leur avoit persuadé que l'armée entière de Montmorenci étoit sortie du camp d'Avignon, & s'étoit distribuée en différentes embuscades autour de Marseille. Ils furent défabusés par un des Arquebusiers François qu'ils avoient fait prisonnier, il leur apprit que cet échec étoit l'ouvrage du seul Barbesieux, Gouverneur de Marseille. Le Duc d'Albe en

frémit de rage, il détesta des lumières qui augmentoient à ses yeux la honte de sa défaite. Guillaume du Bellay rapporte à ce sujet un trait si incroyable, qu'il a l'air d'une imputation de parti, c'est que le Duc d'Albe eut la barbarie de faire tirer à quatre chevaux le prisonnier qui l'avoit détrompé, sous prétexte qu'étant né Italien, & ayant été auparavant à la solde de l'Empereur, il devoit être regardé comme transfuge. Quand cela eût été vrai, le supplice étoit trop cruel, & c'étoit joindre la honte d'une lâche vengeance à la honte de la fuite.

Telle fut l'issue de la tentative de l'Empereur sur Marseille. Celle que du Guescl fit par son ordre sur Arles, ne réussit pas mieux, malgré des conjonctures très-favorables dont l'ennemi ne fut pas profiter. Cette Place que sa situation sur le Rhône rendoit si importante, & qui pouvoit ouvrir aux Impériaux d'un côté le Languedoc, de l'autre le reste de la Provence, manquoit de provi-

1536.

Belcar. l.

21. n. 56.

1536.

sions de bouche & de guerre ; les fortifications même n'étoient pas entièrement rétablies , elle avoit penté être comprise dans les Places sacrifiées , & c'étoit contre l'avis des principaux Officiers que Montmorenci avoit pris le parti de la garder , afin d'interdire le cours entier du Rhône aux ennemis. Mais ces inconvéniens n'étoient rien en comparaison des séditions qui s'élevoient très-souvent dans la ville. Deux Italiens , Etienne Colonne & le Prince de Melphe , y commandoient. Tous deux étrangers , ils avoient assez de peine à se faire entendre au Peuple , ils avoient d'ailleurs un pouvoir égal , par conséquent partagé & foible ; cependant Bonneval , qui apres avoir fait le dégât de la Provence , s'étoit enfermé dans Arles , où il commandoit sous le Prince de Melphe & sous Colonne , faisoit observer la subordination en s'y soumettant , & l'intelligence de ces trois Chefs affermissoit leur autorité ; mais les

diverses Nations dont la garnison étoit composée , Gascons , Champenois , Italiens , avoient bien plus de peine à s'accorder que les Chefs. Il y avoit mille fantassins Champenois sous la conduite de d'Anglurre , & mille Gascons sous celle du Comte de Carmain. Cet usage de séparer par provinces les divers corps nationaux , s'il avoit l'avantage d'exciter l'émulation , avoit l'inconvénient de faire naître des querelles. Mais c'étoit sur-tout entre ces corps nationaux & les étrangers , que les querelles étoient fréquentes. Un soldat Champenois - s'étant battu contre un arquebusier Italien , les deux Nations en vinrent aux mains , & il y eut jusqu'à soixante ou quatre-vingt hommes qui restèrent sur la place. Les Italiens n'étant pas assez forts pour résister aux Champenois , se retirèrent dans la maison d'Etienne Colonne leur Général , où ils croyoient être en sûreté ; les Champenois poussèrent l'insolence jusqu'à vouloir les y forcer.

X iij

1536.

1536.

Mém. de
Langei, l. 7.

Le Prince de Melphe étoit allé au camp d'Avignon demander à Montmorenci des provisions dont Arles avoit besoin en cas de siege. Il n'y avoit pour contenir cette soldatesque séditieuse, qu'Etienne Colonne, dont elle bravoit alors l'autorité, & Bonneval. Cependant les Champenois plus animés que jamais, & marchant Enseignes déployées, comme s'ils alloient combattre les ennemis de l'Etat, avoient enlevé de force une piece d'artillerie, qu'ils avoient braquée contre la maison d'Etienne Colonne; ils avoient tué quatre ou cinq Officiers Italiens qui avoient paru aux fenêtres pour apaiser le tumulte. Etienne Colonne lui-même n'étoit plus en sûreté. D'Anglurre vouloit en vain faire retirer ses Champenois, leur acharnement méprisoit ses ordres; enfin Bonneval accourut avec quelques Gendarmes rassemblés à la hâte, il fit arracher aux mutins leur piece d'artillerie; sa troupe, d'abord trop foible pour leur en imposer, grossit.

fant à chaque moment , & Bonneval les menaçant de rassembler contr'eux toute la garnison , ses remontrances , son courage , sa contenance fiere les firent rentrer dans le devoir ; mais Etienne Colonne , outré de tout ce qui s'étoit passé , déclara qu'il ne lui convenoit plus de commander dans une Place où lui & les siens avoient reçu un si sanglant outrage. Quelques remontrances que pût lui faire Bonneval , il voulut absolument se retirer. » Ces mutins , lui dit - il , » vous obéiront mieux qu'à un » étranger tel que moi. Je remets » entre vos mains le commandement qu'ils m'ont arraché. » Bonneval ne résista plus , il escorta Colonne & ses Italiens avec la Gendarmerie , de peur qu'à leur sortie ils ne fussent insultés de nouveau par les rebelles Champenois.

L'insolence de ceux-ci fut punie par l'infamie , on leur ôta leurs enseignes , on les cassa , mais il n'en coûta la vie qu'à deux des plus mu-

1536. tins, qui furent pendus devant l'Hôtel-de-ville.

La destruction de ce corps & la retraite des Italiens, ne contribuoient pas à la défense d'Arles, mais Montmorenci eut soin d'y envoyer d'Avignon d'autres troupes, il y envoya aussi toutes les munitions nécessaires, & le Prince de Melphe revint y commander avec Bonneval.

Ce ne fut que pour être témoin d'une nouvelle sédition, celle-ci fut excitée par les Gascons du Comte de Carmain, ou plutôt du Capitaine Arzac qui commandoit sous lui cinq cens de ces Gascons. Des vivandiers passaient sous les murs d'Arles, conduisant des moutons au camp d'Avignon. Deux de ces soldats d'Arzac qui étoient en faction, les virent passer, ils quitterent leur poste, descendirent des remparts, & enleverent cinq ou six moutons. Les vivandiers porterent leurs plaintes au Comte de Carmain qui

Arnold. Ferron. rer. Gallicar. lib. 8. Francisc. Vales.

remet les deux soldats entre les
 mains du Prince de Melphe & de Bonneval ; on les envoya en prison. 1536.

Arzac vint audacieusement les redemander à Bonneval qui les refusa , alléguant les ordres du Prince de Melphe , la nécessité de procurer la sûreté des vivandiers , & sur-tout de punir des soldats qui abandonnoient leur poste dans une Place menacée. Arzac rappella la révolte des Champenois , & dit qu'il en prévoyoit une pareille de la part des Gascons , si l'on ne leur rendoit leurs camarades. A ce propos qu'il trouva indécent dans la bouche d'un Officier ; Bonneval s'échauffant , lui ordonna de mettre à l'instant hors de la ville tous ceux de ses soldats qui oseroient s'opposer à l'exécution des Loix militaires. Arzac sortit avec un visage qui respiroit la colere & la désobéissance. La révolte des Gascons , soit qu'elle fût excitée , ou seulement tolérée par Arzac , ne tarda pas à éclater. Les mutins s'étant attrou-

1536.

pés , parcoururent la ville en ordre de bataille , criant *Gasconne* , pour inviter tous ceux de leur Nation à se ranger sous leurs drapeaux. Le Comte de Carmain leur Colonel , se présenta devant eux l'épée à la main pour les retenir ; ils refusèrent de l'entendre , & menacèrent de le tuer ; ils allèrent à l'Hôtel de ville , ils en brisèrent les portes , brûlerent les registres , mirent les prisonniers en liberté. Ce fut encore Bonneval qui eut l'honneur d'éteindre ce nouvel incendie , mais il fut obligé de joindre l'adresse à la vigueur. Sans irriter les mutins , il négocia secrètement avec leurs Officiers ; il mit dans son parti ceux des Gascons qui n'avoient point eu part à la révolte , il les affermit dans leur devoir , il leur fit sentir la nécessité d'un grand exemple dans ce grand renversement de l'ordre. Le Comte de Carmain ayant repris quelque autorité sur sa troupe , la fit fortir le lendemain matin de la ville par ordre du Prince de Melphe

& de Bonneval , qui ayant rassem- 1536.

blé tout le reste de la garnison , environnerent les Gascons de toutes parts , & ordonnerent à Arzac d'amener les auteurs de la sédition. Arzac présenta les deux qu'il lui importoit le moins de conserver ; le Prevôt de l'armée les fit exécuter sur le champ en présence de toute la garnison. Mais on vouloit une justice plus complete & plus rigoureuse , Arzac eut ordre de présenter de nouveaux coupables. » Oh ! bien , répondit-il avec colère , ils le sont tous , & si vous êtes si avide de ce spectacle de supplices , faites donc préparer des gibets pour la troupe entiere. » Sa désobéissance l'ayant fait juger coupable lui-même , on lui ôta son enseigne , on le cassa ainsi que sa troupe , & on lui donna ordre de la conduire au camp d'Avignon , où le Maréchal ordonneroit de son sort. La garnison contente d'être délivrée de ces rebelles , rentra dans la ville. Arzac se sentit apparemment trop

1536.

coupable pour oser paroître devant le sevére Montmorenci , il prit la fuite , sa troupe se débanda.

Tel étoit alors le défaut de discipline en France ; l'indocilité des Chefs s'étendoit jusqu'aux soldats , en qui elle devenoit férocité. Cette indocilité funeste tenoit à l'esprit de Chevalerie , qui ramenant tout aux expéditions particulieres , & à la gloire personnelle , nuisoit à l'unité de vues & au concert dans l'exécution ; mais le même esprit de Chevalerie fournissoit aussi le contre-poids , c'étoit l'honneur. Telles étoient les mœurs militaires de ce temps ; l'occasion de les peindre par des traits marqués , & de remonter à leur principe , doit être précieuse à l'Histoire & à la Philosophie.

Ce fut au milieu de tous ces troubles que le marquis du Guast se présenta pour reconnoître Arles. S'il eût vu l'intérieur de la Place , s'il eût vu le levain de discorde qui y fermentoit , il eût sans doute été d'avis de tenter le siège ; mais ne

pouvant observer que les dehors, 1536.
il ne vit que la vigilance des Chefs, l'ardeur des soldats, sur-tout l'activité infatigable des travailleurs, qui en treize jours avoient tellement métamorphosé la Place, que tous les endroits connus pour foibles étoient devenus les plus forts. Caché derriere des moulins à vent, sur une éminence qu'on lui avoit annoncée comme propre à plonger sur la ville, il s'assura qu'on avoit remédié à cet inconvénient & à tous les autres. Bientôt il vit qu'il étoit découvert, & qu'on avoit pointé contre lui deux pièces d'artillerie auxquelles on alloit mettre le feu; il n'eut que le temps de se jeter sur le côté pour éviter le coup. Son cheval couvert de terre s'effraya, prit le mors aux dents, l'emporta heureusement pour lui du côté opposé à la ville, & il eut peut-être encore à la promptitude de cette fuite l'obligation d'en être point poursuivi.

L'Empereur voyant l'impossibilité d'attaquer aucune des Places de

1536. la Provence, crut que toute l'attention des François s'étoit tournée de ce côté-là, & qu'ils pouvoient avoir négligé la défense du Languedoc, il résolut d'y pénétrer par le Rhône; ses galeres attaquèrent une tour qui défendoit l'embouchure de ce fleuve, mais rien ne lui réussissoit alors, l'artillerie de la tour coula à fond une de ses galeres, & obligea les autres de se retirer. Au reste, il eût peu gagné à forcer la tour, la vigilance du Roi s'étoit étendue sur le Languedoc; Nîmes, Béziers, Beaucaire, les deux rives du Rhône, toutes les Places à portée d'être attaquées avoient été mises en état de défense, & les ordres étoient donnés pour lever dans cette Province toutes les troupes nécessaires.

Les bravades sont la ressource de l'impuissance. L'Empereur se remit à publier que sans s'amuser à des sièges inutiles, il alloit marcher droit au camp d'Avignon. La nouvelle de ce dessein, portée au camp de Valence, fit naître dans le cœur

du jeune Dauphin un violent desir de faire ce qu'eût fait son frere, de saisir cette occasion de gloire. Il sollicita vivement la permission de se rendre au camp d'Avignon, il mit dans ses intérêts tous ceux qui avoient quelque crédit sur l'esprit de son pere. Il écrivit au Maréchal de Montmorenci pour le prier de le demander, & de bien faire sentir au Roi que jamais il ne se présenteroit pour son fils une occasion si précieuse de se montrer digne de lui. Le Roi, pour éprouver la constance de ce desir, & mettre au plus haut prix la grace qu'on lui demandoit, parut d'abord la refuser. Les gens que le Dauphin prioit bien secrètement de le servir, le trahissoient utilement; ils rendoient compte au Roi jour par jour des progrès de l'impatience du jeune Prince, & des tentatives qu'il avoit faites pour les séduire; le Roi feignit enfin de se rendre à ses importunités & aux instances de toute sa Cour. » Vous le voulez, » mon fils, lui dit-il en l'embrassant,

1536.

1536. » je ne puis vous résister. Allez
 » venger votre pere, allez cueillir
 » les lauriers dont le Ciel a été trop
 » avare pour votre malheureux
 » frere. Mais sachez à quelles con-
 » ditions je vous envoie, sachez
 Mém. de » que vous ne devez pas moins à
 Langei, l. 7. » mes soldats l'exemple de la fou-
 » mission que celui de la valeur.
 » Comptez votre rang pour rien,
 » vous n'êtes qu'un simple volon-
 » taire. Consultez l'expérience, res-
 » pectez l'autorité du sage Général
 » auquel je vous confie, qui vous
 » demande, & qui vous aime assez
 » pour ne vouloir pas vaincre sans
 » vous. Défiez-vous des conseils
 » que vous donnera même votre
 » courage, lorsqu'ils n'auront pas
 » obtenu son approbation. Allez,
 » n'oubliez pas que vous avez forcé
 » mon consentement, & qu'il faut
 » le justifier. «

Le Roi se proposoit de le suivre
 si l'Empereur paroïssoit persister dans
 le projet d'attaquer le camp d'Avi-
 gnon; c'étoit une occasion de gloire

qu'il permettoit à son fils de partager, mais qu'il ne vouloit pas lui abandonner toute entiere; au reste tant que la guerre se bornoit à l'observation & à la défensive, il ne pouvoit rien faire de mieux que de rester dans le camp de Valence, d'où il étoit à portée de défendre le Dauphiné, en cas que l'Empereur voulût attaquer cette province, & d'où il veilloit à l'approvisionnement du camp d'Avignon par le Rhône; il faisoit d'ailleurs fortifier sous ses yeux cette ville de Valence, qu'il vouloit rendre un des plus puissans remparts du Dauphiné.

1536.

Le Dauphin partit bien accompagné; la jeune Noblesse s'étoit empressée de le suivre, celle du camp d'Avignon le vit paroître avec transport, regardant son arrivée comme le présage de quelque grande expédition. Montmorenci, suivi des principaux Officiers de l'armée, alla au-devant du Prince jusqu'au pont de Sorgue, le reçut avec les respects d'un Sujet, & l'autorité d'un Géné-

1536.

ral, & se promet bien de mettre un frein à l'impatiente ardeur de toute cette bouillante jeunesse, qui ne respiroit que les combats & les dangers.

Les hommes passent avec une facilité prodigieuse de la témérité à l'abattement, & de l'abattement à la témérité. Ce camp que la défaite de Montejan avoit tellement découragé que rien ne pouvoit le rassurer, recommençoit à murmurer de l'inaction où Montmorenci le retenoit; on ne vouloit plus voir que cette inaction même étoit la source de tous les succès, qu'elle empêchoit l'Empereur de rien entreprendre, qu'elle le tenoit enfermé dans son camp auprès d'Aix sur le débris de ses tristes conquêtes, où il se voyoit assiégé par la faim. Ses fourageurs revenoient toujours battus. Tous les Capitaines, tous les Aventuriers François étoient en campagne pour leur faire la chasse; des détachemens plus heureux que celui de Montejan, remportoient tous les jours

quelque avantage sur les détachemens Impériaux qui vouloient soutenir leurs Fourageurs. Si les Impériaux parvenoient à s'établir dans quelque espece de fort, ils en étoient à l'instant chassés.

1536.

Mais c'étoit aux payfans Provençaux qu'il étoit réservé de faire essuyer à l'Empereur ses plus grandes pertes. Ce Prince n'ayant plus dans son camp ni farine, ni moulins, ni fours, toute son espérance consistoit dans une grande quantité de biscuits qui venoit d'être débarquée à Toulon. Pour transporter ce convoi au camp, il avoit rassemblé toutes les bêtes de somme qu'il avoit pû trouver depuis Aix jusqu'à Nice. Les payfans furent avertis de ces préparatifs & de leur objet; ils se mirent en embuscade sur la route du convoi, couperent les jarrets à toutes les bêtes de somme, ou les prirent, & enleverent le convoi.

Alors il ne resta plus à l'Empereur que le parti glorieux d'une bataille, ou le parti honteux de la fuite.

1536.

Quant à la bataille ; il étoit trop dangereux d'attaquer les François dans leur camp ; il essaya de les en faire fortir, il envoya le Duc d'Albe avec des troupes du côté de Marseille, qu'il feignit d'assiéger, espérant que les François sortiroient de leurs retranchemens pour venir au secours de cette Place. En effet, toute la jeune Noblesse bruloit d'impatience de faire cette étourderie, mais Montmorenci n'y voulut jamais consentir. Les espions qu'il entretenoit dans l'armée Impériale, entr'autres un Religieux Franciscain, avec qui Bonneval s'étoit ménagé une correspondance, l'avoient trop bien averti des vues & de l'impuissance de l'ennemi.

Mém. de
Du Belay,
liv. 8.

L'Empereur n'ayant plus de nouveaux stratagêmes à imaginer, en renouvela un bien usé ; il publia plus que jamais qu'il alloit attaquer le camp d'Avignon, il le répéta si publiquement & si constamment, il parut faire des démarches si directement tendantes à ce but, que les François

& les Impériaux s'attendirent également à une bataille. François Premier qui consultoit toujours son armée, non pour savoir ce qu'il avoit à faire, mais pour savoir ce qu'elle pensoit, parut mettre en délibération s'il resteroit au camp de Valence, ou s'il se rendroit au camp d'Avignon pour combattre en personne l'Empereur. Ce fut alors qu'on put voir quelle étoit sur les esprits les mieux disposés la force des préjugés superstitieux. Tous sentoient qu'après tant de défis, de cartels & d'outrages, il étoit de la gloire du Roi d'aller faire tête à l'ennemi qui l'avoit tant insulté. Tous s'accorderent cependant à supplier le Roi de ne pas quitter le camp de Valence. Tant les prophéties qui lui annonçoient la mort ou la captivité dans cette année, avoient fait d'impression!

Le camp d'Avignon joignit ses prières à celles du camp de Valence. Langei fut envoyé par le Maréchal de Montmorenci pour conjurer le Roi de ne point venir au camp d'A-

1536.

vignon rendre la bataille inévitable par sa présence, & périlleuse par son courage. » Peut-être , dit Langei ,
» l'Empereur ne fait-il encore que
» menacer ; s'il vous voit arriver ,
» Sire , il se croira obligé par hon-
» neur à vous attaquer , vous vous
» croirez obligé par honneur à for-
» tir de vos retranchemens , & à le
» combattre en pleine campagne.
» Cette valeur d'un grand Roi , d'un
» vrai Chevalier , jugera indigne
» d'elle de prendre aucun avantage
» sur son ennemi , & de laisser une
» barriere entr'elle & la gloire. Que
» deviendront alors ces projets si sa-
» gement conçus par vous-même , si
» constamment suivis par le Maré-
» chal , & dont la précipitation
» peut seule vous enlever les fruits ?
» Je n'ose songer aux malheurs
» qu'on envisage , mais , Sire , souve-
» nez-vous du passé , & condamnez
» nos allarmes , si vous le pouvez. »
» Ce n'est point le passé qui vous
» allarme , répondit le Roi , ce sont
» de vaines prédictions , ouvrage

» de l'artifice de nos ennemis, & 1536.
» dont il ne convient ni à des
» hommes de courage tels que vous,
» ni sur-tout à des Chrétiens de se
» laisser ébranler. Laissons ces fri-
» voles terreurs; vos cœurs me
» sont fidèles, c'est à l'ennemi de
» trembler; il tremble en effet,
» ces prédictions en sont la preuve;
» c'est parce qu'il redoute notre
» valeur, qu'il cherche à l'en-
» chaîner par ces ridicules pres-
» tiges. Nous avons assez languï dans
» une utile obscurité, dans une sage
» inaction; il est temps de nous
» montrer & d'agir. Quant aux dé-
» marches particulieres, elles seront
» dictées par les conjonctures, mais
» si ce fier assaillant, qui m'a tant
» défié du fond de l'Espagne & de
» l'Italie, veut qu'enfin nous execu-
» tions le duel si long-temps pro-
» posé en vain, j'espere l'approcher
» de si près qu'il ne pourra mécon-
» noître l'occasion. Quoi qu'il en
» soit, je suis las de n'être à Valence
» que le Pourvoyeur de mon armée

» d'Avignon ; il est temps que j'en
1536. » devienne le Chef. «

En effet , au bout de deux jours le Roi arriva au camp d'Avignon.

Les apparences d'une bataille prochaine étoient plus fortes que jamais. L'Empereur qui auparavant avoit fait embarquer son artillerie , comme s'il eût voulu se transporter sur la côte de Languedoc , l'avoit fait depuis peu revenir au camp. Ses troupes avoient ordre de se tenir prêtes , & de se fournir de vivres pour huit ou dix jours. La disette n'étoit plus si grande , la flotte de Doria étoit arrivée , chargée de vivres & d'argent , mais elle ne portoit point de secours d'hommes , & l'Empereur qui venoit de faire la revue de ses troupes , avoit été effrayé de leur diminution. Des cinquante milie hommes qui avoient passé les Alpes , il en restoit à peine vingt-cinq mille , & il n'avoit pas encore vu l'ennemi. Des payfans , les maladies , la faim avoient fait tout ce ravage : cès fléaux n'étoient que trop suffisans pour détruire

truire les restes de son armée, sans qu'il les exposât à des périls plus certains. Ces considérations le disposèrent à la retraite, & l'arrivée du Roi au camp d'Avignon contribua beaucoup sans doute à l'y déterminer. Ainsi pendant que l'armée Française, animée par la présence de son Roi, se préparoit à repousser l'ennemi dont elle espéroit à tout moment d'être attaquée, Martin du Bellay qu'on avoit envoyé à la découverte, vint annoncer que l'Empereur reprenoit le chemin des Alpes le long de la mer, qu'on pouvoit suivre sa route à la trace des morts dont elle étoit couverte, & de l'infection que tant de cadavres, ou laissés dans le camp, ou semés çà & là sur les chemins, répandoient dans l'air. C'étoit un spectacle capable de guérir à jamais de la manie des conquêtes. La mortalité avoit étalé ses ravages depuis Aix jusqu'à Fréjus, & par-delà. Les hommes, les chevaux, les morts, les mourans, les armes, les harnois, les bagages confusément entassés;

1536.

Belcar. 1.
21. n. 55.*Tome IV.*

Y.

1536.

les morts portant sur leurs corps livides le témoignage des longues douleurs qu'ils avoient souffertes ; les malades troublant un triste silence par de plus tristes gémissemens , appelant par de pénibles soupirs une mort trop lente , attendant de la cruauté de l'ennemi le coup fatal que leur refusoit la pitié plus cruelle de leurs amis , tandis que l'Empereur , avec quelques débris menacés du même sort , fuyoit à travers tant de périls devant l'ennemi qu'il avoit bravé : tels étoient les fruits de ses vastes projets.

Que devoit faire alors François Premier ? Sortir de son camp , accabler les misérables restes d'un ennemi détruit , outrager l'humanité en faveur de la politique , & poursuivant ses succès , porter en Italie les mêmes ravages pour finir par y effuyer les mêmes désastres ? La gloire & la fortune , ces deux grandes séductrices des Rois guerriers , l'y appelloient , & François ne les écouloit que trop. Des causes particulié-

res firent manquer ce projet au moment de l'exécution ; mais il faut s'arrêter un peu ici pour considérer quelques faux jugemens des Historiens.

1536.

La plupart d'entr'eux accusent l'inaction de Montmorenci dans cette retraite de l'Empereur ; ils disent que l'habitude d'être enfermé dans un camp l'avoit rendu trop timide ; qu'il répétoit sans cesse qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit , maxime qui , comme toutes les maximes générales, n'est vraie que quand elle est bien appliquée ; ils ajoutent que l'Empereur insulta par un remerciement ironique à la modération excessive de Montmorenci , à laquelle il s'avoit redevable de son salut. D'autres excusent Montmorenci par des raisons qui ne sont point la véritable. (1) Un mot seul le justifie ,

Belcar. l. 21. n. 58.

Mézerai ,
abreg. chronolog.Varillas, hist.
de François I.
&c.Paul Jove,
Histor. sui
tempor. l. 35.

(1) Beaucaire est du nombre de ceux qui condamnent Montmorenci. Paul Jove prétend qu'il demanda un jour au Roi pourquoi Charles-Quint n'avoit pas été poursuivi , & que le Roi lui dit qu'il n'avoit pas voulu le poursuivre pour des raisons qui

1536.

il n'avoit plus le commandement, le Roi étoit au camp, & commandoit en personne.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 8.

Mais le Roi comment peut-il consentir à une inaction si éloignée de son caractère ? Nous l'apprenons de Martin du Bellay , dont le frere (1) fut envoyé à la poursuite des Impériaux avec le Comte de Tende, & ce Jean Paul Cerès, (fameux pour avoir fait entrer dans Turin un convoi d'argent pendant le siège.) (2) Ce fut l'effet des mauvaises nouvelles que le Roi reçut alors de la Picardie, où Peronne réduite à l'extrémité par les Impériaux, demandoit un prompt secours que le Roi résolut aussi-tôt

ont paru bien mauvaises à Beaucaire , à Dupleix & à tous les Historiens sensés. C'étoit , disoit-il , pour ne pas commettre ses Suisses avec les Allemans Impériaux, c'étoit de peur que le Comte de Furstemberg ne prît le parti de l'Empereur. Mais Beaucaire soutient que Paul Jove ne fut jamais assez admis à la familiarité du Roi , pour avoir pu s'entretenir avec lui sur ces détails ; & il est vrai que Paul Jove cite un peu trop souvent le Roi pour garant d'histoires assez hasardées. Dupleix dit d'après du Bellay , la véritable raison de l'inaction du Roi.

(1) Langei.

(2) Voir le chap. 7. de ce liv. 4.

d'aller porter lui-même. Voilà ce qui
sauva l'Empereur. Mais quel salut!

1536.

D'Aix à Fréjus il avoit perdu deux mille hommes moissonnés par la seule maladie. Il en perdit bien davantage, lorsqu'il se fut engagé dans les montagnes, & que d'un côté la cavalerie légère de Langei, de Tende & de Cérès, de l'autre ces inévitables payfans montagnards fondirent sur lui. Ceux-ci ramassant les armes que l'accablement faisoit tomber des mains des Impériaux malades, s'en servoient pour les détruire. Ils s'étoient d'ailleurs emparés des défilés, ils dominoient sur le sommet des rochers, ils avoient abbatu les ponts nécessaires au passage, & les Impériaux arrêtés à chaque pas par des torrens que les pluies avoient grossis, ne pouvoient avancer qu'à force de pionniers, qui raccommodassent les chemins, & jettassent des ponts à la hâte. Pendant ce temps la cavalerie légère des François, qui tailloit en pieces leur arriere-garde, leur sembloit l'armée Françoisé toute

1536.

entière ; les payfans placés par-tout en embuscade , les attaquoient en tête , en flanc , de tous côtés , & toujours impunément , du haut de leurs rocs inaccessibles. Les malades , que les Impériaux par un mouvement d'humanité avoient placés au centre , pour qu'ils ne tombassent point entre les mains de l'ennemi , portoient dans cette armée périssante une contagion funeste ; eux-mêmes , fatigués des restes de leur vie, ils demandoient qu'on les livrât à cet ennemi , dont ils savoient bien qu'ils n'avoient point de grace à attendre.

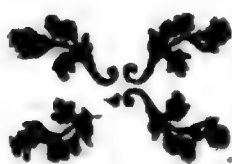
Dans cette situation si difficile les Impériaux n'auroient pu sauver ni leur gros bagage , ni leur artillerie , si l'Empereur n'eût pris la précaution de faire transporter l'un & l'autre à Gênes sur la flotte de Doria. Ses Courtisans lui conseillèrent de s'embarquer lui-même sur cette flotte , mais il sentit qu'il étoit de sa gloire de partager avec son armée les dangers où il l'avoit exposée.

C'étoit la seconde fois que Charles Quint en personne fuyoit devant François Premier. Cette nouvelle retraite étoit bien plus honteuse que celle de Valenciennes , (1) elle valoit une déroute.

1536.

En 1521.

(1) Voir le chap. 3. du liv. 2.





DISSERTATIONS
SUR DIVERS POINTS
DE L'HISTOIRE
DE FRANÇOIS I.
PREMIERE DISSERTATION.

Histoire , Liv. IV. Chap. 1. Tom.
4. Pag. 266 & suiv.

*Droits de François I. sur divers Etats
du Duc de Savoye.*

EN 1535 , la rupture ayant éclaté
entre la France & le Duc de Savoye,
François I. revendiqua les droits de
sa Couronne sur divers Etats de ce
Duc.

1^o. *Droits sur le Comté de Nice.*

Il paroît prouvé par des actes au-
tentiques , que de toute ancienneté

le Comté de Nice faisoit partie de la Provence.

Mais en 1388 , les Habitans de Nice se donnerent à Amédée VII. Comte de Savoye.

De plus, en 1419, Iolande , mere & tutrice de Louis III. Duc d'Anjou, Comte de Provence , (1) céda au nom de son fils , le Comté de Nice au Duc de Savoye , (2) Amédée VIII. fils d'Amédée VII.

Chopin ;
L. 1. du Do-
maine , ch.
9. n. 3.

Enfin depuis que les droits de la Maison d'Anjou eurent été transmis à la Couronne de France , par le Testament du Comte du Maine , (3) Louis XII. en 1499. & François I. en 1523. avoient renoncé à tout droit sur le Comté de Nice.

Dupuy .
Traité des
droits du Roi.
Preuves des
droits du Roi
sur Nice, &c.

Mais François I. qui avoit fait

(1) La Provence appartenoit alors à ces Princes François de la seconde Maison d'Anjou , qui disputoient le Royaume de Naples à la Maison d'Aragon. Ce Louis III. est celui dont il est parlé dans l'Introduction , art. Naples. Tom. 1. pag. 81.

(2) C'est pour Amédée VIII. que le Comté de Savoye a été érigé en Duché le 19 Février 1416. par l'Empereur Sigismond.

(3) Voir l'Introduction , art. Naples.

cette renonciation dans un tems où il étoit content du Duc de Savoye , & où il étoit un peu gouverné par sa mere , soutenoit , dans un tems où il étoit mécontent de ce Prince , & où il regnoit un peu plus par lui-même , que sa renonciation & celle de Louis XII. étoient nulles , parce qu'elles emportoient une aliénation de domaine illicite en elle-même , & qui d'ailleurs avoit été expressement défendue par l'Edit d'Union du Comté de Provence à la Couronne , Edit renouvelé par les mêmes Rois Louis XII. & François I.

La même prohibition d'aliéner ou de démembrer le Comté de Provence , du moins sans le consentement des Etats de ce Comté , avoit été faite par plusieurs Edits des Comtes de Provence , tous antérieurs à l'époque de 1419. par conséquent Louis III. ne pouvoit faire la cession qu'on fit alors en son nom. A plus forte raison sa tutrice ne pouvoit-elle la faire.

Le motif allégué pour cette ces-

sion prouvoit même qu'elle emportoit une lésion énorme. Amedée VI. Comte de Savoye, avoit fourni pour l'expédition de Naples , à Louis I. Duc d'Anjou , des secours qu'on avoit évalués à la somme de cent soixante-quatre mille francs; c'étoit pour acquitter Louis III. petit-fils de Louis I. envers Amedée VIII. petit-fils d'Amedée VI. que cette cession avoit été faite ; mais les Comtes de Savoye étoient plus que payés par la jouissance qu'ils avoient eüe depuis 1388. jusqu'en 1419. des revenus du Comté de Nice.

Quant aux droits que la révolte des Habitans du Comté de Nice , en 1388. avoit pu donner aux Comtes de Savoye , il étoit de l'intérêt de tous les Souverains de les regarder comme nuls.

Telles étoient les raisons alléguées de part & d'autre.

Les Rois de France avoient aussi des prétentions sur le Piémont & sur ses dépendances , parce que cet Etat avoit été possédé par les Rois de

Naples , Comtes de Provence , de la premiere Maison d'Anjou , & usurpé sur la Reine Jeanne Premiere par les Comtes de Savoye , en 1346 & 1347.

Le Duc de Savoye alléguoit la possession de ses prédécesseurs , & les renonciations de quelques - uns des Rois successeurs des Maisons d'Anjou.

2°. *Hommage de Fossigny.*

Dupuy ,
Traité des
droits du Roi.

La Baronie de Fossigny ou Fauscigny , située près de Genève entre la Savoye , le Chablais & le Genevois , relevoit anciennement du Dauphiné. Les Comtes de Savoye , qui la possédoient , en rendoient hommage-lige aux Rois de France , ou aux Dauphins. Amedée VI. l'avoit rendu en 1355. au Dauphin Charles , (qui fut depuis le Roi Charles V.) Amedée VIII. l'avoit aussi rendu en 1410. au fils aîné de Charles VI.

Louis XI. étant encore Dauphin , renonça en 1445. & 1446. à la Sou-

veraineté de Faucigny , & Charles VII. ratifia cette renonciation. Les Ducs de Savoye la faisoient valoir ; les Rois de France la prétendoient nulle , parce que c'étoit une aliénation du domaine , parce que d'ailleurs , divers Traités antérieurs entre les Rois de France & les Comtes de Savoye & de Genève avoient expressement décidé que ce fief ne pourroit jamais être séparé du Dauphiné , enfin parce que les Traités même , qui avoient assuré le Dauphiné à la France , défendoient l'aliénation de l'hommage de Fossigny.

Mais , disoient les Ducs de Savoye , cette aliénation n'a été rien moins que gratuite de la part de la France , elle lui a même été avantageuse ; elle s'est faite par voye d'échange. Louis de Poitiers , en 1419. avoit institué son héritier aux Comtés de Valentinois & de Diois , le Dauphin Charles , fils du Roi Charles VI. & à son refus le Duc de Savoye , tous deux sous la condition de payer ses dettes. Les troubles de

la France n'ayant pas permis au Dauphin de remplir cette condition , les Ducs de Savoye l'avoient remplie ; ainsi les Comtés de Valentinois & de Diois leur appartenoient , ils les ont cédés à la France , qui , en échange , leur a remis l'hommage de Fossigny.

Les Rois de France répondoient que dès l'année 1444. le Duc de Savoye avoit renoncé aux droits qu'il pouvoit prétendre sur les Comtés de Valentinois & de Diois , & qu'il avoit reçu alors le prix de sa renonciation ; c'étoit donc par un vain prétexte qu'on avoit fait revivre ces droits éteints pour les échanger avec l'hommage de Fossigny. Louis XI. alors Dauphin & mauvais François , n'avoit réellement fait cette cession que pour un petit intérêt pécuniaire , mais il n'avoit pas droit de la faire au préjudice des Loix générales & particulières qui défendoient le démembrement du Dauphiné.





SECONDE DISSERTATION.

Histoire, Liv. 4. Chap. 7. Pag. 394.

Droits sur la Provence.

LORSQU'EN 1536, Charles Quint fit son irruption en Provence, il allégua des droits, c'est l'usage.

Les Droits sur la Provence étoient à peu-près les mêmes que sur le Royaume de Naples (1), les Rois de Naples des deux Maisons d'Anjou ayant possédé la Provence.

Il y avoit cependant des différences essentielles.

Charles d'Anjou, frere de Saint Louis, étoit Comte de Provence du chef de sa femme, & il ne fut Roi de Naples qu'en vertu de l'investiture du Pape Urbain IV.

Chopin ;
du Domaine.
L. 1.

(1) Voir l'Introduction, chap. 2. Article, Naples.

Dupuy ,
droits du Roi. Les Droits de la Maison de Suabe transmis par Conradin & par Mainfroy à la Maison d'Arragon , & dont Charles-Quint avoit hérité , étoient étrangers à la Provence.

Mais Charles de Duras ayant privé Jeanne Premiere de la vie & de ses Etats , & Jeanne Seconde , fille de Duras , ayant adopté Alphonse Roi d'Arragon , Charles-Quint prétendoit qu'alors la Maison d'Arragon avoit commencé d'avoir des droits sur la Provence.

On lui répondoit 1°. que Charles de Duras , en dépouillant & en faisant étrangler sa bienfaitrice , n'avoit pu acquérir des droits bien légitimes.

2°. Que Duras n'avoit pris à Jeanne Premiere que le Royaume de Naples & non la Provence , & que ni lui , ni Ladislas son fils , ni Jeanne Seconde sa fille n'avoient possédé la Provence.

3°. Que l'adoption d'Alphonse avoit été révoquée par Jeanne

Seconde en faveur (1) de la seconde Maison d'Anjou.

L'Empereur vouloit aussi faire valoir des droits de l'Empire , fondé sur ce que la Provence avoit fait partie du second Royaume (2) de Bourgogne , qui ayant été une fois possédé par les Empereurs , n'avoit pu être prescrit contre eux , suivant les maximes Impérialistes ; mais ces droits de l'Empire étoient si vieux & si vastes , que ceux mêmes qui les alléguoient , n'en faisoient aucun cas.

Des droits plus naturels étoient ceux que réclamoient les Ducs de Lorraine , descendus de René d'Anjou , Roi de Naples , par Ioland d'Anjou sa fille. René avoit institué son héritier le Comte du Maine son neveu (3) , au préjudice du Duc de Lorraine son petit-fils. Les mêmes principes qui avoient donné l'exclu-

(1) Voir l'Introduction , Tom. I. art. Naples.

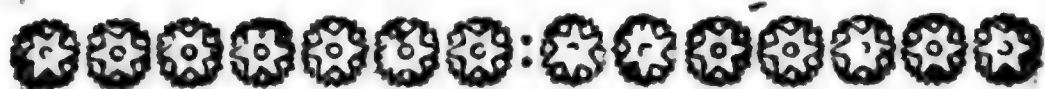
(2) Ce Royaume avoit été uni à l'Empire vers l'an 1033 , par Conrad II , dit le Salique.

(3) Voir l'Introduction , Tome I. art. Naples.

sion pour Naples à la Maison de Lorraine , la lui donnèrent pour la Provence. Elle défendit cependant ses droits sous Louis XI , sous Charles VIII , sous Louis XII ; ces Princes nommèrent des Juges pour examiner les droits respectifs , & les Juges décidèrent toujours en faveur de la France. On a vû que François I. à son avènement (1) , avoit confirmé la réunion que ses prédécesseurs avoient faite de la Provence à la Couronne.

(1) Liv. 3. Chap. 1.





ÉCLAIRCISSEMENT

Sur l'article de la réunion de la Bretagne à la Couronne.

EN parlant de la réunion de la Bretagne à la Couronne , Liv. 3 , Ch. 1. j'ai insinué que cette réunion avoit introduit un changement dans les Loix du pays : voyons quel fut ce changement.

Convenons d'abord que la réunion de la Bretagne à la Couronne a évidemment été faite en vertu des Loix de la Bretagne , & en abrogeant des stipulations particulières , contraires à ces Loix générales.

La Loi constante de la Bretagne , Loi à laquelle on ne pouvoit déroger par aucune stipulation particulière , assûroit la succession du Duché à l'aîné des mâles , & au défaut de mâles à l'aînée des Filles.

§14 DISSERTATIONS.

Anne de Bretagne , légitime héritière du Duché , eut de Louis XII. son second mari, deux filles, Claude & Renée. Claude fut son héritière au Duché , elle épousa François I. dont elle eut trois fils ; l'aîné de ces trois fils étoit son héritier légitime au Duché , & par l'avénement de ce Prince à la Couronne , la réunion devoit se faire de droit.

Tel étoit l'ordre de succession établi par l'usage immémorial & par les Loix de la Bretagne ; mais Anne de Bretagne avoit tenté d'intervertir cet ordre. Son zèle pour les intérêts , (peut-être assez mal entendus) de la Bretagne , lui faisoit souhaiter d'assûrer à cette Province un Duc Particulier.

Pour remplir cet objet , elle avoit stipulé dans son Contrat de mariage avec Louis XII. que la Bretagne appartiendrait , non à l'aîné de leurs fils , mais au second.

On n'avoit pas aussi clairement spécifié à laquelle des filles le Duché passeroit , s'il n'y avoit

que des filles , & s'il y en avoit plusieurs.

Mais lorsque le vœu unanime du Royaume eut fait arrêter le mariage de la Princesse Claude avec le Duc de Valois (depuis François I.) Anne de Bretagne , également aveuglée sur les vrais intérêts de son pays & sur ceux de la France par sa haine pour la Comtesse d'Angoulême , mere du Duc de Valois , affecta d'étendre aux filles la clause de son Contrat de mariage , qui transportoit la Bretagne au second de ses fils ; elle voulut marier Renée sa seconde fille au Prince d'Espagne Charles , (depuis l'Empereur Charles-Quint) & lui assurer la possession de la Bretagne. C'eût été introduire dans la France son plus redoutable ennemi , & armer à jamais la Bretagne contre le reste du Royaume.

On voit par-là dans quels égaremens la passion jettoit cette grande Princesse. Les clauses de son Contrat de Mariage avec Charles VIII ,

qui tendoient toutes à la réunion ; étoient d'ailleurs conformes aux Loix de la Bretagne ; les clauses de son Contrat de mariage avec Louis XII, qui tendoient toutes à empêcher la réunion, étoient contraires & aux Loix de la Bretagne & au Droit commun.

Ce fut de ces clauses irrégulières & illégitimes que les Etats de Bretagne demandèrent eux-mêmes en 1532. la révocation, ils reconnurent le Dauphin pour propriétaire du Duché par la mort de la Princesse Claude sa mere ; la réunion qu'ils demandoient par la même Requête, & qui fut consommée par les Lettres - Patentes données sur cette Requête, n'a fait que consacrer les Loix du pays & que les garantir de l'atteinte qu'Anne de Bretagne avoit voulu leur porter.

On peut, sur ce grand & important objet de la réunion de la Bretagne, joindre aux Auteurs que nous avons indiqués (dans la Note de la

page 131. du Tome 4. de cette Histoire.) Dupuy , dans son *Traité des Droits du Roi* ; Nicolas Vignier , dans son *Traité du droit de la Couronne de France sur la petite Bretagne*. Mais sur-tout on ne sauroit lire avec trop d'attention les trois Lettres & les deux Mémoires imprimés à Paris en 1765. sous le titre de : *Preuves de la pleine souveraineté du Roi sur la Province de Bretagne*.

Mais quel étoit donc enfin le changement de loi dont j'ai voulu parler , ce changement introduit dans la Bretagne par la réunion ? Le voici : La Bretagne , au moyen de la réunion , formant avec le reste du Royaume un tout indivisible , recevoit l'impression de la loi Salique ; ce n'étoit plus l'aîné mâle , ou femelle au défaut des mâles , qui étoit appelé à la succession , c'étoit l'aîné mâle , seulement ; c'est-à-dire le Roi. C'est en vertu de cette loi , qu'après l'extinction de toute la race masculine de Henri II. le Duché passa , comme le reste de la France , à

528 DISSERTATIONS.

Henri IV. quoique ce Prince ne descendît point de la Reine Anne de Bretagne , & quoiqu'il restât plusieurs descendans de cette Reine par les femmes.

Fin du quatrieme Volume.



JAN 20 1933

